

M. KALININE

L'ÉDUCATION COMMUNISTE

M. KALININE

L'ÉDUCATION COMMUNISTE

★

Les principes communistes, pris sous leurs formes les plus simples, sont les principes de l'homme avancé, honnête, hautement instruit ; c'est l'amour de la Patrie socialiste, l'amitié, la camaraderie, l'humanité, la loyauté, l'amour du travail socialiste, et beaucoup d'autres grandes qualités accessibles a chacun. Eduquer, former ces traits distinctifs, ces hautes qualités, est un élément essentiel de l'éducation communiste.

M. Kalinine

M. KALININE

L'ÉDUCATION COMMUNISTE

DISCOURS ET ARTICLES
CHOISIS



ÉDITIONS EN LANGUES ÉTRANGÈRES
Moscou 1949

NOTE DE L'ÉDITEUR

Ce recueil de discours et d'articles choisis de Mikhaïl Kalinine est consacré à l'éducation communiste et embrasse une période de près de vingt ans. A certains discours, nous avons fait de petites coupures.

EXTRAIT D'UN DISCOURS PRONONCÉ AU VIIe CONGRÈS DE LA FÉDÉRATION DES JEUNESSES COMMUNISTES LÉNINISTES DE L'U.R.S.S.

LE 11 MARS 1926

Vous remarquez que le Comité central du Parti et notre pouvoir des Soviets accordent au congrès du Komsomol plus d'attention qu'à tout autre congrès. Pourquoi cela ? ... Tout d'abord, bien entendu, parce qu'en même temps que le Komsomol grandit la principale richesse de notre pays. Le Komsomol, c'est la relève qui demain remplacera les vieux combattants pour le socialisme. Le Komsomol, c'est le détachement d'avant-garde de la jeunesse prolétarienne et paysanne ; c'en est l'élite.

Aussi les aspirations et les idéaux qui sont plus particulièrement propres à la jeunesse doivent, à ce qu'il me semble, grandir et se développer dans le Komsomol plus encore qu'ailleurs.

Qu'est-ce qui est surtout propre à la jeunesse, aux jeunes gens ? Qu'est-ce qui distingue un komsomol d'un adulte ordinaire, de moi par exemple ? Extérieurement, je me distingue de vous par ma barbe blanche. Mais ce n'est là qu'une différence extérieure. S'il n'existait que des différences extérieures, on n'aurait pas besoin du Komsomol comme organisation à part. Le Komsomol se distingue encore par des qualités morales particulières.

La première qualité qui distingue surtout le Komsomol, c'est une réceptivité particulière, exceptionnelle. Les komsomols ne s'en rendent pas très bien compte, mais nous, qui sommes des adultes, quand nous évoquons le passé, nous savons que les

souvenirs de la jeunesse sont beaucoup plus vifs que tous les autres. Les événements de l'âge mûr s'envolent de la mémoire de l'adulte plus rapidement que ceux dont il a reçu l'impression dans ses jeunes années. Qu'est-ce à dire ? Que la jeunesse est l'âge le plus impressionnable.

Cela étant, notre tactique à l'égard du Komsomol doit être différente. Prenons, par exemple, la question de l'agitation communiste. La dose permise pour un adulte peut être dangereuse pour un komsomol, car une même dose produira des impressions différentes, provoquera des réactions différentes chez un komsomol ou chez un adulte. Partant de là, on peut faire toute une série de déductions pratiques en ce qui concerne la propagande et l'agitation parmi la jeunesse communiste.

Un trait propre à la jeunesse, c'est une très forte aspiration vers des émotions idéales. La jeunesse a toujours le désir de se sacrifier ; la jeunesse a toujours le désir de parcourir le monde à pied, de se faire marin, d'être capitaine, de découvrir de nouvelles contrées, et ainsi de suite. Et cela, camarades, est bien naturel. J'ignore s'il en est de même pour les autres ; quant à moi, ces fantaisies m'ont hanté jusqu'à dix-huit ans. Je ne crois pas que la jeunesse d'aujourd'hui diffère de nous à cet égard. Je ne crois pas que ces aspirations vers le merveilleux, le désir d'être un héros, d'accomplir de grandes choses pour le peuple dans le domaine de la science et dans d'autres domaines, — que toutes ces qualités ne soient plus propres à la jeunesse actuelle.

Et puis, il y a encore ceci : dans sa masse, la jeunesse est, à un degré extraordinaire, sincère et droite. Aussi sincère et droit que soit l'homme dans son âge adulte, l'expérience de la vie, les chocs qu'il a reçus dans la vie pratique ont en grande partie détruit en lui cet élan juvénile et tumultueux vers la vérité, vers la sincérité.

Je ne vous ai signalé que certains traits qui distinguent les jeunes des adultes. Ce sont, je crois, les principaux, et je ne m'arrêterai pas sur les autres. Mais ces traits ont-ils par eux-mêmes une valeur pour l'homme ? Sans aucun doute ! Si ces

qualités n'avaient pas par elles-mêmes une valeur particulière, exceptionnelle pour l'homme, une bonne partie de la beauté spirituelle de la jeunesse s'en trouverait certainement ternie.

Nous autres, et surtout les dirigeants des organisations du Komsomol, le Parti qui guide et oriente leur travail, nous estimons donc qu'il ne faut pas étouffer ces qualités propres à la jeunesse. Il faut au contraire veiller sur elles, il faut les développer, s'appuyer sur elles pour former un homme nouveau, plus parfait. « Former », c'est facile à dire, mais bien entendu, c'est très difficile à faire.

... Beaucoup s'imaginent à tort que faire en sorte que la jeunesse remplisse ses devoirs de komsomols, c'est assurer le développement, la formation de l'homme. Or, ces devoirs c'est avant tout l'étude de l'ABC politique, l'étude du marxisme, bref des questions sociales.

Une conception aussi étroite du développement, de la formation de l'homme me semble erronée. Je me souviens comment se développaient autrefois les jeunes marxistes : nous ne nous bornions pas à l'étude d'ouvrages spécifiquement marxistes (soit dit en passant, il y en avait alors beaucoup moins qu'à présent ; aujourd'hui, l'ouvrage de Berdnikov et Svétlov à lui seul est énorme ; mais alors nous n'avions que le programme d'Erfurt et le *Manifeste communiste*). Je veux parler des cercles clandestins : tout en étudiant les principes du marxisme, nous suivions un cours d'instruction générale, en commençant par les classiques russes — romanciers, historiens et critiques — bref, nous étudiions toute la sagesse des livres. D'un côté, nous avions le travail à l'usine ; de l'autre nous nous développions en tous sens, dans le domaine de la littérature, des sciences, etc.

J'estime, par exemple, que si l'accomplissement des devoirs de komsomols entrave dans nos écoles l'étude des mathématiques — je prends exprès les mathématiques, car c'est la matière qui diffère le plus des études politiques — si l'étude de la politique remplace l'étude des mathématiques ou des sciences naturelles, nous faisons fausse route. Car alors, le komsomol qui aura lu quelques livres élémentaires sur les sciences politiques ne

sera qu'extérieurement un homme cultivé. Dans les conversations, quel qu'en soit le sujet, il pourra donner son avis ; il aura une instruction toute de surface, un vernis extérieur, mais on ne pourra dire ni qu'il est développé, ni qu'il est instruit. Au début il fera sur vous une excellente impression. Mais après quelques heures d'entretien, on se rend compte que ses connaissances politiques ne reposent sur rien, qu'il n'a point, dans les sciences naturelles, les connaissances de ceux qui ont terminé l'école moyenne. C'est pourquoi j'estime que l'organisation du Komsomol doit contribuer à former les jeunes de manière que non seulement ils soient instruits sur le plan politique, mais encore que leurs connaissances politiques s'appuient sur les connaissances scientifiques et générales qu'un homme plus ou moins développé est tenu de posséder et que ces connaissances-là ne soient pas mises en oubli.

J'ai dit un jour à l'Académie militaire *Lobatchevski* qu'étudier le marxisme, ce n'est pas seulement lire Marx, Engels et Lénine ; vous pouvez étudier leurs ouvrages d'un bout à l'autre, vous rendrez textuellement telles ou telles idées, mais cela ne veut pas encore dire que vous aurez étudié le marxisme. Etudier le marxisme c'est s'assimiler la méthode marxiste et savoir aborder tous les autres problèmes liés à votre travail. Si vous travaillez, par exemple, dans l'agriculture, est-il avantageux que vous utilisiez la méthode marxiste ? Mais bien sûr ! Seulement, pour pouvoir appliquer cette méthode, vous devez étudier aussi l'agriculture, vous devez être un spécialiste en la matière. Sinon, impossible d'appliquer le marxisme à l'agriculture. Cela, il ne faut pas l'oublier si vous voulez mettre le marxisme en pratique, être des combattants et non des exégètes du marxisme. Qu'entend-on par être marxiste ? C'est savoir adopter la ligne juste. Et pour pouvoir adopter la ligne juste, marxiste, il faut être aussi un excellent spécialiste dans le domaine où l'on travaille.

Cette thèse générale s'applique sans exception à tous les komsomols, à commencer par les étudiants pour finir par ceux de la campagne qui travaillent dans l'agriculture et par les

apprentis des fabriques et des usines. A la fabrique, chaque komsomol, pour être un bon ajusteur capable de mettre ses connaissances en pratique et d'aborder tout travail de la manière la plus profitable et la plus rationnelle, doit au préalable songer à la façon dont il attaquera son travail. Celui qui se met à l'œuvre sans plan travaille mal et, par suite, fournit une production médiocre. Vous voyez par là que l'organisation du Komsomol doit inculquer à chacun de ses membres que sa tâche primordiale est de connaître à la perfection la spécialité dans laquelle il travaille, d'être dans son métier un maître non moins bon que celui qui l'a formé. Cette connaissance de sa spécialité fait plus que l'assurer matériellement ; elle lui permet de déployer plus largement par la suite ses aptitudes individuelles. Si un tourneur, si un ajusteur travaille mal, il restera lié à sa place, car il est très difficile à un mauvais ouvrier d'en trouver une autre ; or, il est dur à un komsomol de travailler longtemps à la même place, car il veut voir le monde. Si tu veux voir le monde, sois un ajusteur, un tourneur qui, après son premier travail d'essai, sera embauché partout où il se présentera.

Pour conclure, un peu de morale. J'ai noté que chez nous la jeunesse se comporte à la légère à l'égard de ses maîtres. Je voudrais beaucoup que notre jeunesse lise les anciens philosophes. Elle verrait alors combien d'attention et de déférence les disciples avaient pour leurs maîtres. Il faut, pour apprendre à bien travailler, s'enthousiasmer sincèrement pour son travail ; sans enthousiasme on n'apprendra pas à travailler. Un apprenti ajusteur, par exemple, doit faire abstraction de tous les défauts de son maître et apprendre de lui son métier. Vous comprenez vous-mêmes qu'un vieillard de soixante ans peut avoir bien des ridicules aux yeux de la jeunesse, mais si vous ne faites attention qu'à ces ridicules, vous perdrez de vue l'essentiel. Ce que vous devez apprendre auprès de lui, c'est la connaissance du métier.

C'est sur l'organisation du Komsomol que l'U.R.S.S. fonde tous ses espoirs. C'est de ses succès, de la façon dont elle s'as-

similera les réalisations existantes, que dépendront nos succès ultérieurs. Donc, si les komsomols négligent ces tâches essentielles, nous n'accomplirons naturellement pas notre tâche : nous laisserons se perdre toute une série de spécialités très précieuses pour n'avoir pas su les transmettre entièrement aux komsomols. Je voudrais que vous approfondissiez vous-mêmes toutes ces questions, ces quelques thèses que je n'ai fait qu'esquisser devant vous.

Si la jeunesse sait aborder ces questions comme il convient, une grande partie des défauts dont je vous ai parlé, disparaîtront d'eux-mêmes. Car la vie est trop intéressante, et les sujets d'enthousiasme sont extrêmement nombreux. Ce qu'il faut, c'est orienter la jeunesse vers des enthousiasmes qui sont de la plus grande utilité et qui développent l'homme à tous les points de vue.

*Compte rendu sténographique du VII*e *Congrès de la Fédération des Jeunesses communistes léninistes de l'U.R.S.S.*, pp. 15-18, 1926, éd. russe.

LES ÉTUDES ET LA VIE

TIRÉ D'UN DISCOURS PRONONCÉ A L'OCCASION DE LA PROMOTION DES ÉTUDIANTS DE L'UNIVERSITÉ *SVERDLOV*

LE 30 MAI 1926

LE TRAVAIL RÉVOLUTIONNAIRE ET L'ÉCOLE THÉORIQUE

Nous traversons en ce moment une période des plus complexes. D'année en année notre vie se complique. Il faut à notre édification soviétique des forces toujours plus qualifiées. Actuellement il est au plus haut point difficile d'aborder de façon primitive l'étude des faits sociaux. Par contre, la dialectique marxiste explique pourquoi ce qui était noir hier est blanc aujourd'hui, et ce qui était rouge hier est devenu blanc. Il faut savoir aller chaque fois au fond des phénomènes sociaux, les aborder en marxiste. Il faut savoir tout à la fois embrasser l'objet dans son ensemble et en analyser tout le contenu. Pour pouvoir embrasser l'objet dans son ensemble et en analyser le contenu il faut, cela va sans dire, posséder une très vaste préparation marxiste. Cette préparation marxiste est surtout nécessaire à qui n'a pas exercé au préalable une activité pratique importante.

Donc, je dis qu'à l'heure actuelle, l'œuvre d'édification au pays des Soviets aussi bien que le travail du Parti ont grand besoin de cadres hautement qualifiés. Pour l'éducation politique, pour l'activité politique des masses, pour la saturation politique, l'U.R.S.S. est sans aucun doute en avance sur tous les pays, européens ou non. On ne saurait guère en douter ; pourtant, l'essor de l'activité politique n'est pas encore suffisant pour une édification grandiose, systématique, régulière.

Nous avons incontestablement pour tâche d'utiliser dans notre travail culturel et dans celui du Parti l'activité des masses, leur désir de s'orienter en politique. Aux moments de grand essor (comme la grève actuelle en Angleterre) chaque ouvrier, qui la veille encore n'était qu'un homme d'esprit borné, devient un héros : il combat pour les intérêts des ouvriers, et l'enthousiasme des masses suscite, l'un après l'autre, des héros dans la lutte pour ces masses. Mais, camarades, on n'observe pas toujours un rythme rapide du mouvement en avant. Très souvent, nous devons nous replier, et les années grises, ordinaires, le travail ordinaire de tous les jours prennent 99% de la vie d'un homme. La qualité la plus précieuse d'un militant du Parti, c'est de savoir travailler avec enthousiasme même dans les conditions ordinaires de l'activité quotidienne, de savoir jour après jour surmonter les obstacles l'un après l'autre ; de garder son ardeur intacte en dépit des entraves que la vie pratique met sur sa route chaque jour et à chaque heure, ces entraves prosaïques enlisantes développant, renforçant au contraire son effort ; c'est d'avoir, en accomplissant ce travail de tout les jours, conscience des buts finaux, et de ne jamais perdre de vue ces buts finaux pour lesquels lutte le communisme.

L'état-major de notre Parti au sens le plus large du mot, et vous en serez vous aussi, ne doit pas, dans son travail courant, oublier ces buts finaux. Quels que soient les obstacles qu'il rencontre sur sa route, il sait pertinemment que ces obstacles seront surmontés, sinon aujourd'hui, du moins demain. Et il faut que cette foi profonde qu'il a en la victoire finale du communisme, il sache la transmettre, l'inculquer aux larges masses d'ouvriers et de paysans sans-parti, pendant le travail pratique de tous les jours et par des exemples concrets. C'est alors seulement que l'ouvrier appréciera un dirigeant ; et pas rien que l'ouvrier : vous aussi n'appréciez que le professeur, le dirigeant qui s'enflamme en même temps que les masses et qui transmet sa flamme à la masse parmi laquelle il travaille. Voilà pourquoi, camarades, pour travailler dans le Parti où le travail lui-même demande une certaine abnéga-

tion, et pour y trouver de la joie, de l'intérêt, il faut être profondément convaincu de la justesse et de la beauté des principes pour lesquels nous luttons. Et qui donc peut être plus convaincu de ces principes, de ces idées qu'enseigne le marxisme, que ceux qui les ont étudiés pendant trois ans ?...

LE MARXISME ET SON APPLICATION

Etre marxiste, ce n'est pas seulement lire, ni même étudier Lénine, Marx, Engels et Plékhanov. Certes, pour connaître le marxisme, il suffit de lire ces quatre auteurs. Mais connaître le marxisme, c'est une chose, et l'appliquer chaque jour, à chaque heure, dans les circonstances les plus diverses, les plus spéciales, les plus inattendues, c'est autre chose. Connaître le marxisme par les textes, savoir Marx par cœur, ce n'est pas encore pouvoir aborder chaque question en marxiste. S'il suffisait, pour être marxiste, de lire ou d'étudier tant soit peu les œuvres de Marx, d'Engels, de Lénine et de Plékhanov, il va sans dire que nous fabriquerions des marxistes comme des petits pains. Aussi difficile qu'il soit d'étudier de façon approfondie ces quatre titans du marxisme, il est néanmoins possible de le faire en y consacrant un certain temps. N'y a-t-il pas dans notre Parti communiste nombre de militants qui ont de Marx une connaissance textuelle?...

On étudie le marxisme, sa méthode, sa conception, non seulement dans les œuvres des auteurs que nous venons d'énumérer, mais aussi dans la marche historique des événements ; car c'est dans le travail pratique qu'il trouve sa vérification. Vous ne possédez que la méthode du marxisme (si vous la possédez : je crois que vous ne la possédez pas encore entièrement) ; encore la possédez-vous comme un militaire qui aurait terminé l'Académie de l'Etat-major. Certes, la plupart des commandants en chef, dans le monde entier, sont sortis des académies militaires. C'est juste. Mais il serait faux de prétendre que quiconque a terminé l'Académie est un chef excellent. Dans notre armée ré-

volutionnaire, aucun de ceux qui commandent n'a suivi les cours d'une Académie. Qu'est-ce à dire ? Que le marxisme est une des sciences des plus vivantes qui soient, et non une théorie abstraite. Quand on lit le premier tome du *Capital* de Marx, on est entièrement dans les abstractions. Comme vous avez lu — tout au moins parce que cela entrait dans vos obligations — le premier tome du *Capital* de Marx, vous avez, vous aussi, connu cette impression. Vous êtes dans les abstractions, et vous songez à la manière d'appliquer cette théorie dans la vie. Cette théorie abstraite est en même temps la plus vivante, celle qui demande le plus à être étudiée, jour après jour, dans les travaux pratiques.

LE MARXISME EST CRÉATION

Pour être marxiste, il faut imprégner de vie la théorie, lier le travail de chaque jour à la théorie. Etre marxiste, c'est être un créateur.

Que veulent dire ces mots : être un créateur ? Quelle différence y a-t-il entre l'artisan et le créateur ? La même qu'entre un artiste et un peintre ordinaire. Prenez les icones, œuvres des peintres de Vladimir ou de Souzdal. Elles se ressemblent toutes, pas une n'a un visage vivant... Quant au créateur, c'est une autre affaire. Lorsqu'il travaille à la chose la plus simple, il y met toute son âme, tressât-il des corbeilles. L'artisan peut être un très grand artiste s'il met son âme dans ce qu'il fait. Et l'artiste peut être un artisan s'il ne fait qu'étaler des couleurs, s'il ne met pas son âme dans son œuvre. De même, le marxisme, si l'on n'y met pas toute son âme, si l'on ne crée pas, si l'on ne tient pas compte sans cesse et d'une façon vivante de tout ce qui se passe, ne sera que du pseudo-marxisme. Si vous appliquez de façon scolastique et mécaniquement ce que vous aurez appris, vous serez un mauvais artisan du léninisme. Vous n'entraînerez pas les masses. Vous appliquerez la méthode marxiste de manière erronée. Nous appliquons la méthode marxiste de façon juste quand nous nous appuyons sur la théorie de Marx pour étudier

le fait qui nous préoccupe. Alors la décision que nous prenons est, chaque fois, une décision nouvelle. Si nous avons aujourd'hui résolu une question de telle ou telle manière, nous la résoudrons autrement demain, car demain la situation aura changé. La situation change sans cesse. L'histoire marche ; elle ne s'arrête pas ; toujours elle progresse. Et un marxiste doit sans cesse suivre la marche de l'histoire et aller de l'avant. Un marxiste doit savoir s'orienter parfaitement. Aussi simple que soit son travail, la pensée d'un marxiste doit bouillonner, étudier, créer sans cesse. Camarades, vous avez étudié le marxisme pendant trois ans. Vous avez tous, et c'est tout naturel, les meilleures intentions du monde : vous voulez que votre travail porte le maximum de fruits. Car peut-il y avoir pour l'homme récompense plus belle que la conscience d'avoir fait quelque chose pour la société ? Non, aucune récompense n'est plus belle que celle-là. Quels que soient les beaux mirages dont vous vous berciez, vous ne goûterez jamais de satisfaction plus grande que celle de vous dire que vous êtes utile. Cette conviction donne pleine satisfaction à l'homme.

La jeunesse ne peut encore avoir l'expérience pratique de la vie, l'expérience politique de la lutte révolutionnaire, l'expérience de la lutte des classes, l'expérience de la conquête des masses, de l'entraînement des masses : cette expérience lui manque.

Je voudrais que vous ayez conscience que pour gagner les masses, il faut soi-même être plein d'ardeur ; que si vous vous trouvez devant un auditoire sans vous sentir ému, si vous avez vous-même envie de dormir, l'auditoire sera sans aucun doute dans la même disposition d'esprit que vous. Je vous le dis tout net : rien n'est plus sensible qu'un auditoire ; c'est le plus sensible des baromètres. Quand bien même vous parleriez du haut de la tribune avec embarras, si vous êtes ému, si les questions que vous soulevez sont importantes et si vous donnez à un problème sa solution, la masse sera entraînée avec vous. Qu'est-ce que cela montre ? Cela montre que pour entraîner la masse, il faut être avec elle en communion d'idées.

DU TRAVAIL PARMI LES MASSES

Enfin, camarades, encore une petite recommandation pour terminer. Vous êtes et vous serez certainement, partout où vous irez, un élément de culture.

L'Union soviétique est grande ; notre Parti commence à dépasser le million. Dans ce Parti d'un million d'hommes, comme dans tout notre pays, le niveau culturel est encore bas. Eh bien, quand vous travaillerez, vous ne devrez jamais vous targuer de votre culture devant les masses. Jamais. La masse est extrêmement sensible sous ce rapport. Avec la masse vous ne pouvez parler qu'ouvertement, directement, en vous disant bien que ce sont là des hommes qui pensent aussi sainement que vous, qui peuvent résoudre une question aussi intelligemment que le rapporteur et que l'auteur.

Tels sont les quelques mots que j'ai cru nécessaire de vous adresser en ce jour où vous dites adieu à votre vie d'études...

Izvestia, 27 juin 1926.

SOYEZ DES HOMMES AMPLEMENT DÉVELOPPÉS

TIRÉ D'UN DISCOURS
PRONONCÉ A LA CONFÉRENCE DES CADRES DE
L'ORGANISATION DU KOMSOMOL DE DNIÉPROPÉTROVSK
MAI 1934

Nous faisons le plus grand cas des komsomols non seulement parce qu'ils sont les « héritiers » des vieux bolchéviks, comme disent les pionniers, mais aussi parce que ces « héritiers » prennent une part active à l'édification socialiste ; parce qu'ils sont une force active et créatrice du pays. Cela impose, il va sans dire, de grandes obligations à la Fédération des Jeunesses communistes léninistes. Et le premier devoir de chaque organisation du Komsomol, comme de toute autre organisation, doit être de savoir orienter et utiliser ses forces rationnellement, de manière à obtenir le maximum de résultats.

Celui-là n'est pas toujours un bon chef qui lance d'un seul coup toutes ses forces dans la bataille. Cette façon de combattre n'est pas toujours celle qui conviendrait. Celui-là est un bon chef qui sait garder intacte au maximum l'énergie de ses hommes jusqu'à la bataille décisive. Le camarade Boudionny a un jour signalé la faute commise par certain général blanc pendant la guerre civile. Ils conduisaient l'un et l'autre leurs troupes à travers les steppes de la région d'Azov dans des directions parallèles. Boudionny menait son armée en des lieux où elle trouvait un toit, où ses soldats pouvaient dormir pendant la nuit et les chevaux se refaire, alors que l'ennemi suivait la steppe nue et brûlée. Ils firent de la sorte plus de deux cents kilomètres. Les troupes de Boudionny arrivèrent avec un excellent moral et aptes au combat. L'ennemi, par contre, était épuisé, et

il fut défait par le camarade Boudionny. Je veux montrer par là que chaque organisateur doit judicieusement répartir son travail, supputer et peser en temps utile toutes les données, et ne mettre en œuvre qu'en cas de nécessité toutes les ressources matérielles, toute la force de l'organisation. Comme Lénine autrefois, le camarade Staline possède à la perfection cette qualité bolchévique. Les komsomols doivent, eux aussi, apprendre à la posséder en réorganisant leur travail de manière à bien connaître chaque komsomol, à savoir ce qu'il peut faire, comment on peut et on doit lui venir en aide, à quel travail il vaut mieux l'utiliser pour le plus grand profit de la cause.

Un exemple : on compte, parmi les komsomols, un grand nombre d'étudiants des établissements d'enseignement technique supérieur, des hautes écoles et des écoles techniques. Ils sont souvent surchargés de travail. Et s'ils n'organisent pas rationnellement leurs études, leur travail social et leur repos, certains d'entre eux ne se porteront pas bien une fois leurs études terminées. L'un aura le foie malade, un autre les reins qui fonctionnent mal ; un troisième aura l'estomac détraqué. Qui donc doit s'occuper d'organiser rationnellement la vie de nos étudiants ; qui répond au premier chef de ces cadres devant le Parti ? Le Komsomol ! Cela le concerne, il doit s'en occuper, il doit jour après jour travailler dans les écoles, depuis la plus élémentaire jusqu'à la plus haute. Il doit aider à faire appliquer sans défaillance les directives du gouvernement dans ce domaine, organiser au mieux les études et la vie des étudiants.

Notre Etat prolétarien, occupé à un travail socialiste créateur, se trouve dans l'encerclement capitaliste. C'est dire que nous devons sans cesse compter avec la possibilité d'une agression de nos ennemis. Cela, nous ne devons pas l'oublier un seul instant dans notre travail pacifique de chaque jour. Nous devons être toujours sur le qui-vive, toujours à notre poste de combat.

De qui donc se composera, dans l'essentiel, notre armée en cas de guerre ? Dans sa grande masse, elle se composera de komsomols. C'est pourquoi ceux-ci surtout doivent être sur le

qui-vive. Ils ne doivent jamais oublier que sous la direction des communistes et à leurs côtés, ils devront en cas d'agression de l'ennemi affronter le tout premier choc. Et les premiers chocs de l'adversaire, on le sait, sont toujours les plus violents. Cela fait aux komsomols et à la jeunesse ouvrière qu'ils dirigent, un devoir d'étudier avec application la technique militaire. Dans le domaine de la défense, le camarade Vorochilov a posé devant le Komsomol des tâches très concrètes et très précises. Ces tâches, on les connaît ; il faut les exécuter, et point n'est besoin d'y revenir.

Mais il faut signaler ici dans l'activité du Komsomol un secteur important : la culture physique. Faire du sport, c'est très bien ; le sport fortifie. Mais il est quelque chose d'accessoire ; il ne faut pas en faire un but en soi, une course aux records pure et simple. Nous voulons développer l'homme totalement, pour qu'il sache bien courir et nager, que son allure soit vive et belle, pour que tout son organisme soit en bon état, bref pour qu'il soit un homme normal et bien portant, prêt au travail et à la défense ; pour que ses facultés intellectuelles se développent rationnellement, en même temps que ses qualités physiques.

J'ai visité avec le camarade Vorochilov plusieurs écoles militaires ; partout, il accordait une attention toute particulière à ces questions. Il répétait que nous devons éviter la course aux records, et ne pas faire du sport rien que pour le sport ; qu'il faut subordonner le sport aux tâches plus générales de l'éducation communiste. Car nous formons et préparons non pas des sportifs au sens étroit du mot, mais des citoyens édifiant une société soviétique, qui doivent posséder non seulement des bras solides, un appareil digestif en bon état, mais aussi et en premier lieu un large horizon politique et des facultés d'organisateurs. C'est pourquoi, tout en entraînant dans le mouvement de la culture physique de nouveaux millions de jeunes travailleurs, en portant chez nous le sport à son degré le plus élevé, le Komsomol doit faire en sorte que nos sportifs aient une physionomie politique et sociale bien définie.

Je voudrais que les komsomols me comprennent bien, qu'ils n'aillent point penser que je veux refréner leurs élans ; qu'ils se pénètrent bien de toute l'importance d'une organisation bolchévique judicieuse dans tous les secteurs de notre vie et de notre travail.

Je veux dire quelques mots du sentiment de camaraderie parmi la jeunesse. C'est dans ses jeunes années que l'homme est le plus porté à l'amitié, le plus disposé à aider collectivement ses camarades. Il est rare, quand on est jeune, que l'on abandonne un camarade dans une passe difficile ; des cas de ce genre, on peut en compter au plus deux ou trois sur cent. Ces sentiments ont une importance exceptionnelle pendant la guerre. Une entière confiance dans la fermeté du voisin confère aux troupes une valeur combative exceptionnelle. Le feu de l'ennemi n'y provoque aucune panique, ou du moins celle-ci est restreinte. Ces sentiments-là soudent les hommes l'un à l'autre et les disciplinent. Il faut, par tous les moyens, stimuler chez la jeunesse le sentiment de camaraderie, la solidarité de classe. C'est une qualité socialiste entre toutes. Elle est nécessaire partout, et notamment dans la lutte de classe.

D'ordinaire, pour beaucoup, le sentiment de camaraderie ce sont des mots, et rien que des mots ; alors que si l'on développe ce sentiment comme il faut, si l'on s'attache à faire en sorte que komsomols et jeunes sans-parti, camarades et amis partagent leurs joies au travail, surmontent ensemble les difficultés, assimilent ensemble la technique en s'entr'aidant véritablement, passent ensemble leurs loisirs en faisant de la culture physique et du sport, etc., alors la camaraderie viendra parfaitement compléter l'émulation socialiste, et elle donnera d'excellents résultats.

Notre Komsomol vit à une époque exceptionnellement favorable, à une époque très intéressante. Dans toute l'histoire de la société humaine, pas une jeune génération n'avait encore vécu une pareille époque.

Quand aucune transformation historique profonde ne s'accomplit, on peut vivre jusqu'à soixante-dix ans sans avoir pro-

gressé d'un pas : il n'y a pas eu de grand changement dans la vie, et on meurt de vieillesse dans l'appartement où l'on est né.

Mais nous tous, nous vivons aujourd'hui même ; et notre jeunesse vit, elle aussi, dans une période de grandioses bouleversements historiques. Sous nos yeux continuent d'exister des Etats où les survivances féodales sont encore très fortes, alors qu'en Russie, autrefois pays le plus barbare de l'Europe et ancienne prison des peuples, l'édification socialiste se poursuit à toute allure.

Quelle époque historique fut plus intéressante ? Et vit-on jamais période plus héroïque et plus dramatique que la nôtre ?

Dans la Révolution Française elle-même, si riche en événements et en catastrophes, il y a moins d'héroïsme et de dramatisme. On ne saurait naturellement la comparer à notre Révolution. C'était une révolution progressiste, pour l'époque, mais une révolution bourgeoise. Pour la première fois dans l'histoire, notre révolution socialiste, qui lutte pour les intérêts de la classe la plus avancée, la plus progressive qui soit — le prolétariat, lutte par là même pour les intérêts de toute l'humanité laborieuse. Je conseille fort aux komsomols, à notre jeunesse, de lire *L'Annonciateur de la tempête* de Gorki. Ils y trouveront, magnifiquement rendues, les aspirations révolutionnaires des esprits les plus avancés de l'ancienne Russie.

Qui veut vivre pour le travail socialiste, crée et transforme la vie, lutte, brise l'ancien et fait du nouveau. La réalité soviétique donne à chaque travailleur, à chaque jeune ouvrier et kolkhozien la possibilité de manifester et de déployer avec le maximum de résultats toutes ses facultés et tous ses talents. On conçoit que jamais encore il n'a existé dans l'histoire de l'humanité une période aussi intéressante, car jusqu'à la Révolution d'Octobre, c'était la lutte pour le pain quotidien, alors que la domination d'une poignée de richards pesait sur des millions de travailleurs.

Je suis certain qu'au bout d'un certain temps, sur la base de notre lutte, sur la base des transformations qui sont en train de

s'accomplir dans notre pays, de magnifiques œuvres d'art seront créées. Je suis certain que les grandioses créations de notre actualité révolutionnaire seront pour l'artiste des thèmes magnifiques. C'est vraiment un grand bonheur de vivre à une pareille époque. J'ai beau avoir 58 ans, je m'estime l'homme le plus heureux du monde, puisque je vis durant cette période. Il y aura le communisme, la vie alors sera belle et intéressante, cela nous le savons, mais le meilleur moment, c'est celui où la lutte des classes fait rage, où l'on participe soi-même à cette lutte, où l'on sait que dans cette lutte c'est le prolétariat qui l'emportera.

Cela ne peut manquer d'inciter notre jeunesse, elle aussi, à de nouveaux exploits dans la lutte pour le socialisme. Et nous voyons ceux que le Parti a formés, les fils du Komsomol léniniste, donner chaque jour des preuves de leur dévouement à la cause du socialisme et, au premier appel du Parti, assimiler la culture et la technique, extraire la houille dans les mines, construire le métro, monter à l'assaut de la stratosphère, engager vaillamment la lutte contre les rigueurs de l'Arctique, prendre place au premier rang des héros de l'Union soviétique.

Le Comité central de notre Parti, le camarade Staline et les autres membres du Comité central savent avec quel empressement le Komsomol s'acquitte de toutes les tâches que le Parti lui a assignées. Le Parti et le gouvernement trouvent un amour, un dévouement et un appui absolus, sans bornes, dans la jeune génération de notre pays, dans le Komsomol. Nous, les vieux bolchéviks, nous sommes sûrs de ne pas nous tromper. Les komsomols sont les nouveaux bâtisseurs de notre Union soviétique.

Si l'on veut être un *vrai* communiste, on sera jeune jusqu'à la fin de ses jours.

Pourquoi ai-je dit : un vrai communiste ? Pourquoi le communisme donne-t-il à l'homme une telle énergie ? Chez un vrai communiste, les préoccupations d'ordre personnel ont un caractère *subordonné* : J'ai des ennuis dans ma famille ? C'est

douloureux, certes, mais le socialisme n'en souffre pas ; donc mon travail non plus ne doit pas en souffrir. On conçoit que si les préoccupations domestiques sont toute votre vie, si vous ne pensez tout le temps qu'à vous-même ou à votre Eulalie, vous ne serez jamais un vrai communiste. Mais si vous travaillez avec zèle, si vous prenez une part active à toute l'œuvre d'édification, souvent même vous ne remarquez pas la robe qu'elle porte, vous oubliez les petitesses de l'existence et vos contrariétés personnelles.

Pour être un communiste ferme, il faut avant tout une robuste conception communiste du monde. Une conception communiste du monde nous permet d'aborder chaque fait, chaque question avec compétence. Une conception communiste du monde, c'est, pour les combattants de la Révolution prolétarienne, la même chose, disons, qu'un télescope géant pour un astronome, ou un microscope pour le chercheur de laboratoire. Une conception communiste du monde permet à un homme politique ou public d'apprécier de façon juste et sous toutes leurs faces les conditions dans lesquelles il travaille ; d'organiser les masses et de les mener au combat ; de voir, de comprendre et de tracer correctement les perspectives pour l'avenir. Tout cela, pris ensemble, fortifie l'homme, fait qu'il ne se laisse pas impressionner par les petites contrariétés individuelles, ni même par des malheurs d'importance. Si nous vivons d'une idée commune, collective ; si nous mettons la collectivité au-dessus de tout ; si nous vivons des mêmes préoccupations et des mêmes espoirs que ceux qui nous entourent, ces préoccupations communes à tous les travailleurs rendront jeunes jusqu'aux vieux communistes que nous sommes.

Prenez la période de la guerre civile et celle de notre édification socialiste, où tous les travailleurs, sans en excepter les vieillards, ont fait des prodiges d'héroïsme et d'enthousiasme, ont accompli et accomplissent des exploits sans pareils. C'est ce que doivent bien comprendre ceux qui nous relèveront : les komsomols, et toute la jeunesse ouvrière et kolkhozienne. Auprès des vieux bolchéviks, des vieux prolétaires trempés dans les

combats, ils doivent apprendre à agir collectivement, à brûler d'un feu créateur, acquérir la compréhension et l'intelligence théorique des événements.

Pour marcher du même pas que notre vie impétueuse, il ne suffit pas de mettre de l'ardeur dans son travail. Le Parti bolchévik est fort parce qu'il est armé de la doctrine de Marx, d'Engels, de Lénine et de Staline, et qu'il manie cette arme à la perfection. C'est dans la clandestinité, malgré une filature constante par les limiers de la police, au cours d'une lutte acharnée contre le tsarisme et la bourgeoisie, au bagne et dans la déportation que les bolchéviks ont assimilé la théorie révolutionnaire, ont synthétisé théoriquement l'expérience de la lutte du prolétariat. Il est vrai que parfois nous étions « libres » pour l'étude. On nous jetait en prison, et là, nous nous mettions à lire, ce qui, à vrai dire, n'était pas toujours possible. C'est un « avantage » que, naturellement, notre jeunesse n'a plus aujourd'hui.

Les komsomols, surtout les militants, se plaignent parfois de n'avoir pas le temps de lire et de s'occuper d'eux-mêmes. Je suis, moi aussi, un homme occupé, et pourtant je trouve chaque jour du temps pour la lecture. Chaque jour, je lis ne fût-ce que huit ou dix pages non de papiers administratifs, mais de livres marxistes, sans compter les nouveaux ouvrages littéraires.

Le camarade Staline a dit un jour que le pire, c'est de penser par formules, par mots d'ordre tout faits. C'est le plus simple, bien sûr. Si l'on veut exposer telle ou telle proposition théorique avec ses mots à soi, il faut avant tout bien la méditer, la comprendre, sinon on peut se tromper. Et quand on ne parle que par formules apprises par cœur, la pensée ne travaille pas comme elle le devrait, elle dort. Aussi pour se livrer à des études théoriques, la première condition est-elle d'étudier à fond la question, de la comprendre, et non d'apprendre par cœur telles ou telles propositions.

Les komsomols, surtout les militants, sont très occupés. Ils ont un grand travail à accomplir, mais ils n'en sont

pas moins tenus d'être des hommes développés à tous les points de vue.

L'édification socialiste a besoin d'hommes instruits ; or, pour être un homme instruit, il faut non seulement lire beaucoup, mais encore étudier sérieusement la philosophie matérialiste, prendre possession des trésors de la science, bien assimiler ce qu'on a lu et savoir rattacher la théorie révolutionnaire à la pratique révolutionnaire.

Et il ne fait aucun doute que si les komsomols savent bien répartir leur temps, ils en trouveront aussi pour les études théoriques.

Komsomolskaïa Pravda, 24 mai 1934.

EXTRAIT DE L'ARTICLE « LA VOIE GLORIEUSE DU KOMSOMOL »

A L'OCCASION DU XXe ANNIVERSAIRE DE LA FÉDÉRATION DES JEUNESSES COMMUNISTES LÉNINISTES DE L'U.R.S.S. OCTOBRE 1938

Au cours de vingt années de lutte héroïque et de travail, le Komsomol a grandi, il est devenu une organisation qui, à l'heure actuelle, compte dans ses rangs six millions et demi de membres bien portants, dont l'existence matérielle est assurée, cultivés, optimistes et participants actifs à la vie sociale. Les perspectives et les possibilités les plus larges sont ouvertes devant le Komsomol pour créer et aller de l'avant dans toutes les sphères d'activité pour le plus grand profit des travailleurs. Mais les tâches qui se posent devant le Komsomol sont, elles aussi, immenses et lourdes de responsabilité.

Comme l'a dit le camarade Staline, le Komsomol est la réserve du Parti, une source où le Parti puise pour compléter ses rangs. Et cela non en s'inspirant de considérations d'âge toutes formelles, car Lénine, citant Engels, écrivait déjà :

> « N'est-il pas naturel que chez nous, dans le parti de la Révolution, la jeunesse prédomine ? Nous sommes le parti de l'avenir, et l'avenir appartient aux jeunes. Nous sommes un parti de novateurs, et c'est toujours la jeunesse qui suit les novateurs le plus volontiers. Nous sommes un parti qui lutte avec abnégation contre la vieille pourriture, et la jeunesse sera toujours la première à marcher à la lutte avec abnégation*. »

---

* Lénine et Staline, *De la jeunesse*, pp. 136-137, Editions Molodaïa Gvardia, 1938.

Il va sans dire qu'on tient compte aussi des critères d'ordre formel, mais ils ne sont pas le principal.

On accepte au Parti des hommes capables de lutter avec dévouement pour le communisme au sein du Parti et sous son drapeau. D'adhérer au Parti impose certaines obligations, tant politiques que morales. Aussi étudie-t-on très attentivement ceux qui adhèrent au Parti et vérifie-t-on jusqu'à quel point ils sont préparés à s'acquitter de ces obligations, s'ils sont dignes d'être membres du Parti. Toutes les données relatives au nouvel adhérant, ses qualités personnelles sont soigneusement pesées à la réunion générale de l'organisation primaire du Parti. Par son adhésion le nouveau membre s'engage, non seulement à connaître le programme et les statuts du Parti, et à les appliquer loyalement, mais encore il fait le serment tacite de ne pas déshonorer le Parti par sa conduite, d'appliquer consciemment et loyalement toutes les décisions du Parti ; de lutter de toute son énergie, sans épargner ni ses forces ni sa vie, pour la ligne du Parti et son orthodoxie ; d'être franc dans sa conduite envers le Parti et ses organismes ; d'observer la discipline du Parti et de prendre une part active à la vie du Parti ; d'élever sans cesse comme il sied à un membre du Parti, le niveau de ses connaissances politiques, en assimilant le marxisme-léninisme ; d'être un modèle de discipline au travail et dans la vie publique, en s'attachant à assimiler à fond la technique de son métier et du travail qui lui est confié.

C'est un honneur insigne que d'être membre du Parti de Lénine et de Staline. Car on n'accepte dans ses rangs que les meilleurs d'entre les meilleurs ; il est l'avant-garde des travailleurs qui marche en toute conscience devant l'armée en lutte pour les intérêts du prolétariat ; qui s'assigne pour but essentiel et principal dans la vie, la victoire du communisme, et est prête à subordonner tous ses actes aux nécessités de cette lutte. Et rien n'est plus naturel, car, comme l'a dit S. Kirov,

« nous aurons à livrer de durs combats au monde capitaliste. Ce n'est pas seulement à l'intérieur du pays que

nous extirperons les restes des éléments capitalistes. Nous savons que l'heure viendra où nous monterons à l'assaut des bastions du capitalisme * ».

Sous la direction du Parti, le Komsomol fait l'éducation des jeunes, prépare de nouveaux membres au Parti, des lutteurs pour la cause de la classe ouvrière, prêts à monter à l'assaut du capitalisme. Et pour préparer, pour éduquer comme il faut ces hommes-là dans les rangs du Komsomol, les tâches internationales de la jeunesse doivent occuper une grande place dans l'activité du Komsomol. Chez nous, a dit le camarade Staline, les jeunes

« sont libres du vieux fardeau, et ils s'assimilent avec plus de facilité les enseignements de Lénine. Et précisément parce que les jeunes s'assimilent avec plus de facilité les enseignements de Lénine, précisément pour cette raison, ils sont appelés à entraîner les retardataires et les hésitants. Il est vrai qu'ils manquent de savoir. Mais le savoir est chose qui s'acquiert. Qui ne l'a pas aujourd'hui l'aura demain. C'est pourquoi la tâche est d'étudier et d'étudier encore le léninisme. Camarades des Jeunesses communistes ! Etudiez le bolchévisme et faites avancer ceux qui hésitent ! Bavardez moins, travaillez plus, et vous réussirez à coup sûr** ».

Mais Lénine et Staline nous ont maintes fois avertis qu'on n'étudie pas le marxisme, qu'on ne l'assimile pas en se contentant d'en apprendre les formules par cœur ; qu'on risque d'obtenir de la sorte des pédants, des exégètes, des glossateurs et de mauvais marxistes-léninistes. La meilleure façon d'apprendre le marxisme-léninisme, c'est de l'appliquer à la politique

* S. Kirov, *De la jeunesse*, p. 200, Editions Molodaïa Gvardia, 1938.

** J. Staline, *Les Questions du léninisme*, p. 441, Editions en langues étrangères, Moscou 1947.

pratique, à l'activité économique et sociale. C'est pourquoi l'éducation de la jeunesse dans l'esprit du léninisme doit, elle aussi, se faire non seulement par l'étude, mais aussi par l'activité pratique. Le Komsomol ne compte-t-il pas dans ses rangs de nombreux représentants des professions les plus diverses : savants, écrivains, ingénieurs, agronomes, ouvriers et kolkhoziens, travailleurs des syndicats, du Parti et de l'administration, soldats rouges, aviateurs et ainsi de suite ? Ici, que de caractères et d'intelligences, que de particularités professionnelles ! Ajoutez à cela que ce sont des jeunes pleins de fougue, très impressionnables et d'une activité dévorante, animés du désir d'être au maximum utiles à leur peuple. La tâche du Komsomol est donc d'utiliser rationnellement toute cette énergie humaine qui se manifeste sous les formes les plus diverses et, organiquement, sans briser les aspirations personnelles, sans entraver les jeunes énergies par des formes bureaucratiques, de l'amener au léninisme, à l'idéologie du Parti.

Mais il ne faut pas oublier non plus les nombreux dangers et écueils contre lesquels peut facilement se briser la barque de la direction du Komsomol. La connaissance du léninisme ne fait qu'aider, faciliter la juste solution des problèmes politiques, mais ce sont des hommes, en l'occurrence les dirigeants du Komsomol, qui doivent les résoudre. C'est à ces solutions, à leur fidélité aux principes et à leur opportunité qu'on voit si la direction est réellement bolchévique.

Pour illustrer ma pensée, je prendrai deux exemples dans notre vie sociale. Nous ne nous contentons pas de sympathiser avec nos héros, de les applaudir et de les glorifier ; nous faisons tout pour en multiplier le nombre et pour qu'ils progressent, nous souvenant bien que l'héroïsme, cet héroïsme dont les manifestations sont chez nous si nombreuses, est un produit de notre système social. L'héroïsme, en soi, est une excellente qualité ; il est plus particulièrement propre à la jeunesse. Mais nous le considérons aussi comme un des éléments de la défense du pays. Je crois superflu d'expliquer que toutes autres

conditions égales, une armée héroïque a plus de chances de vaincre.

Le développement qu'ont pris parmi le peuple la culture physique et le sport présente un avantage exceptionnel : ils disciplinent les hommes, fortifient leur santé, stimulent leur initiative, leur apprennent à coordonner leurs actes. Bref, la culture physique et le sport sont un facteur important pour la formation d'hommes robustes, vigoureux, adroits, débrouillards, intrépides, sachant lutter contre les obstacles et qui considèrent l'avenir avec confiance. Mais tout cela n'est que le côté extérieur, le côté physique de la question. Le Komsomol a pour tâche d'infuser dans ce mouvement de masse le contenu idéologique du marxisme révolutionnaire. Comment ? Il n'y a pour cela qu'un moyen : rattacher l'activité sportive à l'ensemble de l'édification socialiste. On me dira peut-être que c'est là un lieu commun, que tout le monde sait cela, que chez nous toute œuvre d'utilité générale est une parcelle de l'édification socialiste. Mais c'est précisément ce contenu idéologique général qu'il faut inculquer dans les consciences. La dernière parade de culture physique, à Moscou, s'est déroulée sous le mot d'ordre : « Tout pour la défense du Pays des Soviets. » On peut dire hardiment que les tâches posées par la défense de notre pays sont toujours présentes à la conscience populaire, et qu'en montrant ce qu'ils ont fait dans ce domaine, les sportifs sont en communion parfaite avec le peuple, avec ses aspirations. D'où la conclusion : pour que ces aspirations du peuple prennent corps, il faut de toute évidence que les organisations sportives, chacune en tenant compte de ses particularités, déterminent la forme concrète de la part qu'elles prendront quotidiennement au renforcement de la défense du pays. De la sorte, les sportifs porteront leur travail au niveau des aspirations communes au peuple tout entier dans le domaine de la défense de la patrie socialiste ; autrement dit, ils mettront dans leur travail un contenu profond, où chaque branche de l'activité sportive puisera pour sa croissance une sève inépuisable et un stimulant vigoureux pour son perfectionnement.

C'est seulement ainsi qu'on peut associer la connaissance du marxisme-léninisme acquise dans les livres aux travaux et aux luttes de chaque jour, c'est-à-dire à la pratique, et éviter cette rupture entre le livre et la pratique « qui était — a dit Lénine — le trait le plus repoussant de l'ancienne société bourgeoise* ». C'est seulement ainsi que le Komsomol remplira d'une façon digne de lui son rôle de réserve du Parti de Lénine et de Staline, et préparera une relève combative à la vieille garde bolchévique.

Le rôle du Komsomol est des plus importants dans la production, que ce soit dans l'industrie ou dans l'agriculture. La productivité du travail est la force décisive dans la lutte contre le capitalisme. Elle montre à quel point le régime socialiste est plus parfait que le régime capitaliste. L'augmentation de la productivité du travail est la route la plus directe qui mène au communisme, à la satisfaction des besoins de tous, chacun travaillant selon ses capacités.

En un court laps de temps le régime socialiste a montré dans notre pays les forces productives puissantes que recèle le socialisme. Le tout est de savoir pratiquement déceler ces forces, de les organiser et de les orienter toutes vers un même but.

Ce qui distingue la production au pays du socialisme, c'est que le travail, de servile et forcé qu'il était autrefois, y est devenu une affaire de dignité, de vaillance et de gloire. Cette notion nouvelle du travail, les citoyens soviétiques, et en premier lieu le Komsomol et la jeunesse soviétique, doivent en faire l'os de leurs os et la chair de leur chair.

Le socialisme a mis le travail à la place d'honneur qui lui revient, car l'Etat de classe des exploiteurs avait ravalé le travail au dernier échelon de l'échelle sociale. Dans la société capitaliste une haute productivité du travail apporte la misère à l'ouvrier et la richesse au capitaliste. Chez nous, au pays du socialisme, elle améliore au contraire la situation matérielle et culturelle des travailleurs, elle renforce l'Etat socialiste.

* V. Lénine, *Œuvres choisies*, t. II, p. 806, Editions en langues étrangères, Moscou 1948.

La proportion des jeunes en âge d'être komsomols est très forte chez nous dans la production. Non seulement dans l'industrie, dans les nouvelles usines, mais aussi dans l'agriculture, et notamment dans son secteur mécanisé. Dans les kolkhoz, les équipes de komsomols viennent presque toujours en tête.

L'organisation du travail, l'augmentation de sa productivité ne serait-ce que jusqu'au niveau des besoins les plus élémentaires de la société socialiste, est un problème extrêmement complexe.

Lénine a dit :

« La productivité du travail c'est, en dernière analyse, ce qu'il y a de plus important, d'essentiel pour la victoire du nouvel ordre social. Le capitalisme a créé une productivité du travail inconnue sous le servage. Le capitalisme peut être définitivement vaincu, et le sera définitivement, parce que le socialisme crée une productivité du travail nouvelle, beaucoup plus élevée. Tâche très difficile et très longue...

Le communisme implique une productivité du travail supérieure au rendement capitaliste, d'ouvriers bénévoles, conscients, associés, qui mettent à profit la technique moderne...

Le communisme commence là où se manifeste la volonté, — volonté pleine d'abnégation et susceptible de venir à bout d'un rude labeur, — qu'ont les *simples ouvriers* d'augmenter le rendement, d'assurer la garde *de chaque poud de blé, de charbon, de fer* et autres produits, qui ne vont pas à ceux qui travaillent eux-mêmes, ni à leurs « proches », mais à leur « parenté éloignée », c'est-à-dire à l'ensemble de la société, à des dizaines et à des centaines de millions d'hommes réunis d'abord en un seul Etat socialiste, et puis en l'Union des Républiques soviétiques*. »

* V. Lénine, *Œuvres choisies*, t. II, p. 595, Editions en langues étrangères, Moscou 1948.

La jeunesse doit aborder de front la solution de ce problème. Il doit avoir sa place dans les réunions du Komsomol, dans les discussions ayant trait aux questions d'organisation. L'émulation socialiste et la méthode stakhanoviste ouvrent de larges possibilités à l'initiative dans la production, notamment à l'initiative des jeunes forces techniques. La tâche des komsomols travaillant dans la production, et notamment des ingénieurs, est d'appliquer plus largement aux différents travaux la méthode du camarade Stakhanov dans toute sa diversité. Prendre l'initiative de l'émulation socialiste dans la production en série des pièces détachées, développer l'émulation entre les équipes et même entre les différents travailleurs pour une longue période de temps : voilà ce qui importe aujourd'hui. J'estime avant tout un travailleur qui occupe la première place dans l'émulation socialiste pour toute une année de travail. Cela exige une grande force de volonté, de la méthode dans le travail, des soins et de l'attention pour sa machine et ses instruments ; c'est ainsi que se forme un bon artisan de la production.

L'organisation du travail à l'atelier a une importance énorme. Il suffit de dire en effet que si le contremaître organise un travail de manière à produire en série ou de manière plus ou moins uniforme, la tâche de l'ouvrier se trouvera facilitée et il produira davantage. Si le contremaître a de l'expérience, s'il tient compte des particularités individuelles des ouvriers, autrement dit que tel est lent, mais plus ponctuel et soigneux, que tel autre est plus rapide mais moins appliqué, il répartira le travail en conséquence. Tout cela doit être discuté aux conférences de production. Celles-ci peuvent et doivent être une excellente école technique...

Certains diront peut-être que c'est du praticisme étroit, que cela est par trop mesquin, que ce n'est pas ainsi que l'on suscitera l'enthousiasme du Komsomol qui brûle d'accomplir des exploits et a soif d'héroïsme. Mais j'estime, quant à moi, que dans ce travail en apparence tout ordinaire les dirigeants des organisations du Komsomol doivent montrer, faire com-

prendre à la masse des komsomols que l'un n'empêche pas l'autre, mais le complète. Un jeune travailleur habitué à tirer systématiquement de la technique tout ce qu'elle peut donner pourra-t-il faire un mauvais pilote ? Il est à présumer que son caractère se manifestera également dans l'aviation, qu'il obtiendra de son appareil le maximum ; qu'il se manifestera tout aussi favorablement s'il est à la tête d'une unité militaire. Les routes restent donc ouvertes, qui conduisent à un grand travail et aux exploits.

Mais ce n'est pas tout. Le travail est une affaire de dignité, une affaire de vaillance et de gloire : les komsomols doivent partir de là quand, dans leurs réunions, ils discutent les questions de production, et ils doivent inculquer à la jeunesse que l'ouvrier qui s'acquitte scrupuleusement de sa tâche, qui la prend à cœur, sert la cause de Lénine et de Staline, une cause toute d'honneur, de vaillance et de gloire ; qu'il est le principal bâtisseur du socialisme ; et que ce bâtisseur, qui est millions à la ville et à la campagne, doit être à la gloire et à l'honneur ; que l'organisation des komsomols doit lui accorder une attention toute spéciale, car il accomplit une des directives fondamentales du Parti.

Les tâches internationales de notre Komsomol sont de la plus haute importance, car la jeunesse laborieuse du monde entier a les yeux fixés sur lui. Soyons donc dignes, pour reprendre l'expression du camarade Staline, d'occuper cette place d'honneur de brigade de choc dans la lutte pour la victoire du prolétariat dans le monde entier.

En Union soviétique, les jeunes se trouvent dans des conditions extrêmement favorables pour leur développement physique et intellectuel. L'atmosphère familiale, les rapports entre parents et enfants se sont à ce point améliorés qu'aucune comparaison n'est ici possible : ils ont fortement progressé vers le socialisme. Dans le monde capitaliste, ces rapports sont durs et égoïstes, brutaux et cruels, alors que chez nous ils se sont humanisés au meilleur sens du mot. L'égalité de la femme y est sans doute pour beaucoup.

L'école, chez nous, ne fait pas peur à l'enfant, et le petit gars de huit ans se rend à l'école avec la dignité d'un propriétaire qui pénètre dans ses domaines. L'école primaire se rattache par un lien organique à l'école moyenne, et celle-ci à l'école supérieure, ce qui facilite l'entrée, dans les établissements d'enseignement supérieur, d'une jeunesse avide de s'instruire. Les jeunes ouvriers qui travaillent à des machines de premier ordre et assimilent rapidement une technique sans cesse en progrès, ont toutes les possibilités d'acquérir de hautes qualités professionnelles ; et les ouvriers qui font preuve d'initiative, qui s'intéressent à leur métier, peuvent facilement s'élever sur l'échelle du travail. Devant la jeunesse kolkhozienne s'ouvrent des perspectives inconcevables non seulement dans les campagnes d'autrefois, mais même dans l'agriculture du pays capitaliste le plus avancé. Le caractère collectif de la production, le travail pour ainsi dire en public provoque, stimule la manifestation de toutes les facultés et la tension de toutes les forces pour le bien accomplir, pour que le processus même de ce travail soit beau et que chacun s'en rende compte. Une haute technique et une agronomie qui progresse non seulement développent intellectuellement et augmentent la productivité du travail, mais encore ouvrent les perspectives les plus larges pour la promotion d'une jeunesse pleine de talent.

Devant les jeunes ouvriers, kolkhoziens et employés soviétiques un large champ d'activité sociale s'ouvre également dans les rangs du Parti, des syndicats, du Komsomol, de l'Ossoaviakhim, du mouvement sportif, des organisations culturelles et éducatives, etc., où les forces agissantes ont toute la possibilité de se déployer, où chacun peut manifester ses aptitudes, et où, comme d'une source intarissable, le Komsomol peut puiser. ou plutôt découvrir les hommes de talent. Heureux Komsomol, que de possibilités tu as de servir la grande cause de Lénine et de Staline ! Que de larges perspectives, que de possibilités s'ouvrent devant toi pour éduquer et pour former l'homme nouveau !

Le Parti communiste s'assigne pour tâche d'établir entre

les hommes l'égalité complète, tant politique qu'économique. Il édifie un Etat socialiste sur la base du développement intégral du peuple, de toutes ses aptitudes et de toutes ses facultés les plus précieuses. Ce faisant, le Parti communiste estime que mieux notre peuple prendra conscience des phénomènes de la nature et de la vie sociale et plus notre patrie sera forte et invincible.

Le rôle historique mondial du prolétariat, classe la plus progressive, avant-garde de tous les travailleurs, est grand, capital. Pour s'acquitter de leur mission, le prolétariat et la paysannerie kolkhozienne doivent remanier et assimiler tout l'héritage de la culture humaine, s'emparer de toutes les hauteurs de la science et de la technique, s'élever jusqu'au sommet de la connaissance, devenir les plus cultivés au monde. Chez nous la science doit marcher en tête de la science mondiale ; chez nous la science, dans toutes ses branches, doit être la plus avancée du globe, car au delà des frontières de l'U.R.S.S. elle est aux mains des classes exploiteuses qui l'adaptent à leurs intérêts de classe égoïstes, l'utilisent pour asservir au maximum les travailleurs, entravent son développement. L'arracher aux chaînes du vieux monde et en faire un puissant instrument de défense des travailleurs, le levier d'Archimède de l'édification du communisme, un instrument grâce auquel l'homme libre affirmera sa domination sur la nature : telle est la tâche de notre jeunesse, et surtout du Komsomol. Le pays du socialisme doit être à la première place dans le domaine de la technique, de la science et de l'art. Notre jeunesse a où travailler, avec quoi travailler et à quoi travailler. Faisons donc progresser la science en nous appuyant sur ce que l'humanité a déjà réalisé à ce jour, en nous subordonnant les forces de la nature, mais non pas de façon anarchique, ni isolément, mais méthodiquement, armés de tous les moyens les plus perfectionnés de la science et de la technique. Cette perspective de participer à la lutte collective pour établir le pouvoir de l'homme sur la nature, sur tout l'univers, n'a-t-elle pas de quoi séduire la jeunesse ?

Quelle que soit la branche d'activité humaine que nous choi-

sissions — de la pédagogie à l'art militaire — toutes et chacune en particulier acquièrent dans nos conditions un caractère profondément idéologique. Prenez l'art. Dans les pays capitalistes, il est rachitique, alors qu'en U.R.S.S. il connaît un essort rapide, car tout un peuple, des millions d'hommes sont avides de le goûter. Nous le voyons, par exemple, à la façon dont notre peuple se comporte vis-à-vis du théâtre, de la musique, des expositions des beaux-arts, etc. Nous le voyons à la satisfaction et à la fierté non dissimulée avec lesquelles la population examine la décoration du métropolitain. Je ne doute pas que le Komsomol fera tout ce qui dépend de lui pour que, sous sa direction et dans le plus bref délai, notre jeunesse démasque jusqu'au bout et extirpe dans l'art et dans les autres formes d'idéologie sociale, toute la fausseté et l'hypocrisie bourgeoises, fasse pénétrer partout les idées de Marx, d'Engels, de Lénine et de Staline.

L'activité créatrice des peuples de l'U.R.S.S., qui se sont arrachés à l'oppression du sac d'argent, n'a d'autre but que d'assurer le bonheur de toute l'humanité laborieuse. Et que peut-il y avoir de plus précieux, qu'est-ce qui peut enrichir idéologiquement la jeunesse et l'enthousiasmer davantage, qu'une lutte pleine d'abnégation pour l'accomplissement de ce but, pour la victoire complète du communisme dans le monde entier ; que la lutte menée conjointement avec le Parti, sous ses drapeaux de combat et sous la direction du camarade Staline.

De la jeunesse. pp. 284-301, Editions Molodaïa Gvardia, 1939.

DISCOURS PRONONCÉ A LA CONFÉRENCE DES MEILLEURS INSTITUTEURS DES ÉCOLES URBAINES ET RURALES, CONVOQUÉE PAR LA RÉDACTION DU JOURNAL *OUTCHITELSKAÏA GAZÉTA* [LE JOURNAL DE L'INSTITUTEUR]

LE 28 DÉCEMBRE 1938

I. DE L'ASSIMILATION DE LA THÉORIE MARXISTE-LÉNINISTE

Camarades,

Il est beaucoup question, chez nous, à l'heure actuelle, de l'étude de la théorie révolutionnaire du marxisme-léninisme, de l'étude de l'histoire du Parti bolchévik. L'essentiel, ici, c'est de s'assimiler l'essence même de cette théorie, d'apprendre à la mettre en pratique et de faire sienne l'expérience de la lutte révolutionnaire de notre Parti.

En lisant l'*Histoire du Parti communiste (bolchévik) de l'U.R.S.S.*, j'ai admiré la profondeur du contenu, la précision de la pensée et la simplicité de l'exposition. Je ne pourrais pourtant pas répéter textuellement ce qui s'y trouve, car je ne l'ai pas retenu. Mais il ne s'agit pas seulement de retenir ; il s'agit aussi et surtout de comprendre.

La théorie marxiste-léniniste n'est pas un credo, un recueil de dogmes ; c'est un guide pour l'action. Quand il est question de l'assimilation du marxisme-léninisme, certains ont coutume de parler de « travail poussé », « très poussé », etc. Mais il faut comprendre que dans le marxisme-léninisme, le principal c'est non pas la lettre, mais bien l'esprit, l'essence révolutionnaire.

Qu'entend-on par ces mots : « s'assimiler à fond le marxisme-léninisme » ? Quel sens y attacher ? Est-ce apprendre par cœur toutes les finesses du marxisme-léninisme sous forme de conclusions et de formules toutes faites ? Ou est-ce se pénétrer de l'essence du marxisme-léninisme et savoir se servir de cette théorie comme d'un guide pour l'action dans la vie, dans la vie sociale, politique et privée ? Cette dernière façon de voir sera la plus exacte, la plus juste, celle qui a le plus de portée ; elle est l'essentiel dans le marxisme-léninisme. Et quand on dit : « posséder le marxisme-léninisme », cela signifie : apprendre à le considérer dans son devenir.

Chacun peut apprendre plus ou moins par cœur les éléments du marxisme-léninisme, mais il est autrement difficile de s'en assimiler l'essence et d'apprendre à l'appliquer. Nous connaissons un grand nombre de vieux ouvriers qui ont participé à la lutte politique. Est-ce qu'ils étudiaient le marxisme-léninisme comme vous le faites ? Ils n'avaient point l'*Histoire du Parti communiste (bolchévik) de l'U.R.S.S.* Ils ont eu très peu d'occasions d'étudier méthodiquement cette théorie. Peut-être ont-ils lu une dizaine de livres révolutionnaires, un point c'est tout. Pourtant, dans leur activité pratique, ils savaient assez bien appliquer le marxisme-léninisme. Des millions d'hommes ont marché et marchent aujourd'hui sous les drapeaux de cette théorie. Nombre d'ouvriers savaient voir sous leur vrai jour les phénomènes sociaux, la vie politique ; saisir comme il le fallait la ligne marxiste-léniniste pour régler telle ou telle question. Et cela, parce qu'ils avaient compris, parce qu'ils avaient saisi l'essence révolutionnaire de la théorie marxiste-léniniste.

L'étude du marxisme-léninisme ne doit pas être un but en soi, une étude de pure forme. Nous n'étudions pas le marxisme-léninisme pour le connaître d'une façon toute mécanique, comme on étudiait autrefois le catéchisme. Nous étudions le marxisme-léninisme parce qu'il est une méthode, un instrument au moyen duquel nous déterminons ce que doit être notre comportement dans la vie politique, sociale et privée. Nous esti-

mons qu'il est l'arme la plus puissante dont l'homme dispose dans sa vie pratique.

Aujourd'hui, une question se pose : Comment appliquer au mieux le marxisme-léninisme ? Il faut avant tout connaître, ne fût-ce que dans leurs grandes lignes, les bases théoriques du marxisme-léninisme ; connaître, ne fût-ce que dans ses grandes lignes, l'histoire du Parti communiste. Quand on étudie l'histoire du Parti, il faut voir comment, en telle ou telle circonstance, les bolchéviks ont réglé telle question pratique ; pourquoi ils l'ont réglée ainsi et pas autrement, et sur quoi ils se sont alors fondés. Pourquoi, par exemple, avons-nous boycotté la Douma de Boulyguine*, quelles raisons avions-nous de le faire ? Pourquoi par la suite, les circonstances politiques étant moins favorables, avons-nous participé aux élections à la IIe, à la IIIe et à la IVe Douma d'Etat ? Pourquoi ? L'analyse de toutes les questions de ce genre (et il y en eut beaucoup dans l'histoire, car il y eut aussi beaucoup de luttes), nous montre comment appliquer la méthode marxiste-léniniste, comment il convient d'aborder la solution de problèmes nouveaux dans une situation politique nouvelle, la solution des problèmes dans les conditions actuelles.

Il va sans dire que ce faisant, on doit prendre en considération tous les changements qui se sont produits, toutes les conditions nouvelles. C'est pourquoi l'essentiel, quand on étudie le marxisme-léninisme, est de se contrôler soi-même à la façon dont on aborde la solution des problèmes qui sont aujourd'hui à l'ordre du jour dans les différents domaines de la vie. Prenons un exemple tiré de la vie courante. Une institutrice s'est séparée d'avec son mari. Quelle doit être, du point de vue marxiste, notre attitude en ces circonstances ? Que faire ? Car c'est également une question qu'il faut aborder correctement, qu'il faut examiner et régler en marxiste. Le plus simple

* Douma de Boulyguine — ainsi appelée du nom de Boulyguine, ministre de l'Intérieur qui, au mois d'août 1905, élabora un projet de décret sur la convocation d'une Assemblée représentative et consultative. Cependant, la Douma de Boulyguine ne fut jamais convoquée.

(et ce serait plus ou moins juste — en tout cas si l'on ne va pas au fond des choses) serait de dire : c'est une affaire privée, qui n'a rien à voir avec la politique. Mais comme la chose est connue et que les écoliers en parlent, qu'au village les cancans vont leur train, et que le prestige de l'institutrice en souffre, il est nécessaire de donner de ce fait une explication raisonnable. Vous voyez que parfois une question d'ordre purement privé peut elle-même devenir une question sociale et politique. Différents cas d'ordre privé se produisent chaque jour en nombre infini. Un vrai marxiste doit savoir expliquer tous ces cas comme il convient, comprendre comment il faut les envisager du point de vue du marxisme.

Le marxisme-léninisme, c'est la clé qui permet de résoudre telle ou telle question. Il permet de la résoudre, mais il ne la résout pas. Il permet d'aborder de façon plus juste la solution des différentes questions. Mais ce n'est pas une recette toute prête, à appliquer telle quelle à toutes circonstances de la vie. C'est dans la solution des questions vitales, dans la façon de procéder à cette solution, que l'on voit qui est un véritable bolchévik marxiste, et qui un exégète et un glossateur.

Il en est qui, effectivement, possèdent le marxisme-léninisme et savent appliquer cette théorie à la solution des problèmes pratiques. Mais il en est aussi qui, bourrés de textes savants comme un sac l'est de pommes de terre, sont incapables d'appliquer leurs connaissances. Ils peuvent tout citer par cœur et faire des conférences. Mais si vous leur dites qu'à votre école un cas concret s'est produit, — disons qu'un garçon a été maltraité par son père — et si vous leur demandez comment envisager ce cas concret du point de vue social, vous les verrez se fourvoyer en plein midi. S'ils font quelque proposition, elle sera opportuniste et ne correspondra nullement à l'esprit du marxisme-léninisme, malgré toutes les citations qu'ils pourront faire. L'opportunisme ne se manifeste pas toujours par une négation expresse du marxisme-léninisme. Parfois il se révèle dans le pédantisme, dans une façon toute dogmatique d'envisager cette théorie.

La solution des problèmes pratiques sur la base d'une assimilation véritable de l'essence du marxisme-léninisme, c'est cela l'école du bolchévisme.

L'étude d'un texte, c'est l'étude d'un texte sans plus. De même que pour l'enfant l'école, n'est pas toute la vie, mais rien que l'école, de même l'étude du marxisme-léninisme dans les établissements d'instruction, les cercles et les seminaires, ou son étude individuelle, etc., — tout cela n'est encore que l'étude proprement dite, et celui qui s'y adonne ne connaît le marxisme-léninisme que d'une façon livresque. Quand il plongera dans la vie politique, dans l'activité sociale, quand il devra *appliquer* cette méthode, et l'appliquer sciemment, ce sera bien autre chose. C'est dans la solution pratique des problèmes de la vie auxquels on se heurte chaque jour, que le marxisme-léninisme se révèle ; c'est là la principale école du marxisme-léninisme ; c'est là qu'on voit à l'œuvre un vrai marxiste-léniniste.

La principale école, ce n'est pas le séminaire, ce ne sont pas les conférences. Cela n'est qu'accessoire.

La principale école pour vous, c'est quand vous aurez à discuter, à parler aux gens, quand vous aurez à prendre une décision au sujet d'un élève paresseux. Que faire alors ? Lui mettre un deux ou un trois, le renvoyer ? Ou au contraire lui témoigner de l'indulgence ?

Pour vous, la principale école du marxisme-léninisme, c'est quand vous aurez à résoudre des problèmes de ce genre.

De même que pour un ingénieur-technologue travailler à l'usine c'est mettre en pratique ses connaissances en technologie et acquérir de l'expérience, de même que pour l'instituteur travailler directement à l'école c'est mettre en pratique ses connaissances en pédagogie, de même le marxisme-léninisme est l'unité vivante, organique, de la théorie et de la pratique.

A présent, vous avez compris ce que je voulais vous dire. Je veux vous rendre claire cette idée que pour bien posséder le marxisme-léninisme, il est absolument insuffisant d'en apprendre par cœur les formules et les déductions, insuffisant aussi

d'en assimiler l'essence. Pour posséder vraiment le marxisme-léninisme, il faut encore apprendre à appliquer cette théorie lorsqu'on doit résoudre des questions pratiques, et mieux encore, savoir l'enrichir de l'expérience accumulée, synthétiser cette expérience ; en d'autres termes, savoir développer cette théorie et la faire progresser. Et c'est cela le plus difficile.

L'*Histoire du Parti communiste (bolchévik) de l'U.R.S.S.* est écrite sous une forme très populaire ; elle n'en exige pas moins du lecteur un très gros effort. Elle donne tous les principes essentiels du marxisme-léninisme sous la forme la plus lapidaire. Chaque ligne exige qu'on s'y arrête. Ce qu'il faut, ce n'est pas apprendre par cœur, c'est réfléchir à ce qu'on lit. Il s'agit de savoir mettre le marxisme en pratique, et cela doit s'apprendre. Mais comment ? En étudiant les exemples de l'histoire, non pas isolément mais ensemble, en procédant à des échanges de vues.

On a dit ici qu'il serait bon d'avoir des cercles. Je comprends parfaitement ce désir. Il est exact, jusqu'à un certain point, qu'un cercle permet des échanges de vues. Mais qui donc vous défend d'organiser des cercles ? Où avez-vous pris cela ? Lisez la décision du Comité central du Parti en date du 14 novembre 1938. Elle condamne le cercle en tant que système d'étude obligatoire du marxisme-léninisme, qui était la forme essentielle de l'enseignement du bolchévisme à nos cadres, et dénotait que l'on s'occupait de la quantité de la propagande au détriment de sa qualité. Une camarade a déclaré ici qu'à l'école où elle enseigne sept instituteurs étudient individuellement. Mais qui vous empêche de dire : « Dans une semaine, je ferai un rapport sur telle ou telle question ; j'invite tous ceux qui voudraient participer à la discussion. » Oui, qui vous en empêche ?

Si l'on est un marxiste, il faut envisager concrètement chaque fait de la vie. Et il va sans dire qu'en discutant ainsi entre soi on s'oriente mieux dans les questions. Quand vous avez lu, vous avez saisi un côté, trois côtés ; le quatrième vous a échappé. Finalement, vous les voyez tous les quatre. Or, il s'avère

que vous n'aviez pas affaire à un carré, mais à un cube à six faces. C'est ainsi que par la discussion la pensée se polit et s'enrichit.

Vous dites que des discussions sont nécessaires. Qui donc vous empêche de discuter ? Cinq ou dix personnes sont réunies. Cinq personnes peuvent discuter d'une chose à fond. Qui vous en empêche ? Et si de plus vous vous mettez à composer des rapports, je vous le dis nettement, vous étudierez ainsi la question cinq fois mieux que si vous écoutiez une conférence. Car pour écrire un rapport, il faut peser chaque mot, chaque idée. Il faut puiser aux sources. En le composant, vous approfondirez les questions à traiter beaucoup plus que si vous vous contentiez d'écouter une conférence. Le profit que vous retirerez d'une conférence dépend de plusieurs choses : et du conférencier, et de votre disposition d'esprit. Peut-être avez-vous, durant la conférence, bavardé avec votre voisin. Vous savez vous-mêmes que trop souvent les trois quarts d'une conférence ne sont que de l'eau, et qu'un quart seulement renferme des connaissances utiles. *(Rires.)* Nous ne savons malheureusement pas en éliminer toute l'eau. Il est vrai qu'il faut l'éliminer. Mais quoi qu'on fasse, il en reste toujours. N'allez pas croire que je sois l'ennemi des conférences. Elles sont, bien entendu, une forme d'enseignement très importante. Je veux seulement vous pousser à travailler par vous-mêmes ; cela vous obligera à fréquenter les conférences et à les écouter avec attention.

Que penser du travail dans les cercles ? Quand on dit cercle, on songe à quelque chose de borné. Le mot lui-même indique une limitation. Mais faut-il pour cela supprimer toute discussion collective ? Non, ni la supprimer ni la condamner. La discussion collective doit se combiner à l'étude individuelle, qui est la principale méthode de travail. On se prépare chez soi, on fait son rapport au cercle ou à la réunion, après quoi les débats s'engagent. Ces débats ne doivent pas être artificiels ; il faut que chacun exprime son vrai sentiment sur la question examinée, sans craindre de dire ce qu'il pense. S'il y a dans le rapport ne fût-ce qu'un peu de personnalité, les débats seront

animés, j'en suis certain. De tels débats, sur Pouchkine par exemple, seraient une excellente leçon de marxisme-léninisme.

Quand on dit : étudier le marxisme-léninisme, on croit très souvent qu'il suffit pour cela de lire des auteurs marxistes: Marx, Engels, Lénine, Staline. Mais il faut encore autre chose : il faut lire chaque livre en marxiste, en léniniste, en staliniste. Prenons Tchernychevski, par exemple ; on peut le lire de différentes manières. Le lecteur avancé des années 60-70 le lisait à sa façon ; le lecteur libéral d'alors le lisait à la sienne ; et nous, marxistes-léninistes, le lisons à la nôtre. Nous le comprenons d'une toute autre manière. Faites un rapport sur l'œuvre de Tchernychevski ; analysez-la ; que les débats s'engagent et que les idées se polissent ; de la sorte, vous assimilerez mieux le marxisme-léninisme. Dans les débats, il faut avoir ses mots à soi, son langage propre. Chacun de vous a son langage propre, j'en suis persuadé. Il faut discuter ; et non pas artificiellement, mais sur le fond, c'est-à-dire de telle sorte que l'on en vienne sinon « aux mains », du moins à de sérieuses et ardentes contestations. Voilà comment la question doit être posée. Alors on fréquentera les cercles et on étudiera. C'est par cette méthode qu'on acquiert le mieux la connaissance du marxisme-léninisme.

Je crois que vous connaissez les textes mieux que moi, j'en suis même convaincu. Si nous avions à passer des examens ensemble, j'échouerais pour les textes, j'échouerais très certainement. Mais je suis sûr que je saurais mieux que vous aborder une question en marxiste, que je trouverais plus vite sous quel angle l'envisager, parce qu'une longue expérience, parce que la pratique enrichie par les discussions théoriques, ont aiguisé mes sens. Je sens l'erreur d'une définition inexacte. C'est donc que j'ai acquis un sens nouveau, un sens qui s'est formé au cours des discussions et des contestations théoriques et qui m'a appris à être attentif. Voilà pourquoi il faut habituer les gens à la discussion et non pas la craindre. C'est uniquement ainsi que votre pensée et votre langage se poliront. Quand vous saurez qu'on discutera avec vous chacune de vos conclusions erro-

nées et de vos définitions inexactes, vous vous montrerez plus attentifs à chercher la solution juste.

Ainsi donc, si vous voulez comprendre le marxisme-léninisme et posséder cette théorie, les rapports, les exposés et les débats sur la base d'études personnelles vous seront de la plus grande utilité. L'étude personnelle doit être à la base de l'étude du marxisme-léninisme.

II. LA TACHE PRINCIPALE DE L'INSTITUTEUR EST DE FORMER UN HOMME NOUVEAU, UN CITOYEN DE LA SOCIÉTÉ SOCIALISTE

Et les enfants ? Comment étudient-ils ? Quels sont vos rapports avec eux ? Peut-être en a-t-on parlé hier ; en tout cas, aujourd'hui personne n'a rien dit à ce sujet. Un camarade a déclaré en passant : « Un service permanent a été établi dans les habitations ouvrières, pour que les enfants ne troublent pas trop l'ordre. » J'ai bien entendu, n'est-ce pas ? *(Des voix dans la salle :* « Oui ».*)*

Vous voulez donc que l'enfant soit un être falot, qu'il ressemble à un homme de 45 ans ayant l'estomac un peu délabré ? *(Rires.)* Ou vous voulez peut-être qu'il soit exactement pareil à vous, adultes ? Mais voyons, les enfants ont beaucoup trop d'initiative pour cela ! Si j'étais instituteur, et si les enfants se montraient par trop espiègles, mais en faisant preuve d'une certaine hardiesse, je ferais en sorte d'encourager cette hardiesse ; je les gronderais un peu pour leur espièglerie, et je m'en tiendrais là. Il faut distinguer, bien sûr : il y a espièglerie et espièglerie.

Si vous me demandiez ce qu'on exige avant tout de l'instituteur en ce moment, je répondrais : former un homme nouveau. (Nous le répétons souvent, et je ne vous dis rien de neuf.) *Chez nous l'homme nouveau de la société socialiste est en train de se créer. A cet homme nouveau, il faut inculquer les plus belles qualités humaines.* Car l'homme, même nouveau, l'homme

socialiste, ne sera pas un être auquel les sentiments humains feront défaut. Un homme est un homme ; il faut partir de là.

Quelles sont donc les qualités humaines qu'il importe d'inculquer ? C'est *en premier lieu, l'amour, l'amour de son peuple, l'amour des masses travailleuses. L'homme doit aimer ses semblables.* S'il aime ses semblables, il sera plus heureux, plus joyeux, car nul au monde n'est plus malheureux que le misanthrope, l'ennemi du genre humain. Sa vie est la plus pitoyable de toutes.

En deuxième lieu : la loyauté. Il faut accoutumer l'enfant à être loyal. J'estime que pour y parvenir l'instituteur doit employer systématiquement tous les moyens pédagogiques. Ne pas mentir, ne pas tromper, être loyal lui-même.

En troisième lieu : le courage. L'homme socialiste est l'homme du travail ; il veut conquérir le monde, non seulement la terre, mais encore l'univers, dont sa raison aura reculé les bornes.

En quatrième lieu : la camaraderie. La camaraderie doit exister. Ne serait-ce que parce que nous nous trouvons dans un encerclement capitaliste, parce qu'une campagne de calomnies systématique est déclenchée contre notre Union, et que chaque bourgeois attend avec impatience le moment propice pour écraser l'Union soviétique. Certes, il attendra longtemps ! Mais il faut qu'un mur d'acier défende l'Union soviétique. L'U.R.S.S. sera plus forte si dès l'enfance l'homme soviétique est éduqué dans un esprit de camaraderie, de vraie et forte camaraderie dès les bancs de l'école. Alors il lui sera plus facile, à l'Armée rouge ou au front, de ne faire qu'un avec ses camarades de combat. Un même amour de la patrie socialiste les unira.

En cinquième lieu, il faut aimer le travail. Non seulement l'aimer, mais encore travailler loyalement en se souvenant bien que si quelqu'un vit et mange sans travailler, c'est qu'il se nourrit du travail des autres. Point n'est besoin, en m'adressant à vous, que j'insiste là-dessus. C'est à vous de le faire devant vos élèves. Il faut insister tout particulièrement sur la question

du travail. Nous disons souvent : « Le travail est une affaire de dignité. » Notre chef a lancé ce mot d'ordre : « Le travail est une affaire de dignité » ; mais c'est trop peu que de le répéter. Ce n'est pas ainsi qu'on exécute la volonté du chef, la volonté du Parti et du peuple. Il faut que les enfants voient concrètement que le travail est une affaire de dignité. Vous ne tromperez pas un enfant. A la moindre fausse note, il cessera de vous croire.

On pourrait poursuivre cette énumération de qualités de l'homme nouveau, mais je m'arrêterai là. Ce sont les qualités d'un marxiste-léniniste. Mais ce sont aussi celles de tout homme honnête et de bon jugement. Ce qui fait la valeur de notre théorie, c'est qu'elle exige de nous ce qu'on exige d'un homme honnête et de bon jugement.

La discipline est une chose qui va de soi : elle découle des qualités dont je viens de parler. Les enfants aiment à tout briser, à tout casser. N'avons-nous pas nous-mêmes été ainsi ? C'était une joie pour nous de nous glisser dans les jardins d'autrui : une pomme volée nous semblait meilleure que si nous l'avions cueillie dans notre jardin ou que si nous l'avions achetée. Disons pourtant que l'on doit veiller précieusement sur toutes les valeurs, les ménager. Il faut non seulement briser, mais encore *créer* : tout est là. Nous ne faisons pas que briser l'ancien ; nous bâtissons aussi du nouveau.

Je crois que pour être vraiment un *instituteur* il ne suffit pas d'être devenu instituteur ; il faut être né instituteur. Le travail de l'instituteur comporte beaucoup de difficultés, et ses responsabilités sont grandes. Certes, il doit avant tout enseigner les matières du programme ; mais de plus il doit se rappeler que les élèves imitent leur maître. Voilà pourquoi l'idéologie de l'instituteur, sa conduite, sa vie, sa façon de considérer chaque fait influent, d'une manière ou d'une autre, sur tous ses élèves. Souvent, cette influence est imperceptible. Mais ce n'est pas tout. On peut dire que si l'instituteur a beaucoup d'autorité, les traces de son influence subsisteront chez certains de ses élèves durant toute leur vie. Voilà pourquoi il

est si important que l'instituteur s'observe, qu'il sente que sa conduite et ses actes se trouvent sous le plus rigoureux des contrôles. Des dizaines d'yeux d'enfants sont fixés sur lui, et rien n'est plus attentif, plus perspicace, plus sensible aux différentes nuances de la vie psychologique, rien ne saisit mieux toutes les différences délicates qu'un œil d'enfant. Il ne faut pas l'oublier.

Mais n'allez pas en déduire que vous deviez manquer de naturel ! Cela ne vaut pas mieux, et vous feriez fausse route. Le naturel et la loyauté sont indispensables à l'instituteur dans toutes les questions qu'il a à résoudre, notamment celles qui concernent les enfants, telles les punitions, etc. Supposons qu'un garçon ait brisé une vitre ou malmené une fillette, ou qu'au contraire une fillette ait malmené un garçon. Il faut non seulement considérer le fait en lui-même, mais aussi tenir compte de la manière dont le règlement de la question agira sur la psychologie de l'enfant. Il le faut absolument. Car les enfants ont également leur « code de l'honneur ». Supposons que des gosses se sont battus, et que l'un d'eux, qui a eu le nez cassé, se soit plaint. Même un garçon resté neutre l'en blâmera et dira : « Tu n'es qu'un cafard ; tu te bats, et après tu vas rapporter ! »

L'essentiel, c'est d'être loyal avec les enfants, de s'observer ; c'est de faire de nos enfants des citoyens réellement bons, vraiment socialistes, honnêtes et braves, possédant un sentiment de camaraderie très développé, disciplinés dans la mesure où le permet la psychologie enfantine, autant que cela est possible à des enfants.

Et enfin, camarades, il faut que longtemps encore les enfants gardent de l'école des impressions très vives, les meilleures impressions et les meilleurs souvenirs. Si vous faites en sorte que dans la mémoire de vos élèves leurs années d'études restent à jamais de belles années, ce sera déjà bien.

C'est là, ce me semble, ce qu'on demande surtout à un instituteur.

III. PORTER SES CONNAISSANCES DANS LES MASSES POPULAIRES, PARTICIPER JOUR APRÈS JOUR A LA VIE SOCIALE : TEL EST LE DEVOIR DE CHAQUE INSTITUTEUR

Je m'arrêterai à présent sur les questions de la vie sociale. Ici il importe que l'instituteur connaisse de près les hommes, la réalité, qu'il apprenne à s'orienter aussi dans les conditions du milieu donné. Il va sans dire que l'idéal serait que tous nos instituteurs, que tous nos cadres d'intellectuels possédassent à fond le marxisme-léninisme. Mais il ne serait déjà pas si mauvais qu'ils en connussent au moins les principes généraux. Ce ne serait déjà pas si mal, pour les communistes comme pour les sans-parti. Je vous garantis que certains sans-parti connaissent mieux le marxisme-léninisme que certains membres du Parti. Il est vrai qu'ils sont peu nombreux. Ici, il faut apprendre à aborder en marxiste les faits de la vie locale, à en donner une analyse exacte. Or, dans les rapports que vous faites à la population et dont vous avez parlé ici, il n'est nullement question de la vie locale. Aucun de ceux qui ont pris la parole ici n'a dit avoir fait un rapport sur un événement local. Il y a des naissances, des morts, des mariages, des noces qu'on célèbre, une foule de faits sociaux... N'y a-t-il donc rien à en dire ? Ne peut-on donc pas en parler ? Les sujets manqueraient-ils ?

L'édification kolkhozienne, le développement de l'économie, tout cela éveille la pensée du kolkhozien, l'associe aux vastes problèmes sociaux. La documentation nécessaire à des rapports pleins d'intérêt est plus que suffisante.

Les kolkhoz forment des hommes sortant de l'ordinaire ; des rapports consacrés à ces hommes, où l'on tirerait certaines conclusions, où ils seraient montrés avec leurs qualités et leurs défauts, provoqueraient sans nul doute des débats animés. Une saine discussion autour de rapports de ce genre rehausserait

le rôle social du kolkhozien, augmenterait le respect dû au travail kolkhozien.

Au kolkhoz voisin la récolte est de 10-12-15 quintaux à l'hectare, alors que dans le vôtre elle n'est que de 5 ou 6 quintaux. Pourquoi une telle différence ? Voilà un sujet de rapport tout trouvé.

En un mot, si vous vous occupez de la vie paysanne, si vous voulez travailler parmi la population, faites en sorte d'être en contact direct, étroit avec la vie, afin que vos rapports émeuvent et touchent les cœurs. Nul doute qu'on viendra alors les écouter. Il est clair que les événements sociaux et politiques de notre pays et du monde entier fournissent toujours des matériaux en quantité plus que suffisante.

Enfin, il faut que les rapports soient librement discutés et qu'on soit plus tolérant en ce qui concerne la forme des interventions. L'essentiel, c'est que l'idée fondamentale du rapport soit comprise, et que ceux qui participent aux débats disent ce qu'ils en pensent sans s'occuper de la forme en se rappelant bien que la forme est chose qui s'acquiert. L'important, c'est d'avoir des idées à soi.

Il faut, dans la vie sociale, que partout où il le peut, où l'on demande son avis, l'instituteur parle en toute franchise. Il faut que les paysans respectent en lui l'instituteur, mais aussi l'homme. N'oubliez que c'est là une question politique. Une question profondément politique. Si vous voulez que l'instituteur occupe la situation qui lui revient, faites en sorte qu'il soit impartial, qu'il ne craigne pas d'exposer son point de vue sur tel ou tel problème. Quand il s'agit de régler des questions intéressant les paysans, l'instituteur peut évidemment être d'une certaine aide puisqu'il est citoyen de l'endroit et qu'il prend part à toute sa vie économique et politique.

Mais c'est surtout dans le domaine culturel que l'instituteur peut venir en aide au paysan.

La notion de culture est très vaste : elle s'étend des mesures d'hygiène les plus élémentaires aux ultimes sommets de la

pensée humaine. Et dites-vous bien qu'ici plus que partout ailleurs, il est facile de glisser dans le philistinisme. Des mains propres, des vêtements soignés, un minimum de confort au logis, etc., sont des indices du niveau de culture de la population. Les réunions publiques, les cercles dramatiques, les soirées dansantes, etc. sont des indices de culture sociale. Les communistes y participent, car ils y voient avec raison des facteurs de développement culturel. Mais tout cela peut aussi devenir un passe-temps petit-bourgeois. Et pour bien voir où passe la ligne de démarcation entre le philistinisme et un véritable développement culturel, il faut beaucoup de culture et un grand sens politique. Le marxiste considère tout cela comme un moyen, comme un nouveau jalon dans la marche en avant. Mais pour le philistin, c'est un but en soi ; il s'attache à stabiliser ce qui est acquis ; il devient l'esclave de la situation qui s'est créée, il consacre une morale appropriée à cette situation, il endort la pensée. C'est contre quoi il faut lutter.

Il serait donc désirable qu'accomplissant un travail culturel, vous y introduisiez les notions de société et d'Etat, vous y introduisiez la politique ; sinon votre culture perdra l'orientation et revêtira les caractères d'une « culture de clocher » ; elle perdra le contact avec la culture et les besoins culturels intéressant l'ensemble de l'Etat.

L'œuvre culturelle que vous accomplissez, il faut la rattacher à l'ensemble de l'édification socialiste, pour que l'homme ne voie pas les choses isolément. Le philistin est un homme qui pense isolément, est détaché des autres, n'est lié à rien ni à personne.

C'est une tâche très difficile. Très difficile et très délicate, car il faut pour l'accomplir être soi-même cultivé. C'est exactement comme en musique. Un musicien percevra une fausse note dans un orchestre, alors que je ne remarquerai même pas toute une gamme fausse, car je n'entends rien en musique. Quand il y a une fausse note, il faut la corriger.

IV. L'INSTITUTEUR DOIT METTRE DANS SA PAROLE UNE AME ET UNE PENSÉE VIVANTES

Camarades,

J'ignore comment s'est déroulée votre séance d'hier. Mais aujourd'hui, je ne constate aucun *échange de vues* : chacun se contente de rendre compte de son travail, et certains l'enjolivent. Est-ce pour faire tous des rapports de ce genre que vous vous êtes réunis ici ? A vous entendre, une école ressemble à l'autre, et les gens sont tous les mêmes. Et moi qui croyais que vous vous étiez réunis ici pour « vous battre » !

Pourquoi vous efforcez-vous d'employer des formules toutes faites ? Vous êtes des instituteurs, alors, vous savez le russe ! Et comprenez-vous ce que cela veut dire employer des phrases toutes faites ? Cela veut dire que votre pensée ne travaille pas, que votre langue seule travaille. Avec des phrases toutes faites, vous n'arriverez à produire aucune impression. Car on les connaît très bien sans vous. Vous avez peur de parler moins bien en vous servant de vos mots à vous. Vous vous trompez. On vous écoutera mieux, vos paroles atteindront mieux leur but.

Dans la vie vous êtes en contact étroit avec la paysannerie, avec la population. Mais quand vous parlez d'elle, ce contact a l'air d'être purement « technique » ; vous dites : on a organisé tant de réunions, il y a eu tant d'entretiens, comme si vous parliez non pas du côté vivant, mais du côté « technique » des rapports entre le paysan et l'instituteur. Pourtant vous voyez les gens ailleurs encore qu'aux réunions et au cours d'entretiens. Il faut parler du *contenu* de vos rapports avec la population.

Ces rapports ont un côté politique, un côté psychologique, d'autres côtés encore, qui se manifestent dans une vie humaine normale. Dans votre exposé, ce contact étroit, organique, n'apparaît pas. Peut-être suis-je trop vieux et ne puis-je, pour cette raison, arriver à le saisir ? En tout cas, je n'ai pas entendu un seul mot sur la nature des difficultés auxquelles vous vous

heurtez, sur ce qui ne va pas. Vous vous bornez à répéter des phrases toutes faites. Cela donne à vos discours un caractère formaliste. Chacun doit s'attacher à parler son langage, celui que sa mère lui a enseigné. Le meilleur langage, c'est le langage maternel, croyez m'en ! Nous disons : instituteur, instituteur ; c'est une grande chose que d'être instituteur. Et cela est parfaitement juste. Mais qu'arrivera-t-il si l'instituteur n'a à la bouche que des formules toutes faites ?

Ainsi, vous qui avez pris la parole en dernier lieu, vous travaillez à la campagne, vous semblez satisfaite de votre situation ; de ce que vous avez dit il ressort qu'actuellement vous vivez très bien. Cependant, il me semble que si on lit le sténogramme de votre discours, on croira peu à ce que vous avez dit. Et cela, non pas parce que ce n'est pas vrai ; pas du tout. Tout d'abord on dira : Cette camarade se vante un peu ! Cela perce par endroits : moi, j'ai fait ceci, et j'ai fait cela. Dès qu'on sent que quelqu'un se vante un peu et cherche à se pousser, on se tient sur ses gardes. Je vous le dirai tout net : vous avez prononcé beaucoup de belles paroles, mais d'où le cœur était absent. Des paroles sans âme. Je ne veux pas dire par là que vous manquiez d'âme. Pas du tout. Je veux seulement dire ceci : ce que vous sentez réellement, vous cherchez à l'exprimer par des formules courantes. D'ordinaire, l'homme vivant exprime ses sentiments profonds par des mots à lui, des mots simples, sans recourir à des formules toutes faites. Si donc une personne plus ou moins instruite lit votre sténogramme, elle pensera : cela est factice. Oui, factice. Cela manque d'émotion. Des mots, des mots enthousiastes qui disent que vous êtes contente de votre travail, qu'il vous passionne ; mais des mots peu convainquants parce qu'ils ne sont pas à vous, parce que ce sont des poncifs. Me suis-je bien fait comprendre ? Ai-je raison, oui ou non ? Avouez que vous vous exprimez de façon peu naturelle. *(Des voix dans la salle :* « C'est exact. »*)*

Imaginez-vous à présent qu'on fasse devant la population un exposé, un rapport de ce genre. A votre avis, qu'arrivera-

t-il ? On vous écoutera, et puis on s'en ira sans même poser de questions ; ou bien, si l'on en pose, on en posera très peu.

Aussi, la première chose que l'on demande à un instituteur, c'est d'avoir, quand il parle, son style à lui, le style qu'il tient de sa mère. Etudiez la grammaire pour parler correctement, mais usez d'un langage simple et naturel.

Je dirai que le travail de l'instituteur est un des plus difficiles qui soient. Il me semble même qu'il faut naître instituteur. Je parle ici de l'instituteur au vrai sens du mot. Il en est qui savent une foule de choses. J'en connais beaucoup qui possèdent parfaitement leur sujet, et si l'on fait d'eux des instituteurs, ils seront incapables de bien l'exposer. Il faut connaître son sujet, mais il faut encore savoir l'exposer de telle sorte que les auditeurs l'assimilent bien.

J'estime donc, quant à moi, que ce qu'il faut en tout premier lieu, c'est un langage normal. N'habituez pas les enfants aux clichés, aux formules toutes faites : ils leur entreront par une oreille et sortiront par l'autre.

Quand vous parlez, employez vos mots à vous. Les mots seront différents, mais le sens restera le même. Et vous verrez qu'on vous écoutera avec plus d'attention. Il faut qu'un mot soit dit en temps et lieu utiles, qu'il vienne tout naturellement. Ou alors, c'est qu'on parle comme une mécanique. Il faut que vos paroles s'enchaînent non pas mécaniquement, mais de façon organique, qu'elles traduisent votre pensée.

Evitez d'employer des formules toutes prêtes en vous fiant uniquement à votre mémoire sans faire travailler vos méninges. Que le langage dans lequel vous vous entretenez avec la population soit simple et bien à vous ; ayez un style naturel. Si votre style n'est pas naturel, il aura un arrière-goût qui rebutera. Beaucoup d'entre vous se rappellent peut-être (ou plutôt non : ils ne se rappellent pas) ces vieilles dévotes qui allaient de monastère en monastère. Elles étaient nombreuses dans notre pays avant la Révolution. Toutes psalmodiaient exactement de la même manière : « Seigneur, la mère de Dieu m'a jugée digne de contempler ta face sainte. » Il ne faut pas leur

ressembler. Notre langue est riche ; ne l'écorchez pas, ne la gâtez pas, et n'apprenez pas aux enfants à le faire. De quelle manière ? En exigeant d'eux qu'ils réfléchissent avant de parler au lieu de parler avant de réfléchir. C'est là l'essentiel.

* * *

Telles sont les tâches qui se posent devant nos instituteurs. Dans l'ensemble, ils doivent être encore plus cultivés. Cultivés, non seulement en ce qui concerne la matière qu'ils enseignent, mais cultivés dans toute l'acception du mot ; il faut qu'ils aient des besoins culturels étendus. Vous voyez vous-mêmes qu'à la ville et à la campagne, la population, dont le progrès culturel marche à pas de géant, présente de grandes exigences dans ce domaine.

Notre vie se fait de jour en jour plus complexe ; elle exige de tous nos travailleurs, et dans tous les domaines, un « plafond » toujours plus élevé. Si à l'heure actuelle le « plafond » de l'instituteur, par exemple, est de deux mètres, il faut qu'il soit au moins de deux mètres et demi.

Les camarades ont parlé ici du manque de journaux. Il y a pénurie de journaux, c'est entendu. Mais voulez-vous que je vous dise ? Le journal ne peut suffire à votre développement culturel. Il faut un journal pour pouvoir s'orienter politiquement à chaque moment donné ; il est d'une utilité courante. Mais pour élever son niveau de culture, il faut se tourner vers l'histoire de la culture, vers tout l'héritage culturel de l'humanité. Il faut connaître la littérature russe et surtout la littérature proprement dite. Cela est indispensable. L'instituteur a affaire au matériel humain le plus jeune et le plus impressionnable. La littérature, c'est un riche panorama de types humains — du moins c'est mon avis. Et tous ces types, vous les voyez dans les situations les plus variées. Voilà pourquoi c'est pour ainsi dire une obligation professionnelle pour vous que de connaître les belles-lettres. Voilà pourquoi élever son niveau de culture, c'est en premier lieu connaître la littérature.

C'est elle surtout qui enrichit l'homme, et qui (j'en juge par mon expérience) lui donne la possibilité de progresser, de mieux comprendre ses semblables.

Voilà ce que j'avais à vous dire. J'aurais pu parler, parler sans fin ; dans votre domaine les questions névralgiques sont nombreuses. Le principal, l'essentiel, ce que je voulais vous dire, vous l'avez entendu. Et maintenant je souhaite que rentrés chez vous, vous n'oubliiez pas mes vœux. *(Vifs applaudissements.)*

Des tâches de l'intelliguentsia soviétique, pp. 31-45, Editions Gospolitizdat, 1939.

DISCOURS PRONONCÉ A LA SOIRÉE DONNÉE EN L'HONNEUR DES INSTITUTEURS DÉCORÉS DES ÉCOLES RURALES

LE 8 JUILLET 1939

Camarades,

Chacun comprend que l'attribution d'ordres et de médailles aux instituteurs des écoles publiques a une grande importance politique. Le gouvernement, le peuple soviétique tout entier élèvent ainsi l'instituteur public.

Tout naturellement, la question se pose : pourquoi faut-il que l'instituteur public soit élevé ?

La classe ouvrière et la paysannerie (autrement dit le peuple tout entier) qui ont pris le pouvoir entre leurs mains, veulent conserver ce pouvoir, veulent bâtir une vie nouvelle, c'est-à-dire le communisme, veulent que tous les peuples du monde prennent à cet égard exemple sur l'Union soviétique. Pour consolider définitivement le pouvoir et bâtir le communisme, il faut que le peuple ait sa propre intelliguentsia ; il faut que le peuple soit instruit ; il faut qu'il n'y ait plus d'opposition ni aucune différence entre le travail intellectuel et le travail manuel. Mais quand le travail intellectuel ne se distinguera-t-il plus du travail physique ? Quand tout le monde, quand le peuple tout entier sera instruit, quand nous aurons le communisme, et seulement alors.

Faire que tout le monde soit instruit dans l'immense et multinationale Union soviétique est une des plus grandes tâches. Mais il ne suffit pas que notre peuple soit instruit. Nous voulons encore qu'il reçoive une éducation soviétique, communiste. Nous voulons que notre école lui donne une éducation communiste. Qu'entend-on par là ? C'est précisément à ce sujet que je veux vous dire quelques mots.

Vous savez parfaitement que ni dans les écoles primaires, ni même dans les écoles moyennes on ne se livre à une étude approfondie du marxisme. Mais quand nous parlons d'éducation communiste, nous avons en vue non point l'étude de la doctrine marxiste, mais bien l'éducation. La différence est énorme entre instruction et éducation ! Je pourrais moi-même enseigner les rudiments de l'arithmétique aux élèves de première année d'études *(bruyante approbation, applaudissements)*, mais l'éducation est chose autrement compliquée. Ce n'est pas pour rien qu'on disait autrefois : la famille éduque l'homme, le milieu éduque l'homme, l'école met son empreinte sur l'homme. L'éducation est une des tâches les plus difficiles ; je parle de la vraie éducation, de l'éducation telle qu'elle doit être.

Qu'entend-on par éduquer ? Eduquer c'est influer sur le caractère et la personnalité morale de l'élève, influer dans un sens déterminé, pendant les dix années qu'il passe à l'école ; autrement dit, en faire un homme. Cela signifie se comporter avec les élèves en sorte que lors du règlement d'un nombre infini de malentendus et de heurts, inévitables dans la vie scolaire, ils soient persuadés que l'instituteur a eu raison d'agir comme il l'a fait. Cela met une empreinte profonde sur l'âme de l'enfant. Si l'instituteur s'est montré partial pour un élève faible et lui a donné une note qu'il ne méritait pas, je suis convaincu que cet acte de partialité ne manquera pas de laisser des traces sur la psychologie des élèves. C'est que l'instituteur se trouve en quelque sorte dans un labyrinthe de miroirs, que des centaines d'yeux d'enfants le regardent, des yeux perçants, impressionnables, qui savent noter de façon étonnante et ses qualités et ses défauts. Ce qui éduque les élèves, c'est avant tout la conduite du maître en classe, son comportement envers eux. Et cela fait que l'éducation est chose très difficile.

Mais n'allez pas croire que je méconnaisse la nécessité de bien instruire les enfants. Pour vous il va de soi qu'elle s'impose. Quant au travail éducatif, il échappe souvent à l'attention des instituteurs, et cependant son rôle est énorme pour la

formation du caractère et de la physionomie morale des enfants. Beaucoup d'instituteurs oublient qu'ils doivent être des pédagogues, et qu'un pédagogue est un ingénieur des âmes. Il va de soi qu'il faut posséder les dons nécessaires pour pouvoir agir sur les élèves dans le sens voulu. Mais ce n'est pas encore tout. Pour pouvoir exercer consciemment une influence déterminée, il faut que l'instituteur lui-même soit un homme très cultivé, et, disons-le franchement, un homme très instruit.

En effet. L'Etat, le peuple confient aux instituteurs des enfants, c'est-à-dire des hommes à l'âge où il est le plus facile d'agir sur eux ; ils leur confient l'éducation, le développement, la formation de la jeune génération, — autrement dit : leur espoir et leur avenir. Et ce faisant ils leur témoignent une confiance énorme qui les charge d'une grande responsabilité. Il est clair que les instituteurs doivent être d'une part hautement instruits, et d'autre part d'une honnêteté cristalline. Car l'honnêteté, je dirai l'incorruptibilité du caractère, au sens élevé du mot, fait plus qu'en imposer aux enfants : elle se communique à eux, elle laisse une empreinte profonde sur toute leur vie ultérieure.

Ainsi donc, camarades, nous voulons que nos enfants soient éduqués dans un esprit communiste, que les principes communistes leur soient inculqués. Vous me demanderez peut-être : et qu'est-ce que les principes communistes ?

Les principes communistes, pris sous leurs formes les plus simples, sont les principes de l'homme avancé, honnête, hautement instruit ; c'est l'amour de la Patrie socialiste, l'amitié, la camaraderie, l'humanité, la loyauté, l'amour du travail socialiste, et beaucoup d'autres grandes qualités accessibles à chacun. Eduquer, former ces traits distinctifs, ces hautes qualités est un élément essentiel de l'éducation communiste.

On ne saurait inculquer ces qualités à l'enfant au moyen de beaux sermons ou par une propagande abstraite. Elles ne pourront pénétrer profondément dans sa conscience que par une action imperceptible s'exerçant jour après jour durant toute la période scolaire sur la base de relations de camara-

derie. Ce qui ne sera évidemment possible que si les instituteurs eux-mêmes possèdent, au moins dans ses grandes lignes, le marxisme-léninisme.

Nous répétons souvent : il est nécessaire de posséder le marxisme-léninisme. Je dois vous dire — je le sais par ma propre expérience — que l'étude du marxisme-léninisme donne énormement à l'homme pour son travail de tous les jours, l'aide à régler de façon juste les nombreuses questions qui se posent au cours de ce travail. Nos instituteurs ont à remplir une tâche extrêmement difficile qui est d'assurer l'éducation communiste, de former chez les hommes soviétiques une conscience communiste. Et ils ne pourront s'acquitter de cette tâche avec succès que s'ils sont non seulement hautement cultivés, mais encore instruits dans le marxisme.

A cet égard, vous vous trouvez dans la même situation que moi et que les camarades assis à cette table. J'estime, et vous serez tous d'accord avec moi, que le développement de notre peuple se poursuit avec une rapidité extrême, que sa conscience, son instruction, sa culture croissent extraordinairement vite, et cela sur tous les points de notre pays. Aujourd'hui, il n'existe plus chez nous de « trou perdu » ; aujourd'hui chaque point de notre pays se considère comme une parcelle de Moscou. *(Bruyantes approbations, applaudissements prolongés.)*

Que signifient ces mots : le peuple progresse ? Avant tout, cela signifie qu'il y a chaque année parmi nous près de 2 millions d'hommes instruits en plus. Et si nous, les vieux, qui n'avons pas passé par l'école d'aujourd'hui, nous nous entêtons et n'essayons pas de nous mettre à leur niveau, nous serons peu à peu évincés. C'est pourquoi les instituteurs qui ont été à l'école d'autrefois ne doivent pas perdre de temps, eux non plus. Il faut acquérir des connaissances, c'est certain. Et bien se dire que l'instituteur n'est pas seulement un maître, qu'il est aussi un élève. *(Applaudissements.)*

L'instituteur donne à ses élèves, donne au peuple son énergie, son sang, tout ce qu'il a de plus précieux. Mais, camara-

des, si aujourd'hui, demain, après-demain, vous donnez tout ce que vous avez sans renouveler constamment vos connaissances, vos forces, votre énergie, il ne vous restera plus rien. *(Marques d'approbation.)* D'une part, l'instituteur donne, et d'autre part, comme l'éponge, il s'imprègne en prenant au peuple, à la vie, à la science tout ce qu'ils ont de meilleur pour le donner aux enfants. *(Cris :* « Très bien ! » *Applaudissements.)* Et si l'instituteur soviétique veut être un instituteur véritable, un instituteur d'avant-garde, et aujourd'hui et demain, il doit toujours marcher avec la fraction la plus avancée du peuple. Alors, malgré tout ce qu'il donnera à ses élèves, s'il absorbe lui-même, s'il prend au peuple ses traits et ses qualités les meilleurs, il y aura toujours en lui surabondance de sève nourricière pour les enfants.

Des instituteurs venus de tous les points de l'Union soviétique sont aujourd'hui rassemblés dans cette salle. Je suis très heureux de voir ici et des Ukrainiens, et des Géorgiens, et des instituteurs des républiques autonomes. Je voudrais que vous preniez de Moscou tout ce qu'on peut en prendre ; que le fait d'avoir été décorés, la remise des décorations, l'accueil qui vous a été réservé à Moscou, oui, que tout cela se grave à jamais dans votre souvenir, s'y grave en traits vigoureux. *(Vifs applaudissements.)* Je voudrais que tout cela vous fasse sentir que des attaches étroites, qu'un lien indestructible vous unissent au centre, à Moscou, bref, au gouvernement soviétique, au Parti, au camarade Staline, — et que ce sentiment de contact avec le gouvernement, avec le Parti, avec le camarade Staline, vous le gardiez toujours dans votre travail quotidien. *(Vibrante ovation de toute la salle au Parti, au gouvernement, au camarade Staline.)*

Des tâches de l'intelligentsia soviétique, pp. 46-49, Editions Gospolitizdat, 1939.

DISCOURS PRONONCÉ A LA CONFÉRENCE DES ÉLÈVES DE HUITIÈME, DE NEUVIÈME ET DE DIXIÈME DES ÉCOLES MOYENNES DE L'ARRONDISSEMENT BAUMANN A MOSCOU

LE 7 AVRIL 1940

Camarades,

Je ne puis avoir d'autre désir que celui qui vous anime tous : c'est que vous étudiez bien. C'est un désir unanime : le désir de vos pères et de vos mères, le désir du gouvernement, de vos maîtres, de vos aînés.

Mais l'important, il va sans dire, ce ne sont pas les bons vœux ; c'est qu'il vous faut étudier, et étudier sérieusement. L'école est le seul endroit où vous apprenez à travailler de façon méthodique. Quoi qu'il fasse, l'homme qui s'attache à acquérir des connaissances en dehors de l'école, sans l'école, par lui-même, ne sera jamais, comme on dit, qu'un autodidacte.

Il en est qui pensent : L'école ? Bah, si même je ne termine pas très brillamment l'école, cela ne se verra que dans mon certificat, mais non dans la vie. Qui pense de la sorte a certainement tort. L'école donne à l'homme des connaissances systématisées, le prépare à un travail qualifié. Or, la plupart d'entre vous seront, j'en suis certain, des travailleurs qualifiés. C'est pourquoi il vous faut étudier et étudier encore, avec persévérance et obstination.

Qui veut être plus tard un travailleur qualifié doit passer par l'école soviétique, doit apprendre à travailler de façon méthodique, qu'il s'agisse d'étudier un livre ou de se perfectionner. Qui n'aura point passé par l'école aura bien de la peine dans la vie ; il aura bien de la peine à travailler ensuite. Cette lacune — ce défaut de connaissances systématisées et d'habitudes de travail régulières — se trahira toujours et en

tout, le suivra sans cesse pas à pas, telle une ombre. Je l'ai d'ailleurs éprouvé moi-même, et je continue de l'éprouver jusqu'à présent. C'est pourquoi il faut profiter de l'école — de la première à la septième ou à la dixième année — aussi complètement que possible, car elle est la principale source de connaissances systématisées.

Tous les écoliers doivent se rappeler que celui-là seul jouera un certain rôle dans la vie sociale et publique, dans n'importe quel domaine utile, qui sait travailler systématiquement et connaît bien sa partie. Quant à ceux qui ne brillent que par une culture superficielle, qui n'acquièrent qu'un vernis de culture, quant aux hommes comme Onéguine*, capables de parler un peu de tout sans rien connaître à fond, — ils ne jouent pas et ne joueront jamais un rôle important dans la vie de la société et de l'Etat soviétiques.

Les élèves les plus méritants ont parlé aujourd'hui du haut de cette tribune. Je dois dire, camarades, que vous parlez bien, que vos phrases sont belles, mais — pardonnez ma franchise — vous n'avez aucune originalité. Cette franchise est blessante pour vous, j'en conviens, mais je dis cela non pas pour vous blesser, mais pour que vous compreniez ce qui importe par-dessus tout, ce qui est indispensable. Vos discours sont correctement bâtis, il n'y a absolument rien à y reprendre. Ce sont des discours coulants à tous les points de vue. Ils pourraient figurer au journal mural des écoliers : le rédacteur n'encourrait pas un blâme. Mais des discours de ce genre n'entraîneront personne, ils ne donnent rien au cœur ni à l'esprit. Vous êtes jeunes. Dans votre bouche, le discours le plus ordinaire prend lui-même une forme émouvante. Pourtant le discours qui a le plus d'effet est celui qui pique au vif, entraîne l'approbation ou soulève des objections, premier indice que l'orateur a une idée vivante et qui est bien à lui.

Mais, camarades, c'est là une chose qui s'acquiert. Vous êtes encore jeunes, vous avez l'avenir devant vous. Et c'est

* Onéguine — héros du poème de Pouchkine *Eugène Onéguine*.

pourquoi je vous dis sans ménagement que vos discours sont tout à fait dépourvus d'originalité. Si vous aviez cinquante ans, je ne vous parlerais pas ainsi, n'espérant guère que vous puissiez jamais rien dire d'original. Mais vous avez toute la vie devant vous, et vous saurez parler d'une manière originale, je n'en doute pas. En attendant, vous vous attachez à employer des phrases toutes faites, des phrases étrangères, qui ne sont pas à vous. Dans vos interventions, on ne voit pas percer une seule idée vivante, une idée qui vous soit propre. Vos paroles sont un rayon de lune qui ne réchauffe pas.

Le dernier d'entre vous qui a pris la parole, le camarade Karib, est peut-être le seul qui ait parlé un langage bien à lui. A la démarche de son discours, on voyait qu'il pensait chacune de ses phrases, qu'il avait son idée propre. Et c'est là l'essentiel.

Supposons qu'un homme soit venu du Comité de l'organisation du Komsomol. Un homme si rompu à l'art de parler qu'il peut prononcer un discours n'importe quand et sur n'importe quel sujet. Son discours s'épanche sans discontinuer en belles phrases coulantes, pareil à un fleuve entre des rives pittoresques. Mais il n'est beau qu'en apparence, car il lui manque l'essentiel : il n'a pas d'âme. C'est une fleur stérile. Un orateur comme celui-là ne vous donnera rien, car il ne réfléchit pas à ce qu'il dit. Vous ne serez pas frappés par le contenu de son discours. Et ceux qui l'entendront ne pourront que dire : ah, qu'il parle bien ! Et rien de plus.

Supposons à présent que cet homme soit non pas une « bouche d'or », mais un homme qui réfléchit. Son discours n'étincelle pas de beautés, souvent même il s'interrompt. On voit qu'il pense et qu'il parle, qu'il parle et qu'il pense. Quand il s'arrête pour penser à ce qu'il va dire, il oblige à penser avec lui tout l'auditoire qui l'écoute, qui suit la marche de sa pensée. Ceux qui l'entendent se disent : il a énoncé telle idée. Et ils réagissent à cette idée : ils l'acceptent ou la rejettent, la discutent ou l'approuvent, ils s'indignent ou bien applaudissent.

C'est de ce genre d'orateur que se rapproche le camarade Karib. Il faut que vous vous assimiliez les principes et la méthode de cet orateur, que vous réfléchissiez, que vous bâtissiez vous-mêmes vos phrases, et que vous ne parliez point par formules toutes faites, construites d'avance. Et alors, on verra, notamment, si vous connaissez bien ou mal la langue russe.

Des élèves de huitième, de neuvième et de dixième ont pris la parole ici, des élèves qui se sont distingués dans leurs études. Théoriquement, étant donné les programmes, on peut dire qu'ils savent le russe, et s'expriment correctement en cette langue. Malheureusement, je ne puis quant à moi dire s'ils savent le russe bien ou mal, car ils n'ont rien dit qui soit d'eux-mêmes ; ils ont répété des phrases toutes faites, ils nous ont servi des clichés. Au contraire quand le camarade Karib a parlé, il a bâti ses phrases lui-même. Et quand quelqu'un bâtit ses phrases lui-même, on peut voir si oui ou non il sait la langue russe, si oui ou non l'école lui a appris à exposer sa pensée. Cette voie, la voie du camarade Karib, est celle que doivent suivre les écoliers soviétiques s'ils veulent travailler sérieusement, s'ils ne considèrent pas l'école comme un châtiment du ciel.

J'ai mes raisons pour vous parler ainsi. Car il en est qui considèrent l'école, les études, comme une obligation pénible, comme un purgatoire par lequel il faut passer pour arriver au « paradis ». Si vous êtes d'un autre avis, si vous estimez que pouvoir étudier est une chance qu'il faut utiliser jusqu'au bout pour s'instruire et élargir son horizon, alors apprenez à bâtir vos discours vous-mêmes. Cela est vrai aussi pour vos compositions, pour la solution des problèmes de mathématiques, pour le dessin industriel, le dessin proprement dit, etc.

Admettons que souvent vous écriviez vos compositions en recourant aux « services » de camarades plus avancés ou tout simplement en vous servant d'« antisèches ». Mais, camarades, cela ne peut vous faire que du mal. Vous n'apprendrez jamais rien de la sorte. Ecrivez mal, mais écrivez vous-mêmes ! Faites, refaites, recopiez mille fois ce que vous aurez composé, qu'importe ! mais n'ayez pas peur de le faire, ne ménagez pas vos

forces ; vous prendrez alors l'habitude d'un travail personnel, et c'est ainsi que vous serez vous-mêmes.

Ou bien, prenons les rapports. Chez nous il y a beaucoup de rapporteurs, qui diffèrent les uns des autres. Il en est qui peuvent parler deux, trois, et même cinq heures de suite, en se contenant de lieux communs et en lançant des mots d'ordre à effet pour se faire applaudir toutes les quinze ou vingt minutes. Cela n'est pas difficile. C'est même ce qu'il y a de plus facile. Pour faire un rapport de ce genre il n'est pas nécessaire d'être très intelligent. Il est bien plus difficile de faire un rapport avec un minimum de mots, mais avec des mots qu'on aura choisis soi-même après avoir réfléchi, même si l'expression est un peu maladroite.

Vous avez rassemblé ici les élèves les plus méritants. Certes, quand on réunit les meilleurs élèves, il est facile de s'entendre avec eux au sujet de ce qu'il faudrait entreprendre pour qu'il n'y ait plus de retardataires. Mais il ne serait pas mauvais de réunir les retardataires et de parler avec eux afin de savoir pourquoi ils restent en arrière et ce qu'il faut faire pour que cela change.

Aujourd'hui, je ne pensais pas prendre la parole. A dire vrai, je m'attendais à voir ici une bataille animée, à vous entendre parler de ce qui va mal, des défauts de l'école. Or, votre réunion est devenue un meeting solennel. Mais là où il y a beaucoup de solennité, il y a souvent peu de fond.

Aujourd'hui, les meilleurs élèves ont pris la parole, mais leurs discours avaient le caractère de comptes rendus. On sent que la collectivité les a obligés à parler comme ils ont fait. Ces camarades ont dit : « Nous occupions la septième place ; nous sommes à présent à la cinquième, et nous espérons conquérir la troisième. » Mais aucun n'a dit ce qu'il avait l'intention de faire, où il voulait aller après avoir terminé l'école. Pourtant, camarades, vous terminez l'école moyenne, vous êtes au seuil d'une vie indépendante. Si j'étais en dixième — ce qui hélas est impossible ! — dès le mois d'avril de cette dernière année d'études, je me poserais carrément la question : où aller ?

Et sans aucun doute, je choisirais exactement ce que je veux faire.

Mais on ne peut pas toujours aller où l'on voudrait. Beaucoup d'entre vous seraient probablement heureux d'entrer à l'institut du journalisme : je le sais par les concours des années précédentes. Mais le concours est si grand qu'il est très difficile à tous ceux qui le désirent d'y être admis. Alors, où aller ? Mais peut-être cette question vous laisse-t-elle indifférents ? S'il en est ainsi, c'est mauvais signe. Si vous n'avez pas réfléchi à une question aussi importante, c'est selon moi une grande faute. A propos, je voudrais bien savoir où désirent aller la plupart de nos écoliers, quelle est la profession que notre jeunesse préfère ? Ce serait très révélateur et permettrait de tirer des conclusions intéressantes. Mais vous ne m'avez rien dit à ce sujet, et c'est pourquoi je ne puis pour l'instant tirer aucune conclusion.

Je ne peux pourtant pas croire que cette idée ne vous soit pas venue en tête. Elle préoccupe certainement chacun d'entre vous. Quand on a votre âge, quand on est jeune, c'est une question à laquelle on doit réfléchir. Nul doute que les neuf dixièmes d'entre vous s'apprêtent à transporter des montagnes et à refaire le monde comme ils l'entendent. Moi aussi, je pensais de la sorte quand j'étais jeune. Ces idées-là vous trottent sans aucun doute par la tête, et il ne peut en être autrement puisque vous êtes jeunes.

Maintenant, le moment est venu où vous devez choisir, où vous devez décider une fois pour toutes où vous irez. Beaucoup règlent cette question d'une façon trop simpliste : je suis un komsomol, se disent-ils ; demain je serai un communiste, un citoyen soviétique. Et tout est dit, leur « choix » est fait. Mais beaucoup trop facilement.

Faire sérieusement son choix, c'est tracer la route que l'on va suivre, c'est former son caractère, ses convictions, c'est trouver sa voie. Chacun de vous doit tenir ce raisonnement : je suis un homme soviétique, citoyen d'un Etat entouré d'ennemis, pour lequel je devrai me battre au moins autant que mes aînés, et

même davantage. Prenez, par exemple, notre génération, celle des vieux bolchéviks. Nous avons lutté contre les capitalistes et les gros propriétaires fonciers russes, qui étaient un ennemi relativement faible, mal organisé, peu cultivé. Vous, vous aurez à lutter contre un ennemi incomparablement plus fort, mieux organisé, plus perfide, plus rompu à la lutte politique, à tous les procédés, à toutes les ruses. Et vous devez vous préparer à cette lutte, de façon systématique, avec persévérance.

Mais n'oubliez pas qu'elle se déroulera ailleurs encore que sur le front. Au front, dès les premiers engagements, nos étudiants ont fait des prodiges de bravoure. Rien d'étonnant à cela : comment notre jeunesse cultivée, notre jeunesse soviétique, pourrait-elle ne pas être brave ? Cette lutte s'étendra donc à toutes les sphères de notre vie. Elle sera le point culminant du combat qui se poursuit depuis l'instauration du pouvoir des Soviets.

Pour vaincre dans cette bataille décisive, il faut tremper son caractère, sa volonté dans la lutte quotidienne ; il faut savoir nettement la place qu'on veut occuper dans l'édification socialiste, posséder à la perfection le métier auquel on veut consacrer sa vie.

Mais il importe aussi beaucoup que chacun sache faire ce choix dans la vie ordinaire. Quand vous aurez su former votre caractère, quand vous aurez nettement arrêté vous-mêmes votre conception du monde, quand vous aurez trouvé votre place et compris quel est votre rôle dans l'édification du socialisme et dans la lutte quotidienne, quand le but de votre vie sera de mettre vos convictions en pratique, alors vous pourrez dire que du même coup vous avez acquis une immunité certaine contre toutes les piqûres, toutes les déceptions, tous les déboires de la vie. Par exemple, un élève fait la cour à une jeune fille, puis l'abandonne et en fréquente une autre : c'est tout un « drame ». N'allez pas croire que j'en parle avec l'ironie d'un vieillard : j'ai été jeune, moi aussi, et je respecte les sentiments des jeunes. Eh bien, pour quelqu'un qui flotte encore, qui n'a pas trouvé sa voie, un « drame » de ce genre peut prendre trop d'impor-

tance ; le résultat c'est que la jeune fille en question sera peut-être profondément déçue de la vie, ce qui laissera en elle un sentiment pénible pour de nombreuses années. Mais ce « drame » sera relativement peu douloureux si elle a des idées nettes, bien arrêtées.

Ainsi donc, il faut que le caractère se forme et qu'une juste conception du monde se constitue au plus tôt. Pour celui qui dit je serai zoologiste, plus rien d'autre ne comptera. Et il se consacrera tout entier à son travail dans le domaine de la zoologie, pour le bien de son pays. C'est ce qui distingue le zoologiste soviétique du zoologiste des pays capitalistes. Le zoologiste soviétique dira : dans ce domaine, je veux être et je serai utile à mon pays dans toute la mesure où je le pourrai. Et il le sera en effet, il accomplira de grandes choses. Et il lui sera cent fois plus facile de supporter toutes les piqûres, tous les déboires et tous les drames de l'existence qu'à un homme qui n'a pas dans la vie une personnalité déterminée, une vocation déterminée, une idée déterminée.

Personnellement, j'estime beaucoup les hommes qui se sont forgé des convictions, un caractère. Mais n'est-il pas trop tôt pour vous en préoccuper ? Non, camarades, il n'est pas trop tôt. Vous connaissez sans aucun doute la vie du camarade Staline. Dès l'âge de quinze ans il était marxiste, et à dix-sept ans il fut chassé du séminaire parce qu'il avait des convictions politiques nettement déterminées, hostiles à l'autocratie tsariste et au capitalisme. Vous voyez donc que le camarade Staline a fait son choix de bonne heure. Mais si l'on pouvait autrefois faire son choix d'aussi bonne heure, il est encore plus facile de le faire aujourd'hui.

Pour terminer, j'ajouterai quelques mots. On m'a dit que certains d'entre vous raisonnent ainsi : à quoi bon vouloir obtenir les meilleures notes aux examens de sortie, puisque de toute façon j'irai à l'armée au lieu de continuer mes études ? Ce raisonnement est absolument vicieux. Tout d'abord, il ne faut pas considérer la question du point de vue des notes. Il ne s'agit pas des notes, en elles-mêmes ; il s'agit de l'impossibilité où

seront dorénavant ces camarades d'étudier systématiquement, autrement dit de combler les lacunes dans les connaissances acquises à l'école moyenne. De plus, nous pensons qu'après le service militaire la grande majorité des camarades pourront entrer dans les Hautes écoles, s'ils ont bien terminé l'école moyenne, sans parler de tous ceux qui iront dans les établissements militaires d'enseignement supérieur. L'Armée rouge compte beaucoup d'écoles qui recruteront leurs élèves avant tout parmi ceux qui auront bien terminé la dixième. Voilà pourquoi vous devez tendre tous vos efforts quand vous étudiez à l'école moyenne.

L'école supérieure, c'est autre chose ; vous y recevrez un enseignement d'ordre supérieur ; on y forme des spécialistes pour les différentes sciences. Tandis qu'à l'école moyenne, on ne fait qu'apprendre à travailler systématiquement, on ne fait que poser les bases de son instruction. Voilà pourquoi je pense que ceux qui estiment superflu de faire tous leurs efforts quand ils étudient à l'école moyenne se trompent profondément, et peuvent se faire un mal irréparable.

Je souhaite de tout cœur que les élèves qui sont aujourd'hui en dixième deviennent de bons soldats de notre Armée rouge et aussi de bons étudiants dans nos écoles supérieures. *(Vifs applaudissements.)*

Problèmes de l'éducation communiste,
pp. 28-35, Editions Gospolitizdat, 1940.

DISCOURS PRONONCÉ A LA CONFÉRENCE DU COMITÉ CENTRAL DE LA FÉDÉRATION DES JEUNESSES COMMUNISTES LÉNINISTES DE L'U.R.S.S., ÉLARGIE AUX SECRÉTAIRES DES COMITÉS RÉGIONAUX DE LA F.J.C.L. DE L'U.R.S.S. CHARGÉS DU TRAVAIL PARMI LA JEUNESSE SCOLAIRE ET LES PIONNIERS

LE 8 MAI 1940

Camarades,

Je ne voulais pas prendre la parole, mais le camarade Mikhaïlov me dit que je n'y échapperai pas. Que vous dire de la présente conférence ? J'ai l'impression que dans vos rapports, il manque beaucoup d'éléments essentiels.

Vous êtes les secrétaires des Comités régionaux de la Fédération des Jeunesses communistes léninistes de l'U.R.S.S. pour le travail parmi la jeunesse scolaire et les pionniers. Je voudrais bien me rendre compte de ce que cela signifie. Quoique n'aimant pas à me dire un vieux, je suis bien près d'en être un, aussi userai-je de vieilles comparaisons. Quelle place aurait-on pu trouver pour vous dans l'ancien ministère de l'instruction publique ? J'ai eu beau chercher, je n'ai rien vu qui pût convenir, même approximativement.

Il faut bien vous dire que votre tâche, votre tâche essentielle, c'est de faire pénétrer la politique à l'école, parmi les instituteurs, afin d'aider le Parti et le pouvoir des Soviets à donner une éducation communiste aux enfants soviétiques. Beaucoup de camarades ont pris la parole ici et nous ont fait des rapports sur leur activité. On sent que des hommes cultivés, des hommes instruits sont rassemblés à cette conférence. Je puis noter que vous faites bien vos rapports. Le plus brillant a été

celui de la secrétaire du Comité central du Komsomol de Biélorussie. Mais je crois qu'elle aurait pu le faire autrement si elle n'avait craint de se montrer indépendante. Quant au fond, son rapport ne se distingue pas des autres. Par leur contenu, tous vos rapports sont les mêmes. Et pourquoi ? Parce qu'ils portent tous pour ainsi dire le cachet organisation-administration-discipline. Tous, vous avez parlé ici de surveillance, et vous l'avez fait sur un ton impératif. C'est là un premier défaut grave.

Il est assez symptomatique en effet qu'aucun de vous ne se soit arrêté sur les méthodes d'enseignement, qu'aucun n'ait rien dit du niveau culturel général de l'instituteur soviétique et surtout de l'instituteur komsomol, qui doit être à l'école la figure dirigeante. Je vous le demande : en avez-vous rencontré de ces instituteurs komsomols qui sont des figures dirigeantes dans le travail pédagogique ou dans quelque autre domaine du travail scolaire ? Si oui, il fallait en parler. Si non, c'est une honte pour vous. Car il y en a sans aucun doute, de ces hommes, dans nos écoles ; il est impossible qu'il n'y en ait pas. La question est très importante. Pourtant c'est à croire qu'elle n'entre pas dans votre champ visuel. Et si vous l'avez négligée, c'est signe que vous n'avez pas encore entièrement pris conscience de votre rôle.

Etre secrétaire d'une organisation de Komsomol pour le travail parmi la jeunesse scolaire et les pionniers, cela veut dire être un modèle pour des centaines et des milliers d'instituteurs. N'avez-vous pas dit vous-mêmes ici que 30 % au moins des instituteurs sont en âge d'être komsomols ? Mais s'ils prennent exemple sur vous, leurs rapports doivent porter eux aussi le cachet organisation-administration-discipline. Malheureusement, aucun de vous n'a dit comment vivent et travaillent les instituteurs komsomols. Et c'est là un deuxième défaut grave.

Et puis, si vous vous attachez à instituer l'ordre et la discipline à l'école — et vous devez vous y attacher — il faut avant tout relever le prestige de l'instituteur. Je n'envisage pas

le cas où l'instituteur n'a aucune autorité, soit parce qu'il connaît mal sa matière, soit parce que, tout en la connaissant bien, il ne sait pas l'enseigner, ou encore parce que, somme toute, sans travailler mal il ne travaille pas bien. Je parle des cas où les conditions objectives et subjectives nécessaires au relèvement du prestige de l'instituteur sont là, et je vous demande : qu'avez-vous fait pour relever et affermir son autorité ? Il est regrettable que vous ne vous soyez aucunement arrêtés sur cette question ; vous n'avez même pas dit si le prestige de l'instituteur grandit ou non, et s'il grandit, ce qu'on a fait pour cela, les moyens auxquels on a eu recours. Et c'est là un troisième défaut grave.

Ensuite, j'estime que les secrétaires des Comités du Komsomol chargés du travail parmi la jeunesse scolaire et les pionniers doivent être des hommes très cultivés. Je ne veux nullement dire que vous deviez être d'étroits spécialistes de la pédagogie. Non, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Si vous êtes d'étroits spécialistes de la pédagogie, cela pourra même nuire en certains points à votre travail. Quand je dis que vous devez être hautement cultivés, j'entends par là que vous devez avoir une instruction générale, autrement dit que vous devez bien connaître les ouvrages généraux et spéciaux traitant des principales questions relatives à l'école, des branches fondamentales de la science, de l'art et de la technique, bien connaître la littérature, etc., parce que vous devez être un modèle pour l'instituteur komsomol. J'entends par là qu'il faut que vous sachiez adopter l'attitude qui convient avec les instituteurs, savoir vous conduire avec n'importe qui — je veux dire avoir du tact. Si vous possédez ces éléments de culture, vous saurez plus facilement et plus vite quels sont les besoins et les préoccupations spirituelles de l'instituteur soviétique, vous apprendrez sans peine quels sont les ouvrages qu'on lit, ceux que l'on préfère, ce qu'on pense de la littérature en général, et enfin, il vous sera plus facile de connaître l'état d'esprit des instituteurs et des écoliers. Alors seulement vous serez vraiment les auxiliaires du Parti et du pouvoir soviétique pour l'éducation communiste

des écoliers. Malheureusement, de cela non plus vous n'avez rien dit. Et c'est là un quatrième défaut grave.

Il me semble qu'il vous faudrait bâtir vos rapports tout différemment. Bien des choses, et notamment le fait que vous n'êtes pas dépourvus d'éloquence, montrent que cela est parfaitement possible. Il est vrai que vous devrez travailler sérieusement et beaucoup réfléchir, car le danger vous guettera, vous pourrez subir des échecs, commettre des fautes. Mais il est indigne d'un komsomol de craindre les difficultés et de se dérober aux dangers. Dans vos interventions, la pensée créatrice et l'initiative doivent jaillir de source. Certes, quand cela s'impose, il faut aussi appuyer dans vos rapports sur le côté organisation-administration-discipline, mais vous n'en devez pas moins les remplir d'un contenu politique et vous attacher à y mettre en relief les valeurs culturelles qui croissent et se développent parmi les élèves, parmi les instituteurs.

Je veux m'adresser en particulier aux komsomoles. Camarades, vous êtes les plus cultivées des militants du Komsomol qui s'occupent de l'instruction publique, parce que les gars cultivés, nous les faisons entrer partout ailleurs, à commencer par l'aviation pour finir par les mines. Ce sont surtout des femmes, des komsomoles qui travaillent dans le domaine de l'instruction publique. En somme, il a été donné « à ferme » aux komsomoles, et ce sont elles qui, au premier chef, répondent de l'école. C'est donc à elles avant tout de relever le niveau culturel des instituteurs en âge d'être komsomols qui sont si nombreux chez nous.

On a parlé ici d'une institutrice qui n'a pas su résoudre un problème et que, pour cette raison, on considère comme une mauvaise institutrice. Façon mécanique et absolument erronée d'envisager les choses ! Où trouver des virtuoses capables de résoudre tous les problèmes sans exception ? Un jour, j'ai demandé à mon fils qui enseignait dans une école moyenne :

— Es-tu à même de répondre à toutes les questions qui surgissent quand tu fais ton cours ?

Il m'a répondu :

— Ma foi non ! Et quand cela m'arrive, je dis à mes élèves : pour le moment je ne peux pas vous répondre ; je le ferai la fois prochaine.

Certes, lorsque quarante yeux narquois lèvent sur lui un regard brillant de malice et semblent dire : « Nous t'avons eu ! », l'instituteur n'est pas à son aise ! Mais il n'en est pas moins tenu de dire franchement à ses élèves : pour le moment je ne peux pas vous répondre ; je ne sais pas, mais je tâcherai de vous expliquer tout cela la fois prochaine. Agir ainsi, ce sera, selon moi, être honnête envers ses élèves. Et il faut leur apprendre l'honnêteté.

Six membres de ma famille possèdent l'instruction supérieure ; ce sont des ingénieurs pour la plupart, et par conséquent ils doivent bien connaître les mathématiques. Quand ma cadette étudiait encore à l'école moyenne, les aînés l'aidaient parfois, quand elle faisait ses devoirs, à résoudre un problème. Il leur arrivait de s'y mettre tous ensemble, et figurez-vous qu'ils ne trouvaient pas toujours la solution tout de suite : ils avaient oublié ! Ils semblaient avoir toutes les cartes en mains, car étant ingénieurs, ils connaissaient bien les mathématiques. Et pourtant, ça n'allait pas. Donc, en pareil cas, il est erroné de conclure qu'on connaît ou qu'on ne connaît pas sa matière, qu'un instituteur est bon ou qu'il est mauvais.

On ne peut pas relever le prestige de l'instituteur rien que par la voie administrative. Et quand nous voyons que l'on fait reproche sur reproche à tel ou tel instituteur, nous devons intervenir, car cela sape l'autorité non seulement de l'instituteur en question, mais de tous les instituteurs. Il faut, pour relever le prestige de l'instituteur, agir avec précaution. Si tout en ne portant pas de lunettes, un instituteur dit que sans lunettes il ne voit rien, il a tort, bien entendu. Mais d'autre part il faut bien se dire qu'il n'y a jamais eu et qu'il n'y a point d'homme assez sage pour répondre à toutes les questions. Il faut relever le prestige de l'instituteur en apprenant à tous les âges et à tous les milieux à le respecter profondément en l'entourant d'une auréole d'estime générale.

Voilà, me semble-t-il, ce que le Komsomol doit obtenir. Non par une circulaire officielle, mais par une loi tacite qui deviendra tradition pour tout notre Komsomol. Les secrétaires des Comités du Komsomol pour le travail parmi la jeunesse scolaire et les pionniers doivent être les premiers propagateurs de cette loi, et les plus zélés, car c'est suivre la ligne du Parti et du Komsomol que de relever l'autorité de l'instituteur.

On a beaucoup parlé ici des résultats obtenus par les écoliers, et on a cité différents pourcentages. Evidemment, ces chiffres servent à donner un tableau d'ensemble. Mais vous ne dirigez pas les départements de l'Instruction publique près les Soviets ! Et puis, ces pourcentages, vous les obtenez sans grande difficulté : vous exigez des instituteurs et des directeurs des écoles qu'ils vous les fournissent. Et par conséquent, vous n'avez même pas à vous livrer au calcul le plus élémentaire. Pour être franc, j'attendais de vous bien davantage. J'espérais que vous nous diriez ce qu'il y a derrière ces chiffres. Que vous analysiez la situation ne fût-ce que du point de vue pédagogique. Mais je n'ai rien entendu de pareil.

Nous savons parfaitement que tel instituteur donne très facilement une bonne note, et tel autre très difficilement. Il en est même qui par principe ne donnent jamais la note « parfait », car, disent-ils, eux seuls connaissent « parfaitement » la matière qu'ils enseignent. Mais ici encore, il faut savoir distinguer : il y a d'excellents pédagogues, parmi les vieux surtout, qui aiment leur matière, s'y plongent avec plaisir et enseignent vraiment bien. Ceux-là, les écoliers les respectent profondément et les aiment, et ils aiment du même coup la matière qu'ils enseignent. Et bien que ces instituteurs se montrent généreux dans les notes qu'ils donnent, on peut dire à priori que leurs élèves sont infiniment plus forts dans leur branche que dans celles des instituteurs qui se trouvent seuls dignes de la note « parfait ». Et encore une fois, c'est un côté de la question que vous avez négligé.

D'une manière générale, je suis un peu étonné que vous vous soyez bornés à un compte rendu purement formel.

Pour employer le langage de nos critiques, vos rapports tiennent plutôt du formalisme que du réalisme socialiste. C'est Brioussov*, je crois, qui a dit : « J'aime la jeunesse parce qu'en s'appuyant sur elle on peut aller de l'avant. » Et c'est juste. Pourtant, chez vous on n'aperçoit pas de mouvement en avant, bien que de vastes possibilités vous soient offertes. Vous n'êtes pas chefs de département de l'Instruction publique, débordés par les soucis administratifs et économiques, s'occupant de tout, à commencer par les réparations et à finir par la discipline. Vous avez relativement plus de liberté qu'un chef de département de l'Instruction publique. Vous êtes les auxiliaires du Parti et du pouvoir soviétique moins pour la réparation des écoles — bien que là aussi vous deviez aider, le cas échéant — que pour organiser, pour assurer l'éducation communiste de la génération montante. Enfin, vous êtes non pas de froids observateurs, mais, du moins je le crois, d'ardents patriotes soviétiques. L'énergie doit bouillonner en vous, sinon comment peut-il être question de jeunesse, de patriotisme soviétique ? Vous devez tendre en avant, toujours en avant, ne laisser échapper aucune question nouvelle, actuelle. Mais pour cela, je le répète, vous devez posséder une vaste culture. Si c'était en mon pouvoir, je vous obligerais à lire chaque jour pendant cinq heures au moins (la littérature proprement dite ainsi que les ouvrages consacrés aux différents problèmes de l'art, de la science, de la technique, etc.), afin que vous possédiez des connaissances, que vous soyez cultivés et instruits ; afin que lorsque vous avez à résoudre une question de principe ou pratique, l'instituteur vous admire. Et du coup votre prestige grandirait aux yeux du corps enseignant.

Pour autant que je sache, officiellement vous n'avez pas de pouvoir sur l'école, mais vous pouvez exercer sur elle une influence énorme, et le Parti attend de vous un grand et fructueux travail dans ce sens. Mais il faut pour cela, je le répète encore

---

* Brioussov (1873-1924) — célèbre poète, traducteur, romancier et critique russe.

et encore, que les secrétaires des Comités du Komsomol pour le travail parmi la jeunesse scolaire et les pionniers soient des hommes hautement cultivés ; ils doivent en quelque sorte être les premiers, par le niveau de leur culture, dans le monde des pédagogues.

Outre la culture, vous devez encore apporter à l'école l'esprit bolchévik, l'esprit du Parti. Que signifie : apporter l'esprit du Parti ? Cela peut paraître bien simple aujourd'hui : l'*Histoire du Parti communiste (bolchévik) de l'U.R.S.S.* est écrite, il n'y a qu'à l'étudier. Mais, camarades, un manuel n'est jamais qu'un manuel, et il faut apprendre l'esprit du Parti ailleurs encore que dans un manuel. Certes, l'*Histoire du Parti* aide puissamment au développement de la conception du monde marxiste-léniniste. Mais il faut savoir considérer les choses en marxistes non seulement dans l'histoire du Parti, mais encore au travail, dans la vie de tous les jours, dans toutes les circonstances de la vie ; il faut savoir aborder en membres du Parti, en bolchéviks les problèmes concrets qui surgissent chaque jour et à chaque pas.

Or, parfois, quand vous étudiez un manuel, vous craignez de vous écarter du cadre de chacun de ses paragraphes. Mais si vous vous enfermez dans ce cadre, vous serez de mauvais marxistes, car chaque paragraphe est non pas un dogme, mais un guide pour l'action. Et quand vous étudiez l'histoire du Parti bolchévik, il serait bon que vous donniez aussi un contenu actuel à ses paragraphes imprégnés des faits du passé, en expliquant leur essence par des exemples empruntés à la vie d'aujourd'hui.

Ainsi, vous avez parlé d'un cas de suicide. Si j'avais enseigné l'histoire du Parti, je n'aurais peut-être pas très bien enseigné l'histoire elle-même, mais par contre je n'aurais pas manqué de m'arrêter sur ce cas-là, et j'aurais développé le paragraphe correspondant. J'aurais montré que ce communiste n'a pas agi en marxiste, qu'au fond il n'était pas un communiste, qu'il n'était communiste que de nom, car un communiste ne peut pas agir ainsi. Si vous étudiez de cette manière l'histoire du Parti,

vous vous développerez véritablement, c'est-à-dire que tout en approfondissant vos connaissances en la matière, vous raffermirez aussi dans votre conscience les principes communistes, — dans ce cas-ci, la morale prolétarienne, communiste.

Si les secrétaires des Comités du Komsomol pour le travail parmi la jeunesse scolaire et les pionniers craignent ces questions en tant que dirigeants, il leur sera très difficile de travailler. Vous devez au contraire soulever hardiment ces questions parmi les pédagogues et faire en sorte qu'elles obtiennent une solution marxiste.

Vous le voyez, camarades, je place très haut votre rôle et votre importance. Mais cela vous charge aussi d'une grande responsabilité. Cela exige notamment, et c'est par là que j'ai commencé, que vos rapports soient pleins d'un contenu politique, qu'ils soient réellement des rapports *de Parti.* Ce sera pour vous une première leçon de marxisme, de vrai marxisme. Si vous réussissez à leur donner ce contenu, si vous n'admettez dans vos rapports ni les clichés ni le dogmatisme, cela aura inévitablement des répercussions sur tout votre travail. *(Vifs applaudissements.)*

Problèmes de l'éducation communiste,
pp. 20-27, Editions Gospolitizdat, 1940.

DE L'ÉDUCATION COMMUNISTE

RAPPORT PRONONCÉ DEVANT LES CADRES DE L'ORGANISATION DU PARTI DE MOSCOU-VILLE

LE 2 OCTOBRE 1940

Camarades,

Il y a juste vingt ans, le 2 octobre 1920, Vladimir Ilitch Lénine prononçait, au IIIe congrès de la Fédération des Jeunesses communistes de Russie, un discours consacré à l'éducation communiste. S'adressant au Komsomol, il disait qu'il était peu probable que notre génération, éduquée en société capitaliste, réussît à créer une société communiste, et que cette tâche incomberait à la jeunesse.

Et aujourd'hui, quand vous applaudissiez, ces paroles me sont revenues à l'esprit et elles m'ont rappelé que j'avais devant moi ces anciens komsomols, cette catégorie d'hommes auxquels s'adressait Lénine, qui sont à présent devenus des adultes possédant l'expérience de la vie, et prennent une part active à l'édification socialiste. Et j'applaudis avec vous, et c'est vous que j'applaudis, vous qui bâtissez le socialisme.

On consacre chez nous beaucoup d'attention à l'éducation communiste. Quoi d'étonnant si le mot « éducation » se rencontre à tout moment dans notre presse ?

Mais si l'on essaye de donner de l'éducation en général une formule plus ou moins nette et brève, on se heurte à de grandes difficultés. On confond souvent éducation et instruction. Certes, l'éducation a beaucoup d'analogie avec l'instruction, mais elle n'en est nullement le synonyme. Les pédagogues compétents estiment que la notion d'éducation est plus large que celle d'instruction. L'éducation a ses particularités.

Je définirais l'éducation une action déterminée, réfléchie et systématique, exercée sur la psychologie de l'éduqué pour lui

inculquer les qualités que souhaite l'éducateur. Je crois que cette définition (il va sans dire que je ne prétends l'imposer à personne) renferme en gros tout ce que nous mettons dans la notion d'éducation : inculquer une certaine conception du monde, une certaine morale et certaines règles de vie en société ; former certains traits du caractère et de la volonté, donner certains goûts et certaines habitudes, développer certaines qualités physiques, etc.

Le problème de l'éducation est un des plus difficiles qui soient. Les meilleurs pédagogues estiment que c'est non seulement une science, mais encore un art. Ils ont en vue l'éducation scolaire qui, forcément, est assez limitée. Mais il y a encore l'école de la vie où se poursuit sans cesse l'éducation des masses, où l'éducateur c'est la vie elle-même, l'Etat, le Parti, et où les éduqués sont des millions d'adultes qui diffèrent par leur expérience de la vie, par leur expérience politique. Le problème est ici beaucoup plus complexe.

C'est sur cet aspect de l'éducation, sur l'éducation des masses, que je veux m'arrêter aujourd'hui.

I

Dans l'*Anti-Dühring* Engels a écrit :

> « ... Consciemment ou inconsciemment, les hommes puisent en dernière analyse leurs idées morales dans les conditions matérielles sur lesquelles est fondée la situation de leur classe, dans les conditions économiques où ils produisent et échangent leurs produits... La morale a toujours été une morale de classe : ou bien elle a justifié la domination et les intérêts de la classe dominante, ou bien elle a représenté, dès que la classe opprimée devenait assez puissante, la révolte contre cette domination et les intérêts d'avenir des opprimés. »

Ainsi donc, dans une société de classe il n'y a jamais eu, il ne peut y avoir une éducation en dehors ou au-dessus des classes.

Dans la société bourgeoise l'éducation est toute pénétrée de l'hypocrisie, des intérêts égoïstes des classes dominantes ; elle présente un caractère profondément contradictoire qui reflète les antagonismes de la société capitaliste.

L'idéal des capitalistes est de faire des ouvriers et des paysans leurs serviteurs dociles supportant sans murmurer le fardeau de l'exploitation. Pour cette raison, ils ne voudraient pas cultiver chez les ouvriers et chez les paysans la hardiesse et le courage, ils ne voudraient pas leur donner d'instruction. Car il est plus facile de tenir en main des hommes ignorants et abêtis. Mais avec ces hommes, il est impossible de vaincre dans une guerre de conquête, et sans connaissances élémentaires, ils ne peuvent actionner une machine. La concurrence, dans les conditions du progrès technique, la course aux armements, etc., d'une part ; la lutte que mènent ouvriers et paysans pour conquérir le droit à l'instruction, d'autre part, obligent la bourgeoisie à donner aux travailleurs au moins des bribes de connaissances, et les guerres de pillage la contraignent à cultiver chez eux la fermeté, le courage et d'autres qualités dangereuses pour la bourgeoisie.

A ces contradictions, aucun système d'éducation bourgeoise ne peut échapper.

Mais malgré ces contradictions qui, je l'ai déjà dit, sont inhérentes à la société bourgeoise, les classes dominantes luttent désespérément pour s'assurer les masses populaires et elles usent de tous les moyens, depuis la répression ouverte jusqu'à la duperie la plus raffinée.

Dans la société bourgeoise, le travailleur est soumis, du berceau à la tombe, à l'action permanente d'idées, de sentiments, d'habitudes avantageux à la classe dominante. Cette action s'exerce par d'innombrables canaux et revêt parfois des formes presque insaisissables. L'Eglise, l'école, l'art, la presse, le cinéma, le théâtre, différentes organisations, tout est bon pour inculquer aux masses une conception du monde, une morale, des habitudes, etc., bourgeoises.

Prenez le cinéma. Voici ce qu'écrit un metteur en scène

bourgeois des films américains : « Beaucoup de films modernes sont en quelque sorte un narcotique destiné à des gens si fatigués qu'ils n'ont plus qu'un désir : s'asseoir dans un bon fauteuil et être nourri à la cuiller. »

Telle est la vraie nature de l'éducation bourgeoise.

A cette éducation qui s'est élaborée pendant des siècles, qui vise à consolider les positions de la classe dominante des capitalistes, à réconcilier les opprimés avec leur situation, le Parti communiste, avant-garde du prolétariat, oppose ses principes d'éducation qui, eux, ont avant tout pour but d'aider au renversement de la bourgeoisie, au triomphe de la dictature du prolétariat.

II

L'éducation communiste se distingue foncièrement de l'éducation bourgeoise, non seulement en raison des tâches qu'elle s'assigne, ce qui va de soi, mais encore par ses méthodes. L'éducation communiste est liée indissolublement au progrès de la conscience politique et de la culture générale, à l'élévation du niveau intellectuel des masses. Et c'est à quoi tendent tous les partis communistes.

Bien que le but final de tous les partis communistes soit le même, la classe ouvrière étant placée en Union soviétique dans des conditions tout autres que dans les pays capitalistes, l'éducation doit, chez nous, correspondre à cette situation différente. La classe ouvrière est dans notre pays la force dominante, dirigeante, sous le rapport matériel, mais aussi spirituel.

Marx et Engels ont écrit :

« La classe qui détient les moyens de production matérielle dispose également par là des moyens de production spirituelle... Les individus qui composent la classe dominante ont, entre autres, une conscience ; donc ils pensent ; dans la mesure où ils dominent en tant que classe et déterminent toute une époque historique, il est clair qu'ils le

font dans tous les domaines, donc qu'ils dominent, entre autres, comme êtres pensants, comme producteurs d'idées, qu'ils règlent la production et la distribution des idées de leur temps ; que par conséquent leurs idées sont les idées dominantes de l'époque. »

Ceci, on ne saurait le dire de la classe ouvrière hors de l'Union soviétique.

L'éducation communiste, telle que nous la concevons, est toujours concrète. Dans nos conditions, elle doit être subordonnée aux tâches qui se posent devant le Parti et l'Etat soviétique. La tâche première et essentielle de l'éducation communiste, c'est de cultiver le désir d'aider au maximum à notre lutte de classe.

Je vois que vous êtes quelque peu étonné, que vous cherchez à comprendre ce que cela veut dire : cultiver le désir d'aider au maximum à la lutte de classe dans notre pays où les classes exploiteuses sont anéanties. Il me semble pourtant que des explications spéciales sont ici superflues. Je me contenterai de vous rappeler la réponse mémorable qu'a faite le camarade Staline au komsomol Ivanov :

« ... Or — écrivait le camarade Staline — comme nous ne vivons pas dans une île, mais « dans un système d'Etats », dont une grande partie est hostile au pays du socialisme, créant de la sorte le danger d'une intervention et d'une restauration, nous disons ouvertement et honnêtement que la victoire du socialisme dans notre pays n'est pas encore définitive. »

Les événements de l'année dernière ont confirmé pratiquement, par des faits concrets, les idées exposées dans cette réponse du camarade Staline.

Notre lutte de classe revêt, il est vrai, d'autres formes que la lutte de classe hors de l'U.R.S.S. Elle s'est élevée, je dirais bien, à un degré supérieur ; ses résultats sont plus effectifs. Mais il va sans dire qu'elle est aussi beaucoup plus complexe.

Appliquée à la classe ouvrière soviétique, cette thèse de Marx et Engels : « Les idées de la classe dominante sont à chaque époque les idées dominantes », nous crée de grandes obligations. Nous ne pouvons nous borner à critiquer le régime bourgeois. L'essentiel, aujourd'hui, est de lutter pour des réalisations pratiques dans tous les domaines de la politique, de l'économie, de la culture, de la science, de l'art, etc. Il est clair que chez nous l'éducation communiste doit, elle aussi, suivre cette voie.

III

Quelles sont les tâches que nous considérons aujourd'hui comme essentielles dans le domaine de l'éducation communiste ? Et est-ce, à proprement parler, des tâches foncièrement nouvelles par rapport à celles dont parlait Lénine il y a vingt ans, au IIIe congrès du Komsomol ?

Certes, la situation en U.R.S.S. a beaucoup changé depuis. Mais en somme les problèmes de l'éducation communiste posés par Lénine il y a vingt ans, sont toujours actuels.

Ils feraient bien de s'en souvenir un peu plus souvent, ceux qui s'efforcent de tracer dans l'abstrait les contours de la société communiste. Ils aiment à « théoriser », à rêvasser « en philosophe » sur les traits propres à l'homme futur, associant le communisme à un avenir heureux mais vague, et ils introduisent cette abstraction dans l'éducation communiste. C'est là, selon moi, dire la bonne aventure, et non pénétrer l'avenir.

Camarades, un des éléments essentiels de l'édification communiste en même temps qu'une arme puissante aux mains des travailleurs de l'U.R.S.S. dans leur lutte contre le capitalisme, c'est une haute productivité du travail. Lénine a dit :

> « La productivité du travail c'est, en dernière analyse, ce qu'il y a de plus important, d'essentiel pour la victoire du nouvel ordre social. Le capitalisme a créé une productivité du travail inconnue sous le servage. Le capitalisme peut être définitivement vaincu, et le sera définitivement,

parce que le socialisme crée une productivité du travail nouvelle, beaucoup plus élevée... Le communisme implique une productivité du travail, supérieure au rendement capitaliste, d'ouvriers bénévoles, conscients, associés, qui mettent à profit la technique moderne. »

Voilà, camarades, à quoi il faut penser et ce dont il faut parler ; voilà dans quel sens il faut avant tout développer l'éducation communiste : c'est une lutte pour une haute productivité du travail.

Mais cette façon de poser la question, cette orientation pratique de l'éducation communiste ne seraient-elles pas, entre nous soit dit, une invention de mon cru ? Non, camarades !

Quand j'ai préparé mon rapport et que j'en ai tracé le plan dans mon esprit, je me suis tourné vers les sources, et, en premier lieu, vers notre Constitution où il est dit à l'article 12 :

« Le travail, en U.R.S.S., est pour tout citoyen apte au travail un devoir et une question d'honneur, selon le principe : « celui qui ne travaille pas ne doit pas manger ».

En U.R.S.S. est appliqué le principe du socialisme : « De chacun selon ses capacités, à chacun selon son travail. » Et vous savez bien, camarades, que les articles de la Constitution ne sont pas seulement la consécration juridique des droits et des devoirs des citoyens, mais aussi un puissant facteur d'éducation.

Cet article de la Constitution parle en propres termes de la grandeur du travail. Et cela se conçoit : depuis longtemps, — le camarade Staline l'a signalé — une révolution profonde est en train de s'accomplir chez nous dans la façon d'envisager le travail. Grâce à l'émulation socialiste,

« le travail, considéré autrefois comme un labeur pénible et déshonorant, devient une affaire de *dignité*, une affaire de *gloire*, une affaire de *vaillance* et d'*héroïsme* ».

Et ce fait a trouvé son expression éclatante, stalinienne, dans la Constitution.

On me dira peut-être : la grandeur du travail dans notre pays est une chose ; autre chose est de lutter pour une productivité du travail supérieure. Non, camarades, ce n'est pas vrai. Affirmer que le travail est grand, c'est dire aussi qu'il faut stimuler de toutes les manières la productivité du travail. Là est l'essentiel.

A l'accomplissement de cette tâche sont subordonnées des mesures du Parti et du gouvernement soviétique aussi importantes que la création du titre de « Héros du Travail socialiste », l'institution de l'ordre du « Drapeau rouge du Travail », des médailles « Pour la vaillance au Travail » et « Pour la distinction au Travail ». Il n'est pas rare non plus que le gouvernement soviétique et le Parti récompensent ceux qui se sont tout particulièrement distingués par leur travail en leur attribuant ces hautes distinctions que sont l'« Ordre de Lénine », l'« Etoile rouge » ou l'« Insigne d'Honneur ».

Le haut titre de « Héros du Travail socialiste » est assimilé à celui de « Héros de l'Union soviétique ». Ce titre, ces ordres et ces médailles ne sont pas attribués rien que pour la peine qu'on a prise, rien que pour le fait qu'on a travaillé, mais pour des indices de rendement plus élevés, pour des succès exceptionnels remportés dans la lutte pour une productivité du travail supérieure.

C'est ce but aussi que poursuit l'oukaz du Présidium du Soviet Suprême de l'U.R.S.S. du 26 juin 1940.

Il semblerait à première vue que l'opposition soit complète : d'une part, on décerne le titre de « Héros du Travail socialiste » et des ordres, depuis l'« Ordre de Lénine » jusqu'aux différentes médailles ; d'autre part, l'oukaz introduit l'élément coércitif pour renforcer la discipline du travail. Mais en fait ce sont des mesures du même ordre. Ou plutôt, elles concourent aux mêmes résultats.

En stimulant et en récompensant les représentants les meilleurs du travail socialiste, et en châtiant les désorganisateurs de la production, le Parti et le gouvernement soviétique mon-

trent dans quel sens doit s'effectuer l'éducation communiste des travailleurs de l'U.R.S.S.

Camarades, rares sont sans doute parmi vous ceux qui ont travaillé à l'usine avant la Révolution. Ceux-là se font chez nous de moins en moins nombreux chaque année. Il est donc à supposer que vous connaissez assez mal quelle était l'attitude envers le travail autrefois, avant la Révolution. Malheureusement, cette attitude continue d'exercer parmi nous une forte influence.

Nous autres, révolutionnaires, nous ne faisions guère cas, alors, des bons professionnels, vieux ouvriers qui avaient travaillé quarante ans à l'usine. C'étaient des travailleurs qualifiés pourtant, et qui connaissaient bien leur métier ; ils se faisaient les champions de la discipline au travail et jamais ne s'absentaient. Quand une grève éclatait, il fallait parfois tout simplement les chasser de l'usine. Ils n'auraient pas osé interrompre d'eux-mêmes le travail, par crainte de se brouiller avec la direction. Nous n'estimions pas les ouvriers comme ceux-là, autrefois. Pourquoi ? Parce qu'ils faisaient du zèle pour les capitalistes.

C'est tout autre chose aujourd'hui, sous le socialisme. A présent, ceux qui ont travaillé quarante ans à l'usine, qui sont des modèles de discipline au travail, qui connaissent bien leur métier et fournissent les plus hauts indices de rendement, nous les élevons sur le pavois, nous leur décernons médailles et décorations, nous leur faisons fête, et leur donnons des primes car ils sont les meilleurs d'entre les citoyens soviétiques.

C'est là, entre autres, un exemple frappant de dialectique. Autrefois, nous « niions » pareille attitude envers le travail. Aujourd'hui, nous « nions » cette « négation ». Nous avons ainsi, comme vous le voyez, une « négation de la négation», l'affirmation d'une attitude socialiste envers le travail.

Pourquoi notre façon de considérer ces ouvriers a-t-elle changé radicalement ? Pourquoi les considérons-nous à l'heure actuelle comme les citoyens les plus utiles et les plus pré-

cieux de l'Union soviétique ? Mais tout simplement parce qu'ils sont à l'avant-garde de notre lutte de classe qui est à un stade supérieur de son développement. Car la lutte de classe, ce n'est pas seulement la lutte au front, les armes à la main. A l'heure actuelle la lutte de classe suit d'autres voies. Et la lutte pour une plus haute productivité du travail est, en ce moment, un des principaux secteurs de la lutte de classe. Si autrefois, avant l'établissement du régime soviétique, on travaillait bien, on aidait par là même objectivement le capitalisme, on rivait plus étroitement ses chaînes et celles de toute la classe ouvrière. Mais aujourd'hui, en société socialiste, quiconque travaille bien se range par là même du côté du socialisme et par ses réalisations non seulement il fraie la voie au communisme mais encore il brise les chaînes du prolétariat mondial ; c'est un combattant actif pour la cause du communisme.

Avons-nous relevé de beaucoup la productivité du travail dans notre pays ? Je ne dirai pas que nous enregistrions de très grands résultats à cet égard. En théorie, on estime que la productivité du travail socialiste doit surpasser de beaucoup la productivité du travail capitaliste. Qu'en pensez-vous, camarade Stcherbakov*, est-ce vrai ou non ? *(Stcherbakov :* « Très juste, très juste ! » *Animation dans la salle.)* Mais dans la pratique ? Dans la pratique, nous n'avons pas encore rejoint le niveau le plus élevé de productivité du travail en Europe, sans parler de l'Amérique. Il nous faut donc appuyer davantage sur le relèvement de la productivité du travail. Un rendement du travail accru nous permettra de mieux voir les contours de la future société communiste.

Mais, camarades, une productivité du travail supérieure, ce n'est pas seulement la quantité, c'est aussi la qualité de ce qu'on produit. Certains, chez nous, sont enclins à considérer le communisme comme quelque chose d'abstrait, ne mettent pas

* Stcherbakov A. (1901-1945) — un des dirigeants les plus remarquables du Parti bolchévik et de l'Etat soviétique.

dans cette notion un contenu concret. Mais que signifie le communisme ? Il signifie : fournis le plus possible une production de la meilleure qualité. Je veux parler en l'occurrence de ce que produit le travail non seulement physique, mais encore intellectuel ; de ce que produisent ingénieurs, architectes, écrivains, instituteurs, médecins, acteurs, peintres, musiciens, chanteurs, etc.

Disons-le franchement : nous sommes très mécontents de la qualité de nombre de nos produits. Fait caractéristique : chacun de nous s'emporte quand il reçoit en main un produit de mauvaise qualité. Mais nous-mêmes ne songeons pas du tout à la production que d'autres reçoivent de nous. Bref, chacun veut qu'il y ait de tout en abondance et que tout soit de bonne qualité. Mais dites-moi, comment y parvenir, si chacun, où qu'il soit, ne s'efforce pas d'obtenir les meilleurs indices dans son travail ? Il faudrait, une bonne fois pour toutes, se bien pénétrer de cette vieille vérité : on récolte ce que l'on a semé.

Là encore, dans la lutte pour la qualité de la production, nous ne nous bornons pas à des mesures d'encouragement. Vous savez que l'oukaz du Présidium du Soviet Suprême de l'U.R.S.S. en date du 10 juillet 1940 porte que « la production d'articles industriels de mauvaise qualité ou incomplets, et la production d'articles ne répondant pas aux standards obligatoires, constituent un crime envers l'Etat à l'égal du sabotage ». Les directeurs, les ingénieurs en chef et les chefs des services de contrôle technique des entreprises industrielles responsables de la production d'articles de mauvaise qualité, ou incomplets, doivent être déférés à la justice et sont passibles d'un emprisonnement de cinq à huit ans.

Inutile de dire que cet oukaz atteint certaines gens de façon très sensible, punit sévèrement quiconque a livré une production de mauvaise qualité. Mais d'autre part, il fournit aux chefs d'entreprises une arme puissante pour lutter contre l'influence néfaste de leur entourage. Car, d'ordinaire, quel était le raisonnement de beaucoup d'entre eux ? Ils se disaient : est-ce vrai-

ment la peine de faire du scandale, de gâter mes rapports avec les organisations publiques, les camarades, etc. ? Un produit même défectueux passera avec le reste. Et c'est bien ce qui arrivait. Pareille attitude à l'égard du rebut a, chez nous, poussé de profondes racines dans la production.

Ces racines, il faut les couper, les anéantir. Il le faut dans l'intérêt de la société socialiste et de chacun de nous en particulier. Des deux choses l'une : ou bien nous bâtissons le communisme, ou bien nous ne faisons que parler du communisme, et allons au communisme lentement, clopin-clopant, si je peux m'exprimer ainsi, en nous étirant et en bâillant. Mais n'oubliez pas qu'il est très risqué d'aller de la sorte au communisme, qu'on peut ainsi faire traîner trop en longueur le passage au communisme.

Parler du communisme sans le rattacher concrètement, matériellement, à des questions aussi brûlantes que celle de la qualité de la production, c'est parler pour ne rien dire.

Je m'en souviens comme si c'était hier — il y a de cela une quarantaine d'années, trente-neuf peut-être, ou trente-huit, mon temps d'ancienneté, comme vous le voyez, est d'environ quarante ans *(rires)*, — dans la clandestinité, une discussion s'engagea entre nous : un ouvrier révolutionnaire est-il tenu de bien faire ce qu'il fait, autrement dit : de se soucier de la qualité de la production. Les uns disaient : nous ne pouvons pas, organiquement, produire de nos mains une pièce mauvaise ; cela nous répugne, cela nous humilie dans notre dignité d'homme. D'autres disaient au contraire : ce n'est pas à nous de nous préoccuper de la qualité de la production. C'est aux capitalistes. C'est pour eux que nous travaillons. De toutes façons, ils nous obligeront à bien faire. Et c'est seulement dans la mesure où les capitalistes nous y obligeront, ajoutaient-ils, que nous travaillerons bien. Mais nous n'avons pas à faire preuve de zèle et d'initiative.

Vous voyez donc, camarades, que même avant la Révolution, sous le capitalisme, une partie des ouvriers qui luttaient

contre les capitalistes considéraient qu'on doit bien faire tout ce qu'on fait ; ils auraient été dégoûtés, honteux d'eux-mêmes, s'ils avaient agi différemment. Mais chez nous, dans la société socialiste où nous travaillons pour nous-mêmes et non pour les capitalistes, tout le monde éprouve-t-il du dégoût et de la honte à produire des articles de mauvaise qualité ? Je ne puis malheureusement l'affirmer. Et pourtant, comme il vaudrait mieux que l'on ait plus de honte et plus de répugnance à livrer des produits de mauvaise qualité !

Par éducation communiste, nous entendons avant tout la nécessité d'inculquer à chaque travailleur qu'il doit faire preuve dans son travail d'un minimum d'honnêteté. Nous devons lui enseigner que s'il veut être un bolchévik ou tout simplement un citoyen soviétique consciencieux, il doit faire tout ce qu'il fait avec un minimum d'honnêteté et ne livrer que des produits de qualité convenable.

Ainsi donc, la lutte pour le communisme, c'est la lutte pour une productivité du travail supérieure tant par la quantité que par la qualité des produits. Tel est le premier principe, le principe fondamental, d'une éducation communiste des travailleurs de l'U.R.S.S.

IV

Camarades, à l'article 131 de la Constitution de l'U.R.S.S. il est dit :

> « Tout citoyen de l'U.R.S.S. est tenu de sauvegarder et d'affermir la propriété sociale, socialiste, base sacrée et inviolable du régime soviétique, source de la richesse et de la puissance de la patrie, source d'une vie d'aisance et de culture pour tous les travailleurs.
>
> Les individus attentant à la propriété sociale, socialiste, sont les ennemis du peuple. »

Sauvegarder et affermir la propriété sociale est une question dont l'importance intrinsèque est plus considérable qu'il semble au premier abord. S'attacher à sauvegarder la propriété

té sociale est une qualité communiste. Je crois que dans toute l'histoire de l'humanité il n'y a pas eu société plus économe que la société communiste. Et cela est tout naturel : car c'est seulement en société communiste que les producteurs eux-mêmes disposent de toutes les ressources et les dépensent. Je crois que point n'est besoin de s'attacher à prouver que le producteur est plus économe que l'exploiteur ou que celui qui s'empare du bien d'autrui.

L'histoire n'a pas appris aux hommes à sauvegarder la propriété sociale ; et les dilapidateurs de cette propriété ont toujours été suffisamment nombreux. La concussion était un trait caractéristique de l'ancien système d'administration ; et le Trésor public était pour les fonctionnaires une véritable vache à lait. Un pareil régime, on le conçoit, cultivait l'insouciance et la prodigalité, même quand il s'agissait de biens personnels ; le dédain de la propriété sociale était général.

Mais cette dilapidation du patrimoine public, du travail humain dans le passé, n'est rien comparée au gaspillage de travail humain que nous observons dans la société capitaliste moderne. On peut affirmer hardiment qu'aujourd'hui des millions de journées de travail sont quotidiennement gaspillées rien que pour anéantir les fruits du travail du passé. Que de dons précieux de la nature, dont le nombre est pourtant limité, sont ainsi détruits ! Rien que pour ce crime envers l'humanité, le capitalisme mériterait d'être anéanti au plus tôt.

Dans la balance générale de la production de l'Etat, l'économie est une partie du patrimoine national. Et cette partie doit augmenter d'année en année, au fur et à mesure que s'élèvera notre niveau de culture.

Camarades, l'article 131 de la Constitution fournit un très riche matériel d'éducation communiste. Il est dirigé contre cette conception bourgeoise : « Ma maison est à moi, je ne veux rien savoir, et je ne laisserai entrer personne dans ma tranchée-abri. » Il fait un devoir de sauvegarder la propriété sociale et de placer les intérêts généraux au-dessus des inté-

rêts particuliers, individuels, car c'est seulement dans la collectivité, dans la société socialiste, qu'est vraiment garantie la situation de chacun.

Lénine a dit, dès la première année d'existence du pouvoir soviétique :

> « Tiens soigneusement et consciencieusement tes comptes, ne gaspille pas l'argent, ne te laisse pas aller à la paresse, ne vole pas, observe la plus stricte discipline dans le travail, — ce sont justement ces mots d'ordre raillés avec raison par les prolétaires révolutionnaires alors que c'était la bourgeoisie qui tenait de tels propos pour camoufler sa domination de classe d'exploiteurs, — ce sont ces mêmes mots d'ordre qui deviennent maintenant, après le renversement de la bourgeoisie, les principaux mots d'ordre de l'heure. »

Quant aux voleurs, aux dilapidateurs de la propriété sociale, aux filous et autres « gardiens des traditions du capitalisme », nous devons leur appliquer des mesures de coercition. C'est dans ce but qu'ont été pris, notamment, la décision du Comité central exécutif et du Conseil des commissaires du peuple de l'U.R.S.S., en date du 7 août 1932 « Pour la protection des biens des entreprises d'Etat, des kolkhoz et des coopératives, et pour la consolidation de la propriété sociale (socialiste) », et l'oukaz du Présidium du Soviet Suprême de l'U.R.S.S., en date du 10 août 1940 « De la responsabilité pénale pour les menus vols à la production et pour inconduite ».

Ainsi donc, camarades, il nous faut d'abord apprendre à travailler selon nos capacités, apprendre à sauvegarder le bien public ; et quand nous aurons produit suffisamment et appris à économiser les fruits de notre travail, alors nous pourrons donner à chacun selon ses besoins.

C'est là le deuxième point de l'éducation communiste.

V

Un élément nécessaire de l'éducation communiste, c'est aussi l'amour de la patrie, de la patrie socialiste ; c'est le patriotisme soviétique.

Le mot « patriote » est apparu pour la première fois pendant la Révolution française de 1789-1793. On appelait alors patriotes ceux qui luttaient pour la cause du peuple, qui défendaient la République, à l'opposé des traîtres et des félons du camp monarchique.

Mais par la suite, le mot fut repris par les réactionnaires et les classes dirigeantes qui l'utilisèrent dans leurs buts égoïstes. C'est ce qui explique qu'en Europe aussi bien que dans la Russie tsariste, les hommes les plus honnêtes, ceux qui avaient à cœur les besoins du peuple, se sont toujours méfiés du mot « patriotisme », car ils y voyaient l'expression d'un chauvinisme national et d'une présomption injustifiée des classes dirigeantes. Enfin, les satrapes du tsar l'arboraient comme un drapeau lorsqu'ils se livraient au pillage des peuples annexés.

Les Cent-Noirs s'arrogeaient le monopole du « patriotisme » ; ils manifestaient leurs « sentiments patriotiques » en organisant des pogromes, en matraquant les ouvriers, les intellectuels et les Juifs. Bref, ce « patriotisme » ralliait alors toutes sortes d'éléments louches et d'aventuriers appartenant aux bas-fonds de la société.

Aux yeux du peuple, le mot « patriotisme » était profané. Un homme honnête ne pouvait se dire « patriote ».

Et, naturellement, les peuples incorporés à la Russie, opprimés, exploités, pillés et humiliés à chaque pas par les fonctionnaires et les colonisateurs, haïssaient l'Etat russe.

Comme en contre-poids au « patriotisme » des chevaliers du knout et du fouet, se développait avec une rapidité toujours croissante le mouvement progressiste dont la pointe était dirigée contre l'autocratie.

Tout d'abord, les forces de progrès engagèrent la lutte contre la réaction dans la littérature, la musique, la peinture

où l'on pouvait, au moins par allusions, exprimer sa réprobation de la réalité d'alors. Peu à peu les couches démocratiques s'embrayèrent dans cette lutte, qui prit de ce fait un caractère de plus en plus radical. Ce processus multipliait et groupait les adversaires de l'autocratie, les adversaires de ce qu'on appelait la Russie officielle, et il créait, pour notre grand peuple, un rempart national en la personne de ses meilleurs représentants. On vit alors apparaître toute une pléiade d'écrivains, de critiques et de publicistes de génie ou de talent qui portèrent très haut notre littérature, la rendirent célèbre, l'imposèrent à l'attention du monde. La musique, la peinture, la science russes comptèrent, elles aussi, de brillants représentants, véritables patriotes de notre culture nationale.

Jaloux de leur honneur, de leur dignité d'homme, de leur réputation sociale, ils répudiaient catégoriquement le grossier « patriotisme » officiel. Ils étaient avant tout préoccupés de servir leur peuple et d'éveiller en lui le vrai patriotisme. Et à ce grand but ils consacraient tous leurs efforts, tout leur talent. Leurs contemporains et les générations qui suivirent se sont formés à leur école, se sont inspirés de leur exemple, ont été gagnés par leur haute conception du patriotisme. L'action profondément patriotique de ces hommes a laissé maintes belles pages passionnantes dans l'histoire du peuple russe. S'ils n'avaient pas les sympathies de la Russie officielle, du moins jouissaient-ils du respect du peuple qui a honoré et honorera toujours leur mémoire.

C'est ce processus de la lutte des forces progressistes contre les forces de réaction, ce processus de croissance et de consolidation des forces culturelles qui a permis, du moins aux éléments les plus conscients des nationalités opprimées, de voir une autre Russie, une Russie généreuse, éprise de liberté, ennemie de toute oppression, cultivée, pleine de talents et aidant à répandre les connaissances parmi les larges masses de la population. Le mouvement révolutionnaire ouvrier qui se déployait, mit à l'ordre du jour cette tâche immédiate : le rassemblement effectif des prolétaires et des travailleurs de toutes les

nationalités de l'Empire russe dans leur lutte contre le tsarisme et le capitalisme. Les efforts de Lénine et de Staline en vue de créer un parti de la classe ouvrière pour toute la Russie, parti sans lequel l'affranchissement du peuple russe et des nationalités opprimées eût été impossible ; une propagande infatigable en faveur de la politique nationale léniniste-stalinienne ; la lutte menée par les bolchéviks contre toute manifestation de chauvinisme grand-russe et de nationalisme local, tout cela a rapproché du peuple russe les nationalités opprimées, a incité leurs éléments les plus conscients à prendre connaissance de la littérature, de l'art et de la science russes, des lutteurs révolutionnaires russes, et par là même, les a mis en contact avec la culture russe, a fait d'eux des partisans d'une lutte commune et concertée, c'est-à-dire des hommes dont la pensée embrassait toute la Russie.

On ne saurait prêcher le patriotisme soviétique en l'isolant, en le détachant de l'histoire passée de notre peuple. Il faut avoir au contraire la fierté patriotique de tout ce que ce peuple a fait. Car le patriotisme soviétique est l'héritier direct de l'œuvre de nos ancêtres qui ont poussé notre peuple dans la voie du progrès.

Ce que je viens de dire, la vie soviétique l'illustre de façon éclatante. Je n'en citerai qu'un exemple : c'est l'enthousiasme avec lequel les peuples délivrés de leurs chaînes font revivre les grandes figures de leurs héros épiques et historiques. Ils les représentent dans leurs meilleures productions artistiques, qu'ils viennent montrer à Moscou, cœur des républiques soviétiques, où chacun d'eux semble dire à tous les autres peuples de l'U.R.S.S. : voyez, si je suis membre de notre grande association de peuples, c'est que je l'ai mérité, car je ne suis pas d'une origine vague et obscure ; voilà ma généalogie, dont je suis fier et que je veux vous faire admirer, mes frères de travail, qui défendez avec moi les meilleurs idéaux de l'humanité !

Donc, le patriotisme soviétique prend sa source dans un passé lointain qui remonte à l'épopée populaire ; il s'imprègne

de tout ce que le peuple a créé de meilleur, et il considère comme un honneur insigne d'en sauvegarder toutes les acquisitions.

La grande Révolution prolétarienne n'a pas seulement entraîné de grandes destructions ; elle a aussi marqué le début d'un travail créateur sans exemple. En outre, elle a passé comme un puissant ouragan purificateur dans les cerveaux de dizaines de millions d'êtres, versant en eux l'optimisme et la confiance en leurs propres forces. Ils se sont alors senti des héros capables de triompher de tous les ennemis de masses travailleuses.

C'est ainsi qu'est née l'épopée soviétique, qui a renoué avec la tradition des œuvres populaires d'un passé lointain, tradition brisée par le capitalisme hostile à cette branche d'activité spirituelle. En se développant, le processus de la refonte socialiste de la société a fait apparaître une multitude de sujets féconds et attachants, dignes du pinceau de grands artistes. Et le peuple, en y puisant ce qu'ils renferment de meilleur, crée peu à peu l'esquisse de poèmes héroïques consacrés à notre grande époque et à ses grandes figures, tels Lénine et Staline.

Nos écrivains et nos artistes de talent ne doivent pas rester en arrière. Jamais encore ils n'ont eu à leur disposition d'aussi riches matériaux. C'est à présent seulement qu'ils ont des possibilités illimitées de servir leur peuple et d'inculquer aux masses un profond patriotisme en se basant sur l'œuvre grandiose que les générations actuelles sont en train d'accomplir.

Je vois en Maïakovski l'exemple magnifique d'un artiste qui s'est mis au service du peuple soviétique. Maïakovski se considérait comme un combattant de la Révolution, ce qu'il était en effet, ainsi que le prouve l'esprit de toute son œuvre. Il s'attachait à fondre avec le peuple révolutionnaire non seulement le contenu, mais aussi la forme de ses ouvrages, et les historiens futurs diront certainement que ses ouvrages appartenaient à une grande époque de transformation complète des

rapports humains. C'est pourquoi j'estime que Maïakovski avait le droit de dire aux générations futures :

J'irai vers vous
dans le lointain communiste,
mais non
comme un paladin rossignolant à la Essénine.
Mon vers passera
la crête des siècles,
par-dessus la tête
des poètes et gouvernements.
Mon vers viendra,
mais non comme
une flèche au jeu
de l'amour,
ni comme une monnaie fruste
qui parvient au numismate,
ni comme la lueur d'étoiles éteintes.
Mon vers
par le travail
déchirera le bloc des années,
et surgira
pondérable,
brutal,
tangible,
comme dans nos jours
est entré l'aqueduc
tel que l'ont bâti
les esclaves de Rome.

Dans ces fières paroles, nous percevons la voix grandiose de notre époque, de nos générations qui transforment le monde sur des bases nouvelles.

Camarades, l'histoire nous a chargés d'une mission pleine de responsabilité et qui nous honore : celle de mener notre lutte de classe jusqu'à la victoire complète du communisme.

« Nous devons marcher de l'avant de façon que la classe ouvrière du monde entier, en nous regardant, puisse dire : le voilà mon détachement d'avant-garde, la voilà ma brigade de choc, le voilà mon pouvoir ouvrier, la voilà ma Patrie... » *(Staline.)*

Et pour cela, nous devons éduquer tous les travailleurs de l'U.R.S.S. dans l'esprit d'un patriotisme ardent, d'un amour sans bornes de la patrie. Non d'un amour abstrait, platonique, mais d'un amour impétueux, actif, passionné, que rien ne brise, d'un amour qui ne fait aucun quartier à l'ennemi, et qui, pour la patrie, ne recule devant aucun sacrifice.

Telle est la troisième tâche fondamentale de l'éducation communiste des travailleurs de l'U.R.S.S.

VI

Je crois devoir m'arrêter encore sur une question, celle de l'esprit collectif. Point n'est besoin de démontrer en long et en large que l'esprit collectif est un élément essentiel de l'éducation communiste. Je ne veux pas parler ici des principes théoriques du collectivisme, mais de la nécessité d'introduire des habitudes sociales à la production, dans les mœurs, dans la vie de chaque jour ; de créer les conditions dans lesquelles l'esprit collectif serait partie intégrante de nos habitudes et de nos normes de conduite, non seulement lorsque nous agissons de façon consciente, réfléchie, mais même lorsque nous agissons instinctivement, de façon organique. J'illustrerai ma pensée par des exemples.

Ceux d'entre vous qui ont lu *L'Amérique sans étages* d'Ilf et Pétrov se souviennent sans doute d'une observation intéressante qu'ils firent durant leur voyage.

Si un voyageur est victime d'un accident, les passants ne manqueront pas de lui venir bénévolement en aide. Il est caractéristique que dans ces cas-là les Américains qui ont pour devise « le temps c'est de l'argent », ne comptent pas le temps

qu'ils perdent. La nécessité de donner une aide totale est alors considérée comme un devoir social.

Autre exemple. Autrefois, dans la campagne russe, à l'époque où les travaux battaient leur plein et où c'était à qui rentrerait le plus tôt la récolte, les paysans, une fois la moisson terminée, s'en venaient aider quelque moissonneuse en retard, d'ordinaire une femme chargée d'enfants et qui était seule à travailler. Dans ces cas-là, on considérait comme tout naturel de lui venir collectivement en aide.

C'est dans ce sens, camarades, que j'entends l'éducation de l'esprit collectif comme habitude normale. Autrefois, les habitudes de ce genre s'établissaient spontanément. Et moi je dis qu'il faut les cultiver consciemment dans le peuple.

On ne doit pas confondre l'esprit collectif avec l'esprit grégaire. Quand la foule des paysans assommait autrefois le voleur de chevaux ou quand les clients d'une banque en faillite brisaient dans leur fureur les vitres de la banque, ce n'était point là, selon moi, des manifestations de l'esprit collectif. Des actes de ce genre portent le sceau du grégarisme. Mais l'esprit collectif engendre toujours l'action rationnelle.

Dans la vie pratique de notre société, l'esprit collectif joue un grand rôle, car il a pour base le collectivisme. A la société capitaliste nous opposons le collectivisme, le communisme, convaincus qu'ils lui sont infiniment supérieurs. Réussir à implanter des habitudes collectives dans la production, la vie sociale et les mœurs, c'est assurer dans une grande mesure le succès de l'édification communiste.

Le travail collectif, la coopération, est à la base de la production. En ce qui concerne l'industrie socialiste, cela n'a pas besoin d'être démontré ; cela est évident pour les ouvriers et pour quiconque travaille à l'usine. Si dans la société capitaliste le travail du prolétaire perd toute individualité ; si matérialisé dans un objet, il disparaît du champ de vision non seulement de l'ouvrier, mais aussi du fabricant qui ne s'intéresse qu'au profit, chez nous l'ouvrier voit son travail matérialisé

à l'usine, mais aussi à la consommation et à l'usage. Même un producteur dont l'horizon n'est pas très étendu pourra donc se rendre compte des résultats de son labeur. Néanmoins nous devons, par notre travail d'éducation, aider chaque ouvrier à prendre une conscience plus large et plus profonde de sa participation individuelle au travail commun, collectif.

Mais nous devons surtout concentrer notre attention sur l'éducation de l'esprit collectif dans les campagnes, dans les campagnes kolkhoziennes. Elles passent actuellement par une grande école de collectivisme, elles à qui l'habitude du travail collectif faisait à peu près complètement défaut. Si dans le passé on prononçait parfois les mots « société », « intérêts sociaux » aux réunions de village, il n'y avait pas dans tout cela grand'chose de collectif : les mots « intérêts sociaux », « société » servaient aux koulaks de paravent pour arranger leurs petites affaires.

Avec le passage à la collectivisation, des tâches difficiles se sont posées à la paysannerie : aller à l'encontre de tout le passé, briser sa psychologie, ou plutôt lui donner une orientation diamétralement opposée en passant du travail pour soi au travail pour tous. C'était un processus difficile qui ne put se développer avec succès que grâce à une pression considérable et avec l'aide de l'Etat.

Le passage du travail simple, individuel, au travail collectif, forme plus haute et plus complexe, exige de l'homme des capacités d'organisation bien plus grandes. Et au fur et à mesure que le paysan kolkhozien se dépouille de ses instincts de propriétaire pour acquérir des habitudes collectivistes, son expérience en matière d'organisation s'accroît tandis qu'il applique des méthodes collectives de travail.

Voilà dans quelles conditions doit s'accomplir l'éducation communiste à la campagne.

Il est clair que l'appel pur et simple au travail collectif, l'agitation pure et simple en faveur des avantages qu'il présente par rapport au travail individuel ne suffisent déjà plus. Le propagandiste, l'agitateur, l'éducateur doivent indiquer aux

kolkhoziens les méthodes de travail les plus efficaces ou, du moins, leur donner des exemples concrets d'un travail efficace et analyser les raisons de son efficacité.

Ainsi donc, même une chose aussi compliquée que l'éducation de l'esprit collectif a besoin, pour être le plus efficace, d'être adaptée au travail pratique. En d'autres termes, l'éducation de l'esprit collectif doit se faire concrètement. Lorsqu'il montre les avantages de tel ou tel processus pratique, l'éducateur s'enrichit d'une documentation pratique pour son propre développement théorique. C'est là, disons-le en passant, un exemple concret de l'unité de la théorie et de la pratique.

Tel est le quatrième élément de l'éducation communiste.

VII

La culture est un facteur qui rend fécond tout travail positif. Plus un travail est complexe, plus il est qualifié, et plus il exige que l'on soit cultivé. La culture nous est aussi indispensable que l'air : toute la culture, depuis la plus élémentaire, indispensable à tout homme, jusqu'à ce qu'on appelle la haute culture. On dit en effet : un homme d'une haute culture.

La culture est un indice du degré de développement d'un homme. Et comme un homme développé est toujours l'objet d'une plus grande attention, certains s'attachent à copier les formes extérieures de la culture. En règle générale, on dit d'eux : c'est un geai paré des plumes du paon. Mais à mon avis le raisonnement est faux et nuit au développement de la culture. Bien sûr, dans leur grande masse, les hommes adoptent tout d'abord les formes extérieures. Mais si l'homme s'efforce d'acquérir les formes extérieures de la culture, celles-ci, à leur tour, contribuent à élever son niveau de culture général.

Pourquoi la nécessité d'élever le niveau de culture général se fait-elle tout particulièrement sentir aujourd'hui ? C'est qu'en

vingt-trois ans de régime soviétique, notre économie a réalisé d'énormes progrès. Le niveau technique de la production est infiniment plus élevé ; machines et machines-outils plus complexes exigent de celui qui les manie plus d'attention et plus de soins. Si nous passons en revue une industrie après l'autre, nous entendrons répéter partout : il nous faut des travailleurs plus cultivés qu'autrefois. Et l'on comprend que par suite les exigences aient augmenté dans les divers établissements.

La campagne kolkhozienne, à son tour, présente une demande énorme d'hommes cultivés. Outre la connaissance de leur métier, le conducteur de tracteur ou de moissonneuse-batteuse, le mécanicien, l'agronome, le zootechnicien doivent posséder au moins une culture élémentaire. Prenons d'autres professions, ne fût-ce que celle de palefrenier. Il est relativement facile à un paysan d'être palefrenier quand il n'y a qu'un ou deux chevaux. Mais quand l'écurie en compte vingt ou quarante, il faut avoir une certaine expérience en matière d'organisation et une certaine culture. Il en est de même dans toutes les branches de l'économie kolkhozienne. La culture est indispensable au progrès.

Et puis, il n'est pas superflu de rappeler les besoins de la défense. Dans ce domaine, les exigences en fait de culture augmentent non pas de jour en jour, mais d'heure en heure.

A part tout le reste, la culture c'est la propreté à l'usine et chez soi.

Imaginez-vous, camarades, un ingénieur, un bon ingénieur. Il a beaucoup étudié, c'est un homme instruit ; il est à la tête d'une usine et on le considère comme un travailleur précieux. Mais dans son usine, le diable lui-même ne s'y reconnaîtrait pas ! *(Rires.)* Dans ces conditions, peut-on parler de culture ? ! Si l'ingénieur en question ne se rend pas compte de cet état de choses, c'est que la culture la plus élémentaire lui fait défaut ; c'est qu'il n'a pas vraiment à cœur son usine, sa production.

Je parle ici de la lutte pour la culture dans son acception

la plus large. Elle doit avoir pour objectif, par exemple, que l'eau ne fuie pas du robinet, qu'il n'y ait plus de punaises dans les appartements de Moscou, etc. Les punaises sont une chose intolérable. Une honte ! Mais au lieu de les détruire, les gens se demandent ce que sera l'homme sous le communisme et quelles sont les qualités qui le distingueront ! *(Rires.)* Tandis qu'on pérore sur l'éducation des enfants, l'appartement est devenu un véritable nid à punaises. Qu'est-ce à dire ? Peut-on appeler ces gens-là cultivés ? Non, ce sont des mollassons d'aristocrates, des débris de l'ancienne société russe. *(Rires.)*

* * *

Camarades, j'aurais pu m'arrêter encore sur de nombreuses questions relatives à l'éducation communiste, par exemple sur le rôle du Parti, des syndicats, du Komsomol, des organisations sportives, des établissements d'enseignement supérieur, de l'école, de la littérature, de l'art, du théâtre, du cinéma, de la famille, etc. Mais cela nous aurait entraîné trop loin, et nous aurions perdu de vue l'essentiel, ce qui détermine les tâches et le contenu de l'éducation communiste des travailleurs de l'U.R.S.S. à l'étape actuelle de la lutte de classe.

J'estime que c'est en s'inspirant des principes fondamentaux exposés par moi que doivent envisager l'éducation communiste toutes nos organisations et institutions, et tous ceux qui s'en occupent directement. Ils doivent régler toute question pratique du point de vue du contenu principal et du but essentiel de l'éducation communiste.

Si notre éducation est extérieurement excellente mais si elle est abstraite, c'est-à-dire si elle n'est pas matériellement, concrètement, rattachée à la lutte qui se livre pour assurer le développement ultérieur de l'Etat socialiste et le renforcement de ses positions dans la lutte de classe actuelle, elle ne sera qu'une parodie d'éducation.

Dans la conjoncture internationale si complexe d'aujourd'hui, notre peuple doit faire preuve d'une vigilance particulièrement grande et toujours en éveil, toujours sur le qui-vive,

afin que notre Etat socialiste soit prêt à affronter toutes les surprises, toutes les éventualités. L'effort de toutes nos organisations sociales, de la littérature, de l'art, du cinéma, du théâtre, etc. doit porter là-dessus. C'est ainsi, camarades, que nous nous conformerons réellement à la volonté du Parti, aux directives du camarade Staline et aux recommandations de Lénine concernant l'éducation communiste des masses dans la période historique actuelle. *(Toute la salle debout, applaudit longuement.)*

De l'éducation communiste, Editions Politizdat près le C.C. du P.C.(b) de l'U.R.S.S., 1940.

DISCOURS PRONONCÉ DEVANT LES ÉLÈVES DE HUITIÈME, NEUVIÈME ET DIXIÈME DES ÉCOLES MOYENNES DE L'ARRONDISSEMENT LÉNINE A MOSCOU

LE 17 AVRIL 1941

Camarades,

Bien que je sois souvent en contact avec la jeunesse, il m'est néanmoins difficile de me pénétrer des idées et des sentiments dont vous vivez. Et cela se conçoit, car une cinquantaine d'années ont passé depuis le temps où j'avais votre âge. Au cours de oes années, bien des souvenirs de jeunesse se sont envolés de ma mémoire, et les choses dont je me souviens vous paraîtront évidemment bien vieilles. Si on vous demandait comment vous vous représentez la vie de la jeunesse en ces années-là, vous seriez sans doute bien en peine pour répondre : c'était il y a si longtemps !

Et pourtant j'estime que la vie de la jeunesse d'il y a quarante ou cinquante ans présente, pour vous aussi, un certain intérêt. Sans prétendre la connaître à fond, avec tous ses défauts et toutes ses qualités, je voudrais vous tracer un tableau, même bien pâle, de la façon dont cette jeunesse vivait, de ses idées, des types dont elle se composait, des sentiments qu'elle éprouvait. Et vous parler surtout de la jeunesse ouvrière, parmi laquelle je vivais.

Il est vrai que j'étais aussi lié, plus ou moins étroitement, avec la jeunesse paysanne. Mais que vous dire de la vie de la jeunesse paysanne d'alors ? Je n'y vois rien d'intéressant ni d'instructif. Dans leur masse, jeunes gens et jeunes filles de la campagne étaient accablés par le travail et les soucis domestiques. Bien sûr, la jeunesse ouvrière n'avait pas la vie douce, elle non plus ; mais elle avait pourtant certains avantages, du

seul fait déjà que son horizon était infiniment plus vaste : elle pouvait voir et apprendre davantage. Tandis que la jeunesse paysanne ne voyait rien en dehors de ce qui intéressait son village, et savait fort peu de ce qui se faisait par delà ses barrières. Dès l'âge de 13 ou 15 ans, on l'attelait au travail. A 18-19 ans, la vie du jeune paysan était déjà définitivement tracée : il se mariait, se séparait de son père et faisait son nid comme il pouvait.

Je connaissais peu la jeunesse étudiante, tout en la rencontrant parfois. Mais rencontrer n'est pas encore connaître. Je la voyais en quelque sorte du dehors. Ajoutez à cela que pour moi, c'était une autre classe. Malgré tout, la lutte des étudiants n'était pas sans laisser de traces parmi la masse ouvrière. Avec la sympathie que nous portions à cette lutte, grandissait et s'affermissait notre sympathie pour la jeunesse étudiante.

Donc, quand je parle de la jeunesse d'autrefois, j'ai avant tout en vue la jeunesse ouvrière.

Qu'était la jeunesse ouvrière d'alors ? De quels types se composait-elle ? Qu'est-ce qui l'intéressait ? Quelles étaient les idées dont elle vivait, les pensées qui occupaient son esprit ?

Parmi la jeunesse ouvrière d'alors les types étaient assez divers, sans doute aussi divers que parmi vous.

Premier type. C'étaient ceux qui s'efforçaient par tous les moyens et par toutes les astuces de sortir du milieu ouvrier, de gagner davantage, de s'habiller mieux, d'acquérir un « vernis de culture », surtout dans le costume, d'entrer en relations avec les employés de l'usine, d'épouser leurs filles et, à la première occasion, de décrocher une place dans l'échelle administrative. Ils n'étaient certes pas nombreux parmi la masse de la jeunesse, et n'avaient aucun poids politique.

Autre type. C'étaient les bûcheurs qui étudiaient encore tout en travaillant, ou qui avaient fait des études et gagnaient leur vie de façon indépendante. En somme, ils ne songeaient qu'à bien gagner pour assurer le confort à leur famille et ne se souciaient que de leur bonheur personnel. Travailler et vivre

dans le bien-être, tel était le cadre, jamais dépassé, de leurs préoccupations. Tout en étant beaucoup plus nombreux que les premiers, ils constituaient eux aussi une toute petite minorité.

On rencontrait parfois parmi la jeunesse ouvrière des mouchards et des lèche-bottes. Mais en très petit nombre. On pouvait les compter sur les doigts. Ceux-là s'efforçaient d'améliorer leur situation en se montrant serviles et en mouchardant. Ils étaient en rapport avec les contremaîtres, la police et la direction de l'usine. Les ouvriers ne pouvaient pas les souffrir. Ils étaient toujours l'objet du mépris général ; on ne les ménageait pas, et souvent on les rossait, tout simplement.

Mais le type caractéristique de la grande masse des jeunes ouvriers, c'était le type hostile au régime social et politique d'alors. Et c'est de ce type qu'étaient les vrais combattants révolutionnaires. Dans sa masse, la jeunesse ouvrière a toujours été le solide appui de notre Parti. Elle était en quelque sorte le détachement de combat des ouvriers, et lors des grèves et des protestations elle jouait le rôle le plus actif sous la direction des membres du Parti.

Pourtant, on ne peut dire que dès le début l'opposition de la classe ouvrière fut pleinement consciente. Il n'était pas rare qu'elle se manifestât spontanément, par exemple quand les ouvriers passaient à tabac les mauvais contremaîtres, parasites des patrons, les policiers, etc.

Avec le temps, sous l'influence de la propagande socialiste, des cercles illégaux furent créés parmi la jeunesse ouvrière. Dirigés par des intellectuels marxistes ces cercles étaient fréquentés par ceux qui avaient certaines lueurs de conscience sociale ; la situation de la classe ouvrière, les nombreuses questions de la vie sociale occupaient de plus en plus leurs réflexions. Ils lisaient avec avidité la littérature marxiste, se plongeaient dans la théorie du socialisme scientifique, travaillaient sérieusement à leur instruction, se développaient non seulement au point de vue politique, mais encore au point de vue culturel. Dans ces cercles, de vives discussions s'engageaient entre camarades sur les questions brûlantes de la vie politique

aussi bien que sur les livres lus. Ainsi se formait la conscience de classe, la conscience socialiste des représentants les plus avancés de la jeunesse ouvrière.

Et il faut vous dire que les membres des cercles marxistes illégaux jouissaient de la plus grande autorité non seulement parmi la jeunesse, mais aussi parmi les ouvriers plus âgés. Leur activité avait beau être clandestine, elle était connue d'une grande partie des ouvriers qui les aidaient avec prudence à mener à bien telle ou telle entreprise révolutionnaire.

Extérieurement, nous ne nous distinguions guère des autres ouvriers. Comme nos jeunes camarades, nous fréquentions les cafés et les bistrots, et parfois même, rentrant tard du travail, nous nous glissions dans quelque verger, non par envie irrésistible de manger des pommes, mais par pure espièglerie et pour montrer que nous n'avions pas peur. Dans un jardin situé près de l'usine Poutilov, — je m'en souviens comme d'hier — il y avait un gardien dont le fusil était chargé de sel. Comment ne pas y pénétrer si on risquait, en tout et pour tout, de recevoir une charge de sel ! *(Rires.)*

Nous fréquentions les soirées organisées en commun, nous avions des rendez-vous avec les jeunes filles, nous nous amusions. Et il nous arrivait, quand nous allions au parc, d'en escalader la clôture. *(Rires.)* N'allez pas croire que nous n'avions pas les 10 copecks nécessaires pour payer l'entrée. Nous avions de l'argent, nous gagnions notre vie, nous pouvions payer 10 copecks. Mais escalader la clôture, c'était courir un certain risque : le risque de se faire attraper et d'être chassé du parc « en triomphe ». Alors, comment ne pas le faire ? *(Rires.)* Nous escaladions les clôtures et nous faisions la cour aux jeunes filles. Tout comme vous aujourd'hui, sans doute. J'ignore évidemment comment vous vous y prenez, mais je crois que tout se passe comme il y a 40 ou 50 ans. Et que sous ce rapport les choses n'ont guère changé. *(Rires.)*

Ainsi donc, en apparence, nous vivions comme tout le monde. Et si quelqu'un nous avait observés, il n'aurait rien pu remarquer de spécial.

Pourtant, nous nous distinguions des autres jeunes ouvriers. En quoi ? En ceci que chez nous, les préoccupations ordinaires étaient peu à peu refoulées à l'arrière-plan par les préoccupations relatives à l'intérêt général des ouvriers. La fréquentation des cercles illégaux et la lecture des livres révolutionnaires élargissaient notre horizon politique, mettaient dans notre vie un contenu idéologique. Jusque-là, nous avions considéré les cas d'arbitraire criants dont nous étions les témoins à l'usine comme des faits isolés ; maintenant, nous commencions à y voir tout un système d'oppression de la classe ouvrière pratiqué non seulement par la direction de l'usine et les entrepreneurs, mais aussi par l'autocratie.

Extérieurement, rien ne semblait changé : nous fréquentions les jeunes filles, nous avions des rendez-vous, nous dansions aux soirées et, bien entendu, nous flirtions. *(Rires.)* Mais nous avions en tête quelque chose de plus que le « bien-être américain » tel que nous le montraient les romans. Nous songions sans cesse au travail social, et fréquentant les soirées, nous cherchions le moyen de les utiliser dans des buts révolutionnaires.

C'est ainsi que peu à peu et pour ainsi dire insensiblement, nous pénétrions dans une vie qu'éclairait une idée : la plus grande, la plus intéressante des vies ! Et c'est en quoi nous différions des autres jeunes ouvriers avec qui nous étions toujours en contact étroit et sur lesquels nous nous appuyions sans cesse dans notre activité révolutionnaire.

Il va sans dire qu'il nous était beaucoup plus difficile qu'à la jeunesse soviétique d'aujourd'hui, et notamment aux élèves des classes supérieures des écoles moyennes, de nous inspirer dans notre vie de hautes idées. Et cela se conçoit parfaitement.

Tout d'abord, nous ne fréquentions pas les gymnases, l'instruction secondaire n'étant pas à notre portée. Et beaucoup d'entre nous n'avaient même pas eu le bonheur de pouvoir terminer l'école primaire. Par conséquent, à cet égard, vous êtes bien au-dessus de la jeunesse ouvrière d'alors, et pour

cette raison déjà, vous avez plus de possibilités qu'elle n'en avait de vivre une vie consacrée à une idée.

Ensuite, les ouvriers que guidait une idée et dont la conscience de classe avait parlé subissaient toutes sortes de persécutions : ils étaient chassés de l'usine, arrêtés, déportés, etc. C'est dire que nous ne pouvions donner forme à nos idées que dans l'illégalité. Et celui qui voulait alors vivre une vie consciente, se développer politiquement, agir dans l'intérêt de la classe ouvrière et de son peuple et suivre la voie du progrès, n'avait devant lui que cette route étroite, semée de ronces, où seuls quelques-uns pouvaient s'engager. Alors qu'aujourd'hui, si vous avez le même désir, des espaces absolument illimités vous sont ouverts, toutes les conditions nécessaires vous sont offertes, vous n'avez qu'à travailler !

Vous me demanderez peut-être si je ne regrettai pas, à l'époque, d'avoir choisi cette voie ; je vous répondrai que pour un homme qui aspirait à vivre une vie noble, et non cette vie étroite, philistine, dont le seul but est d'assurer son propre bien-être purement petit-bourgeois, pour un homme qui voulait que sa vie soit réellement bonne et intéressante, c'était la seule voie possible. J'ai l'air de ne vous parler que de moi. Mais non, nous étions nombreux, et tout ce que je vous ai dit concerne également des centaines d'autres qui avaient subi le même développement et concevaient la vie comme je la concevais moi-même. J'ai seulement eu de la chance, puisque je suis ici à vous parler, alors que la plupart de ceux qui avaient mon âge sont sans doute morts depuis longtemps.

Ainsi donc, une vie que guide une idée, une vie pleine de préoccupations sociales, toute orientée vers le but fixé est la meilleure, la plus intéressante des vies qui soit sur terre. Et j'en veux citer pour exemple toute la vie du camarade Staline. *(Applaudissements prolongés.)*

Vous me direz peut-être : « Oui, la vie du camarade Staline est en effet le modèle d'une vie noble et animée de hautes idées. Mais nous sommes des hommes ordinaires, et vous nous parlez d'un grand homme, de notre chef. » Mais ne devons-nous pas

apprendre à vivre et à travailler en nous inspirant de nos éducateurs, de nos chefs, de Lénine et de Staline, capables non seulement de comprendre et d'exprimer mieux que tous les autres les besoins du développement social de l'époque, mais encore de les satisfaire mieux que tous et de la façon la plus juste ?

Vivre une vie noble, une vie d'idée, c'est vivre des préoccupations sociales de la classe la plus avancée et la plus progressive de son temps, et à l'heure actuelle, vivre des préoccupations du peuple soviétique, de la patrie socialiste. Si vous vivez de ces préoccupations-là, si toutes vos pensées ont pour but d'élever plus encore votre peuple, d'augmenter plus encore la puissance économique et militaire de votre pays, si vous consacrez tout votre effort à la lutte pour la victoire complète du communisme et si cette grande idée domine votre conscience, je ne doute pas que vous viviez en effet une grande et belle vie.

Camarades, c'est le propre de la jeunesse de tous les temps et de toutes les générations de s'abandonner aux rêveries et à la fantaisie. Ce n'est pas un vice, c'est une qualité précieuse. Aucun homme actif et normal ne peut se passer de fantaisie. Mais chez les jeunes, ce penchant peut être beaucoup plus développé que chez les adultes. Dans le temps, nous avions nous aussi une imagination féconde et variée. Chacun de nous rêvait à sa manière, qui correspondait à son état d'esprit général et au niveau de son développement. Mais bien entendu les limites de notre fantaisie, son « plafond » pour ainsi dire, ne sauraient être comparés aux limites, au « plafond » de la vôtre. Et pourtant, comme vous l'avez vu, de très nombreux représentants de la jeunesse ouvrière d'alors étaient sérieusement pris par des rêves de vie meilleure, plus rationnelle. En cela, je crois que nous vous ressemblions beaucoup.

J'avais, personnellement, beaucoup de fantaisie. Ainsi, quand j'avais une quinzaine d'années je rêvais d'être marin. Je ne travaillais pas encore à l'usine. Pour me préparer à la rude vie du marin, je dormis pendant trois mois à même le plancher.

Je voulais m'endurcir, et j'allais répétant : Un marin ne dort pas dans un lit ! *(Rires.)*

Je crois que vous avez, vous aussi, des fantaisies du même genre. Vous êtes des élèves de 9e et de 10e. Vous avez justement l'âge où l'on est travaillé par l'imagination, où on désire faire quelque chose de grand. Et il est bon qu'il en soit ainsi ! Quels jeunes Soviétiques feriez-vous si vous ne rêviez pas d'une vie grande, si chacun de vous n'aspirait à transporter les montagnes ou à retourner la terre à l'aide du levier d'Archimède ? *(Rires.)*

Mais comme je l'ai déjà dit, il vous est plus facile qu'à nous autrefois de mener la lutte pour une vie plus noble. Si vous me demandez que faire, pratiquement, pour vous engager dans cette voie, je répondrai : pour le moment, tout ce qu'on exige de vous, car vous êtes encore sur les bancs de l'école, c'est que vous posiez en quelque sorte les fondements de cette vie, c'est que vous possédiez à fond trois disciplines inscrites à votre programme. Rien que trois ! Vous voyez que je suis modeste. *(Rires.)*

Avant tout, il faut que vous sachiez bien le russe. J'estime que la connaissance du russe est un facteur extrêmement important dans le développement général de l'homme. Car toutes les sciences que vous pouvez avoir à étudier, surtout si vous faites vos humanités, toutes les sphères de l'activité sociale exigent une bonne connaissance du russe. Et même dans la vie de tous les jours, cette connaissance est indispensable pour exprimer correctement et exactement ses pensées, ses sentiments, ses impressions les plus profondes. Car si on veut communiquer tout cela aux autres, on doit le faire en des propositions correctement construites, au point de vue de la syntaxe aussi bien que de la grammaire.

Vous entendez souvent, je crois, vos camarades qui disent : « Je comprends la matière et je la connais bien, mais je n'arrive pas à l'exposer. » *(Rires.)* Et pourquoi n'arrivent-ils pas à l'exposer ? Mais parce qu'ils ne possèdent pas leur langue maternelle ! Figurez-vous un jeune homme écrivant une lettre

à sa bonne amie. Admettez que cela se passe il y a cinquante ans. Voici ce qu'il écrit: « Ma chérie, je t'aime infiniment. *(Rires.)* Mes sentiments sont si vastes que je n'arrive pas à les exprimer. Je ne trouve pas les mots. » *(Rires.)* Bien entendu, une jeune fille simple et naïve dira : « Comme c'est beau ! » *(Rires.)* Mais si la jeune fille n'est pas simple et naïve, si au contraire elle est instruite ? Je suis convaincu qu'elle dira : « Pauvre garçon, ta tête est bien petite ! » *(Rires, applaudissements.)*

L'étude de la langue maternelle est très importante. Les plus hautes réalisations de l'esprit humain, les connaissances les plus profondes et les sentiments les plus vifs resteront inconnus, s'ils ne sont pas clairement et exactement formulés à l'aide de mots. Le langage est un instrument qui sert à exprimer la pensée. Et la pensée ne devient pensée que lorsqu'elle est exprimée par des mots, quand elle s'extériorise au moyen du langage, quand elle est, comme diraient les philosophes, rendue médiate et objectivée pour autrui. C'est pourquoi je dis que la connaissance de la langue maternelle est essentielle pour vos travaux ultérieurs.

La deuxième matière qui vous est, selon moi, absolument nécessaire, ce sont les mathématiques.

Pourquoi mettre ainsi les mathématiques en avant ? Pourquoi les considérer comme une science tellement importante, précisément dans les conditions actuelles et précisément pour vous, pour la jeunesse soviétique qui fréquente les écoles ?

Premièrement, les mathématiques disciplinent l'esprit, l'habituent au raisonnement logique. Ce n'est pas pour rien qu'on dit que les mathématiques sont la gymnastique de l'esprit. Vous devez avoir la tête pleine de pensées, pleine à se rompre *(rires)*, mais ces pensées, il faut les ordonner, les discipliner, les canaliser, si je puis m'exprimer ainsi, pour un travail utile. Et les mathématiques vous y aideront. Mais cet argument concerne surtout les hommes de science et je ne crois pas qu'il puisse vous inciter fortement à étudier les mathématiques.

Deuxièmement, et cela vous touchera peut-être davantage,

le champ d'application des mathématiques est énorme. Quelle que soit la science que vous étudierez, quel que soit l'Institut où vous entrerez, quel que soit le domaine où vous travaillerez, si vous voulez y laisser une trace, la connaissance des mathématiques est partout nécessaire. Qui d'entre vous ne rêve pas aujourd'hui de devenir marin, aviateur, artilleur, ouvrier qualifié dans telle ou telle industrie, constructeur, métallurgiste, ajusteur, tourneur, etc., agronome, éleveur, horticulteur expérimenté, etc., ingénieur des chemins de fer, mécanicien de locomotive, employé de commerce, etc. ? Mais toutes ces professions exigent une bonne connaissance des mathématiques. Donc, si vous voulez participer à une vie vraiment grande, étudiez les mathématiques tandis que vous en avez la possibilité. Elles vous seront plus tard d'un grand secours dans tout votre travail.

Un exemple. Un des plus grands oculistes de Moscou m'a dit qu'un oculiste qui connaît mal la physique est un mauvais oculiste. Je ne lui ai pas demandé quel domaine de la physique il avait en vue, mais ce devait être l'optique. Or, l'optique se compose presque exclusivement de formules mathématiques. Ai-je raison ? Oui, ou à peu près. *(Rires.)* Vous voyez donc que les mathématiques seront également nécessaires à ceux d'entre vous qui étudieront la médecine.

La troisième discipline que je considère comme extrêmement importante, c'est... mais je crains de vous étonner beaucoup, et qui sait, vous ne serez peut-être pas tout à fait d'accord avec moi ? Il faut pourtant que je vous le dise. Si je ne réussis pas à vous convaincre tout à fait, j'essaierai du moins de vous faire réfléchir à l'importance de cette discipline. Et si après cela votre pensée travaille dans ce sens, j'estime que j'aurai atteint mon but. Quelle est donc cette discipline ? C'est la culture physique. *(Rires, applaudissements.)* Je vois que certains se réjouissent, et c'est sans doute parce que je n'ai pas nommé d'autre discipline exigeant un grand effort mental.

Pourquoi placer la culture physique sur le même rang que

le russe et les mathématiques ? Pourquoi la considérer comme une des matières essentielles d'enseignement et d'éducation ?

Tout d'abord parce que je veux que vous soyez tous des citoyens soviétiques bien portants. Si nos écoles forment des gens aux nerfs détraqués et à l'estomac malade *(rires)*, ayant besoin d'aller se soigner tous les ans dans des stations de cure, qu'auront-elles fait de bon ? Il sera bien difficile à ces gens-là d'être heureux dans la vie, car, comment être heureux si l'on n'est pas fort et résistant ? Nous devons préparer une relève solide : des hommes et des femmes bien portants.

Deuxièmement, j'ai nommé la culture physique, parce que je veux que notre jeunesse soit adroite et robuste. Tout le monde ne naît pas fort, adroit et endurant. Il en est qui ont dès leur naissance ce qu'on appelle une santé de fer ; ils résistent aux pires conditions de vie. En parlant d'un homme solide, on dit : il est fort comme un bœuf. Mais ces gens-là sont peu nombreux. Et les autres doivent développer et consolider leur santé. Cela est encore plus vrai en ce qui concerne l'habileté et l'endurance : l'une et l'autre s'acquièrent.

L'exemple de Souvorov montre jusqu'à quel point on peut développer son endurance par l'entraînement. Je vous le cite parce que vous avez sûrement vu le film qui lui a été consacré. Vous vous rappelez ? C'était un enfant si faible que ses parents ne songeaient même pas à le destiner à la vie militaire. Mais il sut si bien s'aguerrir qu'il devint finalement un des hommes les plus solides de son époque et vécut, si ma mémoire est bonne, jusqu'à l'âge de 70 ans. C'est bien ainsi ? Car c'est vous qui devez connaître l'histoire, et non moi. *(Rires.)*

Nous voulons donc que les hommes soviétiques, et avant tout la jeunesse des écoles, soient adroits et résistants comme Souvorov. Et le plus petit succès atteint dans ce domaine doit être considéré comme une grande réalisation de l'Etat soviétique. Je vous recommande de lire *Combats en Finlande.* C'est un très gros livre, en deux volumes. J'ai demandé à un professeur de ma connaissance s'il fallait vous le recommander ; il m'a répondu que non, qu'il était trop gros, que de toute

façon vous ne le liriez pas. Comme c'est un professeur, il vous connaît bien. Il m'a proposé pour vous d'autres ouvrages, également consacrés aux batailles de Finlande, mais beaucoup moins gros. Je vous recommande malgré tout *Combats en Finlande*, persuadé que si vous l'ouvrez vous irez nécessairement jusqu'au bout, tant il est intéressant et instructif.

Et qu'est-ce qui fait l'intérêt de cet ouvrage ? C'est qu'au lieu de donner simplement un aperçu général de la guerre, il est traversé d'un bout à l'autre par l'idée que la guerre moderne exige une connaissance parfaite de l'art militaire, une assimilation profonde de la nouvelle technique de guerre, une extrême tension des forces physiques, un travail prodigieux, de l'endurance et encore de l'endurance, une adresse inouïe, de l'initiative, et la capacité de s'orienter dans les conditions les plus complexes de la bataille. Sans tout cela, impossible de faire la guerre aujourd'hui. Or, vous devez vous préparer avec zèle à remplir votre premier devoir, votre devoir sacré de patriotes soviétiques. Et pour cela, il faut avant tout que vous vous trempiez physiquement, que vous possédiez la santé, l'adresse et l'endurance.

Mais la culture physique vous est encore indispensable pour la vie pratique. Quel bonheur peut éprouver un homme qui souffre d'un ulcère à l'estomac ? *(Rires.)* Si votre santé est bonne, si votre organisme fonctionne normalement, si vous avez bon appétit, si vous ne souffrez pas d'insomnie, etc., — il vous sera bien plus facile de supporter les déboires de la vie. Or, pour être bien portants, pour vous assurer plus de joie, vous devez faire de la culture physique.

Il me semble que dans nos écoles on intellectualise trop les élèves. J'entends par là qu'on les efféminе en quelque sorte, qu'on ne leur apprend pas à apprécier le travail manuel. Je ne puis dire au juste à qui en est la faute, mais le fait est là. Sans doute faut-il y voir, jusqu'à un certain point, l'effet des survivances d'autrefois en ce qui concerne le travail manuel, et peut-être la famille est-elle la première coupable. Mais l'école ne combat point cet effet comme elle devrait le faire ; elle

n'apprend pas assez aux élèves à avoir une attitude communiste vis-à-vis du travail manuel. C'est pourquoi tant d'enfants s'y adonnent à contre-cœur et le considèrent comme quelque chose de honteux et d'humiliant. A mon avis, c'est là une erreur très grave. Chez nous, tout travail est à l'honneur. Il n'existe pas de catégories de travail inférieure et supérieure. Dans notre pays le travail est une affaire de dignité, de gloire, de vaillance et d'héroïsme, qu'il s'agisse du travail du maçon ou du savant, du concierge ou de l'ingénieur, du charpentier ou du peintre, de la porchère ou de l'actrice, du tractoriste ou de l'agronome, du vendeur ou du médecin, etc.

Tout jeune homme soviétique doit apprécier le travail manuel ; il ne doit fuir aucun des travaux les plus simples. Ceux d'entre vous qui auront l'habitude du travail manuel connaîtront mieux la vie ; ceux qui sauront faire, pour eux-mêmes tout au moins, le strict nécessaire : laver et repriser le linge, préparer à manger, tenir une pièce propre, etc., ceux qui connaîtront un métier quelconque, se débrouilleront toujours, soyez-en bien persuadés.

J'ai eu l'occasion de lire le *Traité de l'éducation des enfants* du célèbre philosophe anglais John Locke, qui vivait il y a plus de 250 ans. S'adressant aux classes dominantes d'Angleterre, il leur disait : N'habituez pas vos enfants à dormir dans les lits de plumes ; élevez-les de manière que n'importe quelle couche leur soit bonne. Car en voyage on ne peut traîner sa literie avec soi, — et d'autant moins à la guerre ; si un jeune gentleman s'habitue à dormir sur la dure, il n'aura pas besoin d'apprendre à dormir sur un bon matelas : c'est une chose à laquelle on s'habitue rapidement. John Locke recommandait en outre aux parents d'apprendre à leurs enfants plusieurs métiers, dont un parfaitement. Car, disait-il, cela vient toujours à point et peut être utile même aux gens très instruits lorsqu'ils veulent se reposer d'un travail intellectuel intense. Et cela sera encore bien plus utile si le sort vous joue un mauvais tour.

Comme vous le voyez, à l'époque où grandissait la puissance de l'Angleterre, les idéologues des classes exploiteuses leur

conseillaient d'apprendre à leurs enfants à apprécier le travail manuel, à ne point se dérober aux travaux les plus simples, à se préparer à toutes les conditions de vie. Et cela, pour affermir davantage encore la domination des exploiteurs.

Si les enfants des capitalistes et des landlords anglais prêtaient l'oreille à cette propagande en faveur du travail manuel, s'ils ne dédaignaient pas de se livrer aux travaux les plus simples et s'efforçaient de s'aguerrir afin de mieux supporter toutes les épreuves de la vie, notre jeunesse, la jeunesse soviétique, doit d'autant mieux comprendre combien cela est nécessaire. Mais où et comment pouvez-vous prendre part au travail manuel ? Avant tout à la maison. Et développez en outre de toutes les manières votre endurance et votre adresse.

On nous demande souvent : que sera l'homme communiste de demain ? Je souhaite pour ma part que l'homme soviétique soit bien portant, vigoureux, endurant et implacable envers les ennemis de notre patrie, qu'il sache se battre magnifiquement pour son peuple, pour la victoire complète du communisme. Je n'admets pas l'idée que dans sa masse notre jeunesse ne veuille pas se battre. Cela ne serait pas naturel. Ai-je raison ? (*Des voix* : « C'est vrai, c'est vrai ! ») Je sais bien que les hommes ne sont pas tous les mêmes. Mais je parle de la masse. Donc, il faut que vous deveniez des hommes vigoureux, adroits, résistants, capables de supporter toutes les épreuves et de surmonter toutes les difficultés.

Et maintenant voyez vous-mêmes ce que valent des gens comme ceux dont il a récemment été question dans la *Pravda*, dans l'article intitulé « Jeunes fainéants ». Après un entretien avec Victor N., 18 ans, au kolkhoz « Oguépéou », le correspondant écrit : « Fils de kolkhozien, Victor a terminé ses sept classes depuis deux ans. Et à présent il ne fait rien ; il reste à la maison, où, m'a-t-il déclaré, il « prend des forces ». Comme je lui demandais pourquoi il ne travaille pas au kolkhoz, il a fait la grimace. « Si j'ai terminé sept classes, m'a-t-il répondu, ce n'est pas pour aller travailler au kolkhoz ! C'est bon pour

Andriouchka-le-boiteux ; moi, je me trouverai un travail plus propre : je peux entrer dans un bureau !... »

Quand j'ai lu cet article, je me suis dit que ce Victor N. est un bel ignare, sans compter le reste. S'il ne fait rien depuis deux ans qu'il a terminé ses études, il faut croire qu'à l'école il ne faisait pas grand'chose non plus ; que c'est tout juste s'il passait d'une classe à l'autre et que par conséquent son instruction laisse beaucoup à désirer. Alors, comment peut-il songer à travailler dans un bureau ? Et puis, est-ce que nos kolkhoz n'ont pas besoin de gens instruits ? Et est-il possible aujourd'hui de s'occuper d'agriculture sans connaître les sciences ? Il va sans dire que nous ne pouvons être d'accord avec une telle « philosophie ». C'est une « philosophie » néfaste, qu'il faut combattre énergiquement. Il ne faut pas que de nos écoles sortent des gens de cette espèce. Le peuple soviétique ne peut accepter les fainéants. Nous avons fait la révolution pour renverser les désœuvrés et les parasites, et voilà que grandiraient de nouveaux désœuvrés, de nouveaux parasites ? Non, cela est inadmissible, et ici l'école a sa part de responsabilité.

Camarades, en vous parlant du russe, des mathématiques et de la culture physique, je n'ai point voulu diminuer l'importance des autres matières d'enseignement, et par conséquent, n'allez pas en déduire que vous puissiez les négliger. Si je me suis arrêté à celles-là, c'est uniquement parce que je les considère comme une base qui vous aidera à vous assimiler toutes les autres matières et vous permettra d'accéder à une vie plus grande. Je suis convaincu que si vous possédez parfaitement ces trois matières fondamentales, vous réussirez pleinement dans toutes les autres, car il existe entre elles un lien fort étroit.

Camarades, l'idée essentielle, dans tout ce que je tenais à vous dire, n'est pas nouvelle en soi. Mais j'ai voulu vous rappeler, et jusqu'à un certain point illustrer, la directive du camarade Staline quand il disait à la jeunesse :

> « Pour bâtir, il faut savoir, il faut posséder la science. Et pour savoir, il faut apprendre. Apprendre patiemment, avec persévérance. »

Mais peut-être cette illustration n'est-elle pas tout à fait heureuse : peut-être son opportunité sera-t-elle contestée par ceux qui s'y entendent mieux que moi en matière de pédagogie.

Pour conclure, permettez-moi de vous dire qu'à différentes périodes historiques correspondent différentes tâches progressives à la réalisation desquelles les meilleurs éléments du peuple appliquent leur effort. Ainsi, aux années 40 et 50 du siècle dernier, la tâche progressive essentielle était d'affranchir les paysans du servage. Et nous savons que tous les hommes honnêtes et avancés de l'époque ont lutté, directement ou indirectement, pour la réaliser.

A la fin du siècle passé et au début du XXe siècle, une nouvelle tâche progressive était à l'ordre du jour : il s'agissait alors de renverser le tsarisme et le pouvoir du capital, d'accomplir la révolution prolétarienne et de réorganiser la société sur des bases socialistes.

A l'heure actuelle, la tâche la plus progressive, c'est de renforcer le socialisme et d'édifier le communisme. Son caractère progressif est évident non seulement pour les hommes soviétiques, mais encore pour les travailleurs du monde entier. Pour la réaliser, il faut avant tout renforcer par tous les moyens la puissance économique et militaire du pays des Soviets. Je voudrais que notre jeunesse prenne bien conscience de cette tâche grandiose et en fasse le but de son existence. Ainsi seulement vous remplirez votre vie d'un contenu idéologique profond.

Le marxisme-léninisme est notre arme dans la lutte pour le communisme, pour la réalisation de tous les idéaux communistes. Cette doctrine et sa méthode sont un puissant instrument pour l'activité pratique et scientifique. Et quiconque aspire à une vie plus grande et plus claire doit connaître à fond le marxisme-léninisme. Or notre jeunesse ne peut manquer d'aspirer à cette vie.

Le camarade Staline a dit :

« Les jeunes, c'est notre avenir, notre espoir, camarades. Les jeunes doivent nous remplacer, nous, les vieux. Ils

doivent porter notre drapeau jusqu'à la victoire finale... Il est vrai qu'ils manquent de savoir. Mais le savoir est chose qui s'acquiert. Qui ne l'a pas aujourd'hui l'aura demain. C'est pourquoi la tâche est d'étudier et d'étudier encore le léninisme. »

Camarades, vous êtes aujourd'hui dans une période de devenir. J'ignore si vous comprenez ce terme trop philosophique. Autrement dit, vous vous trouvez en cette période de développement où les jeunes gens que vous êtes, en qui dominent la fantaisie, l'audace, une bravoure effrénée, deviennent des hommes mûrs. Mais vous n'êtes pas encore devenus des hommes mûrs, vous n'avez pas définitivement choisi votre voie. Vous ne faites que l'entrevoir. Il y a cinquante ans, il nous était plus facile de nous décider, parce que nous n'avions devant nous qu'un sentier étroit. Et ceux qui bronchaient, roulaient infailliblement dans le marais du philistinisme. Mais aujourd'hui un nombre infini de chemins pratiques vous sont ouverts. Et vous êtes en train de choisir. Avec le temps, vous deviendrez marins, cheminots, artilleurs, tankistes, aviateurs, ingénieurs, ajusteurs, tourneurs, constructeurs, savants, artistes, médecins, en un mot vous deviendrez des travailleurs des différentes branches du travail manuel et intellectuel.

Et je voudrais qu'en cette période de devenir, domine en vous, comme elle dominait en nous il y a 50 ans, l'aspiration à une activité sociale consciente ; je voudrais que servir le grand peuple soviétique et mener jusqu'au bout l'œuvre de Lénine et de Staline deviennent le but de votre existence. Si vous poursuivez fermement ce but, si vous arrivez à lui subordonner tout le reste, je suis certain, camarades, que le bonheur et la joie de la vie vous seront assurés. *(Vifs applaudissements. Tous se lèvent.)*

Revue *Sména*, n° 6, 1941.

TOUT POUR LA VICTOIRE !

TIRÉ DU DISCOURS PRONONCÉ DEVANT LES CADRES DU KOMSOMOL DE KOUIBYCHEV-VILLE

LE 12 NOVEMBRE 1941

Camarades,

Dans le passé l'Union soviétique a connu bien des vicissitudes, et la vieille génération a traversé de dures épreuves qui ont exigé d'elle maints efforts et maints sacrifices. Sa vie a été riche d'exploits. Ces exploits, pourquoi les a-t-elle accomplis ? Pour l'avenir, pour vous. Je caressais l'espoir que l'actuelle génération des komsomols, objet de l'affection du peuple, grandirait dans une atmosphère de calme relatif en s'assimilant le savoir et l'expérience.

Mais voici votre génération soumise à des épreuves non moins pénibles, je dirai même plus cruelles encore. La guerre mûrit d'emblée la jeunesse. Le komsomol dont l'existence était encore tissée de joies fugitives, de beaux rêves d'avenir et d'amour, qui jouissait de tous les charmes de la vie, se transforme rapidement en un adulte ; il sent que la guerre a mis un terme à tout cela, que cette période, la meilleure de la vie, est révolue.

Je veux vous citer un fait tout ordinaire. Je le trouve relaté dans la *Krasnaïa Zvezda* où le reporter-photographe Loskoutov nous raconte l'histoire d'un groupe dont il faisait partie ainsi qu'un opérateur de cinéma, et qui s'est glissé à l'arrière de l'ennemi pour se rendre chez les partisans.

« Notre guide, écrit-il, devint le chef du groupe. Un chef bien jeune : 20 ans à peine, mais qui avait déjà passé par bien des épreuves et avait beaucoup appris. Nous l'avons tout de suite aimé, ce komsomol hardi et tenace. Il

s'appelait Serguéï Zaïtsev, mais nous l'avions surnommé « Zaïtchik » [« Petit lièvre »]. »

Il y a cinq mois, c'était peut-être encore un « Zaïtchik » en effet ; mais aujourd'hui c'est un chef de groupe, mûri par l'expérience de la lutte. Pensez donc : un jeune homme de 20 ans conduit un groupe à cinquante kilomètres à l'arrière de l'ennemi. Il y a cinq mois, ce jeune homme pareil aux autres, était évidemment à cent lieues de penser qu'il serait un jour partisan et guide à l'arrière des Allemands. Il devait surtout songer à flâner, à fixer des rendez-vous, à danser, désirs bien naturels à son âge. Mais ces cinq mois ont fait de lui un combattant, un vengeur du peuple. De la jeunesse, il a gardé une bravoure prête à tous les sacrifices et la volonté de lutter. Mais c'est déjà un combattant expérimenté, mûri par la vie, auquel des adultes se confient dans les circonstances les plus critiques.

Vous voyez avec quelle rapidité les jeunes gens deviennent aujourd'hui des hommes, des combattants. En temps de paix, il aurait fallu pour cela des années. Mais déjà la jeunesse est révolue pour les komsomols qui sont au front : ils se sont transformés en combattants. Beaucoup d'entre vous ont des frères en première ligne : s'ils sont venus en permission ou si vous les avez revus en d'autres circonstances, ne leur avez-vous pas dit : « Comme tu as changé ! Quand tu es parti, tu étais encore un gosse, et te voilà devenu un homme ! »

Mais outre ce changement extérieur, il y a aussi les transformations intérieures profondes. Il est certain que la masse des komsomols est aujourd'hui occupée aux durs travaux de la guerre. Beaucoup sont déjà au front — et s'ils n'y sont point, ils travaillent à la production, où c'est encore le front. Ainsi les komsomols de Moscou qui travaillent à la production sont fréquemment en butte aux attaques de l'aviation ennemie, et il faut avoir du cran pour continuer malgré tout à travailler en restant absolument maître de soi et en fournissant le rendement maximum.

Pour ceux de Léningrad le front est plus près encore. Là, le komsomol est constamment au front, qu'il travaille à l'usine

ou défende sa ville les armes à la main. Ainsi le jeune prolétaire de Moscou et le jeune prolétaire de Léningrad ont mûri tous les deux, sont devenus des combattants.

Bien entendu, cette transformation s'effectue également à l'arrière, où elle est sans doute moins rapide.

A l'heure actuelle, une partie du gouvernement se trouve à Kouibychev. Cela impose certains devoirs aux travailleurs et aux komsomols de Kouibychev. Il y a un an, et même cinq mois, Kouibychev était une grande ville, mais une grande ville parmi beaucoup d'autres. Sverdlovsk, Tchkalov, Novossibirsk, etc., n'avaient pas les yeux fixés sur elle, étant, tout comme elle, des centres régionaux. Mais à présent, c'est ici qu'a son siège le Comité central du Komsomol. Ici viennent des komsomols d'autres régions, et naturellement ils regardent, ils s'intéressent à ce que vous faites : comment cela va-t-il à Kouibychev ? Ils espèrent voir quelque chose, trouver un exemple à suivre.

Quelle est à présent la principale tâche des komsomols ? Elle me semble parfaitement claire : c'est de participer à la guerre. La guerre est aujourd'hui le fait essentiel, le fait décisif de la vie. A l'heure actuelle rien n'est plus important que de battre l'ennemi. Tout doit être subordonné au but essentiel, qui est la victoire.

On peut participer à la guerre directement ; on peut aussi y participer en travaillant dans l'industrie, dans les différents établissements militaires et de l'arrière. Mais il est probable que la plupart d'entre vous, s'ils n'y participent pas directement aujourd'hui, y participeront directement demain ou après-demain. Or, c'est une guerre cruelle. Nous avons affaire à un ennemi dont on ne pourra venir à bout qu'au prix des plus grands efforts.

C'est pourquoi le Komsomol a pour tâche de préparer ses membres à la guerre, de les préparer à prendre dans cette guerre une part effective. Je pense que, politiquement, chacun d'entre vous comprend fort bien et se rend parfaitement compte que notre guerre est une guerre juste. Mais il doit se préparer

moralement à la guerre. Il faut que d'avance il apprenne à s'habituer aux conditions du front.

Il faut bien se mettre en tête que la guerre n'est pas un jeu, mais une très dure épreuve. Il est tout naturel qu'en un si court espace de temps la guerre fasse d'un jeune homme sans expérience un adulte, un combattant. Car à la guerre l'homme éprouve en un ou en quelques mois ce qu'en temps de paix il n'aurait pas éprouvé en dix ans, et au cours d'une seule bataille plus peut-être qu'il n'aurait éprouvé durant la moitié de son existence. Il faut y être préparé. L'organisation du Komsomol, ses membres, doivent se préparer et préparer toute la jeunesse à prendre part à la guerre, se tremper intérieurement, pour que toute l'horreur de la guerre, toute la perfidie de l'ennemi ne puissent les briser.

Qu'entend-on par se préparer à la guerre ? Il faut s'y préparer concrètement. La guerre moderne met en œuvre une énorme quantité de moyens techniques les plus divers. Il faut apprendre non seulement à les utiliser pour vaincre l'ennemi, mais encore à se préserver pour pouvoir continuer à combattre.

Prenant congé d'une division qui partait pour le front, le camarade Vorochilov disait aux soldats : « Apprenez à vous terrer rapidement. » Le maréchal s'adressait à des troupes régulières, à des soldats instruits, connaissant bien leur affaire, mais qui n'avaient jamais été au front : n'épargnez pas vos peines lorsqu'il s'agit de creuser des tranchées, jouez de la pelle ; la pelle, c'est le salut du soldat en temps de guerre ; apprenez à vous terrer rapidement.

J'estime que si un maréchal donne ce conseil à une division régulière qui part pour le front, à plus forte raison devez-vous, komsomols, en faire votre profit ; apprenez à manier la pelle. Il faut que chacun de vous, futur combattant, puisse, après avoir creusé le sol pendant une heure, se terrer jusqu'à la poitrine, et au bout de deux heures s'abriter entièrement dans la tranchée. Voilà donc une tâche concrète : apprendre à vous terrer. Si j'étais le secrétaire de votre organisation, je vous obligerais chaque jour à creuser la terre gelée pendant à peu

près deux heures, pour voir un peu avec quelle rapidité vous arrivez à vous terrer. *(Rires.)* Vous seriez nombreux, j'imagine, à m'en vouloir intérieurement, à qualifier tout cela d'arbitraire, à croire que c'est du temps pérdu. *(Rires.)* Et ceux qui ensuite n'iraient pas au front resteraient peut-être sur cet avis. Mais ceux qui iraient au front, par contre, m'en seraient reconnaissants : « Heureusement qu'on nous a entraînés ! Maintenant c'est un jeu pour moi de creuser une tranchée. »

C'est Napoléon, je crois, qui a dit que chacun de ses soldats avait dans sa giberne le bâton de maréchal. Cela, c'était sous Napoléon. En Union soviétique il n'y a point de castes conférant des privilèges pour l'attribution des postes et des grades. Chez nous, c'est uniquement une question de valeur personnelle. Beaucoup d'entre vous seront sans doute officiers ou instructeurs politiques. Beaucoup peut-être commanderont de grandes unités, et peut-être aussi, qui sait ? — deviendront des maréchaux. Se pourrait-il qu'il n'y ait point parmi vous un seul maréchal en herbe ? *(Rires.)* Et pourquoi n'y en aurait-il pas ? Donc, camarades, il vous faut étudier à fond l'art militaire, la théorie militaire. Qu'importe que vous deviez, au début, servir comme simple soldat ? Il vaut mieux être théoriquement préparé, cela vous servira un jour. Quand j'étais jeune, je faisais des rêves, moi aussi. Je me disais : peut-être serai-je député d'un Parlement ouvrier ? Voilà à quoi je rêvais, tout en sachant bien que je devrais d'abord faire connaissance avec la prison. *(Rires.)* Chez un être de 15 à 18 ans, le rêve devance toujours la réalité. Et c'est très bien. Ainsi donc, vous devez être prêts à occuper dans l'armée des postes de commandement ; en d'autres termes, étudiez dès à présent l'art militaire sous toutes ses formes. C'est pour nous l'essentiel aujourd'hui.

A cette réunion, un secrétaire de comité de rayon du Komsomol s'est plaint que beaucoup de komsomols de son organisation ne suivent pas les cours d'instruction militaire. Je ne le comprends pas. Car, dans ce cas-là, c'est le secrétaire lui-même qu'on pourrait bien faire passer en justice. *(Rires.)* L'ins-

truction militaire est une obligation et non une occupation volontaire. Qui donc peut s'y refuser ? Si j'étais secrétaire d'un comité de rayon du Komsomol, je vous assure que tous les komsomols de mon organisation suivraient les cours d'instruction militaire.

Parfois les présidents des soviets ruraux ou les présidents de kolkhoz se voient obligés d'employer des kolkhoziens à la réfection des routes. Tant qu'ils réparent la route, les kolkhoziens pestent contre le président, mais dès qu'elle est remise en état et qu'eux-mêmes roulent dessus, ils ne cessent de répéter : « Heureusement qu'elle est refaite, heureusement qu'on nous a obligés à la refaire ! » *(Rires.)* Des komsomols aussi il faut exiger qu'ils fassent ce qui doit être fait. Sinon que verrons-nous ? Qu'arrivera-t-il si aujourd'hui un komsomol et demain un autre manquent l'exercice, s'il en est qui se demandent : y aller ou ne pas y aller ? Non, ce n'est pas ainsi que l'on doit s'acquitter de ses obligations vis-à-vis de l'Etat ! Or, l'instruction militaire est une obligation que l'Etat vous impose et il ne peut être question ici de vouloir ou de ne pas vouloir.

Autre chose est que le Komsomol se montre l'animateur de l'instruction militaire des jeunes. Pour cela, on exige de lui davantage. Il faut alors que les komsomols étudient sérieusement les choses de la guerre et soient un exemple pour les autres, il faut qu'ici les jeunes devancent leurs aînés. Bien entendu, c'est plus difficile. Mais j'estime que c'est parfaitement possible. Car il y a la discipline du Komsomol. Sachez en tirer parti.

Il importe au plus haut point que physiquement aussi vous vous prépariez à la guerre. Chez nous, les jeunes ne vivaient pas mal ; nous les gâtions même un peu. Je suis loin de le regretter. Mais l'heure est venue où l'on doit faire preuve d'un moral élevé, certes, mais aussi d'endurance physique. J'estime que l'organisation du Komsomol doit rendre ses membres physiquement endurants. Dans la région de Kouibychev, les conditions naturelles s'y prêtent. Par un temps comme celui d'aujourd'hui, on peut très bien s'endurcir. Un exemple : on part

le samedi pour une marche qui durera jusqu'au dimanche soir en emportant en tout et pour tout deux biscuits, voire un seul. C'est là un moyen de s'endurcir.

Nous devons vaincre et nous vaincrons. Mais la victoire ne tombera pas du ciel. Il faut la conquérir, la conquérir de haute lutte. Endurcissez-vous dès à présent, avant d'être envoyés au front. Si ce n'est pas précisément agréable aujourd'hui, au front, par contre, vous serez heureux d'être passés par cette école. Certes il y aurait encore bien des choses à ajouter sur la préparation militaire. Mais je voulais simplement vous dire dans quel sens elle doit s'effectuer. Il faut que vous possédiez à fond les connaissances militaires ; vous y êtes tenus en tant que komsomols. Ou bien alors vous ne pouvez pas porter ce nom. Nos combattants sont pour la plupart des sans-parti. Mais que d'exemples d'un héroïsme sans bornes ne donnent-ils pas en défendant notre pays !

Et maintenant, quelques mots de la production. Vous savez que sans elle, la guerre est impossible. La région de Kouibychev compte un grand nombre d'usines importantes, ce n'est pas moi qui vous l'apprends. A l'usine également, le komsomol doit être un initiateur. Travaillez donc en tendant toutes vos énergies, toutes vos facultés.

J'ai entendu avec plaisir le camarade de l'école professionnelle. Il s'est arrêté sur les aspects négatifs du travail de son école, il ne s'est pas vanté, il a montré les défauts pour y remédier, et cela m'a plu.

Ainsi donc, camarades komsomols, qui travaillez à l'usine, vous devez posséder votre métier à fond dans le plus bref délai, et faire du bon travail.

Il faut que nous développions au maximum la productivité du travail en nous disant bien que chaque nouvel obus ajoute à la force de nos combattants, de nos komsomols qui sont au front. N'épargnez donc pas vos peines, donnez toujours plus de production de guerre, et de la meilleure qualité.

Camarades, nous aimons tous notre patrie, mais il est parmi nous des contemplateurs, si je puis m'exprimer ainsi. Or,

aujourd'hui les émotions passives ne suffisent pas. En entendant les communiqués du Bureau d'Informations, il en est qui soupirent : « Nous avons encore reculé ! encore une ville de perdue ! » Ils écoutent les communiqués, ils soupirent, mais ils ne remuent pas le petit doigt pour venir en aide au front. Ce patriotisme-là ne vaut pas un rouge liard. Ce qu'il faut, ce n'est pas s'énerver, c'est faire tout ce qu'on peut pour aider le front, pour vaincre le fascisme.

Telles sont les tâches qui à l'heure actuelle incombent au Komsomol. Vous devez faire tout le possible, et même l'impossible, pour assurer notre victoire sur l'ennemi.

Vous vous conformerez ainsi à ces paroles du camarade Staline :

> « Il faut anéantir la puissance militaire des envahisseurs allemands, il faut exterminer jusqu'au dernier tous les envahisseurs allemands qui ont pénétré dans notre Patrie pour l'asservir. »

Je convie donc l'organisation du Komsomol de Kouibychev à s'acquitter, elle aussi, de cette tâche. *(Vifs applaudissements.)*

Komsomolskaïa Pravda,
21 novembre 1941.

EXTRAIT D'UN DISCOURS PRONONCÉ A LA CONFÉRENCE DES SECRÉTAIRES DES ORGANISATIONS RURALES DU KOMSOMOL DE LA RÉGION DE MOSCOU

LE 26 FÉVRIER 1942

Camarades,

Votre conférence a un but bien défini : c'est de tenir conseil sur la meilleure façon de se préparer aux travaux printaniers dans les champs, sur la meilleure façon d'effectuer les semailles de printemps. Cela pose devant les komsomols des tâches très sérieuses. A la campagne, les komsomols sont une grande force. Si cette force est organisée, si les komsomols des kolkhoz réussissent tous ensemble à entraîner derrière eux non seulement la jeunesse, mais aussi les kolkhoziens adultes, des succès indéniables leur seront assurés pour les semailles de printemps.

Bien entendu, le Komsomol ne sera pas seul à s'occuper de préparer et d'effectuer les semailles de printemps. Les organisations du Parti et les organes administratifs s'en occuperont aussi. Mais comme nous attachons une très grande importance au succès de la campagne d'ensemencement, nous voulons que tout le monde se mobilise, le Komsomol y compris.

... Nous sommes en pleine guerre. Je ne me tromperai sûrement pas en affirmant que dans les campagnes chacun désire que les Allemands soient battus.

Mais désirer ne suffit pas et équivaut à ne rien faire. Si on veut que les Allemands soient battus, il faut les battre, non par des paroles, mais par des actes. Pour ce qui est de la région de Moscou, disons-le franchement : si vous voulez travailler vous aussi à assurer la victoire sur l'envahisseur fasciste

allemand, vous devez planter le plus de pommes de terre possible.

Bien sûr, il se peut qu'une paysanne vous dise : « Battre l'occupant avec des pommes de terre ? ! » Pareilles réflexions sont possibles. Mais les komsomols doivent faire comprendre aux kolkhoziens que l'immense Armée rouge qui mène la lutte contre l'envahisseur allemand et qui progresse vers l'ouest, doit être bien nourrie, qu'il faut lui fournir tout le nécessaire. Vous comprenez vous-mêmes qu'un soldat à l'armée doit endurer bien des privations, bien des souffrances. Il reste dans la tranchée, jour et nuit, exposé au froid. Pour qu'il ait la force, l'énergie, le désir constant de se battre, pour que son moral soit bon, il faut qu'il mange bien et à sa suffisance. Si l'on vous privait de nourriture deux ou trois jours, et si ensuite on vous proposait de faire de la course ou de jouer au football, chacun de vous dirait : « Il m'est impossible de courir », ou bien : « Je ne suis pas en état de jouer au football. » Il faut donc donner aux combattants une nourriture qui soit copieuse et qui soit bonne. Nous devons fournir en abondance à notre armée tous les produits nécessaires. Nous devons donner à l'armée et à la population le plus de viande possible. Les pommes de terre sont une excellente nourriture pour les porcs, et plus nous nourrirons de porcs, plus l'armée et la population recevront de viande.

En cette année de guerre, les semailles de printemps doivent s'effectuer de façon exemplaire et dans le plus bref délai. Nous devons, en semant bien, poser les bases d'une récolte abondante.

Par conséquent, camarades komsomols, vous devez faire en sorte que les semailles de printemps soient bien effectuées et en premier lieu que le plan soit réalisé et que chaque parcelle de terre libre soit utilisée au maximum. Telle est notre tâche. Et j'ajouterai que cette tâche doit être une loi pour chaque citoyen soviétique. C'est la première tâche, camarades. Mais il en est une deuxième : c'est d'obtenir les plus hautes récoltes, de prendre à la terre tout ce qu'elle peut donner. Voilà pour-

quoi la qualité des travaux de printemps doit assurer le succès de la récolte. Et vous, camarades komsomols, vous devez faire tout ce qui est en votre pouvoir pour que les semailles de printemps s'effectuent de façon modèle et que les bases d'une haute récolte soient ainsi posées. Je ne vous dirai pas comment il faut vous y prendre : vous êtes des kolkhoziens, et vous le savez tout aussi bien que moi.

Vous avez donc deux tâches primordiales à accomplir : la première, c'est de semer le plus possible ; la deuxième, c'est de rentrer une récolte abondante. Vous servirez ainsi la Patrie, camarades, vous viendrez en aide au front, vous participerez de la façon la plus efficace à la lutte contre le fascisme.

Les camarades ont déclaré ici que les komsomols font beaucoup pour préparer les semailles de printemps, qu'ils s'efforcent de bien préparer les kolkhoz aux travaux du printemps. C'est très bien. Tout cela est digne d'éloges, mais il me semble que certains komsomols cherchent à se substituer aux présidents de kolkhoz.

Vous dites : il nous manquait telle et telle chose, nous nous sommes mis en route, nous avons obtenu ceci, nous avons échangé cela. Que faisait donc le président ? Il restait à se chauffer sur son poêle ? Il faut que le président travaille davantage. Votre rôle est d'aider les autres, de les pousser, de les aiguillonner, de ne pas leur donner de cesse, de les piquer comme des abeilles : quand un homme est piqué par une abeille, il se remue !

Mais que voyons-nous ? Vous êtes prêts à faire tout vous-mêmes, tandis que le président se croiserait les bras en disant : Soit, qu'ils travaillent à ma place !

Ne l'oubliez pas, camarades komsomols : il y a deux façons de diriger ou de prendre part à l'organisation, à l'agitation, à la propagande.

L'une, c'est de tout faire soi-même. Il est des komsomols qui font tout : ce sont eux qui s'occupent de la bibliothèque, eux qui convoquent les réunions, eux qui font les rapports, eux qui font de l'agitation pour recruter de nouveaux membres au

kolkhoz, eux qui reçoivent les cotisations. Bref, je le répète, ils sont seuls à tout faire. Ils sont occupés du matin au soir, alors que les autres komsomols qui vivent à côté d'eux ne s'occupent de rien. Cela arrive, et ma foi, les choses ont l'air d'aller pas mal. Pourtant j'estime, camarades, que l'organisateur ne doit pas seulement travailler lui-même, qu'il doit aussi faire travailler les autres, les entraîner par son exemple. Ainsi, imaginez-vous, si vous le pouvez, que je suis komsomol (ce qui hélas n'est plus possible) *(rires)*, et que j'arrive au kolkhoz. Pour rien au monde je ne me mettrais à faire tout moi-même ; au contraire, je voudrais être aidé par les gens de l'endroit, je ferais en sorte que chacun ait sa tâche, sa mission, bref que chacun travaille. Bien mieux, si je remarquais qu'un komsomol fait partie de l'organisation et n'accomplit aucun travail, je l'occuperais le plus possible : aie la bonté de faire ceci, et puis de faire cela. Et je vérifierais souvent ce qu'il fait, comment il travaille.

C'est ainsi seulement que nous pouvons atteindre au succès. Comprenez bien, camarades, que quand on est beaucoup à travailler, quand chacun a sa tâche, quand le travail du Komsomol est réparti entre tous ses membres, cela marche évidemment mieux. Car malgré tout, dix hommes font plus et mieux qu'un seul.

On ne peut grouper la jeunesse en une organisation uniquement sur le terrain idéologique. On n'entre pas toujours au Komsomol par conviction idéologique. Bien entendu, dans sa grande masse, la jeunesse y adhère pour des motifs idéologiques : elle comprend que le Komsomol est le premier et le plus proche auxiliaire du Parti ; mais certains, lorsqu'ils entrent au Komsomol, sont insuffisamment préparés au point de vue idéologique, se représentent de façon confuse le contenu idéologique du travail que l'on attend d'eux. Pour en faire des hommes convaincus qui obéissent à une idée, il faut beaucoup s'occuper d'eux. Il faut que chaque membre du Komsomol s'habitue à voir dans l'organisation du Komsomol une partie de sa vie, de son existence. Et pour cela, il faut que jour après

jour il fasse quelque chose. C'est au cours du travail pratique que l'homme s'éduque, progresse, devient un bon organisateur, élève son niveau idéologique. Voilà pourquoi il faut que chaque komsomol s'adonne au travail pratique, ait toujours quelque chose à faire et réponde de son travail devant l'organisation du Komsomol. C'est seulement si le travail est collectif, unanime, que nous pourrons former de bons organisateurs, de bons travailleurs.

Pourquoi arrive-t-il souvent qu'un kolkhoz prospère tant qu'il a un bon président, et qu'il périclite et devient méconnaissable en l'espace d'un an si, ce bon président parti, on le remplace par un incapable ? Uniquement parce que les kolkhoziens eux-mêmes ne sont pas entraînés à l'activité pratique.

Voilà pourquoi les komsomols, s'ils veulent devenir de vrais organisateurs au kolkhoz, doivent non seulement prendre part à tous les travaux, mais encore être de bons organisateurs, s'intéresser au travail du chef d'équipe, du président du kolkhoz, de chaque kolkhozien, leur venir en aide, encourager les stakhanovistes de la production kolkhozienne, gronder, secouer les paresseux. Il faut qu'au kolkhoz les komsomols exercent une influence sociale et non pas qu'ils soient des administrateurs.

Vous saisissez la différence qu'il y a entre l'action administrative et l'action sociale. Supposons qu'à une réunion ouverte du Komsomol vous avez flétri ceux qui se livrent à la spéculation par exemple : cela aura une portée sociale ; vous leur aurez fait honte parce que profitant de la guerre, ils vendent leurs pommes de terre au marché à des prix exorbitants, vous vous serez efforcés d'exercer sur eux une influence sociale. Certes, on peut aussi agir sur le spéculateur par des mesures administratives, mais je ne parle ici que de l'action sociale, qui joue un grand rôle dans l'éducation de l'homme.

A l'heure actuelle, ce sont surtout des femmes qui travaillent dans les kolkhoz. Votre tâche, camarades komsomols, est d'entraîner toutes les femmes à un travail actif, d'éveiller en elles de hauts sentiments patriotiques, de les stimuler par votre

exemple. Si vous y réussissez, le travail de l'organisation du Komsomol et son influence sur les masses seront très efficaces.

Nous nous sommes déjà entendu avec vous : cette année nous effectuerons les semailles de printemps de façon parfaite, nous poserons les bases pour de hautes récoltes. Mais si vous voulez vraiment vous acquitter de cette tâche, vous devez entraîner au travail le plus de femmes possible ; vous devez expliquer aux kolkhoziennes que du succès des semailles de printemps dépend le ravitaillement de notre Armée rouge et de notre peuple. Je suis sûr que chez nous toutes les femmes sont intéressées à fournir à notre Armée rouge et à notre arrière le plus possible de produits de qualité supérieure. Vous, komsomols, vous devez faire en sorte que toutes les kolkhoziennes travaillent aux champs au moment des semailles. Il faut mesurer le travail des komsomols non seulement à ce qu'ils font eux-mêmes, mais encore au nombre de jeunes, de kolkhoziens, et surtout de femmes qu'ils auront entraînés derrière eux. Il faut bien comprendre que les femmes sont la principale force au kolkhoz, et que si nous obtenons qu'elles travaillent toutes aux champs, si nous savons les animer d'un haut sentiment de patriotisme, elles feront beaucoup.

Je pense que les komsomols seront appuyés par tous les kolkhoziens et toutes les kolkhoziennes s'ils mènent la lutte contre les fainéants avec toute la fougue de la jeunesse. On ne peut tolérer l'oisiveté, surtout en temps de guerre, quand des combats acharnés se déroulent, et que chaque jour des centaines d'hommes meurent sur les champs de bataille pour notre pays, pour notre Etat soviétique. Je pense que nous aurons la sympathie et l'appui du peuple entier si nous châtions sévèrement les fainéants et les parasites.

Aucun homme honnête ne peut se tenir à l'écart de la lutte en ces âpres journées de guerre où le sort de la Patrie se décide sur les champs de bataille. Imaginez-vous un homme qui se moque de tout, ne fait rien et ne veut rien faire. Cet homme est notre ennemi. Les komsomols doivent le clouer au pilori, le démasquer devant tous. Et s'il est incorrigible, le châtier

sévèrement. Telle doit être votre ligne de conduite, camarades komsomols !

Les komsomols ont à accomplir un grand travail responsable. Mais, camarades, si notre vaillante Armée rouge vient à bout d'un adversaire très fort, d'un adversaire qui n'a pas son égal dans le monde, si nos soldats le chassent vers l'ouest, s'ils nettoient le sol soviétique de la vermine fasciste, vous voulez, j'en suis sûr, être dignes de nos combattants : soldats rouges, officiers et travailleurs politiques. Vous ne devez craindre ni les responsabilités ni les difficultés, vous devez venir à bout des tâches qui vous sont posées...

Komsomolskaïa Pravda
du 3 mars 1942.

QUELQUES QUESTIONS RELATIVES AU TRAVAIL DE MASSE DU PARTI

DISCOURS PRONONCÉ A LA CONFÉRENCE DES DIRIGEANTS DES ORGANISATIONS DU PARTI DANS LES ENTREPRISES DE MOSCOU

LE 21 AVRIL 1942

Camarades,

Je n'ai pas l'intention de vous faire un rapport d'orientation, et je n'aborderai que certaines questions du travail de masse du Parti.

Il est beaucoup question du travail de masse du Parti. Tout le monde en parle, mais à y regarder de plus près nous constatons que beaucoup n'en ont point une compréhension suffisamment claire et précise, ne s'en font pas une idée concrète. Dans les conditions si complexes de la guerre actuelle, étant donné surtout que des milliers de nouveaux dirigeants ont été mis à la tête des organisations du Parti dans les entreprises et les institutions, sont devenus propagandistes et agitateurs, nous devons utiliser rationnellement la très riche expérience de notre Parti dans la façon d'envisager et d'effectuer le travail politique parmi les masses.

Qu'est-ce que le travail de masse du Parti ? Que signifient ces mots : être en contact avec les masses ? Car c'est précisément à quoi nous attachons une importance toute particulière dans notre travail politique.

Disons d'abord que le contact avec les masses peut revêtir les formes les plus diverses.

Ainsi, on peut avoir un grand nombre de connaissances, aller en visite l'un chez l'autre ; quand on se fréquente, on apprend tout naturellement certaines choses qui se passent à

l'usine, parmi les ouvriers, au bureau. C'est une manière d'être en contact avec les gens.

Il y a aussi la familiarité avec les ouvriers. Le secrétaire de l'organisation du Parti ou l'organisateur syndical passe dans les ateliers, allonge une tape sur l'épaule des ouvriers, et même les appelle par leur nom. Mais il ne va pas au fond des choses ; il n'attire pas l'attention des ouvriers sur les défauts à éviter. D'un tel secrétaire du Comité du Parti, on dit parfois : « Voyez comme il est près des masses, il tapote l'épaule des ouvriers, les connaît par leur nom. Un chic type ! »

Etre à la remorque des masses, c'est aussi « être en contact » avec elles. Des gens viennent se plaindre de ceci et de cela. Tu approuves, tu te lamentes avec eux. Tu écoutes leur complainte et tu fais chorus : « C'est vrai, il n'y a pas de lumière, il fait froid, le ravitaillement laisse à désirer. » Si quelque chose ne marche pas à l'entreprise ou au bureau, tu vas répétant : « Que le diable emporte les bureaucrates ; dans quelle situation sans issue ils nous ont mis ! » On t'écoute, et il se peut qu'au début cela plaise à certains.

Est-ce un tel contact avec les masses que nous souhaitons, nous, bolchéviks ? Non, bien entendu ! Aller avec les masses là où elles vont, parfois entraînées par les éléments arriérés, c'est faire une politique menchévique. Notre politique bolchévique consiste à guider les masses, non à les tenir en tutelle, mais à les conduire en avant, à la suite de l'avant-garde consciente.

Mais comment conduire les masses ?

Avant de répondre, je vous poserai une autre question : qui peut conduire les masses ? Les communistes ! Le Parti communiste conduit les masses, et pas mal du tout. On peut le prouver par une foule d'exemples. Le premier exemple, c'est la guerre. Malgré les échecs des premiers mois, dus avant tout à la surprise, à l'inattendu de l'agression, on peut affirmer que pas un instant la confiance du peuple dans son gouvernement, et par conséquent dans le Parti, n'a été ébranlée. C'est un fait.

Dirigeants des organisations du Parti qui êtes ici rassemblés, que vous le vouliez ou non, vous êtes sur place les chefs des masses. Comment pourrait-il en être autrement ? Et qu'est-ce qu'un secrétaire de Comité du Parti en qui le peuple ne sent pas un dirigeant politique ? Le secrétaire du Comité du Parti assume les plus graves responsabilités à l'entreprise, au bureau, dans l'arrondissement.

Mais que faut-il au secrétaire d'une organisation du Parti pour exercer une influence effective sur les masses, pour qu'elles prêtent l'oreille à sa voix et qu'elles aient confiance en lui ? Il va sans dire que le dirigeant d'une organisation du Parti, le propagandiste, l'agitateur doit être un homme d'idées, profondément dévoué au Parti communiste ; il doit connaître, du moins dans ses grandes lignes, l'histoire de notre Parti, et comprendre les tâches que celui-ci pose à la classe ouvrière, au peuple. Par le niveau de son développement politique, le dirigeant d'une organisation du Parti, le propagandiste, ne peut être en aucun cas au-dessous des autres ; et il est à souhaiter qu'il ait une certaine instruction générale. Comment le dirigeant d'une organisation du Parti doit-il s'adresser aux masses ?

Premièrement. Ainsi que me l'a enseigné une longue expérience, le dirigeant d'une organisation du Parti ne doit pas avoir de lui-même une trop haute opinion, il doit être exempt d'orgueil. Si en parlant aux ouvriers ou aux simples membres du Parti vous leur donnez à comprendre, ne fût-ce que par un geste, une intonation, une phrase insignifiante et qui pourrait sembler fortuite, que vous vous considérez comme plus intelligent ou plus instruit qu'eux, vous êtes perdu. L'ouvrier, l'homme moyen n'aime pas ceux qui se placent eux-mêmes au-dessus de lui ; il ne les écoutera pas, et le moment venu il le leur rappellera. C'est pourquoi les communistes doivent avant tout être exempts d'orgueil, se garder d'avoir une trop haute opinion d'eux-mêmes, se souvenir de ces paroles prononcées par le camarade Staline à la conférence des stakhanovistes en novembre 1935 :

« Ainsi donc, nous, les dirigeants du Parti et du gouvernement, devons non seulement instruire les ouvriers, mais nous instruire auprès d'eux. Que vous, membres de cette conférence, ayez appris quelque chose des dirigeants de notre gouvernement, ici, à cette conférence, je n'irai pas le nier. Mais on ne peut nier non plus que nous, dirigeants du gouvernement, ayons appris bien des choses de vous, les stakhanovistes, membres de cette conférence. Eh bien, merci de vos leçons, camarades, grand merci ! »

Nous en arrivons donc à ceci, que l'agitateur doit être modeste ; c'est une qualité que doit posséder avant tout celui qui a pour ainsi dire un pouvoir administratif dans le Parti : le secrétaire d'une organisation du Parti. S'il veut se faire aimer des ouvriers, qu'il cultive en lui la modestie, et n'ait pas une trop haute opinion de lui-même. Est-ce vrai, ce que je dis là ? (*Des voix :* « Oui, oui ! ») Qui veut être un dirigeant doit se surveiller.

Deuxièmement. Il ne faut pas qu'un propagandiste, qu'un dirigeant, quand il s'adresse aux masses, leur fasse la leçon. Vous aurez sûrement remarqué vous-mêmes que quand un orateur ne fait que répéter : il faut faire ceci, il faut faire cela, nous devons, nous sommes tenus — on éprouve, en l'écoutant, un sentiment désagréable. Quand j'écris un article et que suivant ma pensée j'en arrive à ce qu'il « faut faire », l'expression me rebute moi-même et je m'attache à trouver une autre rédaction. C'est autre chose quand on exprime sa pensée, une adresse, un appel par la voie du raisonnement, de l'analyse, en démontrant la nécessité de telle ou telle mesure. On peut s'adresser à un auditoire en paraissant lui demander conseil : « Si l'on faisait ainsi, qu'en pensez-vous ? » ; « je crois qu'il vaudrait mieux trancher la question de cette manière » ; « voici comment j'agirais en pareil cas ». Alors, vos paroles seront accueillies tout autrement.

Je parle en l'occurrence des allocutions prononcées devant des assemblées restreintes, aux conférences de production, lors de causeries. Il va sans dire que lorsqu'on s'adresse à plusieurs

milliers de personnes, la forme du discours doit être différente : chaque phrase doit être brève, avoir des contours nets ; il est alors difficile de recourir à la forme de l'entretien. Mais dans votre travail de tous les jours, vous aurez le plus souvent à amener les ouvriers à discuter, à parler, et des formules comme : « Qu'en pensez-vous, qu'en dites-vous ? » conviendront mieux. Il est extrêmement important de secouer son public, de l'inciter à un échange de vues, de le faire parler. Car alors la réunion sera animée, les ouvriers y prendront volontiers la parole, et elle aura incontestablement son utilité. Mais il arrive parfois qu'on est à la réunion comme jadis à la prière : l'orateur d'un côté, l'auditoire de l'autre ; on reste le temps requis, et l'on s'en va.

N'ayez pas peur de vous écarter du plan de votre discours ou de votre entretien. Parlez de la production, ou de la guerre, et si une autre question se présente, à laquelle les gens s'intéressent, c'est tant mieux, ne la négligez pas : quelques-uns se sont secoués et font écho ; désormais tout le monde vous écoutera, et la discussion s'engagera autour des questions que vous voulez.

L'essentiel, c'est de ne jamais esquiver les problèmes brûlants, comme le font assez souvent certains orateurs. Ne le faites jamais, ne refusez pas de répondre, n'escamotez pas la question. Si vous ne pouvez pas répondre tout de suite, dites-le franchement : « La question est intéressante et importante, et j'y répondrais volontiers ; mais je ne me suis pas préparé, je n'y ai pas réfléchi, et je ne sais que vous dire là-dessus. J'y penserai, je consulterai des camarades, et ensuite je vous répondrai. Mais peut-être y a-t-il quelqu'un parmi vous qui pourra nous l'expliquer ? » Voilà comment il faut faire. Mais on aime parfois, chez nous, éviter les questions brûlantes ou y répondre de manière que les gens n'y comprennent rien et n'obtiennent pas une réponse directe, véridique.

Le dirigeant d'une organisation du Parti doit être d'une honnêteté absolue vis-à-vis des autres. Le secrétaire de l'organisation du Parti, c'est l'œil du Parti : je ne sais si vous en avez

bien conscience. C'est pourquoi il faut mettre de côté toute sympathie et toute antipathie personnelles. S'il en est qui, pour telle ou telle raison, ne vous sont pas tout à fait sympathiques, vous devez le dissimuler profondément, pour que nul ne le devine. Et cela ira mal si l'on s'aperçoit que vous n'êtes pas impartial dans vos rapports avec les gens.

Il arrive aussi parfois qu'un homme parle peu et se tient à l'écart, mais travaille bien, tandis qu'un autre travaille assez mal, mais va souvent au Comité du Parti, au Comité syndical, à l'organisation du Komsomol ; partout il se met en avant et on le fait monter. C'est mal. Si le secrétaire du Comité du Parti veut avoir de l'autorité, il doit être irréprochable aux yeux des masses. Cela ne veut pas dire qu'il ne puisse être personnellement en rapports plus étroits avec certaines personnes. Non, bien entendu. Mais dans ses rapports sociaux, il doit être le même pour tous. Il doit dire : « Tu es mon ami, c'est très bien, mais si tu négliges ton travail, si tu t'absentes, si à la production tu ne fais pas ce que tu dois, j'exigerai de toi plus que d'un autre et je te punirai davantage. » Voilà comment doit se comporter le secrétaire d'une organisation du Parti.

Il faut toujours agir de façon que ceux qui vous entourent sentent que vous êtes sincère et honnête. L'hypocrisie n'échappe jamais aux masses ; vous devez donc l'éviter de toutes vos forces. On ne trompe pas les masses, et si elles voient qu'un homme est hypocrite, jamais plus elles ne lui feront confiance.

Si nous développons en nous les qualités que je viens de dire, il nous sera plus facile de travailler.

Et maintenant, comment aborder le travail de masse du Parti, comment l'effectuer, comment poser devant les masses telles et telles questions ? Il faut poser toutes les questions en communiste, tout considérer d'un point de vue communiste.

Ainsi, on souscrit à l'emprunt. Il est clair qu'à l'heure actuelle chacun souscrira pour une somme égale à son salaire d'un mois. Et si j'étais agitateur, je dirais nettement aux ouvriers : « Aujourd'hui, même ceux qui touchent peu souscriront pour leur salaire d'un mois. Car vous savez la situation où se

trouve actuellement notre pays. Nous avons une grande armée, des dépenses énormes, l'Etat a besoin d'argent, et cet argent, il faut le trouver. Ou bien nous nous résoudrons à l'inflation, ou bien nous aiderons l'Etat et lui fournirons de l'argent sous forme d'emprunt. C'est ainsi seulement que nous pourrons faire la guerre, il n'y a pas d'autre issue. » A cela, on peut répondre : « Oui, mais la vie est dure ! » — « Si la vie est dure, si le pain est rationné, c'est parce que c'est la guerre. S'il y avait beaucoup de pain, beaucoup de tissus, de vêtements, de chaussures et d'autres marchandises, nous n'aurions pas besoin d'emprunt, nous ouvririons des magasins, nous les remplirions de marchandises et l'argent coulerait à flots. Si nous vous demandons de souscrire à l'emprunt, c'est que l'argent manque, ainsi que les produits de consommation ; c'est qu'on fabrique des obus, des armements, que les marchandises vont aux besoins de l'armée, aux besoins de la guerre. »

Les marchandises manquent non seulement chez nous, mais encore dans les autres pays, notamment dans les pays fascistes ou que les fascistes allemands ont mis à sac. Vous développerez cette idée que ce n'est pas de notre faute si on nous a attaqués ; il faut expliquer la nature impérialiste de la guerre déclenchée par l'Allemagne hitlérienne, et demander tout net aux ouvriers : « Alors, vous voulez que nous soyons battus ? » Je sais que vous avez peur de prononcer ce mot. Mais moi, j'aurais répété à qui souscrirait mal : « Alors, tu veux que nous soyons battus ? » De deux choses l'une : ou bien nous serons battus, ou bien nous devons faire un effort. Prenez exemple sur ceux de Léningrad : quelles difficultés ils traversent et comme ils tiennent héroïquement ! C'est ainsi qu'il faut poser les questions devant les travailleurs ; c'est ainsi que le Parti les pose.

Parlant devant les ouvriers d'une grande usine, j'ai dit franchement que l'Etat exige que nous consommions moins et que nous produisions plus ; j'ai posé la question sans ambages et j'ai expliqué que ce n'est pas parce que nous voulons que nos ouvriers et nos employés ne mangent pas à leur faim, mais uniquement parce qu'à l'heure actuelle nous avons moins de

marchandises, que les besoins du front sont énormes, et que l'ennemi nous presse. N'ayez pas peur de poser la question de front, pourvu qu'elle soit bien posée, comme doit la poser un membre du Parti.

Si on sait à l'usine que vous n'aimez pas l'hypocrisie, que vous ne vous dérobez pas, que vous n'avez pas de vous-même une trop haute opinion, vos paroles pénètreront dans la conscience de chacun. Sinon, on ne vous croira pas et on dira : « Nous te connaissons ; tu nous conseilles une chose et tu en penses une autre ; tu n'agis pas comme tu parles. » On ne vous le dira peut-être pas en face, mais on le dira tout bas, sans aucun doute.

Quelle est à l'heure actuelle la tâche de la propagande et de l'agitation du Parti ? C'est de faire à chaque pas sentir aux masses que le Parti communiste n'a pas d'intérêts à part, qu'il défend les intérêts du prolétariat, du peuple tout entier. Nous traversons précisément une période où la prédominance des intérêts généraux sur les intérêts privés se manifeste avec une netteté et une évidence saisissantes ; où chacun s'en rend compte, même un illettré, même un enfant. Chacun comprend aujourd'hui que les intérêts du peuple doivent passer avant l'intérêt privé ou l'intérêt d'un groupe.

La guerre est cruelle ; les fascistes commettent des atrocités sans nom. Il faut le dire et demander à chacun ce qu'il pense et comment il compte participer à l'œuvre commune. « Voilà ce qu'exige de toi la situation, ce qu'exige le Parti. Si nous battons l'ennemi, tu auras tout ; si nous ne le battons pas, tu es perdu, toi et les autres. Mais pour le battre, il faut que nous jetions dans la guerre toutes nos forces, matérielles et humaines. » Si c'est ainsi qu'on parle devant n'importe quelle assemblée ; si on expose tout cela honnêtement, je gage que 99 %, sinon 100 % des auditeurs reconnaîtront la nécessité d'accepter tous les sacrifices pour écraser l'ennemi. Il se trouvera peut-être un misérable pour être contre : il y a encore des ennemis ; mais ce sont des isolés, des renégats, des débris de l'ancien monde. Nous devons apprendre aux hommes à travailler avec ab-

négation pour le bien de tous. Telle est aujourd'hui la tâche des communistes.

On observe à l'heure actuelle un fait très important : les adhésions au Parti sont plus nombreuses qu'en temps de paix ; plus nombreuses au front qu'à l'arrière, plus nombreuses dans les régions les plus proches du front que dans les régions qui en sont éloignées. (*Des voix :* « C'est vrai ! ») Et pourquoi ? Parce que chacun sent qu'il faut renforcer le Parti. Chacun sait que notre Parti nous dirige, et que seul un Parti fort et puissant peut assurer au peuple la victoire. Et quand un soldat rouge voit que le combat sera dur, il demande à entrer au Parti, car il veut être communiste au moment d'aller se battre. C'est la grande force de notre Parti, de l'Etat soviétique. Les masses savent fort bien que leur voie est aussi celle du Parti.

Dans l'Allemagne fasciste il existe des organisations de masses. Hitler a trompé les masses, il les a écrasées, il les a abaissées, tandis que nous les développons, que nous élevons leur conscience.

On a déclaré ici que les propagandistes et les agitateurs s'attachent à satisfaire les demandes de certains ouvriers et leur viennent en aide. Tant mieux. Je dois dire que lorsqu'on peut aider et qu'on aide les gens, on fait bien, c'est un bon trait de caractère. Et cela réussit mieux aux femmes qu'aux hommes. Mais ici, il faut encore une fois expliquer la relation qui existe entre nos besoins particuliers et nos tâches générales. Un homme demande notre aide ; il faut l'aider, mais en même temps il faut lui dire : « L'organisation du Parti ou le syndicat te viennent en aide, font pour toi ce qu'ils peuvent, mais nous voulons que de ton côté, quand on aura besoin de toi, tu ne restes pas à l'écart, mais que tu travailles avec tous à l'œuvre commune. » Telle doit être notre ligne de conduite, et nous devons nous y tenir dans tout notre travail de masse.

On a parlé ici de la lecture des journaux ; on a dit qu'elle se pratique de manière plutôt ennuyeuse. Il faut reconnaître que souvent ce n'est pas une lecture, mais une sorte de tutelle

sur les ouvriers. Il me semble qu'il n'est pas toujours opportun et utile de désigner des lecteurs permanents. Si j'étais secrétaire de l'organisation du Parti d'une usine, voici ce que je ferais : j'irais trouver les ouvriers à l'heure du casse-croûte et je leur demanderais s'il en est qui désirent entendre la lecture des journaux. Il s'en trouverait certainement. Je leur dirais alors : « Et qui veut lire à haute voix ? » Il y en a beaucoup qui peuvent lire le journal ; quelqu'un s'offrirait. J'enverrais néanmoins dans ce groupe d'ouvriers un ouvrier cultivé, ayant une certaine expérience, pour qu'il engage la conversation et aide à expliquer ce qu'on aura lu. Grâce à cette manière de procéder plus naturelle, on se rendra mieux compte de ce qui intéresse les ouvriers. Bien sûr, il faut choisir pour cela un homme cultivé, ayant du tact. Je gage qu'ainsi les lectures seront plus animées et qu'elles auront du succès.

Il y a 40 ans, j'ai moi-même été lecteur. Au cercle illégal que je dirigeais, nous étions une quinzaine. Si je m'étais borné à faire la lecture, ça n'aurait pas marché. La lecture elle-même prenait alors de 15 à 20 minutes, puis venait la discussion. Je demandais : « Eh bien, avez-vous compris telle ou telle chose ? » — « Non, nous n'avons pas compris. » — « Alors, voyons cela de plus près. » La conversation s'engageait ; une heure passait, une heure et demie, même plus. Pendant que je lisais, mes auditeurs étaient attentifs, car ils savaient qu'après la lecture il y aurait la discussion. Vous voyez, camarades, ce n'est pas toujours tout simple d'être agitateur. Et la lecture, c'est presque un travail de propagandiste, qu'il faut organiser de façon intelligente et réfléchie. Si celui qui dirige l'entretien et la lecture ne sait pas intéresser ses auditeurs et si ceux-ci savent que vous l'avez préparé d'avance, comment pourra-t-il être question d'un échange de vues ? Pour eux, ces lectures seront comme une leçon à l'école, comme autrefois le catéchisme.

Dans tout article de journal, on peut trouver un point de départ pour aiguiller l'entretien vers les problèmes de politique générale. Et j'estime qu'il vaut mieux que ce soit un des ouvriers qui lise, ou mieux encore que les ouvriers lisent à tour

de rôle, et que ceux que vous aurez désignés pour se joindre aux groupes les aident à mener l'entretien et leur expliquent ce qui leur paraîtra obscur.

En écoutant les camarades qui ont pris ici la parole, je n'ai pas eu l'impression que vous faisiez preuve d'initiative et que vous vous occupiez des problèmes de la production. Peut-être vous gêniez-vous ?

Quelles sont donc les tâches que nous avons à remplir sur le plan de la production, en dehors des tâches générales que vous connaissez bien ? A mon avis, une des tâches importantes, c'est de recueillir la ferraille. Non pas dans les fabriques et dans les maisons. Mais la région de Moscou est pleine d'éclats d'obus dispersés un peu partout. Pourquoi ne pas charger les komsomols de Moscou de rassembler toute cette ferraille ? Sur les champs et dans les bois de la région de Moscou gisent des avions démolis et quantité d'autres débris métalliques. J'estime qu'on pourrait facilement ramasser 10.000 tonnes de métal pour le moins — et je suis bien modeste ! Cela serait d'une grande utilité. Mais, bien entendu, il faut avant tout faire l'agitation nécessaire ; il faut expliquer aux gars à quel point le pays a besoin de métal, leur expliquer comment rassembler et à qui remettre la ferraille. A vrai dire, il n'y aura guère besoin d'agitation, car tout cela est parfaitement clair. Sachez organiser la chose pratiquement, et tout ira bien.

Je voudrais encore m'arrêter à la question des potagers. Pas un des camarades qui ont pris la parole n'en a parlé ; et pourtant, c'est une question importante. Un agitateur doit non seulement faire de la propagande pour les potagers, mais encore aider à les organiser, veiller à ce qu'on n'envoie pas les gens pour rien dans les potagers collectifs, que chaque journée-travail soit remplie d'un labeur productif régulier. Les dirigeants des organisations du Parti et des syndicats, ainsi que les administrateurs, ont un grand travail d'organisation à effectuer dans ce domaine.

Une chose m'a beaucoup étonné à cette conférence. Dans nos journaux, il est tous les jours question du mouvement sta-

khanoviste ; or, aucun des secrétaires des organisations du Parti ici présents, dont certains ont presque rendu compte de toute leur activité, n'a parlé du mouvement stakhanoviste ; ils l'ont complètement oublié. Et il me semble que ce n'est pas par hasard. Dans les articles consacrés au mouvement stakhanoviste, les journaux ne soulignent pas toujours ce qu'il faudrait souligner. Ils ne parlent que des ouvriers qui accomplissent leur norme à 1.000 ou à 2.000% ; mais ceux-là sont-ils nombreux ? Voilà pourquoi vous n'avez pas parlé du mouvement stakhanoviste. Sans doute dans vos journaux muraux également n'est-il question que de ceux qui font la norme à 1.000% ?

C'est d'ailleurs une question qu'on peut envisager sous deux angles différents. On peut dire en effet : le directeur, l'ingénieur en chef et toute l'administration de votre fabrique ou de votre usine ne comprennent donc rien à rien, puisque pendant si longtemps les ouvriers avaient à remplir des normes qu'un homme raisonnable et honnête pouvait accomplir à 1.000% ? Il est clair que jusqu'ici on travaillait bien mal ou qu'on ne faisait rien ! Si un ouvrier fait dix fois la norme sans aucune innovation et sans l'aide d'appareils nouveaux, il faut traduire en justice le directeur et l'ingénieur en chef, car dans cette usine on dilapide l'argent de l'Etat. J'ai moi-même travaillé 25 ou 27 ans comme tourneur à l'usine, et vous aussi, vous venez des usines, et vous comprenez ce que cela signifie, remplir sa norme à 1.000%.

Ne peut remplir sa norme à 1.000% que celui qui a introduit dans le processus de son travail un perfectionnement, une amélioration technique. Par exemple, si vous cousiez autrefois les boutons à la main, et si maintenant vous les cousez à la machine, il est bien évident que votre production doit augmenter de plusieurs fois. Ou encore : le processus de votre travail a été transformé grâce à une mesure de rationalisation : de nouveau la production monte rapidement. Le mouvement stakhanoviste est inconcevable sans une rationalisation du processus du travail. Mais cela, on n'en parle pas, on ne le montre pas.

Quand on parle de ceux qui accomplissent la norme à 1.000%, il faut dire qu'un tel dans telle usine a fait une bonne proposition pour rationaliser le travail, ce qui a permis d'obtenir tel résultat dans la production. Il est bien plus important de dire comment on est arrivé à tel ou tel résultat que de répéter sans fin les mots « à 1.000% ». Et il faut que chacun à l'usine soit à l'affût de toute innovation, afin qu'elle pénètre aussi dans les autres ateliers. Si le rationalisateur est un ajusteur, un tourneur ou tout autre ouvrier, il faut demander : qu'ont fait pour l'aider les ingénieurs, les constructeurs de l'usine ? Tout cela montre qu'on ne pose pas encore comme on le devrait cette question si importante pour la propagande en faveur de la rationalisation, des innovations, du développement de l'émulation. En faisant paraître sur ceux qui accomplissent la norme à 1.000% des articles de la manière que je viens de dire, on faciliterait beaucoup l'œuvre de rationalisation.

Mais quel est notre plus grand tort ? C'est d'oublier l'ouvrier moyen, ordinaire. Dites-moi : si tous les ouvriers qui actuellement ne font pas la norme se mettaient à la faire, de combien la production serait-elle augmentée ? Répondez, vous qui avez de l'expérience. (*Des voix :* « 10-15-20% ».) Vous voyez ! Si donc nous réussissions à augmenter la productivité du travail de tous les ouvriers, — je répète : de tous les ouvriers, — rien que de 10%, combien cela serait utile, et comme la production industrielle s'en trouverait augmentée ! Mais c'est autrement difficile à obtenir que quelques records. Faire une petite invention, proposer certaines mesures de rationalisation, c'est très important, mais ce n'est pas tout, et ce n'est pas le plus difficile. Ainsi, sur un tour on peut produire à la main 20 écrous, et en se servant d'une machine automatique on peut en produire 5.000. Mais ce n'est pas cela qui est décisif.

Le mouvement stakhanoviste implique une amélioration des méthodes de travail, la simplification du travail par l'introduction de perfectionnements. Cette sorte d'innovation ne peut

être le fait du grand nombre ; là, beaucoup dépend de chacun, de ses facultés individuelles, de son ingéniosité. Il faut néanmoins stimuler et développer cette forme de l'esprit d'invention, et c'est surtout l'affaire des ingénieurs et des constructeurs d'atelier ; cela entre dans leurs fonctions.

Toutefois, le mouvement stakhanoviste ne doit pas masquer, diminuer le rôle de l'émulation socialiste entre les travailleurs du rang, car cette émulation peut donner beaucoup ; ceux qui décident du succès, à la production, ce sont les hommes moyens, les hommes du rang. Je vous le dirai franchement, camarades, vous négligez trop l'homme du rang. Rappelez-vous plus souvent que relever sa productivité du travail de 10%, c'est faire une grande chose, et que dans ce but, vous devez mener une agitation quotidienne. Il faut attirer là-dessus l'attention des ingénieurs, surtout des ingénieurs membres du Parti, qui sont nombreux dans les grandes villes comme Moscou. Il faut montrer dans la presse le mouvement stakhanoviste tel qu'il doit être. Il faut préconiser les mesures de rationalisation, les faire connaître, et surtout les appliquer dans la production ; mais elles ne doivent pas nous faire oublier combien il importe d'obtenir davantage de l'ouvrier moyen. L'ouvrier moyen augmente la productivité de son travail sans rien changer au processus technique ; il développe l'intensité, la vitesse, l'habileté qu'il met à son travail. Il faudrait réunir ces ouvriers moyens, surtout d'un certain âge, qui travaillent depuis longtemps, et examiner avec eux une bonne fois pour toutes le problème de l'augmentation de la production. Cela aurait une forte influence sur la production totale de l'usine, et l'effet serait considérable.

Je vous conseille instamment d'accorder plus d'attention aux ouvriers moyens, de les mettre en avant, de parler de leur travail dans le journal mural de l'usine. Mettons qu'un ouvrier n'a fourni pendant deux ans que 80-90% de la norme, et s'est mis à donner 100-105% pendant la guerre. Il faut le citer en exemple, il faut montrer comme il travaille. Pourquoi ? Mais parce que des ouvriers comme lui, il y en a des milliers. Vous

louerez donc l'ouvrier moyen en progrès, l'ouvrier du rang qui, de façon régulière, dépasse le plan de 3 à 5%. Vous lui consacrerez un petit article dans le journal mural, vous y collerez son portrait. Et alors, l'ouvrier qui travaille à côté de lui se dira : « Est-ce que je vaux moins que lui ? Je peux bien, moi aussi, donner 3 ou 5% de plus, et j'aurai moi aussi mon portrait dans le journal. »

De cette manière l'émulation progressera dans les masses parce qu'elle sera accessible à tous. Et cela sera réellement d'une grande aide à la production. Souvent, on appelle cela mouvement stakhanoviste, mais au fond, c'est la véritable émulation socialiste, c'est le travail de choc, qu'on ne doit jamais négliger, qu'il faut au contraire savoir utiliser. Je voudrais beaucoup que pour votre part, vous en tiriez parti et que vous le développiez. Il faut voir les choses d'un œil réaliste ; nous n'avons pas besoin de tam-tam ; nous voulons ce qui est pour nous d'une utilité réelle ; autrement dit, relever la norme moyenne de la production.

On a parlé ici du travail à effectuer parmi les nouveaux ouvriers. C'est un travail très important et très difficile. Où est ici la difficulté ?

Avant tout, quand un ouvrier arrive pour la première fois à l'usine — à présent ce sont surtout des femmes qui viennent à la production — il est tout d'abord effarouché, et même un peu effrayé par ce milieu auquel il n'est pas habitué. Et ce n'est qu'après avoir travaillé six mois environ qu'il commence à aimer son usine. Ce fut ainsi pour moi, je m'en souviens. A l'usine, il y a la discipline ; et chez nous, on est habitué à la plus entière liberté, surtout quand on est jeune. Il faut aider les nouveaux ouvriers à s'intégrer à la production, à s'habituer à la discipline et à la règle de l'usine et, d'autre part, il faut expliquer, il faut faire comprendre, que si les premiers temps sont durs, on n'en finit pas moins par aimer son usine et par ne plus pouvoir la quitter. On doit tout faire pour que les nouveaux venus aiment leur travail à l'usine, qu'au plus vite ils apprennent leur métier et élèvent leur valeur professionnelle.

C'est pourquoi je considère qu'il est essentiel que l'on apporte une aide technique aux jeunes ouvriers travaillant à la production, et que les organisations du Parti et des syndicats leur accordent l'attention requise, afin de les entraîner, de les intégrer à la vie quotidienne du collectif. Il est très important de connaître les hommes, de savoir quel contingent est venu à l'usine, et d'organiser son travail en conséquence.

Nous disposons à l'heure actuelle d'un argument exceptionnellement convaincant : la guerre. Il faut expliquer à la jeunesse qui arrive à l'usine qu'elle n'est pas venue pour jouer, pour s'amuser, mais pour prendre sa place sur un véritable front de combat, qui est presque comme l'autre. C'est un de nos arguments les plus puissants. Non seulement le Komsomol, mais encore les organisations du Parti auront à travailler avec les nouveaux contingents de jeunes ouvriers dans les entreprises.

Dans les conditions difficiles d'aujourd'hui beaucoup dépendra des nouveaux cadres ouvriers, des femmes, de la jeunesse. Il faut leur enseigner la discipline, leur faire prendre conscience des intérêts communs du prolétariat. Le Parti doit mener parmi eux un travail de masse jour après jour et avec intelligence ; mais il ne faut pas agir sur eux uniquement par des objurgations, il faut aussi les intéresser et les entraîner au travail social.

C'est là, à proprement parler, tout ce que j'avais à vous dire. Permettez-moi de souhaiter que notre entretien vous apporte une certaine aide, aussi modeste soit-elle, dans votre travail. *(Applaudissements prolongés.)*

Revue *Partiinoïé stroïtelstvo*, n° 8, 1942.

QUELQUES QUESTIONS D'AGITATION ET DE PROPAGANDE

DISCOURS PRONONCÉ A LA CONFÉRENCE DES SECRÉTAIRES A LA PROPAGANDE DES COMITÉS RÉGIONAUX DU KOMSOMOL

LE 28 SEPTEMBRE 1942

Camarades,

Je n'aborderai pas les questions d'organisation en vous parlant du travail du Komsomol — cela, c'est votre affaire, c'est à vous de voir quelle forme de travail vous convient le mieux. Quant à moi, je traiterai des formes que doivent aujourd'hui revêtir l'agitation et la propagande.

Je considère les komsomols un peu autrement qu'avant la guerre, car alors, je voyais en eux une jeunesse sans expérience, désireuse de s'amuser, de se distraire, et n'ayant pas grande envie de s'embarrasser de questions trop savantes ; une jeunesse qui devait se développer et se fortifier physiquement pour atteindre la maturité et pour que la vieillesse vînt le plus tard possible.

Mais la guerre a éclaté. Il est clair qu'aujourd'hui les komsomols, comme tout le monde d'ailleurs, acquièrent beaucoup plus rapidement l'expérience de la vie. Par conséquent, nos komsomols sont certainement beaucoup plus mûrs que la jeunesse communiste des autres pays, et leur maturité augmente leur âge. En effet, aujourd'hui des gars de 17 ans doivent déjà se préparer à entrer à l'armée. Je dis bien : se préparer. Quand seront-ils appelés sous les drapeaux ? c'est une autre question ; mais déjà ils pensent au jour où ils feront partie de l'Armée rouge.

Et toute l'atmosphère ambiante ? Car l'agitation doit s'adapter aux conditions du milieu. A l'heure actuelle, dans no-

tre pays, et surtout à la campagne, le Komsomol est une organisation sociale très forte. Il est clair qu'il prend aujourd'hui une part beaucoup plus grande à la vie sociale, politique, économique et culturelle du pays, et surtout qu'il participe en masse à la guerre et aussi, cela va sans dire, à l'agitation et à la propagande. Pas seulement parmi la jeunesse, mais parmi toute la population. Vous voyez donc que le rôle politique du Komsomol est plus considérable qu'avant la guerre. Aussi doit-il effectuer un grand travail en fait d'agitation et de propagande, et en posséder mieux les formes.

Chaque moment historique demande une forme d'agitation et de propagande appropriée. Il est certain qu'à l'heure actuelle les formes d'agitation ne peuvent être chez nous ce qu'elles étaient, disons, il y a deux ans. Et c'est bien naturel. Si nous allons aujourd'hui aux masses en usant des formes d'agitation et de propagande d'autrefois, celles-ci seront peu efficaces, elles n'agiront plus sur la population comme avant la guerre. Supposez que nous arrivions à une réunion au kolkhoz, dans un grand village, et que nous nous mettions à prononcer un discours agrémenté de digressions joyeuses, d'anecdotes, ou encore un discours ampoulé ; il y a deux ans on aurait peut-être écouté avec plaisir et les gens satisfaits auraient ri et applaudi. Mais aujourd'hui peut-on faire un discours de ce genre ? Non, bien sûr : à l'heure actuelle notre peuple est lourdement éprouvé ; beaucoup ont perdu des êtres qui leur étaient chers ; la population accomplit un labeur énorme et très dur, et ne peut satisfaire ses besoins que dans une mesure fortement limitée. La vie est devenue difficile. Les gens sont plus préoccupés, plus tendus. Et l'agitation et la propagande doivent correspondre à la situation qui s'est créée, à l'état d'esprit actuel.

Quelles doivent donc être les formes de l'agitation et de la propagande ? Où les dirigeants du Komsomol pour l'agitation et la propagande doivent-ils les chercher ? Oui, où les chercher, à quels exemples s'instruire ?

Il faut dire que jusqu'à présent notre presse n'abonde pas

en formes nouvelles d'agitation et de propagande ; elle commence seulement à les trouver, et elle en trouve de plus en plus. Et où donc apprendre, sinon dans la presse où écrivent les personnes les plus qualifiées ? Il est évident qu'à l'heure actuelle, la meilleure documentation pour les agitateurs, ce sont les correspondances de guerre. C'est naturel : car aujourd'hui il n'y a pas de vie en dehors de la guerre. Et tout ce que la population éprouve se rattache, dans telle ou telle mesure, à la guerre, à ses succès et à ses échecs. C'est donc aussi et avant tout à ces sources-là que vous devez puiser pour votre agitation et votre propagande, vous qui dirigez la propagande parmi la jeunesse.

Mais cette possibilité vous est-elle réellement offerte ? Y a-t-il des modèles qui peuvent être utilisés pour le travail d'agitation ?

Je pense que oui, mais ils sont encore peu nombreux. Pourtant, on voit paraître dans la presse des articles plus mûrs de jour en jour, où il est possible de puiser des matériaux, qu'on peut imiter jusqu'à un certain point, où il y a quelque chose à apprendre. Bien entendu, quand je dis : imiter, il ne s'agit pas d'une imitation mécanique : ce serait un moyen peu efficace. Il faut imiter, mais en refaisant jusqu'à un certain point, en tenant compte des conditions locales, de la catégorie de la population à laquelle on s'adresse, du caractère de l'auditoire devant lequel on parle.

J'estime, par exemple, que les articles de Tikhonov et de Simonov sont de bonnes correspondances de guerre. L'agitateur peut se documenter dans les publications militaires. Vous voulez tous venir à Moscou, y recevoir une aide, des directives sur la manière de faire l'agitation. Mais c'est difficile à donner, comment peut-on indiquer, définir les formes de l'agitation ? Chacun s'y prend à sa manière. J'estime que c'est avant tout en lisant la presse qu'on peut apprendre à faire de l'agitation et de la propagande. Je ne parlerai pas des articles officiels qui fixent le contenu et la ligne politique générale de la propagande, et marquent la sphère des questions qui se posent

devant nous ; je me contenterai d'indiquer les formes nouvelles apparues dans notre presse.

J'ignore si vous avez lu le dernier article de Simonov « Les jours et les nuits ». Je dois dire qu'il est bien construit. D'une manière générale, ses articles donnent un tableau fidèle des combats. Dans celui-ci, toutes les proportions sont observées. Il est écrit sobrement. Au premier abord on pourrait le prendre pour une sèche chronique, mais en réalité c'est l'œuvre d'un artiste, une évocation qu'on n'oubliera pas de sitôt.

Il faut lui rendre cette justice : Simonov a été le premier à parler de la lutte des ouvriers de Stalingrad, notamment des ouvriers de l'Usine des Tracteurs ; or, cela a une grande importance sociale et politique. Je cite :

« Maintenant il n'y a plus de simples habitants dans la ville ; ceux qui sont restés, ce sont ses défenseurs. Quoi qu'il arrive, quel que soit le nombre de machines-outils évacuées, l'atelier reste l'atelier. Et les vieux ouvriers, qui ont donné à l'usine les meilleures années de leur vie, veillent jusqu'au bout, jusqu'à la limite des possibilités humaines, sur ces locaux aux vitres brisées où flotte encore l'odeur de fumée des incendies éteints.

— Tout n'y est pas indiqué, fait le directeur en désignant le tableau d'un geste de la tête. Et il raconte que quelques jours auparavant les chars de l'adversaire ont percé sur un point la ligne de défense et se sont rués vers l'usine. L'usine en a été informée. Il a fallu agir sans retard, agir avant la nuit, pour aider les combattants et combler la brèche. Le directeur a appelé le chef des ateliers de réparations et lui a ordonné de terminer au plus vite la remise en état des quelques chars où il ne restait plus grand'chose à faire. Puis ceux qui avaient réparé les tanks ont su, en cet instant de péril extrême, s'en faire les conducteurs.

Ici même, dans l'enceinte de l'usine, ouvriers et réceptionnaires des Milices populaires se sont offerts pour former plusieurs équipages : ils ont pris place dans les chars

et, traversant la cour déserte dans le fracas de leurs chenilles, ils ont passé le grand portail de l'usine et s'en sont allés au combat. Ils ont été les premiers à barrer la route aux Allemands parvenus jusqu'au pont de pierre qui enjambe le petit cours d'eau. Ils étaient séparés par un énorme ravin, que les chars ne pouvaient franchir qu'en traversant le pont. Et c'est sur ce pont que les ouvriers de l'usine ont arrêté la colonne des chars allemands.

Tandis qu'un duel d'artillerie s'engageait, acharné, les fusiliers allemands franchissaient le ravin. Mais l'usine avait dépêché contre l'infanterie adverse la sienne propre : deux détachements de la milice populaire qui s'avançaient au fond du ravin. L'un était commandé par le chef de la milice municipale, Kostioutchenko, et le doyen d'une des chaires de l'Institut mécanique, Pastchenko ; l'autre par Popov, contremaître de l'atelier d'outillage, et par Krivouline, vieux fondeur d'acier. La bataille s'est engagée sur les pentes abruptes du ravin ; souvent elle se transformait en corps à corps. Kondratiev, Ivanov, Volodine, Simonov, Momotov, Fomine, d'autres vieux ouvriers de l'usine dont nous évoquons souvent les noms, sont morts au cours de ces engagements.

Ce jour-là, les confins de la cité ouvrière avaient complètement changé d'aspect. Dans les rues aboutissant au ravin on avait dressé des barricades ; on avait tout utilisé : de la tôle de chaudière, des plaques de blindage, des carcasses de chars démontés. Comme aux jours de la guerre civile, les femmes apportaient des cartouches à leurs maris, les jeunes filles quittaient leurs ateliers pour la ligne de feu, et après avoir pansé les blessés, elles les ramenaient à l'arrière. Beaucoup sont tombés ce jour-là, mais c'est à ce prix que les ouvriers et les soldats ont pu arrêter les Allemands jusqu'à la nuit, jusqu'à l'arrivée de nouvelles unités au point où la ligne avait été forcée. »

N'est-ce pas qu'il est bien, ce tableau véridique des combats pour Stalingrad ?

« Les cours de l'usine sont désertes. Le vent siffle dans les fenêtres aux vitres brisées. Et quand tout près de là une mine explose, des éclats de verre pleuvent de tous côtés sur l'asphalte. Pourtant l'usine se bat comme se bat toute la ville. Et si l'on peut s'habituer aux bombes, aux mines, aux balles, bref au danger, on s'y est habitué ici comme nulle part ailleurs. »

Dans ce même article le camarade Simonov a décrit les sentiments des hommes. Voici l'épisode de l'infirmière de Dniépropétrovsk qui accompagne les transports de blessés sur la Volga :

« A côté de moi, au bord du radeau, était assise une jeune Ukrainienne, infirmière de vingt ans : Victoria Stchépénia. C'était la quatrième ou la cinquième fois qu'elle se rendait à Stalingrad...

Le radeau accostait.

— Quand il faut descendre, c'est toujours un peu terrible, dit tout d'un coup Victoria. Tenez, j'ai été blessée deux fois, une fois très grièvement. Mais je n'ai jamais cru que je pouvais mourir, parce que j'avais à peine vécu et que la vie m'avait encore donné si peu de chose. Comment aurais-je pu mourir ?

Je vis que ses grands yeux étaient tristes et je compris qu'elle disait vrai. C'est terrible en effet d'avoir vingt ans et de compter déjà deux blessures, de faire la guerre depuis quinze mois et de revenir pour la cinquième fois à Stalingrad. On a tant de choses en perspective : toute la vie, l'amour, et qui sait, peut-être le premier baiser. C'est la nuit, le vacarme est infernal, la ville flambe devant vous. Une jeune fille de vingt ans s'y rend pour la cinquième fois. Et il faut qu'elle s'y rende, bien que ce soit terrible. Dans quinze minutes elle passera au milieu des maisons qui brûlent et dans une des rues de la périphérie, parmi les décombres, dans le sifflement des éclats, elle ramassera les blessés pour les ramener à l'arrière. Et

si elle les ramène, elle reviendra encore, pour la sixième fois. »

L'écrivain aurait pu nous montrer une de ces jeunes filles braves qui ignore la crainte et le doute, comme on les représente d'ordinaire chez nous, mais il a décrit des sentiments humains, des impressions humaines. Ce tableau fournit un excellent matériel à l'agitateur et au propagandiste.

Remarquez aussi la manière dont est posée ici la question de la gloire et de l'héroïsme. Et comparez à la façon dont les autres correspondants la traitent.

Simonov écrit :

« En effet, ici, (à Stalingrad) il est difficile, et même impossible de vivre dans l'inaction. Mais vivre en combattant, vivre en tuant les Allemands, cela on le peut et on le doit, et c'est ainsi que nous vivrons en défendant cette ville dans les flammes, dans la fumée et dans le sang. Si la mort plane au-dessus de nous, la gloire est à nos côtés : elle nous est une sœur parmi les maisons en ruines et les pleurs des orphelins. »

Agitateurs et propagandistes doivent savoir trouver dans la pensée et dans les écrits russes la graine vivifiante qu'ils porteront au peuple.

Simonov nous montre, en un tableau plein d'intérêt et qui nous édifie, un soldat de notre armée se battant dans les rues de Stalingrad : il s'agit de Piotr Boloto, un des quatre qui ont barré la route à un détachement de trente chars et en ont mis quinze hors de combat avec des fusils antichars.

« Se remémorant le combat pendant lequel ils avaient démoli quinze chars, il dit en souriant :

— Quand j'ai vu arriver sur moi le premier char, j'ai pensé que ma fin était venue, ma parole ! Il s'est approché et il a pris feu, et ç'a été la fin, mais pas pour moi : pour lui ! Pendant ce combat, j'ai roulé au moins cinq cigarettes que j'ai fumées jusqu'au bout. Peut-être pas jusqu'au bout, je ne veux pas vous mentir, mais en tout cas j'en ai roulé

cinq. Quand on se bat, c'est ainsi : on écarte un peu son fusil et on en allume une, quand on a le temps. On peut fumer, mais on ne peut pas manquer son coup. Parce que ceux qui le manquent, ils ne fumeront plus jamais. C'est comme ça...

Piotr Boloto a le sourire large et serein d'un homme qui sait ce qu'il dit et qui la connaît bien, son existence de soldat, qui permet quelquefois de souffler et d'en griller une, mais où il ne fait pas bon rater son coup. »

Y a-t-il là des matériaux pour le propagandiste et l'agitateur ? Je pense qu'il y en a, et de très précieux. Il faut seulement lire, réfléchir, et savoir comment parler à son auditoire. Bien entendu, les correspondants ne font pas toujours d'aussi bons articles. Et le plus souvent, nous lisons des correspondances qui ressemblent à « Sur les bords du Térek ». Nos journaux publient souvent des articles de ce genre :

« Vers le soir, alors que le combat commençait à s'apaiser, que des centaines de cadavres allemands jonchaient la vallée, que les chars allemands achevaient de brûler et que l'ennemi ramenait à l'arrière ses pièces de campagne, on apprit... que le sergent-chef Rakhalski, après avoir bien camouflé sa mitrailleuse, avait ouvert un feu meurtrier sur les colonnes allemandes passées à l'attaque, et avait abattu 50 hommes. Honneur et gloire au sergent-chef Rakhalski !

On apprit que le sergent Toupotchenko, au mépris de la mort, avait arraché aux fascistes quatre soldats blessés et les avait emportés loin du champ de bataille. Honneur et gloire au sergent Toupotchenko !

On apprit que le soldat rouge Jienko avait, en corps à corps, abattu six Allemands. Honneur et gloire au soldat rouge Jienko ! »

Voilà une façon bien différente d'exposer les choses. Je ne vous conseillerais pas de l'imiter. L'auteur, tel un richard en goguette, distribue honneur et gloire comme on distribue

des bonbons. *(Rires.)* C'est manquer de respect pour des hommes qui ont fait preuve de véritable héroïsme, c'est manquer de respect aussi pour le lecteur. Car l'auteur n'a pas montré les hommes agissant. Il a énuméré des états de service : un tel et un tel ont fait ceci et cela, et il a ajouté deux mots : « honneur et gloire ! » Pourquoi crier ainsi « honneur et gloire, honneur et gloire ! » ? Il ne faut pas jouer avec la gloire. Le soldat rouge tire du fusil, de la mitrailleuse, repousse l'assaut des Allemands et les tue ; il doit le faire, comme tout soldat quand c'est la guerre.

Le Bureau d'Informations soviétique, organe du gouvernement, lorsqu'il cite les actes d'héroïsme de tels ou tels soldats et officiers, ne distribue pas honneur et gloire comme le font certains de nos correspondants. J'ai l'impression que ces derniers n'accordent pas aux mots de la langue russe leur sens exact. Ils ne comprennent pas que la gloire ne se distribue pas, qu'elle se conquiert. Stalingrad, cette grande ville aux traditions militaires historiques, arrête depuis deux mois déjà, par une lutte acharnée, les hordes ennemies et leur inflige des pertes telles qu'elles ont en somme stabilisé le reste du front. Ici, l'héroïsme se manifeste tous les jours. Il faut le montrer par des faits, sans rhétorique ni phrases retentissantes. Nos combattants n'ont pas besoin des louanges d'un reporter : on ne peut les louer mieux que par le récit fidèle de leurs actes.

Dans l'agitation et la propagande, il faut à tout prix éviter les grands mots. Le temps est passé où les discours emphatiques, la rhétorique, le didactisme étaient permis. Maintenant cela n'a plus de prise. Si quelqu'un se présentait aujourd'hui devant une réunion d'ouvriers ou de kolkhoziens, et se mettait à les sermonner, à leur faire de grands discours, il risquerait de s'entendre dire : « Qu'avez-vous à nous faire des sermons ? » Ce qu'il faut, à l'heure actuelle, c'est expliquer ce qui se passe, avec patience et de façon qu'on vous comprenne ; c'est parler franchement des difficultés que nous traversons.

Si vous faites des discours d'agitation et de propagande sans mots à effet, sans rhétorique ni ton sentencieux, — je sais

bien que c'est parfois assez difficile — il est certain qu'ils porteront.

Les articles d'Ehrenbourg occupent une place à part dans notre littérature d'agitation. Je crois qu'on peut se mettre à son école avec grand profit pour l'agitation.

Comment doit-on considérer les articles d'Ehrenbourg ? Ehrenbourg se bat en corps à corps avec les Allemands, il frappe à gauche et à droite, c'est une attaque fougueuse, il se rue sur les Allemands avec tout ce qui lui tombe sous la main : il fait le coup de feu, et quand ses munitions sont épuisées, il y va à coups de crosse, sur la tête, n'importe où. Et c'est là son principal mérite dans cette guerre.

Le propagandiste et l'agitateur peuvent-ils retirer de bons matériaux de ses articles ? Sans aucun doute. Bien entendu, il faut prendre non pas un article au hasard, mais trois, quatre ou cinq faits, y réfléchir et les adapter aux circonstances. Il ne faut pas se contenter de copier ce qui a été dit, il faut remanier tout cela.

Vous le voyez, on trouve malgré tout des matériaux dans notre presse. Il y a des articles de guerre qui ne sont pas mauvais, notamment dans la *Krasnaïa Zvezda*, et dont on peut fort bien tirer parti. Ils sont bien écrits et peuvent être utiles à l'agitateur et au propagandiste, surtout s'il est un komsomol.

Je voudrais vous donner le conseil d'éviter, dans l'agitation et la propagande, les mots à effet. On aime parfois à y recourir. Ainsi, on rencontre souvent dans notre presse l'expression « un tireur ultra-précis ». Certaines gens, qui possèdent bien la langue russe, m'ont demandé : « Comment tire-t-il celui-là ? au delà du but probablement ? » La question était venimeuse, j'en conviens. Quelqu'un a employé une fois cette expression à effet, et tous les journaux l'ont reprise. Mais elle n'a pas de sens bien déterminé. Car si l'on dit à un chasseur qui ne manque pas son gibier, qu'il est ultra-précis, il se mettra à rire. En effet que veut dire être ultra-précis ? Dépasser le plan ? Le remplir à plus de 100% ? Et puis n'oubliez pas que

parler ainsi c'est ne plus savoir ce que veut dire précis. C'est employer une expression qui pèche au point de vue langue et est vicieuse en son essence. Une expression nuisible, tout simplement. Pourquoi nuisible ? Parce qu'un tireur ultra-précis quand il tire 100 coups atteint 100 fois le but. Car il n'y a pas moyen de faire plus, n'est-ce pas ? Mais alors, le tireur de précision sera celui qui touche le but 80 ou 90 fois sur 100 ; le bon tireur devra frapper au but 70 fois sur 100 et le tireur moyen 60 fois sur 100 ? Voilà à quoi l'on aboutit ! Et tout cela, parce qu'on ne fait pas attention au sens des mots. L'emploi de mots comme « ultra-précis » ne traduit que la recherche de l'effet et conduit à l'absurde. Agitateurs et propagandistes doivent éviter l'emploi des mots prétentieux : ils ne riment à rien.

Il n'est pas rare que la presse exagère ses louanges. J'ai lu dernièrement dans un journal la description d'un épisode de combat où il était dit que le lieutenant un tel, chef d'une compagnie, ayant su tirer de sa compagnie tout le parti possible, s'était emparé d'une localité. Après avoir décrit tous les stades du combat, le correspondant ajoutait que le lieutenant avait pris cette localité à la manière de Souvorov. En l'occurrence, l'expression convenait-elle ? C'est possible. En tout cas, il faut l'employer avec circonspection. Si nous l'appliquons à toute action relativement petite d'un groupe ou d'une compagnie, nous en rabaisserons par là même la portée. Le correspondant compare aux actions de Souvorov, grand capitaine qui s'illustra par toute une série de campagnes brillamment menées, une action de combat importante, certes, mais dont les proportions sont relativement limitées. Les lieutenants doivent tendre à s'élever jusqu'à Souvorov, et nous ne devons pas les comparer à lui d'emblée, pour une seule opération réussie. « A la manière de Souvorov » cela semble bien dit, c'est court et ça sonne bien, mais il est peu probable que cette expression puisse à elle seule satisfaire votre auditoire. Il faut employer des mots qui portent ; les expressions dont vous vous servez pour apprécier les actes d'un homme doivent être plus modestes, afin que

ceux à qui vous vous adressez sentent que vos paroles ne dépendent pas de votre humeur, mais que chacune d'elles a été méditée.

Je veux encore attirer votre attention sur une expression souvent employée par nos correspondants. Comme elle se rencontre à peu près tous les jours, elle peut s'ancrer dans la mémoire, alors qu'elle n'est pas tout à fait juste et peut prêter à confusion. Les correspondants annoncent que telle unité n'a pas reculé d'une semelle. L'expression a été reprise une fois, deux fois, et elle est devenue courante. Mais on lit aussi dans d'autres articles du front que telle unité est restée sur ses positions, et on songe : il n'est pas dit qu'elle n'a pas reculé d'une semelle ; c'est peut-être qu'elle a reculé ? *(Rires.)* Donc, camarades, quand vous parlez ou quand vous écrivez, surtout quand vous écrivez, peu importe que vous compreniez bien tel ou tel événement, si vous le faites mal comprendre aux autres. Le mot d'ordre « ne pas reculer d'une semelle » a d'ailleurs un sens très fort, étant donné que ce qui est dangereux, c'est le premier pas de recul, que d'autres suivront inévitablement.

Il faut bien faire attention aux mots. Négliger l'expression, c'est pour un agitateur et un propagandiste diminuer son influence.

Je n'ai parlé que de la propagande militaire. Et notre agitation et notre propagande à l'arrière ?

Dans le numéro de la *Krasnaïa Zvezda* où a paru l'article de Simonov dont nous avons parlé, il y avait aussi un article de K. Finn intitulé « Les femmes d'Ivanovo ». Il faut avouer qu'à l'heure actuelle nous sommes si chargés de pensées et d'impressions se rapportant au front que nous ne lisons pas toujours les articles où il est question de la vie et du travail à l'arrière. Pourtant, celui-ci est bon. Bien entendu, comme tout dans notre vie, il rattache l'arrière au front. L'auteur a rencontré dans un square une femme d'une trentaine d'années ; elle lui a dit son malheur, ce qu'elle a éprouvé en l'apprenant, ce qu'elle fait pour pouvoir le supporter.

« — C'est hier que j'ai reçu la nouvelle. Mon mari a été tué au front. La lettre est arrivée le soir. Je rentrais du travail...

Elle a vécu douze ans avec lui sans l'ombre d'un nuage. Ils n'avaient pas d'enfants.

— Ce qui fait qu'il était à la fois mon mari et mon fils. Je l'aimais d'un amour tout particulier, si vous saviez ce qu'il...

Elle n'a pu se résoudre à prononcer « était ». Evitant ce mot, ayant peur de lui de même qu'elle avait peur de parler de son mari comme d'un être encore vivant, elle me conta, en phrases hachées, décousues, pareilles à des cris, mais sans une larme, comment elle avait perdu connaissance en lisant la lettre. Puis elle était revenue à elle et s'était élancée hors de la maison. Où ? Elle n'en savait rien. Elle avait erré à travers les rues noires d'Ivanovo, par la ville où elle était née, dont elle connaissait chaque maison, chaque pierre. Il faisait nuit noire, mais elle retrouvait tous les lieux où elle avait passé jadis avec lui, elle se rappelait ce qu'il lui avait dit ici au coin de la rue Sotsialistitcheskaïa, ou bien sur le petit banc du square, devant le théâtre. Et pour un instant elle avait l'impression que rien ne s'était produit, qu'il n'y avait pas de guerre, que son Vassia était vivant, qu'il était avec elle. Puis elle replongeait dans son malheur.

— Mais aujourd'hui, j'ai été à la filature. Je suis bancbrocheuse en gros. J'avais peur de ne pas pouvoir arriver, de manquer de forces. Je me suis fait violence. Je me disais : « Allons, Maroussia, fais ça pour lui, pour lui, pour Vassia. Il dira que tu as bien fait. » Aujourd'hui, en travaillant, j'avais l'impression qu'il était là, à côté de moi. Mes amies me regardaient sans avoir l'air de rien, et elles pleuraient doucement en cachette. Maintenant, je rentre du travail. Et figurez-vous que j'ai peur de passer là où nous avons passé avec Vassia. »

Ailleurs, l'auteur raconte comment le contact s'est établi entre des artilleurs et les komsomoles d'Ivanovo :

« Doucia Lébédieva, avec d'autres ouvrières, s'est rendue au front, pour porter des cadeaux aux soldats et aux officiers. Elle a été l'hôte des artilleurs.

— Des gars bien gentils et tout jeunes. Et adroits aussi : ils font de la bonne besogne ! Quand j'étais là, ils ont démoli une cuisine roulante et douze Fritz avec. « Voilà, Doucia, qu'ils me disaient, un grand cadeau en l'honneur de votre arrivée. » Et ce qui m'a frappée le plus, c'est la propreté : les canons avaient l'air d'avoir été léchés. On sent bien qu'à la batterie tout est en ordre.

Doucia a songé alors qu'il faudrait peut-être qu'elle noue, que les jeunes filles de son équipe nouent avec les artilleurs une bonne amitié sincère. Mais elle n'a pas osé le dire aux artilleurs. De retour à Ivanovo, elle prend conseil de ses amies et écrit aux artilleurs ; elle leur propose d'entrer en émulation : « Vous autres, tuez des Fritz, et nous, nous dépasserons le plan. »

N'est-ce pas que cela a un accent de vérité, donc que cela est bien écrit ? Il s'agit de savoir l'utiliser. C'est une vraie trouvaille pour l'agitateur.

Plus loin l'auteur raconte comment une correspondance s'est établie entre ces jeunes filles et les artilleurs qui ne recevaient pas de lettres. L'agitateur doit se souvenir de ce fait, si important en temps de guerre.

« Un jour, les jeunes filles reçurent une lettre du camarade Maltsev, le nouveau commissaire politique de la batterie. Elle se terminait ainsi : « Encore une prière (mais gardez-moi le secret). Il y a ici des soldats, de gentils garçons, qui ne reçoivent jamais de lettres de chez eux, vous savez bien pourquoi. Ils s'ennuient, surtout quand la poste arrive et qu'il n'y a rien pour eux. C'est dur, en effet. Doucia, je vous demande d'y penser et de m'envoyer

ne fût-ce que trois ou quatre adresses de vos amies. Je les donnerai à mes hommes et leur éviterai une attente déprimante. N'y voyez pas une grossièreté de ma part, c'est une prière que je vous adresse pour le bien de tous. Les hommes verront eux-mêmes dans quel sens orienter cette correspondance. »

Doucia envoya les adresses. On écrivit de part et d'autre. Et, aujourd'hui, quand la poste arrive à la batterie il y a aussi des lettres pour ceux dont les maisons et les villages ont été détruits par l'ennemi abhorré.

Sûrement que « les hommes de notre batterie », comme disent les jeunes filles du lointain Ivanovo, parlent souvent d'elles aux heures de répit en les appelant « nos jeunes filles ».

Puis l'auteur raconte encore des épisodes de l'existence des ouvrières d'Ivanovo. Il nous les montre au travail et ailleurs. C'est concret, c'est réel. Une véritable tranche de vie. Rien n'est souligné à dessein, rien n'est forcé. C'est un article utile pour le propagandiste, et surtout pour l'agitateur. Vous me considérez comme un agitateur expérimenté, mais moi je ne me vois pas du même œil *(rires)*, pourtant je ne pourrais vous donner ce que peuvent vous donner ces articles, si vous les lisez et les méditez sérieusement.

Des articles comme ceux-là et tout ce qui est nouveau dans notre presse, tout ce que je considère comme précieux et nouveau, où s'élaborent les formes d'agitation les plus efficaces à l'heure actuelle, paraissent la plupart du temps dans la presse militaire. Il est bien évident que la presse militaire est plus près de tout ce qui se rattache au front.

Voilà, camarades, ce que je tenais à vous dire.

Pour conclure, résumons : Notre presse fournit assez de matériaux, il faut seulement savoir les utiliser. Nous avons des auteurs capables. Je ne me suis arrêté que sur les articles qui ont paru ces jours derniers. Je n'ai pas parlé de la pièce de Kornéïtchouk *Le front* dont l'importance est grande, car elle oriente dans maintes questions, elle fournit des matériaux

auxquels il vaut la peine de réfléchir. Les jours que nous vivons sont des plus sévères. Comme je l'ai déjà dit, la population accomplit un travail énorme qui absorbe toutes ses forces. Et en même temps, l'existence matérielle, les conditions de vie sont devenues moins bonnes. Il y a tant d'héroïsme, de courage, de fermeté chez notre peuple qu'on n'a besoin de rien créer artificiellement ni de forcer la note ; il n'y a qu'à puiser dans la vie du peuple et de l'armée, et parler franchement des difficultés que le peuple traverse et de la nécessité de vaincre l'ennemi coûte que coûte. Allez dans les masses avec ces matériaux-là, et je gage que ce mode d'agitation sera le plus efficace, qu'il aura le plus d'influence. *(Applaudissements.)*

Revue *Bolchévik*, n° 17-18, 1942.

LES TACHES IMMÉDIATES DES KOMSOMOLS AU KOLKHOZ

DISCOURS PRONONCÉ A LA RÉCEPTION DES KOMSOMOLS-KOLKHOZIENS D'AVANT-GARDE LE 8 OCTOBRE 1942

Camarades,

La guerre que mène notre pays est très dure et très sanglante. Les Allemands ont réussi à entraîner dans la guerre, à leurs côtés, les armées de plusieurs Etats : Italie, Roumanie, Finlande, Hongrie. Chacun d'eux, sauf l'Italie, est petit par lui-même ; mais il n'en est pas moins vrai que nous sommes seuls à nous battre contre toute une série d'Etats européens.

Les Allemands ont occupé chez nous un vaste territoire, des régions à population dense. Ils s'imaginaient qu'après avoir essuyé quelques chocs foudroyants, notre armée se désagrégerait et se débanderait. C'est le contraire qui s'est produit : l'opiniâtreté que l'Armée rouge met à se battre, la résistance qu'elle oppose à l'ennemi se renforcent chaque mois davantage. Ici se révèle la ténacité de nos compatriotes, éduqués par le Parti bolchévik. Une seule mauvaise habitude gène encore certains d'entre nous. Je veux parler de ceux qui, comme on dit, ne se signent que quand le tonnerre s'est mis à gronder. Ils ne commencent à se battre comme il faut que lorsqu'ils voient que l'Allemand les prend à la gorge.

On ne croyait pas, à l'étranger, que notre pays riposterait aussi vigoureusement aux hitlériens. Certains s'imaginaient que nous n'avions que peu de forces, que notre industrie était mauvaise, que notre armée était faible, et que les Allemands auraient bientôt raison de nous. L'héroïque résistance que notre peuple oppose à l'envahisseur allemand remplit aujourd'hui d'étonnement tous ces politiques.

A l'étranger, seuls les aveugles ne voient pas que chez nous l'unanimité est complète entre le gouvernement et le peuple. Bien que les Allemands aient occupé un grand territoire, les forces que notre pays a mises en ligne sont très importantes. Les Allemands eux-mêmes ne pensaient pas se heurter à une pareille résistance ; ils croyaient pouvoir nous réduire en trois ou quatre semaines. On voit aujourd'hui combien ils se trompaient.

Notre Armée rouge se bat contre les Allemands d'égal à égal. Bien mieux, la Roumanie, la Hongrie, l'Italie, la Finlande se battent aux côtés des Allemands, alors que l'U.R.S.S. est seule à mener le combat. Nous avons de nombreux matériels qui ne sont pas moins bons, qui sont même meilleurs que ceux des Allemands. Nous nous sommes mis à tirer plus rapidement parti de nos ressources. Pendant la guerre, nos soldats et nos officiers ont beaucoup appris. Certes, sur un front aussi vaste, il est des chefs médiocres ; il en est aussi d'incapables. Mais la grande majorité est sans conteste à la hauteur de la situation.

Nos pertes sont grandes, c'est entendu, mais celles des Allemands sont plus grandes encore. J'ai interrogé des militaires en détail afin de connaître toute la vérité. Ils sont unanimes à affirmer que les Allemands perdent beaucoup plus que nous. Il est vrai qu'en territoire occupé ils ont mis la main sur une nombreuse population civile. Mais ils n'y gagneront rien.

L'issue de la guerre dépend de la résistance que nous saurons opposer. Nous devons beaucoup aux courageux défenseurs de Stalingrad. Ils se battent bien et montrent comment il faut défendre notre sol, nos localités.

Je dois dire que sur les autres fronts, là où les Allemands tentent de passer à l'attaque, ils se heurtent également à une riposte énergique. Plus seront vigoureux les coups que nous leur porterons, plus vite les soldats allemands comprendront où les mènent leurs rêves de conquête.

Et maintenant, quelques mots sur la situation de notre industrie.

Nous avons réussi à évacuer les entreprises des régions occupées par les Allemands. Ils ne s'y attendaient certainement pas et comptaient bien utiliser immédiatement nos usines pour leurs propres besoins.

Déjà le travail a repris dans les entreprises évacuées. Dans l'ensemble, notre industrie s'est révélée supérieurement organisée et d'une grande souplesse. Dans cette guerre, les ouvriers, les contremaîtres, les ingénieurs, le personnel technique et administratif se sont montrés, disons-le nettement, tout à leur honneur : ils travaillent avec abnégation et, de jour en jour, accroissent le rendement.

Aussi notre armée est-elle, au point de vue technique, équipée et ravitaillée mieux qu'elle ne l'a jamais été, mieux qu'au début de la guerre. Cela ne s'est presque jamais vu au cours de l'histoire de la Russie. Autrefois, il n'arrivait jamais qu'en temps de guerre l'armée russe eût des obus à volonté.

Vous savez tous le rôle que l'artillerie joue au cours des hostilités. Cette guerre montre qu'on peut envier notre artillerie. Nos pièces sont d'excellente qualité. Nous en produisons assez non seulement pour remplacer les canons usés et perdus, mais encore pour constituer des réserves. Il y a également progrès en ce qui concerne les chars. Le monde entier reconnaît qu'il n'existe pas de chars meilleurs que les nôtres.

Notre industrie, vous le voyez, s'est montrée à la hauteur de ses tâches. Mais il ne faut pas nous en prévaloir ; il faut que nos entreprises travaillent mieux encore. Nos possibilités sont loin d'être épuisées.

Aujourd'hui, le problème le plus ardu est celui que pose l'agriculture. Les Allemands occupent temporairement l'Ukraine et le Kouban. Ce sont ces territoires qui fournissaient au pays la plus grande quantité de blé marchand. C'est maintenant, aux régions orientales, à la Transvolgie, de fournir l'effort principal dans la bataille du blé. Elles doivent en produire le maximum, et pour cela tendre leurs forces à l'extrême, tirer parti de toutes les possibilités. Je pense que si ces régions travaillent comme il le faut, nous nous en tirerons. Il faudra

également exiger plus de régions comme celles de Kalinine, de Iaroslavl, de Moscou, de Riazan et de Gorki. Le régime kolkhozien leur permet de satisfaire ces exigences. Nous devons coûte que coûte augmenter la production du blé. C'est un secteur très important dans la lutte que nous menons pour vaincre les Allemands.

Dans l'agriculture comme dans l'industrie, la force essentielle, ou en tout cas l'élément le plus actif de la population, c'est à l'heure actuelle les komsomols et les pionniers. Leur rôle est bien plus important qu'autrefois. Dans les villages, il est resté très peu d'hommes de moins de 40 ans ; on y compte surtout des femmes et des enfants. C'est du Komsomol que dépendent aujourd'hui dans une grande mesure les succès dans la production. Notre attitude à son égard a changé en conséquence. Il faut considérer les komsomols autrement, exiger d'eux davantage. A l'armée le Komsomol est aussi l'élément le plus actif. En somme, c'est vous qui, à bien des égards, aurez à supporter le poids de la guerre. Vous avez toute la vie devant vous. Quand nous aurons écrasé les Allemands — et nous les écraserons, là-dessus, aucun doute n'est possible — c'est, vous qui aurez à relever ce qui aura été détruit, à consolider et à édifier notre Etat.

Cette guerre est pour notre jeunesse une grande et cruelle école. Les fascistes ont embrigadé et dressé leur jeunesse, grâce à quoi ils ont pu la plier à leur volonté, lui inculquer la discipline — bien entendu une discipline toute mécanique. Il est clair que lorsqu'on commencera à les battre, on verra le revers de cette discipline ; mais en attendant, elle aide les Allemands.

Quelles sont aujourd'hui les tâches qui se posent devant vous, devant les komsomols ?

Premièrement, vous devez comprendre que vous, komsomols et kolkhoziens, vous êtes pour une bonne part responsables de l'état de notre agriculture. A l'heure actuelle, il n'existe pas à la campagne d'organisation plus nombreuse que celle du Komsomol. Les komsomols, ce ne sont plus ces joyeux gars

qui vont par le village en jouant de l'accordéon ; une grande responsabilité leur incombe. Ils doivent se préoccuper de la vie du village pendant la guerre. Vous aurez encore beaucoup, beaucoup à faire. Vous devrez répondre de la marche des travaux et de leur qualité. Vous êtes à présent de grandes personnes. La notion même de Komsomol doit être changée. Le Komsomol, c'est la partie de la population dont l'activité est la plus vivante, qui assume l'entière responsabilité de la production. Si un kolkhoz travaille mal, s'il ne remplit pas ses obligations, c'est avant tout l'organisation du Komsomol qui aura à en répondre, moralement devant toute la population, politiquement devant les organismes centraux, devant le Parti, devant l'Etat. Tout cela, il faut bien le comprendre, et en tirer des conclusions pratiques pour soi-même.

Deuxièmement, vous devez acquérir plus de connaissances en agriculture — aussi bien pratiquement que dans les livres, car sans elles on ne peut faire progresser l'agriculture. Il reste peu de gens expérimentés à la campagne : ils sont partis à l'armée. Et ce sont bien entendu les komsomols qui, à l'heure actuelle, sont le plus étroitement liés, liés de cœur avec le kolkhoz. Ils ignorent toute autre forme d'économie. Ils ne connaissent l'économie individuelle que par ouï-dire ou par les souvenirs qu'on évoque devant eux. La vieille économie individuelle était arriérée. Par conséquent, que vous le vouliez ou non, vous devrez acquérir de l'expérience en matière d'agriculture. Pour le moment, vous n'avez encore que peu d'expérience et de savoir ; or, sans l'expérience et le savoir, le kolkhoz ne peut progresser. Vous voudriez peut-être devenir ingénieurs, techniciens, médecins, occuper des postes administratifs ou politiques. Mais il y va à l'heure actuelle du salut de l'Etat, de son indépendance. Vous êtes responsables de la production. Et vous devez travailler en premier lieu là où vous êtes le plus nécessaires au bien du pays. Il vous faut devenir au plus vite des hommes d'expérience, parfaitement au courant de leur affaire, connaissant la production kolkhozienne. Il n'y a pas d'agronome ? Il faut le remplacer. Il faut que dans chaque organi-

sation kolkhozienne il y ait des gens qui approfondissent telle ou telle branche de l'agriculture (cultures champêtres, élevage), qui cherchent les moyens d'obtenir de hautes récoltes de céréales, de légumes, de pommes de terre, de lin. Il serait désirable qu'on mît davantage en avant la jeunesse féminine.

Troisièmement, il vous faudra devenir les premiers organisateurs au village. Evidemment, là encore vous avez peu d'expérience. Pour diriger, il y a certaines choses qu'un organisateur doit savoir. Certes, il est difficile à une jeune fille de 18 ans, occuper un poste de direction. Mais personne ne nous donnera des dirigeants tout prêts. Le mieux est de nommer hardiment aux postes de direction ceux en qui on sent un talent et une poigne d'organisateur.

Il y a chez nous de jeunes partisanes. Ce qu'elles font n'est pas facile, mais elles ont du cran, l'esprit d'organisation, elles sont capables de ruses de guerre et ne se battent pas plus mal que les hommes. Or, la lutte des partisans est autrement difficile que le travail au kolkhoz. Le partisan doit résoudre des problèmes tactiques, déjouer les ruses de l'ennemi. Et malgré tout, nous comptons parmi eux un nombre considérable de femmes. Je crois que dans l'agriculture également il y a beaucoup de jeunes filles intelligentes à qui l'on peut confier des postes de direction. Il faut les trouver et les placer à ces postes.

Il arrive parfois que la direction est confiée à un de ces hommes dont on dit qu'ils ne sont ni chair ni poisson. Ils manquent d'énergie, ils n'ont pas le cœur au travail. Leur seul mérite, c'est d'avoir un certain âge. Il faut sans hésiter leur substituer des nouveaux, des jeunes : que des komsomols les remplacent. Voilà pourquoi vous devez devenir les organisateurs de la production.

Enfin, *quatrième tâche*, le travail politique parmi les masses. Les difficultés causées par la guerre se font également sentir à la campagne. Le Komsomol doit donc en parler, il doit expliquer le caractère de ces difficultés pour que les gens comprennent qu'elles ne sont pas provoquées par nous,

mais qu'elles nous ont été imposées, et que chaque kolkhozien doit à tout instant fournir l'effort maximum. Si nous ne supportons pas stoïquement toutes les difficultés, si nous n'arrivons pas à les surmonter, si nous n'écrasons pas les Allemands, nous subirons un terrible esclavage. Alors non seulement nous ne reverrons plus nos maris, nos pères et nos frères, mais la vie elle-même sera une malédiction.

Le Komsomol doit être l'élément le plus actif, le plus vivant et le plus décidé de la jeunesse, qui n'a qu'un but : écraser l'ennemi. Aucun sacrifice ne doit nous arrêter. Nous devons consentir à tous les sacrifices, tout faire pour la victoire.

Vous voyez combien sont grandes les tâches qui vous incombent aujourd'hui. Il faut donc qu'augmente le nombre des komsomols. Il faut accepter au Komsomol les nouveaux adhérents comme on les accepte au front. Au front, on ne demande pas au soldat s'il connaît les statuts, ni s'il connaît l'histoire. S'il se bat bien contre les Allemands, il est le meilleur des candidats au Komsomol et au Parti. Il y a des jeunes filles qui travaillent fort bien mais qui, à une réunion, sont à ce point désemparées, qu'elles n'arrivent pas à nouer deux mots. Quand on leur parle, on constate que ce sont de braves filles bien à nous. Mais elles sont modestes, et c'est pourquoi elles se troublent. Vous devez vous-mêmes recruter au Komsomol ceux qui ont fait leurs preuves au travail.

Il est vrai qu'il y a aussi des jeunes qui travaillent bien, mais tâchent, quand on lie les gerbes, par exemple, de s'attribuer aussi le mérite du travail des autres. Ou d'autres, très bien à première vue, mais qui pour se pousser ont recours à toutes sortes de machinations. Je n'accepterais pas au Komsomol des gens pareils. Ce n'est pas la peine d'admettre dans l'organisation un homme qui, pour se faire valoir, emploie des procédés malhonnêtes. Sa place n'est pas au Komsomol.

Certains entrent au Komsomol pour arriver. C'est pourquoi on ne doit pas accepter n'importe qui ; mais d'autre part il ne faut pas créer de barrières artificielles. Au contraire, les

jeunes gens doivent sentir qu'ils peuvent entrer au Komsomol, que la porte leur est grande ouverte. Car au village, vous connaissez tout le monde. La plupart des familles sont composées de braves gens. Et c'est avec de bons éléments qu'il faut renforcer le Komsomol. Six ou huit komsomols pour tout un village, c'est peu. Il faut qu'il y en ait au moins une vingtaine. Il faut faciliter l'entrée au Komsomol, et que toujours, au seuil du Komsomol, se presse une foule d'impatients.

C'est à peu près tout ce que j'avais à vous dire, camarades. Les questions dont je vous ai entretenus ici ne sont pas nouvelles pour vous. Vous aurez néanmoins à vous en inspirer, à vous en pénétrer, pour répondre aux exigences du temps de guerre dont je vous ai parlé. Rappelez-vous qu'assurer le succès en agriculture, c'est gagner une importante bataille dans cette grande guerre. Et que c'est vous, komsomols et komsomoles, qui répondez de ce succès.

Je vous souhaite d'accomplir un bon travail. Si un jour nous nous réunissons de nouveau, je voudrais que vous puissiez me dire que l'organisation du Komsomol au kolkhoz est plus forte, que l'organisation du Komsomol à la campagne est devenue une organisation politique encore plus combative, et que la campagne sent, mieux encore, que le Komsomol est une grande force.

Komsomolskaïa Pravda, 22 octobre 1942.

ENTRETIEN DE M. KALININE AVEC LES TRAVAILLEURS RESPONSABLES DES RÉSERVES DU TRAVAIL DE L'ETAT ET DES ORGANISATIONS DU KOMSOMOL DES ÉCOLES PROFESSIONNELLES, DES ÉCOLES DES CHEMINS DE FER ET DES ÉCOLES D'APPRENTISSAGE DE FABRIQUES ET D'USINES

LE 23 OCTOBRE 1942

Le 23 octobre 1942, le président du Présidium du Soviet Suprême de l'U.R.S.S., Mikhaïl Kalinine, a reçu au Kremlin un groupe de travailleurs responsables des réserves du travail de l'Etat et des organisations du Komsomol, qui avaient pris part à la conférence consacrée aux questions du travail politique de masse dans les écoles professionnelles, les écoles des chemins de fer et les écoles d'apprentissage de fabriques et d'usines.

Au cours de l'entretien qui a duré trois heures, les directeurs adjoints pour le travail politique de masse des administrations régionales, territoriales et républicaines des réserves du travail, ainsi que les militants responsables des comités régionaux et territoriaux de la F.J.C.L. de l'U.R.S.S., ont raconté au camarade Kalinine ce qu'ils font pour éduquer la jeunesse mobilisée par l'Etat dans les écoles professionnelles, les écoles des chemins de fer, et les écoles d'apprentissage de fabriques et d'usines, ainsi que pour assurer la qualité de l'enseignement pratique qu'elle y reçoit.

Prenant la parole, Mikhaïl Kalinine a souligné que la formation de cette jeunesse dans les écoles professionnelles, les

écoles des chemins de fer, les écoles d'apprentissage de fabriques et d'usines, est d'une importance exceptionnelle, et il s'est arrêté sur plusieurs questions relatives à sa préparation et à son éducation.

Nous publions ci-dessous un compte rendu abrégé de l'entretien.

Goguina (directeur adjoint pour le travail politique de masse de l'administration des réserves du travail de la région de Toula). Toutes les écoles de la région de Toula ont été détruites par l'envahisseur allemand, à l'exception de celles qui se trouvaient dans la ville même.

Nos élèves ont accompli un travail énorme pour rétablir toutes les écoles professionnelles et d'apprentissage de fabriques et d'usines, pour réparer le matériel. Il faut signaler notamment le travail accompli par l'école professionnelle n° 12, qui a reçu le deuxième prix de l'U.R.S.S. pour l'émulation socialiste.

Kalinine. Y a-t-il eu dans votre secteur des cas de départ arbitraire ?

Goguina. Oui. Il est vrai que là où les contremaîtres font preuve d'une sollicitude paternelle, où ils étudient leurs élèves et s'occupent de chacun d'eux en particulier, les enfants ne s'en vont pas ; mais là où ils manquent de cœur, là où toute l'éducation repose sur des rabrouades, on observe des cas de départ arbitraire.

Kalinine. C'est donc que le travail éducatif est encore mal organisé.

Goguina. Oui, c'est un grave défaut que l'on observe dans plusieurs de nos écoles.

Dans beaucoup d'écoles où les contremaîtres tout en travaillant bien se montrent bons pédagogues, l'apprentissage marche bien.

De beaux succès ont été remportés par l'école des chemins de fer n° 2, qui s'est distinguée dans l'émulation.. Elle a un excellent éducateur, le contremaître Rassokhine, qui aime beaucoup les enfants.

Vous avez dit à une conférence, Mikhaïl Ivanovitch, qu'il faut naître pédagogue ; eh bien, ce contremaître est un pédagogue-né. Il fait marcher de pair l'éducation politique de la jeunesse et l'enseignement pratique. Ses élèves ont construit à Toula une ligne de chemins de fer de 4 kilomètres, ce qui leur a valu une prime et les remerciements du Soviet et du Comité du Parti de la ville.

Kalinine. Comment traitez-vous vos élèves : comme de grands enfants ou comme des adultes ?

Vous avez parlé d'éducation, de pédagogie. Qu'entendez-vous par là ?

Goguina. Je fais une différence entre le système d'éducation dans les écoles ordinaires et dans les écoles des réserves du travail. Et une différence très grande, car nos élèves se préparent directement à devenir des ouvriers.

Kalinine. J'ai bien peur que vous n'en fassiez des adultes avant l'âge, que vous ne leur enleviez tout ce qui est propre à la jeunesse. Comme pédagogue, vous devez le sentir. Dites-moi, conservent-ils ou non le feu de la jeunesse ?

Goguina. Je crois que oui. Ainsi, à l'école professionnelle n° 3 fonctionnent, et pas mal du tout, des groupes d'entraînement militaire, des cercles dramatiques et autres, ainsi qu'une chorale de soixante chanteurs.

Kalinine. Aujourd'hui, c'est la guerre ; il faut que les gens soient audacieux, qu'ils aiment le risque, et ce n'est pas dans les chorales que cela s'acquiert. Les cercles sont une bonne chose en soi, mais il ne faut pas que dans vos écoles les enfants se sentent comme dans un monastère : ils doivent être vifs et hardis.

Eduquer la jeunesse est chose compliquée. L'essentiel est de savoir orienter les enfants dans une certaine voie, mais sans paralyser leur volonté ; or, ils sont dans un âge où on peut briser ce côté de leur caractère. C'est là un grand danger. Il ne faut pas en faire des gens ennuyeux, qui s'efforcent d'être trop tôt des grandes personnes.

Ivanova (instructeur à la section des écoles professionnel-

les et des écoles d'apprentissage de fabriques et d'usines du Comité de la F.J.C.L. de l'U.R.S.S. pour la région de Gorki). Une des grandes écoles professionnelles de notre région a été détruite par un bombardement.

Kalinine. Et les enfants en ont souffert ?

Ivanova. Non. Mais après le bombardement une partie d'entre eux a quitté l'école.

Kalinine. Racontez-nous cet incident : les enfants ont quitté l'école, et alors, qu'avez-vous fait ?

Bouchouïev (directeur adjoint pour le travail politique de masse de l'administration des réserves du travail de la région de Gorki). Grâce aux efforts du directeur, de son adjoint sur le plan politique et des contremaîtres, une bonne partie des élèves est revenue. Les enfants ont remis eux-mêmes le local en état, ainsi que l'équipement. Et à l'heure actuelle, cette école professionnelle est une des meilleures de la région.

Kalinine. Et comment avez-vous considéré, du point de vue politique, le fait que les enfants se sont sauvés ? Et comment leur avez-vous dit ce que vous en pensiez ?

Bouchouïev. Avant tout, nous leur avons dit que ce bombardement c'était Hitler qui l'avait voulu, de même que toute la guerre. Nous leur avons longuement expliqué que nous devions relever l'école par nos propres moyens, que nous étions tenus de préparer des cadres pour l'industrie.

Kalinine. Cela ne suffit pas. Il fallait réunir les enfants et leur dire : « Vous êtes des poltrons ! Vous avez pris la fuite : les beaux défenseurs que vous faites ! Vos pères se battent contre les fascistes, et vous, vous disparaissez. Nous pensions que vous feriez tout pour sauver l'école, mais vous avez flanché ; où donc est votre bravoure ? » Voilà ce qu'il fallait leur dire : « Vous êtes des poltrons, vous vous êtes déshonorés aux yeux de toute la Russie ; il a suffi d'un avion pour vous mettre en fuite. »

Car il faut parler aux enfants comme à des enfants. Si j'avais été le directeur de l'école, je leur aurais dit : « Alors, c'est

comme ça : je suis resté seul ici, et vous vous êtes sauvés. Nous pensions que vous étiez de vaillants gars, nous voulions vous donner des fusils et des mitrailleuses, mais vous avez pris la fuite. Et maintenant je me demande si c'est la peine d'ouvrir une école pour vous ; si c'est la peine d'enseigner à des froussards qui s'enfuieront au moindre danger. » Voilà comme il aurait fallu les confondre. Ensuite, vous auriez pu leur dire : « Allons, creusons des tranchées où nous pourrons nous mettre à l'abri ; préparons tout pour le cas d'un bombardement. »

Les enfants ont pris peur, évidemment, et ils se sont enfuis ; mais chacun d'eux veut être brave ; je vous assure que 99 sur 100 le désirent.

Il vous faut préparer les enfants, et leur faire un peu honte. Par exemple, en leur disant à peu près ce que je leur aurais dit : « Vous avez pris la fuite et vous m'avez laissé seul, moi qui suis un vieillard ; vous m'avez abandonné. » Alors, rentrant en eux-mêmes, ils auraient réfléchi à ce qu'ils avaient fait. Voilà ce que doit être l'agitation.

Et s'il était resté, disons, trois jeunes filles, il aurait fallu les citer en exemple et dire : « Trois braves sont restées, tous les autres se sont enfuis. » Mais vous avez parlé comme à un meeting. Vous avez dit des généralités, et vous avez négligé le fait essentiel ; or c'est là précisément le côté politique. Il en est de même en toute chose.

Je veux vous rappeler que vous devez préparer non seulement des hommes connaissant leur métier, mais aussi des soldats, des citoyens soviétiques.

Ivanova. Chez nous, en ce qui concerne la croissance des organisations du Komsomol, les choses vont mal. Nous avons une école en retard, l'école n° 3, rattachée à l'usine de Sormovo.

Kalinine. Pourquoi ?

Ivanova. Cela dépend pour beaucoup de la direction ; or, on a changé trois fois le directeur. L'organisation du Komsomol n'était pas de force à faire quoi que ce soit, et pendant long-

temps le directeur n'a pas eu d'adjoint sur le plan politique. Les enfants venaient alors des régions d'Orel et de Toula ; il n'y avait que 87 komsomols sur 1.500 élèves ; bien entendu, ils ne pouvaient pas faire grand'chose.

Kalinine. Dites-moi, vous organisez des soirées, des danses ?

Ivanova. Quand on dresse le bilan du mois, on organise des danses après la réunion.

Kalinine. Les élèves possèdent-ils des instruments de musique ?

Ivanova. Oui.

Kalinine. Il faut organiser des soirées pour que les enfants puissent se reposer, danser un peu.

Ivanova. Nous avons organisé une conférence à laquelle 400 personnes étaient présentes, nous avons invité de vieux ouvriers, et des jeunes, sortis des écoles professionnelles. Les vieux ont raconté comment ils travaillaient autrefois, avant l'établissement du pouvoir des Soviets et comment ils travaillent aujourd'hui, ils ont parlé des conditions dans lesquelles sont actuellement placés les élèves.

Les meilleurs élèves ont parlé de leurs réalisations. Pendant cinq jours, l'élève Biélov, 15 ans, a rempli la norme à 215%. Après la conférence, il y a eu un concert et des danses.

Kalinine. Pourquoi vous ai-je interrogée au sujet des danses ? Encore une fois parce que je ne veux pas que des enfants vous fassiez artificiellement des vieillards. Je dis qu'il ne faut pas bannir la danse, car elle donne de la plasticité aux mouvements. Celui qui sait danser sait aussi entrer comme il faut dans une pièce, évoluer avec aisance. Notre jeunesse aime à danser : je m'en aperçois chaque fois que je me trouve avec elle. Et il ne faut pas l'obliger à y renoncer par des moyens artificiels. Mais on doit veiller à ce qu'elle n'y passe pas tout son temps, car la danse doit être un repos.

Galioulina (directeur adjoint de l'administration des réserves du travail de la R.S.S.A. de Tatarie). Il y a chez nous 11 écoles professionnelles, 2 écoles des chemins de fer et 23

écoles d'apprentissage de fabriques et d'usines, comptant 16.000 élèves.

Nous accordons une grande importance au développement des cercles d'artistes amateurs parmi notre jeunesse. Nos éducateurs ont beaucoup travaillé pour créer des cercles de chant, de danse, de musique ; ils ont organisé et très bien préparé un concours entre les meilleurs groupes d'artistes amateurs des écoles d'apprentissage les plus avancées.

Les enfants se passionnent pour le chant, la déclamation et les autres formes d'activité artistique.

Maximov (directeur adjoint pour le travail politique de masse de l'administration des réserves du travail de Léningrad) a raconté comment les élèves et le personnel des écoles professionnelles, des chemins de fer, d'apprentissage de fabriques et d'usines de la ville de Léningrad étudient et travaillent ; comment ils viennent en aide au commandement militaire pour défendre la ville contre l'envahisseur fasciste allemand. C'est avec leur concours qu'ont été rétablis la circulation des tramways à Léningrad, le palais des pionniers et certains autres édifices de la ville.

Kalinine a aussi écouté les déclarations de certains responsables des réserves du travail et des organisations du Komsomol de la R.S.S.A. de Bachkirie, de la région de Molotov, de la R.S.S. d'Azerbaïdjan, des régions de Tchéliabinsk et de Iaroslavl, de la R.S.S.A. des Komis, des régions d'Arkhangelsk et de Kalinine, de la ville et de la région de Moscou.

DISCOURS DE M. KALININE

Camarades, l'éducation des élèves des réserves du travail est malaisée et délicate ; il faut savoir s'y prendre, et c'est extrêmement difficile. C'est une tâche complexe que celle de préparer des réserves du travail pour l'Etat.

Premièrement, il faut préparer des ouvriers plus ou moins qualifiés ; deuxièmement, nous voulons que le jeune contin-

gent qui viendra compléter la classe ouvrière soit éduqué dans un esprit soviétique ; troisièmement, les conditions dans lesquelles nous place actuellement la guerre viennent encore compliquer les choses.

Les élèves des réserves du travail sont chargés par l'Etat d'exécuter des commandes pour les besoins du front, ce qu'ils ne faisaient pas en temps normal. Les questions de nourriture, de vêtement, de chaussure se sont compliquées, et la guerre elle-même rend assez difficile l'organisation des réserves du travail. Cela étant, il est évidemment bien plus difficile de procéder dans toutes les règles à l'éducation des ouvriers.

A l'heure actuelle, la guerre bat son plein, et si jusqu'à présent les élèves des réserves du travail n'ont pas été mobilisés, il est parfaitement possible que certains d'entre eux soient appelés à se battre. Il est donc tout naturel qu'on les détache de leur travail pour leur enseigner les choses de la guerre. En temps normal, nous aurions consacré toute notre attention à leur faire acquérir la connaissance de leur métier. Mais les circonstances actuelles nous obligent à introduire l'instruction militaire dans toutes les écoles. Nous préparons des ouvriers qualifiés, mais il faut aussi que le cas échéant ils sachent se battre. Et nous commettrions une faute impardonnable en ne leur donnant pas de connaissances militaires. C'est pourquoi je considère que les Léningradois ont raison d'organiser leurs élèves sur le pied de guerre, bien que cela soit dur pour les enfants.

Nous devons former des jeunes ouvriers connaissant bien leur métier et en même temps former des citoyens soviétiques, des soldats ; nous devons faire en sorte que notre jeunesse comprenne son devoir envers la patrie, qu'elle s'applique davantage afin d'apprendre au plus vite un métier, qu'elle donne au cours de son apprentissage plus d'armes et de munitions à l'Armée rouge, qu'elle acquière l'instruction militaire et se développe physiquement.

La patrie n'oubliera pas la vaillance de ses fils qui, à

l'heure actuelle, se battent contre l'envahisseur fasciste allemand sur les fronts de la Guerre nationale.

Elle se rappellera aussi avec reconnaissance la vaillance au travail de nos jeunes gens et de nos jeunes filles, élèves des écoles professionnelles, des écoles des chemins de fer, des écoles d'apprentissage de fabriques et d'usines, qui aident le front, s'efforcent d'étudier et de travailler de leur mieux à l'arrière.

A propos d'éducation, il faut dire qu'il est bien difficile de l'aborder pratiquement. Il est indispensable que les éducateurs soient très qualifiés.

Les réserves du travail voient venir à elles des jeunes gens et des jeunes filles de différentes régions, appartenant à différentes couches de la population, des jeunes gens et des jeunes filles de la ville et de la campagne. Il est bien évident qu'ils diffèrent beaucoup les uns des autres. Et néanmoins, il faut qu'ils se développent tous également. La tâche n'est pas facile. De plus, nous ne devons jamais oublier que ceux à qui nous avons affaire sont encore presque des enfants, qu'ils ont toutes les habitudes de l'enfance. Il est vrai qu'à cause de la guerre et de toute l'atmosphère ambiante, ils mûrissent plus vite qu'en temps de paix, mais nous voudrions pourtant conserver aussi longtemps que possible en eux les penchants juvéniles. Il est certain que c'est là tout un complexe de questions qui, pratiquement, sont très difficiles à régler.

Lisez la littérature pédagogique mondiale. Elle est riche d'une expérience abondante et diverse en fait d'éducation. Les uns se sont attachés à démontrer qu'il n'y a rien de tel que d'éduquer l'enfant en ville ; les autres l'ont contesté, affirmant au contraire que l'éducation doit avoir la campagne pour cadre. Beaucoup d'autres propositions et affirmations ont été faites à ce sujet. Pourtant, on ne peut dire qu'il existe un système d'éducation définitivement élaboré et bien arrêté. Aujourd'hui le système d'éducation doit différer de ce qu'il était il y a trois ans par exemple. Auparavant, nous formions pour ainsi dire des intellectuels, et non des travailleurs manuels.

Personnellement, j'estime que c'était une erreur, car malgré tout, dans notre Etat, la grande masse de la population accomplit un travail manuel. Et alors, la question s'est posée : comment faire pour que nos jeunes gens soient habiles dans les travaux physiques, en même temps qu'intellectuellement développés ?

A l'heure actuelle il faut insister davantage sur la nécessité de développer la force physique, d'accoutumer la jeunesse au travail, de l'habituer à supporter toutes les adversités, et par conséquent de la soumettre à tout un cycle d'épreuves pour mieux la tremper. De même que par des exercices physiques et toutes sortes de mesures sportives nous nous efforçons de développer la force physique, de même nous devons aguerrir notre jeunesse en la soumettant à une discipline sévère et en lui donnant des habitudes de travail, afin qu'elle supporte plus facilement toutes les difficultés que l'homme rencontre dans la vie.

C'est pourquoi il faut aujourd'hui que notre jeunesse soit préparée à vaincre les difficultés, et qu'elle ait l'amour du travail, afin qu'après avoir passé par cette école, le travail lui soit un besoin.

Il y a dans nos usines une importante catégorie de vieux professionnels pour qui ne plus travailler, c'est perdre toute raison de vivre. Obligés d'abandonner leur métier parce que trop vieux ou malades, ils semblent être privés de la moitié d'eux-mêmes, parce qu'ils sont habitués au travail, qu'ils aiment leur métier et qu'en le perdant, ils ont perdu pour ainsi dire tout point d'appui dans la vie. Nous voulons qu'on inculque à nos jeunes ouvriers, dans une mesure plus ou moins grande, cet amour du travail.

Certains camarades qui ont pris la parole ont rendu les contremaîtres responsables de toute l'œuvre d'éducation. C'est faux, bien entendu. Si l'on me demande quel contremaître vaut mieux : celui qui convient au point de vue pédagogique mais connaît mal son métier, ou celui qui est assez faible comme éducateur, mais connaît parfaitement son affaire, je préférerais,

si j'étais à la place du directeur de l'école d'apprentissage, celui qui est mal préparé au point de vue pédagogique, mais qui, dans son domaine, est hautement qualifié.

Pourquoi ? Parce que l'influence du contremaître n'est efficace que lorsque ses élèves sentent qu'il leur apprend réellement le métier. Un contremaître comme celui-là sera toujours utile aux élèves. Je citerai un exemple. Il y avait autrefois dans les Universités des professeurs réactionnaires, mais qui connaissaient très bien leur matière et avaient l'art de l'exposer. De nombreux étudiants assistaient régulièrement à leurs cours, tout en sachant que c'étaient des réactionnaires. Il y avait aussi d'autres professeurs, beaux parleurs pleins de faconde, qui prononçaient volontiers des phrases libérales. A leurs premières conférences, la salle était bondée, mais ensuite les étudiants sérieux cessaient de fréquenter leurs cours, car ils n'en retiraient rien en fait de connaissances.

De même pour nos contremaîtres. S'ils possèdent parfaitement leur métier, s'ils savent transmettre aux élèves leurs connaissances professionnelles et leur savoir, ils auront rempli leur rôle.

On dit parfois que les contremaîtres et les femmes de charge doivent, eux aussi, éduquer les élèves. Il ne faut pas prendre cela au pied de la lettre ; cela signifie qu'en s'acquittant bien de leurs obligations, ils doivent par leur conduite, par leur exemple, inculquer aux élèves l'habitude du travail, du soin et de l'ordre. Si une femme de charge nettoie bien les locaux, si elle veille à ce que les enfants ne les salissent pas, si elle les réprimande lorsqu'ils le font, elle leur inculque certaines habitudes et elle exerce sur eux une bonne influence. Mais si elle le fait, c'est parce que le directeur exige qu'elle s'acquitte bien de ses fonctions.

Il est très difficile de trouver un bon ajusteur ou un bon tourneur qui soit en même temps un bon pédagogue. On a dit ici avec raison que certains contremaîtres sont comme des pères pour les enfants ; selon moi, voici comment cela s'explique : il est difficile de s'imaginer qu'un bon contremaître n'aime

pas son métier, qu'il n'y mette pas de son cœur et n'éprouve pour lui que de l'indifférence. C'est l'exception et non pas la règle. Un bon contremaître, qui prend à cœur les intérêts de sa profession, s'efforce de transmettre ses connaissances à ses élèves, et malgré lui il surveille tout ce qu'ils font. Et c'est là l'essentiel dans l'éducation professionnelle de la jeunesse.

Seul un contremaître très qualifié dans sa branche, connaissant à fond son métier, aidera les élèves à posséder ce métier. Nous devons inculquer aux enfants le sentiment de l'honneur professionnel, et cela, un bon contremaître, un homme connaissant et aimant son métier, peut le faire. Quant au reste du personnel il lui suffira de bien s'acquitter de ses obligations. Ce faisant, il contribuera, lui aussi, de façon indirecte, à l'éducation des élèves, car par son exemple il les habituera à l'ordre et leur inculquera certaines habitudes professionnelles. C'est le milieu avec lequel ils sont en contact et dont ils subissent l'influence.

Ainsi que je l'ai déjà dit, nous voulons faire de nos jeunes gens de bons ouvriers de profession, mais en même temps de bons citoyens soviétiques. Et ici, une grande responsabilité incombe aux dirigeants politiques du système des réserves du travail ; ils doivent développer méthodiquement chez le jeune ouvrier la conscience qu'il est un membre de la classe ouvrière de l'Etat soviétique, qui est la classe dirigeante dans la société soviétique, la classe qui donne le ton à toute notre vie. Ce sont ces idées fondamentales que les dirigeants politiques doivent avant tout inculquer à notre jeunesse.

L'Etat soviétique est l'Etat des ouvriers et des paysans. Nulle part au monde il n'a son pareil, et nous sommes ses représentants et ses défenseurs. Telle est la propagande que devront faire, jour après jour, nos dirigeants politiques. Son succès dépendra de leur savoir-faire.

On m'a demandé ici : quel doit être le rôle du Komsomol dans le système des réserves du travail ?

Le système des réserves du travail est une institution d'Etat.

Bien entendu, le Komsomol y joue et doit y jouer un rôle considérable, la grande masse des élèves de ce système étant en âge d'être des komsomols. Si ceux-ci sont peu nombreux, c'est tout simplement par suite de notre propre négligence ; il faut que dans deux ans ce milieu donne environ 90 % de komsomols. Mais est-ce à dire que le Komsomol doit être le dirigeant administratif ou politique dans les écoles professionnelles et les écoles d'apprentissage de fabriques et d'usines ?

Non, bien sûr !

Le Komsomol est une organisation politique qui forme les conceptions politiques de la jeunesse et l'oriente dans la voie suivie par le Parti, une organisation qui prépare ses membres à entrer au Parti.

Mais peut-être le côté éducatif doit-il être confié au Komsomol ? Je crois que non. Ma pensée, très nette à ce sujet, déplaira peut-être aux komsomols, mais voyez plutôt vous-mêmes. Nos écoles, nos Universités se composent entièrement d'élèves en âge d'être komsomols. Mais est-ce le Komsomol qui les dirige ? Le Komsomol contribue à la formation politique des élèves, il les rend plus conscients, il les groupe dans ses organisations qui, jusqu'à un certain point, ne dépendent pas des organismes de l'Etat ; et c'est de ces derniers que relèvent les écoles et les Universités.

Qui donc doit répondre de l'éducation des réserves du travail ? C'est vous qui en répondez, camarade Moskatov*. Le Komsomol vous aide. Et si tout n'est pas pour le mieux dans ce domaine, c'est à vous, et non au Komsomol, que le gouvernement demandera des comptes. Peut-être dira-t-on alors aux komsomols : « Vous aussi, chers camarades, vous travaillez mal », mais les dirigeants du Komsomol ne seront pas destitués

* Moskatov P. — directeur de l'administration des réserves du travail près le Conseil des Commissaires du peuple de l'U.R.S.S. Actuellement ministre adjoint des réserves du travail.

pour cela, alors que le directeur des réserves du travail le sera bel et bien.

Ainsi donc, en l'occurrence, les dirigeants, ce sont les organes des réserves du travail de l'Etat.

Voyons à présent qui doit être l'éducateur direct de la jeunesse des réserves du travail. Je viens de vous montrer combien est difficile le travail du dirigeant politique et de l'éducateur. Il doit être accompli par des hommes d'expérience, ferrés en théorie. En général, il est préférable que ce soient des adultes, car ils ont plus d'expérience. Des komsomols qui aient, si je peux m'exprimer ainsi, dépassé le cadre des conceptions d'un komsomol. Il me semble que des personnes d'un âge plus mûr conviendront mieux. Si les enfants voient venir à eux quelqu'un qui a à peu près leur âge, ils n'auront pas grande confiance en lui, et ils lui diront : « Tu n'en sais pas plus long que nous. » Les enfants cherchent une autorité, et nous devons leur inculquer le respect de l'autorité.

Il me semble qu'en l'occurrence les organisations du Komsomol doivent être des auxiliaires, ranimer le feu chez les dirigeants qui, tout en ayant des connaissances et l'expérience de la vie, se sont déjà un peu refroidis. Je crois même qu'un éducateur expérimenté saura mieux s'y prendre avec les jeunes. Bien entendu, il ne rivalisera pas avec eux dans leurs jeux ou à la nage. Il faut qu'il exerce une influence politique, qu'il ait de l'autorité, il faut que les jeunes éprouvent le désir d'apprendre chez lui ; ce sont là des qualités très précieuses que ne possède pas toujours quelqu'un de leur âge, à qui ils peuvent d'ailleurs toujours dire : « Qui es-tu, pour nous commander ? Nous ne sommes pas plus bêtes et nous n'en savons pas moins que toi ! » Tandis que déjà l'âge les oblige à écouter. Je ne veux pas dire qu'il ne faille jamais charger les komsomols de ce travail, mais il me semble que l'âge adulte convient mieux.

J'estime que dans le système des réserves du travail, le Komsomol doit officiellement assumer le même rôle que dans les entreprises et les institutions ; mais, en fait, le rôle du

Komsomol y est énorme, puisqu'il est l'auxiliaire du Parti dans l'éducation des cadres de jeunes ouvriers.

Le Komsomol doit critiquer les défauts, exiger que l'éducation soit dûment organisée. S'il devait participer à l'administration dans telle ou telle mesure, une certaine responsabilité lui incomberait ; or, il doit avoir les mains libres. Nulle part l'organisation du Komsomol n'est si haut placée que chez nous. J'ai moi-même pour elle la plus grande estime, mais il ne faut pas la charger de fonctions qui ne lui conviennent pas.

S'il en est qui s'enfuient des écoles d'apprentissage, c'est le résultat d'une mauvaise organisation. Certes, les premiers temps sont durs pour un jeune homme, pour une jeune fille venus de la campagne. A la ville, tout les intimide. J'en parle par expérience. On a l'impression de tomber dans un autre monde. Et puis, on est habitué à être libre, et voilà qu'on doit se soumettre à la discipline. Ensuite, pour s'habituer à l'usine elle-même, il faut du temps, et un temps assez long. Deux mois n'y suffisent pas, et au début on a peur de tout. Quand la mauvaise organisation, le désordre, et différents défauts viennent s'ajouter à tout cela, c'est très dur pour les enfants.

J'estime que dans les écoles urbaines des réserves du travail la plupart des élèves doivent être de la ville ; cela vous facilitera le travail. Il est vrai qu'une partie des jeunes, dans les villes, rêvent d'entrer dans un bureau ou de devenir comptable ; mais il en est d'autres dont on peut former d'excellents ouvriers qualifiés. Cela est très important.

Je comprends combien il est difficile de travailler dans le système des réserves du travail, mais l'œuvre que vous accomplissez a une grande importance pour le pays. Songez-y : nous préparons les nouveaux cadres de jeunes ouvriers, et c'est d'eux que dépendra le renforcement du régime soviétique. Le camarade Staline a plus d'une fois souligné que la façon dont se complète notre classe ouvrière ne peut pas nous laisser indifférents. Nous voulons que ce soit la meilleure partie de notre

population qui aille grossir ses rangs, et qu'au point de vue politique et intellectuel la classe ouvrière occupe une place très haute dans la société soviétique.

Vous avez une grande tâche à accomplir ; un grand travail vous est confié. Si nous arrivons à bout de cette tâche, nous aurons fait beaucoup dans l'intérêt de notre pays.

Je vous souhaite bon succès dans votre travail !

Komsomolskaïa Pravda, 15 novembre 1942.

DISCOURS PRONONCÉ A LA RÉUNION SOLENNELLE DES ÉLÈVES ET DES TRAVAILLEURS RESPONSABLES DES ÉCOLES PROFESSIONNELLES, DES ÉCOLES DES CHEMINS DE FER ET DES ÉCOLES D'APPRENTISSAGE DE FABRIQUES ET D'USINES DE LA VILLE DE MOSCOU, CONSACRÉE AU 25e ANNIVERSAIRE DE LA GRANDE RÉVOLUTION SOCIALISTE D'OCTOBRE

LE 2 NOVEMBRE 1942

Camarades,

Votre réunion est consacrée au 25e anniversaire de l'établissement du pouvoir de Soviets. 25 ans ont passé depuis que le régime soviétique a été instauré dans notre pays. Par son importance cet événement est unique dans la vie de l'humanité ; il n'a pas son pareil, ou son équivalent dans l'histoire.

En ce 25e anniversaire de la Révolution d'Octobre, nous commémorons l'affranchissement des travailleurs de notre pays par le renversement d'un régime réactionnaire d'exploitation. Il faut vous rendre compte de ce que cela signifie, vous qui ne connaissez l'ancien régime que par vos lectures et par ouï-dire. Car on raconte à son sujet les choses les plus différentes. Si c'est un ancien riche qui parle, ou un dékoulakisé, ils vanteront l'ancien régime. Mais si c'est un homme qui fut pauvre, ouvrier, paysan moyen ou employé, il vous dira la vie pénible des ouvriers, des paysans et des pauvres de la ville dans la Russie tsariste d'avant la Révolution.

La Grande Révolution d'Octobre a radicalement changé les conditions de vie des travailleurs de notre pays. Nous vivons maintenant en régime soviétique.

Un grand nombre de jeunes pleins de qualités sont morts en luttant pour le régime des Soviets. Aujourd'hui encore, c'est pour défendre ce régime que la jeunesse combat non seulement au front mais aussi à l'arrière, dans les fabriques et les usines.

Cette année, nous célébrons notre fête dans les conditions d'une guerre acharnée contre les fascistes allemands. En temps de paix, elle durait deux jours, nous avions moins d'heures de travail à fournir, nos tables étaient mieux garnies. Mais aujourd'hui beaucoup de nos camarades, beaucoup de jeunes Soviétiques, se trouvent en territoire ennemi soumis à de cruelles épreuves, et une partie d'entre eux ont succombé ou sont en train de succomber aux souffrances que leur imposent les brutes fascistes. Voilà dans quelles circonstances nous célébrons le 25e anniversaire du pouvoir des Soviets.

Les réserves du travail, si nous considérons les écoles professionnelles et les écoles d'apprentissage de fabriques et d'usines, ont été créées chez nous avant la guerre. Dans quel but ? Dans le but de permettre à notre industrie de compléter à tout moment les rangs ouvriers en faisant appel à des gens qui connaissent la production.

Il n'est pas facile de préparer un bon ouvrier. Cela nécessite deux ou trois ans. Et pour devenir un bon spécialiste il faut même trois ou quatre ans. Il n'est pas obligatoire de passer tout ce temps à l'école. Pour arriver à bien travailler, il faut acquérir les principaux tours de main à l'école, et achever ensuite son apprentissage à l'entreprise.

Vous allez avoir à travailler comme ouvriers, comme professionnels dans nos fabriques et usines. Et involontairement beaucoup d'entre vous se disent : ainsi donc, ma vie est déjà toute tracée ? Aujourd'hui, l'école professionnelle, l'école d'apprentissage de fabrique et d'usine, et demain le travail à l'usine. Il en est peut-être qui hésitent, se demandent si c'est bien ce qu'ils veulent faire, si un travail de bureau n'eût pas été préférable, un travail plus propre, plus facile.

Eût-il, en effet, été préférable ?

Ma réponse sera catégorique, car j'ai passé trente années à l'usine, et puis après cela vingt ans dans un bureau *(animation dans la salle)* ; je puis donc parler de ces travaux en toute connaissance de cause. Où est-on le mieux ? Sans aucun doute, à l'usine, dans les ateliers d'une usine.

Certes, au début, quand à peine sorti de l'atelier d'apprentissage on pénètre dans les grandes salles de l'usine, on a un peu peur. Les premiers jours, les premiers mois vous paraîtront difficiles, mais ensuite l'atmosphère de l'usine, le travail lui-même vous absorberont toujours davantage. Vous travaillerez un an ou deux, et alors vous sentirez que vous aimez votre usine. Aucun travail dans une institution ne peut se comparer au travail à l'usine pour la satisfaction intérieure qu'il procure, car là vous voyez et vous touchez réellement les résultats de votre travail.

Pour qu'un homme entre plus hardiment à l'usine, il doit bien connaître son métier. De mon temps, chacun de nous s'efforçait de travailler mieux que les autres. Chacun voulait, s'il était tourneur, être un bon tourneur et s'il était ajusteur, être un bon ajusteur. Le travail à l'usine est un travail intéressant, un travail qui entraîne ; et aujourd'hui il est plus intéressant encore qu'autrefois, car les conditions ont changé.

Autrefois, il fallait tout faire avec ses mains. L'habileté manuelle avait alors une très grande importance. Mais si adroites que soient nos mains, les machines font mieux. Autrefois, il y avait peu de machines. Aujourd'hui, nos usines et nos fabriques possèdent un formidable équipement mécanique. Cela rend le travail à l'usine plus intéressant, mais exige par contre plus de connaissances et d'habileté.

Quitter l'école en sachant mal son métier, c'est s'exposer à ne pas être respecté par ses camarades. Qui ne connaît pas son métier ne pourra pas accomplir de travaux importants. Ces travaux, on ne les confie qu'à ceux qui travaillent bien. Il faut donc que vous connaissiez votre métier. Il faut que vous sachiez déchiffrer un dessin. Beaucoup d'entre vous seront plus tard chefs d'équipes, constructeurs, assembleurs de machines, mon-

teurs, outilleurs. Tout ouvrier qui se respecte doit savoir déchiffrer un dessin ; vous devez apprendre à le faire dès l'école.

Vous êtes tenus de connaître les machines ; il serait désirable que vous les connaissiez à fond. Le travail à l'usine est un travail en série ; il peut paraître monotone, mais il exige une attention soutenue et la connaissance des machines. Et il a ses particularités. Quelles sont ces particularités?. Le travail en série demande de l'adresse, de la rapidité. Un homme fait pièce sur pièce ; pour faire une pièce, il ne faut parfois qu'une minute. Ainsi donc, il faut apprendre à travailler vite et régulièrement. Dans les écoles professionnelles, certains élèves font une partie du travail, d'autres en font une autre. Il faut savoir exécuter toutes les opérations.

Je voudrais qu'au plus tôt vous ressentiez l'orgueil professionnel ; c'est un orgueil noble. Si vos pères étaient de bons ouvriers, vous ne devez en aucun cas faire moins bien qu'eux.

Maintenant vous vous préparez pour aller à l'usine, à la fabrique. D'avoir appris un métier ne vous enlève pas la possibilité de travailler plus tard dans un tout autre domaine. L'usine ne barre pas la route à la croissance ; au contraire, elle donne largement accès au travail social et politique, ou administratif, ou encore, si vous le préférez, au travail scientifique.

Vous devez être de bons spécialistes, chacun dans sa branche. Il ne faut pas que nos ouvriers connaissent leur métier moins bien que les ouvriers de l'étranger. Par leur qualification, les ouvriers soviétiques, nos jeunes ouvriers, doivent être non pas au-dessous, mais au-dessus des ouvriers d'Europe et d'Amérique. Voilà ce qu'il ne faut pas oublier, voilà ce à quoi il faut arriver.

Deuxièmement. Autrefois, c'était surtout parmi les ouvriers qu'il y avait des communistes. Le Komsomol n'existait pas encore, mais il y avait des jeunes qui par leurs idées étaient proches des communistes.

Pour les jeunes de votre âge, il y a l'organisation du Komsomol. C'est une organisation qui éduque politiquement la jeu-

nesse, qui l'éclaire. Et je voudrais que toute la jeunesse que j'ai en ce moment devant moi fît partie du Komsomol. Peut-être y a-t-il parmi vous des natures passives ; je n'en souhaite pas moins que la majorité des élèves des écoles professionnelles et des écoles d'apprentissage de fabriques et d'usines s'efforcent d'entrer au Komsomol.

Chez nous, la conscience politique joue un très grand rôle, et nous voulons faire en sorte que chacun soit politiquement conscient.

Le Komsomol c'est le vestibule du Parti. Le Komsomol prépare la jeunesse à entrer au Parti. Il développe sa conscience politique. Il l'habitue à une activité sociale. Vous allez en effet travailler pour la société, vous ne serez pas séparés du peuple, vous participerez à l'œuvre commune. On ne fabrique pas une machine tout seul. Il faut des centaines de mains pour la faire.

Le travail lui-même pousse à la vie sociale. Et je voudrais non seulement que vous passiez votre temps à travailler à la production proprement dite, à fabriquer les objets qui nous sont nécessaires, mais encore que vous passiez votre temps libre, que votre éducation morale se fasse au sein du Komsomol. C'est précisément pour cela que le Komsomol, cet organisateur de la jeunesse, existe. Vous remplirez ainsi la fraction de votre vie qui n'est pas absorbée par le travail ; vous remplirez votre vie spirituelle.

La guerre est cruelle et sanglante. Les Allemands veulent déchirer notre pays, fouler aux pieds notre peuple. Camarades, vous faites plus qu'apprendre un métier : vous aidez aussi notre front. Dans les écoles et à la production, vous exécutez des commandes de guerre. Et vous devez les exécuter bien.

Vous n'êtes pas sur le front, mais, camarades, vous êtes la jeunesse, et je pense que vous ne serez pas les derniers dans la lutte de notre peuple contre les fascistes. Pour la rapidité, qualité propre à la jeunesse, j'estime que vous ne devez pas le céder à vos aînés. Au contraire, c'est à vous, les jeunes, de te-

nir le drapeau. Vous devez être les premiers à la production comme à la guerre. Vous devez dire : « Nous ne le céderons pas à nos pères ; nous montrerons que les jeunes qui viennent d'entrer à la production savent travailler. »

Permettez-moi de vous souhaiter d'acquérir cette maîtrise dans le travail ; puissiez-vous la révéler entièrement dans les années qui viennent. *(Applaudissements prolongés.)*

Komsomolskaïa Pravda, 12 novembre 1942.

INTRODUCTION AU LIVRE *LE KOMSOMOL DANS LES COMBATS POUR LA PATRIE*

Par la volonté du fascisme, les hommes de notre pays, et pas seulement de notre pays, traversent des jours bien durs. Les obscurantistes allemands ont cru pouvoir faire l'histoire mondiale et l'obliger à revenir en arrière. C'est à notre pays, à notre peuple, qu'est échue la mission de défendre le progrès de l'humanité contre les barbares du XXe siècle.

Le 3 juillet 1941, dans son appel radiodiffusé au peuple soviétique, à l'armée et à la marine, J. Staline, président du Comité d'Etat pour la Défense, a dit :

> « La guerre nous ayant été imposée, notre pays est entré dans un combat à mort avec son pire et perfide ennemi, le fascisme allemand. Nos troupes se battent héroïquement contre un ennemi abondamment pourvu de chars et d'aviation. L'Armée et la Flotte rouges, surmontant de nombreuses difficultés, se battent avec abnégation pour chaque pouce de terre soviétique. Les forces principales de l'Armée rouge, pourvues de milliers de chars et d'avions, entrent en action. La vaillance des guerriers de l'Armée rouge est sans exemple. La riposte que nous infligeons à l'ennemi s'accentue et se développe. Aux côtés de l'Armée rouge le peuple soviétique tout entier se dresse pour la défense de la Patrie. »

Il est tout naturel que la jeunesse ait été la première à défendre notre patrie, puisque les troupes régulières se composent essentiellement de jeunes. La jeunesse, le Komsomol, qui est la partie la plus active de la population, forment le gros de l'armée et des détachements de partisans.

La lutte de partisans découle logiquement de la nature même de la Guerre nationale du peuple soviétique contre le fascisme allemand qui nous a imposé ce qu'on appelle la guerre totale, avec toutes ses destructions, son indicible cruauté, sa violence déchaînée, ses brimades contre les populations civiles de notre pays.

> « Il s'agit ainsi de la vie ou de la mort de l'Etat soviétique, de la vie ou de la mort des peuples de l'U.R.S.S. ; il s'agit de la liberté ou de la servitude des peuples de l'Union soviétique. » *(Staline.)*

Dans un de ses articles consacrés à la guerre franco-prussienne de 1870, Engels écrivait :

> « Partout où le peuple menait énergiquement une guerre de partisans, l'adversaire devait se convaincre très rapidement qu'il était impossible de s'inspirer du vieux code de sang et de feu. »

Engels comprenait parfaitement la nature scélérate du capitalisme, mais il n'avait pas prévu le degré de barbarie qu'ont atteint les fascistes allemands. Au fer et au feu, ils ont ajouté des torrents de boue. Et, fait caractéristique, plus ils sont battus et plus leurs actes sont répugnants.

Le développement historique de l'humanité est contradictoire : aux périodes d'évolution, au cours desquelles les changements infimes s'accumulent, succèdent des crises internationales.

La guerre actuelle est un point crucial de notre histoire. Elle sera étudiée avec attention, elle exercera une grande influence sur le développement culturel et patriotique de notre jeunesse. Le peuple composera sur elle des légendes ; il mettra en chansons l'héroïsme des soldats ; les dramaturges puiseront dans cette époque, comme d'un riche trésor, les sujets de leurs ouvrages. Mais tout cela, c'est pour l'avenir ; ce sera l'affaire de nos descendants. Aujourd'hui, notre peuple, et en premier lieu la jeunesse, le Komsomol, participent à ce grand drame

de la vie qui, par sa cruauté, par l'effort humain qu'exige cette lutte sanglante, n'a pas de précédents dans le passé.

Devant la jeunesse soviétique et le Komsomol dans son ensemble, devant la conscience de chaque komsomol en particulier, la question s'est posée : la patrie est en danger ; des barbares foulent notre sol, insultent, couvrent d'une boue fétide tout ce que nous aimions et que nous admirions. L'ennemi veut détruire en nous toute âme humaine, faire de nous des bêtes de somme, des esclaves.

Consentir à tous les sacrifices et lutter pour sa liberté, ou se soumettre sans murmure : c'est ainsi que la question est posée. Mais notre peuple, et avant tout la jeunesse, le Komsomol, remplis d'indignation, de haine pour l'ennemi fasciste, ont décidé sans retour de se battre, de se battre à mort, de se battre jusqu'à l'écrasement complet de l'ennemi. Et en effet, il n'est pas une arme, il n'est pas une forme de lutte dans la Guerre nationale où ne participe le Komsomol, où il ne soit aux premiers rangs.

Notre Komsomol est une organisation relativement jeune, mais ses premiers cadres se sont trempés dans la guerre civile pour la défense du pouvoir des Soviets. Sous la conduite du Parti de Lénine et de Staline, ils ont achevé de se forger aux années de lutte pour l'industrialisation du pays, à l'époque de la collectivisation des économies paysannes, dans la lutte contre les éléments opportunistes et traîtres dans notre Parti et dans le Komsomol. Tout cela a permis au Komsomol d'acquérir, en défendant l'Etat prolétarien, d'excellentes traditions de fermeté idéologique et de ténacité.

Maintenant le danger vient de l'extérieur. La guerre contre le fascisme prend un caractère de plus en plus acharné ; le Komsomol y participe en masse. Et l'héroïsme des komsomols dans la lutte revêt, lui aussi, un caractère de masse. Sans doute ne trouverait-on pas une seule unité combattante où des komsomols n'aient fait preuve de courage et de vaillance, ce qui, à son tour, renforce les glorieuses traditions de lutte du Komsomol, rend en quelque sorte traditionnels et obligatoires pour

chaque komsomol du rang le courage et l'abnégation à la guerre. Cela est essentiel pour former et renforcer de glorieuses traditions de combat.

Le présent recueil est un modeste ouvrage où ont été réunis des faits qui sont loin, très loin d'être complets, relatant l'héroïsme, le dévouement sans bornes à la Patrie de ceux qui, conscients de la justice de leurs actes, ont enduré toutes les souffrances imaginables et sont morts bien convaincus que le fascisme serait écrasé, en prononçant ces fières paroles : « Nous mourons pour la Patrie, pour le bonheur de notre peuple ! »

Je voudrais que le lecteur accueillît ce livre non pas comme un ouvrage littéraire achevé, mais comme le récit très simple, fait par des camarades, d'actions admirables accomplies par nos komsomols sur les fronts de la Guerre nationale. Quand les nôtres tombent au champ d'honneur, leurs camarades élèvent de leurs propres mains, sur la tombe des héros, de modestes monuments. Ces monuments sont simples, comme les inscriptions qu'on y grave. Mais aucun artiste, sans doute, ne met autant d'amour dans son œuvre que les combattants dans les tombeaux qu'ils creusent à ceux qui ont péri de la mort sublime des braves. Le peuple veille sur ces monuments. Ils seront entourés de son amour, comme le souvenir de ses preux légendaires. Jeunes gens et jeunes filles s'y rendront en pèlerinage ; et ces lieux retentiront des chants de triomphe du peuple soviétique libre, de sa jeunesse, du Komsomol.

En cette époque ardente, les auteurs du recueil se bornent à dresser à nos héros des monuments très simples, encore imparfaits au point de vue artistique. Pour le moment, ils ne peuvent faire mieux, car ils combattent et ils doivent continuer d'avancer avec nos troupes qui libèrent le pays. Comme nos soldats, ils estiment avec raison qu'à l'heure actuelle le meilleur monument que l'on puisse élever à nos héros et à nos héroïnes, ce sont des pyramides de cadavres ennemis.

Pour nous Choura Tchékaline, Lisa Tchaïkina, Zoïa Kosmodémianskaïa (qui chez les partisans s'appelait Tania) ne sont pas seulement des héros : ils laissent des mères, des frè-

res et des sœurs vivants. Le Komsomol les connaît, ils nous sont proches et chers, leur mort héroïque au fort d'une lutte implacable verse en nous le désir de les venger.

Je souhaite que ce recueil se répande largement parmi les grandes masses de la population, notamment parmi les jeunes, les komsomols et les komsomoles. Chez les héros qui revivent dans ces récits, le lecteur verra les traits de l'homme nouveau, de l'homme soviétique ; il verra combien sont nombreux, dans notre Komsomol, ceux qui placent par-dessus tout le bonheur du peuple soviétique, les idéaux de notre Parti.

Pour le bonheur du peuple, pour le Parti de Lénine et de Staline, notre jeunesse, le Komsomol donne son sang goutte à goutte. Qui peut douter, après cela, que l'ennemi sera châtié comme il le mérite, et que nous arracherons la victoire de haute lutte ?

Telle est la signification du recueil *Le Komsomol dans les combats pour la Patrie.*

Recueil *Le Komsomol dans les combats pour la Patrie*, pp. 3-6, Editions Molodaïa Gvardia, 1942.

LA PAROLE DE L'AGITATEUR AU FRONT

ALLOCUTION FAITE AU COURS D'UN ENTRETIEN AVEC LES AGITATEURS AUX ARMÉES

LE 28 AVRIL 1943

Chaque agitateur s'efforce de donner à ses causeries un caractère familier. Qu'entend-on par là ? Je sais que souvent les agitateurs se rendent auprès des soldats avec l'intention bien arrêtée d'engager avec eux une conversation familière. Mais le fait même que l'agitateur s'est fixé ce but par avance prive l'entretien du caractère qu'il voulait lui donner. Si au contraire l'agitateur venait prendre un verre de thé avec les soldats et leur parlait de mille petites choses pour aborder ensuite une question qui les intéresse, la causerie serait réellement cordiale.

Ou encore : si quelqu'un a commis une faute et si vous le tancez paternellement, si vous lui faites un petit sermon et que vous lui disiez ensuite : « C'est bon, pour cette fois je n'en dirai rien à personne ; mais sache bien que si tu recommences je ne pourrai plus me taire » — vous aurez également parlé avec cordialité. Mais quand on vient spécialement pour cela, il est rare qu'on y réussisse.

Quand je parle d'entretien cordial, j'entends par là que votre auditoire n'éprouve aucune gêne à vous interroger sur tout ce qui l'intéresse et ne sent pas que vous êtes venu dans un but bien déterminé. On sait que les agitateurs sont spécialement chargés de parler sur certains sujets, et qu'ils doivent donc le faire. Mais au cours des causeries familières dont nous avons parlé, le sujet à traiter se présente pour ainsi dire de lui-même.

Il faut amener les gens à dire leur opinion et les pousser à discuter, pour être ensuite une sorte d'arbitre et établir qui a raison.

Causerie familière ne veut pas dire causerie non dirigée. La causerie doit être dirigée, mais de telle sorte que les gens ne sentent pas que vous êtes venu à eux avec telle ou telle mission à remplir.

Pourtant, il sera parfaitement légitime que vous disiez aux soldats : « Aujourd'hui, je suis venu vous entretenir de tel sujet. » Car enfin, on ne peut édifier tout le travail d'agitation exclusivement sur des entretiens libres. Mais quel que soit le sujet à traiter, il vous faut insister sur un point : nous devons écraser l'Allemand, et faire pour cela tout le possible et l'impossible.

La forme de la causerie dépend des circonstances. Si l'auditoire est nombreux, ce sera une conférence ou un meeting. Si vous êtes dans un abri, vous pouvez mener l'entretien sous forme de réponses à des questions. Si vous voulez que les soldats conservent sur un point une impression plus nette, vous pouvez vous borner à développer ce point et prévenir vos auditeurs que votre causerie roulera exclusivement sur ce sujet, que vous traiterez les autres questions une autre fois.

Je veux attirer votre attention sur ce fait que l'agitateur doit éviter de se donner les apparences d'un homme plus intelligent, qui en sait plus long que la masse qui l'entoure. J'ai derrière moi des années d'expérience en fait de propagande et d'agitation, et je sais qu'il suffit que l'agitateur donne l'impression d'avoir une haute opinion de lui-même et de se croire plus intelligent que les autres pour qu'on n'ait pas confiance en lui et qu'il échoue. Il faut parler avec les soldats rouges comme avec des gens qui comprennent tout. Et si l'un d'eux vous dit qu'il ne comprend pas telle ou telle chose, vous pouvez toujours lui répondre : « Pourquoi fais-tu la bête ? Tu as donc un navet entre les deux épaules ? Je vois bien que tu comprends tout pas plus mal que moi et que tu veux tout simplement faire le malin. » Il ne faut jamais se montrer méprisant. Si l'on vous dit d'un soldat : « C'est une bûche, il ne sait rien », vous répondrez : « Ces bûches-là, nous les connaissons ; vous verrez quel soldat il fera. Vous, vous êtes au front

depuis un moment, vous savez déjà ; et lui aussi sera comme vous. » Si vous parlez ainsi, on vous respectera.

On pourra vous pardonner beaucoup, mais jamais on ne vous pardonnera la jactance, et on dira alors que vous n'êtes pas très intelligent. Par exemple, vous avez appris qu'un soldat est au front depuis longtemps et qu'il n'a pas encore tué un seul Allemand. Il y a différentes manières d'envisager la chose. Un agitateur fera des reproches au soldat ; un autre lui rappellera que beaucoup de ses camarades ont déjà tué chacun plusieurs Allemands. Moi, je lui dirais à peu près ceci : « Sans doute, chaque soldat rouge ne peut pas tuer un Allemand ; sinon, nous les aurions tous exterminés depuis longtemps. Pourtant, il vaudrait mieux que tous nos soldats en tuent. La guerre, c'est la guerre ! Les Allemands veulent nous anéantir, et nous, nous voulons les anéantir. C'est pourquoi chaque soldat doit s'efforcer coûte que coûte de tuer un ennemi. »

L'agitateur doit être sincère. Ne tracez pas aux soldats des tableaux dans les tons roses ; montrez-leur la réalité telle qu'elle est ; n'ayez pas peur de signaler les difficultés : vous avez affaire à des adultes, à des hommes qui comprennent.

Le plus difficile, dans l'agitation, c'est de parler le langage qu'il faut. Au premier abord, on pourrait croire qu'il n'y a là rien de sorcier : l'homme ne commence-t-il pas à parler dès l'âge de deux ans ! En réalité, c'est une chose importante et difficile. Où donc est la difficulté ?

L'agitateur doit exprimer sa pensée avec relief, pour qu'elle impressionne, et pour qu'elle produise précisément l'impression voulue. D'autre part, il doit l'exposer brièvement, ayant peu de temps à sa disposition. Sa pensée doit être claire, accessible à son auditoire. Tout cela est très difficile à obtenir.

C'est chez les classiques qu'il faut apprendre à parler. Prenez Tourguéniev. Où trouverez-vous dépeint comme dans ses œuvres, l'extérieur des personnages ? Si l'on proposait à chacun de vous de décrire ne fût-ce que sa femme, trouveriez-vous pour cela les mots nécessaires ? Tout le monde n'est pas

capable de faire le portrait même d'un être proche, qu'on connaît donc fort bien. On écrit des lieux communs. Mais d'un agitateur, on exige davantage. Il faut qu'il y ait de la couleur dans ses descriptions.

La façon de s'exprimer, c'est tout pour l'agitateur. Vous parlez avec les soldats de choses qu'ils connaissent. Par conséquent, vous ne les intéresserez que si vous en parlez bien, de façon pittoresque. Je n'emploie pas le mot « joliment », parce que chez nous on s'emballe souvent pour la rhétorique, croyant très bien faire ; or, c'est une habitude détestable que de répandre à pleines mains des phrases stéréotypées. Je connais des agitateurs qui peuvent parler pendant trois heures ; et quand ils ont terminé, il ne reste rien dans la tête des auditeurs, sauf certaines exclamations, parce que dans leurs discours il n'y avait point d'idées. Or, vous avez devant vous des soldats, des hommes simples qui ont franchi en combattant des milliers de kilomètres, qui ont vu beaucoup d'horreurs, ce qui fait que les phrases générales, et pompeuses par-dessus le marché, leur sont intolérables. Ce qu'il leur faut, c'est que l'agitateur expose nettement et brièvement certaines idées. Et il n'est jamais mauvais de répéter les mêmes idées quand elles sont excellentes. Si l'on vous dit, par exemple : « Qu'est-ce que tu as à toujours nous dire d'apprendre à nous terrer ? », vous répondrez : « Je vous en parlerai tant que vous n'aurez pas appris à creuser convenablement des tranchées ; ce serait dommage si vous mouriez pour rien. »

L'agitateur doit être un homme cultivé. Il doit beaucoup lire et beaucoup travailler à son perfectionnement. Je dirai même qu'il doit consacrer tous ses loisirs à la lecture. Lisez les œuvres de nos classiques. Lisez Lénine et Staline. Apprenez à faire de l'agitation comme Staline. Le camarade Staline est un très bon agitateur. Comme il sait parler au peuple !

L'agitateur doit toujours préparer ses causeries, même s'il est cultivé, instruit et au courant des choses de la guerre. Car quoique nous fassions, notre savoir est forcément limité, et par conséquent, il faut bien nous préparer chaque fois, et tirer

parti au maximum de nos connaissances. C'est pourquoi je suis d'avis qu'il faut organiser plus souvent des causeries sur un sujet bien arrêté, car elles donnent de meilleurs résultats et disciplinent l'auditoire. Mais quand vous sentez qu'on en a assez des thèmes fixés à l'avance, qu'on veut parler avec vous à cœur ouvert, allez prendre le thé avec les soldats, parlez avec eux à la bonne franquette, et que tout dans votre causerie soit naturel.

Mais même alors, préparez-vous, car on peut vous poser toutes sortes de questions. Ne vous dérobez pas aux réponses, ne cherchez pas à escamoter les questions. Et n'ayez pas peur, si l'on vous pose une question à laquelle vous ne pouvez répondre, de dire franchement : « Je ne sais pas, je chercherai la réponse dans mes lectures ; et si je la trouve, je vous la dirai. »

On dit parfois : « Parmi nos soldats, surtout des classes anciennes, il y a des gens religieux, qui portent des croix, récitent des prières ; or, les jeunes se moquent d'eux. » Il ne faut pas oublier que nous ne persécutons personne pour ses convictions religieuses. Nous considérons la religion comme un errement, et nous la combattons par l'instruction. Mais certains sont encore profondément religieux, des couches considérables de la population sont encore attachées à l'Eglise, et ce n'est pas par des railleries qu'on triomphera d'elle. Bien entendu, si quelques jeunes rient d'eux, le mal n'est pas grand ; mais il ne faut pas que cela tourne à la brimade ; ce serait inadmissible.

Sur quoi les agitateurs doivent-ils, à l'heure actuelle, porter plus particulièrement leur effort ?

Il faut avant tout propager l'esprit d'organisation. Comment cela ? Prenons un exemple tout simple : c'est l'heure de dîner, et la cuisine n'est pas là ; il faut aller à sa recherche. Si vous avez été témoin du fait, c'est un sujet tout trouvé pour une causerie sur l'organisation. Discutez ce qu'il faudrait faire pour que la cuisine soit toujours à sa place, proposez les moyens d'y parvenir. Dans une causerie de ce genre, il ne serait

pas mauvais de vous en prendre comme il faut à notre négligence russe contre laquelle on doit lutter jusqu'à présent. Si j'étais agitateur, je passerais les neuf dixièmes du temps à développer ce sujet.

Notre principal défaut, c'est la placidité. Nous sommes trop souvent insouciants, nous pensons : « Bah ! ça ira, d'une manière ou d'une autre. » Nous savons tous que si une unité occupe une position, elle doit déployer le maximum d'effort pour la fortifier et s'y maintenir ; et que lors d'une offensive, elle doit tout faire pour que celle-ci soit efficace et entraîne le minimum de pertes et de victimes. Mais chez nous, il n'est pas rare qu'on improvise, et qu'alors les résultats soient mauvais. Il faut, coûte que coûte, en finir avec la placidité.

Durant la première période de la guerre, nous nous sommes heurtés à de nombreuses difficultés parce que nous n'organisions pas le combat comme il l'aurait fallu, car au combat tout dépend de l'organisation. Un chef militaire doit être un bon organisateur. Auparavant, bien des chefs croyaient que c'est au poste de commandement qu'on organise le combat. Or, c'est là le dernier stade de l'organisation. Quand, au moment du combat, un chef s'installe à son P.C., il n'a plus qu'à récolter les fruits de son travail préparatoire.

J'estime qu'il est très important d'inculquer aux soldats la prudence. Il est inadmissible qu'au front on s'installe, pour manger, en un lieu découvert. Qu'un obus arrive, et ce fera une catastrophe. Il y aura des tués, qu'il faudra remplacer par d'autres soldats. Les agitateurs doivent mener la lutte très énergiquement contre ceux qui, inconsidérément, se moquent du danger.

Votre agitation doit également avoir pour but de développer la ruse et l'ingéniosité à la guerre. J'appuie sur le mot ruse, car vous parlez à des soldats rouges dont le champ d'activité est borné. Il faut leur inculquer qu'ils doivent peser leurs actes, faire tout ce qu'ils peuvent pour tromper l'ennemi le plus et le mieux possible. Le tir de précision a entre autres ceci de précieux qu'il apprend à l'homme à peser tous ses

actes, et développe en lui, pour ainsi dire, les qualités du chasseur. Le tireur de précision s'efforce de tuer son adversaire, et celui-ci à son tour s'efforce de le tuer. C'est pourquoi le tireur de précision doit posséder toutes les ruses : il doit savoir se camoufler, avoir l'œil perçant, la main ferme. Eh bien, il faut cultiver ces qualités non seulement chez les tireurs de précision, mais encore chez tous nos soldats.

Rappelez aux soldats qu'il faut creuser des tranchées. C'est un travail auquel ils cherchent parfois à se soustraire, surtout pendant l'offensive. Ils disent : « A quoi bon creuser des tranchées quand dans une demi-heure elles seront inutiles ? » Mais faites-leur comprendre que c'est un travail toujours indispensable, et que si même on ne se sert pas de ces tranchées, c'est une école, et une école très nécessaire dans la lutte que nous menons.

J'estime également que vous devez vous occuper davantage des blessés. Les blessés ont besoin d'une bonne parole, de sympathie ; c'est là que vous devez faire preuve de cordialité. Un soldat blessé se rappellera toujours ce qu'on a fait pour lui et il ira le répéter partout. De sorte qu'une parole dite à mi-voix sera répétée au loin.

Vous devez apprendre aux soldats rouges à respecter les tués, à les honorer. Comment se comporte-t-on, dans le peuple, devant un mort ? Quand quelqu'un est mort, tout le monde autour de lui parle à voix basse. Il faut rendre les honneurs à ceux qui ont été tués ; cette habitude, ce sont les agitateurs qui doivent l'introduire. J'ai écrit aux présidents des comités exécutifs des soviets que toutes les tombes communes doivent être bien entretenues et qu'il faut confier ce soin aux pionniers. Vous devez faire en sorte que dans vos unités on enterre les morts comme il se doit, qu'on dresse un monticule au-dessus de leur tombe. Certes, quand l'armée avance, ce n'est pas toujours possible ; mais il y a aussi des agitateurs en deuxième ligne. Veillez à ce que les funérailles des soldats rouges revêtent autant que possible un caractère solennel ; faites de l'agitation dans ce sens, car cela aura une influence sur l'édu-

cation des gens, leur apprendra à aimer les défenseurs de la Patrie.

L'agitateur doit toujours être le guide des masses ; il doit les entraîner à sa suite. Son rôle est surtout grand pendant le combat. Il arrive que même une unité excellente, lorsqu'elle a subi de grosses pertes, n'a plus confiance en ses forces. A ces moments-là, l'agitateur peut relever le moral des hommes et changer la face du combat.

L'agitateur doit toujours étudier la situation, savoir quels sont les hommes parmi lesquels il aura à agir. Vous avez affaire à des soldats, à des hommes disciplinés, mais le fardeau qu'ils portent est bien lourd. Il faut en tenir compte. Et aussi du fait qu'ils sont différents par la nationalité, l'âge et le caractère. L'agitateur doit prendre tout cela en considération.

La parole de l'agitateur au front,
pp. 15-24, Editions Voïenizdat NKO, 1943.

UNE GRANDE FAMILLE DE COMBATTANTS

ALLOCUTION PRONONCÉE DEVANT LES AGITATEURS TRAVAILLANT AU FRONT PARMI LES SOLDATS DE NATIONALITÉ NON RUSSE

LE 4 AOÛT 1943

Camarades,

J'éprouve une satisfaction très vive à me rencontrer avec les agitateurs de l'Armée rouge représentant presque toutes les nationalités de l'U.R.S.S. qui prennent part à la Grande Guerre nationale.

Cette guerre est pénible et sanglante. Et bien des familles ont été éprouvées depuis plus de deux ans qu'elle dure. Mais nous n'avons pas d'autre issue que de combattre. La question se pose ainsi : ou bien nous cirerons les bottes des fascistes, nous deviendrons leurs esclaves, nous périrons, ou bien nous nous battrons pour sauver notre liberté et notre indépendance.

Quand les fascistes allemands ont commencé cette guerre, ils ne nous considéraient pas comme des hommes ; à leurs yeux nous étions du bétail. Voilà ce qu'ils croyaient au début. Aujourd'hui, après avoir essuyé nos coups, ils comprennent de mieux en mieux ce que représente l'Union soviétique. Avant, tous nos soldats, pour eux, c'étaient des Russes ; mais ils ont vu que ces soldats, ces bons soldats, ce ne sont pas seulement des Russes, mais aussi des Turkmènes, des Kazakhs, des Ouzbeks, des Azerbaïdjanais, etc. Auparavant, ils croyaient que les Ukrainiens et les Biélorusses les accueilleraient avec joie et se soulèveraient contre les Russes. Quant aux autres nationalités, ils ne comptaient pas avec elles.

La guerre a montré que l'Union soviétique est une grande famille unie, qu'entre ses membres il existe une cohésion comme le monde n'en a jamais connu. Bien entendu, il y a d'in-

fimes exceptions. Certains consentent à travailler pour les Allemands, à être starostes ou à remplir d'autres fonctions, mais ce sont des cas isolés, et dans un pays aussi grand que le nôtre, ils ne jouent aucun rôle. Les soldats de toutes les nationalités représentées à l'Armée rouge défendent leur patrie avec abnégation, ils savent se battre, ils font preuve de la plus grande vaillance, du plus grand héroïsme. Et nos ennemis étaient loin de s'y attendre.

Chez nous, tout le monde se bat. Sous le tsarisme, les Azerbaïdjanais et les peuples de l'Asie centrale : Turkmènes, Ouzbeks, Kazakhs, Kirghiz et autres n'allaient pas à la guerre, ils n'étaient pas appelés sous les drapeaux. Le gouvernement tsariste n'avait pas confiance en eux et ne voulait pas leur enseigner à faire la guerre. Car vous savez que si elle exige des peuples de grands sacrifices, elle permet d'autre part à la population masculine d'apprendre à bien manier les armes. Et un peuple qui manie bien les armes ne se laissera pas marcher sur les pieds. Voilà pourquoi le gouvernement tsariste n'admettait pas à l'armée les représentants de ces nationalités, à l'exception d'une poignée de paysans riches et de nobles qui étaient en somme les agents du gouvernement tsariste et de sa politique.

Le gouvernement soviétique n'avait aucune raison d'adopter pareille attitude envers les peuples habitant notre territoire. Chez nous, tous les peuples sont égaux. Tous les peuples de l'Union soviétique, même ceux qu'on considérait autrefois comme très arriérés, participent aujourd'hui à la guerre. Je ne parle pas des Géorgiens, des Arméniens ou des Tatars qui prenaient déjà part à la guerre sous le tsarisme.

Bien entendu, entraîner la population des républiques et régions nationales à la guerre, au maniement des armes, à la discipline militaire était une tâche difficile. Et seul le pouvoir des Soviets pouvait l'accomplir.

Nous nous disons souvent internationalistes, mais tout le monde ne comprend pas ce que cela signifie. Certains pensent que se dire internationaliste, c'est ne plus se considérer com-

me un Russe, ou comme un Ouzbek, ou comme un Kazakh. Cela est absurde. Etre internationaliste, c'est respecter chaque nationalité, voilà tout. Notre maître dans la question nationale, c'est le camarade Staline qui dirige la politique nationale depuis de longues années. Dès avant la Révolution, il était le conseiller de Lénine en cette question. Le camarade Staline nous enseigne à respecter chaque nationalité. Quand on respecte toutes les nationalités, on est un internationaliste. Mais quand on est Russe, par exemple, et que l'on ne considère comme bien que ce qui est russe, on est un chauvin, et non un internationaliste, on est un homme à courte vue, qui ne voit pas plus loin que le bout de son nez. La politique nationale stalinienne a permis de mobiliser tous les peuples de notre pays pour la Guerre nationale ; la politique stalinienne fait de tous nos peuples des héros ; elle ouvre la voie à tous les hommes de talent de notre pays.

En effet, si un homme soviétique a du talent, quelle que soit sa nationalité, il ne cessera de monter. Vous savez combien on compte aujourd'hui dans l'Armée rouge d'officiers de toutes les nationalités parfaitement préparés. A l'heure actuelle, ce sont des lieutenants, de jeunes colonels, et dans quelque temps ce seront des généraux et des maréchaux. Chez nous, l'avancement dépend non pas de la nationalité, mais de l'intelligence et du courage déployés. Un homme qui manque d'intelligence, un mauvais soldat ne reçoit pas d'avancement ; mais si un soldat ou un officier a du talent, de l'intelligence, s'il connaît bien son affaire, il s'élèvera très haut, quelle que soit sa nationalité. Ce principe est rigoureusement appliqué par notre Haut Commandement. Nul ne peut dire que le camarade Staline donne la préférence à tel ou tel peuple. Il est un père pour tous, il encourage et réprimande tous ceux qui le méritent, et il fait avancer les hommes de talent de toute nationalité.

Je toucherai encore une question importante : celle de l'étude du russe par les soldats de nationalité non russe. Elle est indispensable. Dans l'armée on ne peut se passer de la

connaissance du russe. C'est en russe que sont composés nos règlements militaires, en russe que sont écrites les instructions de combat, en russe que sont donnés les ordres. Le russe met en contact tous les peuples de l'Union soviétique. Le russe, c'est la langue de Lénine. C'est dans cette langue que notre chef, le camarade Staline, s'adresse aux hommes soviétiques et à l'Armée rouge.

Les premiers temps, la connaissance du russe sera, bien entendu, assez limitée chez les soldats de nationalité non russe, et ils penseront naturellement dans leur langue maternelle. Si donc vous voulez les toucher, adressez-vous à eux dans leur langue maternelle ; ils sentiront mieux ainsi ce que vous leur direz. Cette langue trouvera le chemin de leur cœur et rendra toutes les nuances de votre pensée. L'agitateur a donc beau étudier le russe, il n'en est pas moins tenu de parler également aux soldats de nationalité non russe en leur langue maternelle. Etudiez le russe, mais pour vous frayer un chemin vers le cœur du soldat, surtout les premiers temps, parlez-lui sa langue. Chez nous les agitateurs sont de la même nationalité que les soldats, et cela est fort bien.

Depuis le début de la guerre, tous nos peuples ont considérablement progressé. Ainsi, vous nous avez raconté que les Ouzbeks vous demandent comment ça va, chez eux, avec le coton. Mais à l'heure actuelle, le coton n'est plus l'essentiel pour l'Ouzbékistan ; le coton n'est resté l'essentiel que dans l'agriculture de la République d'Ouzbékie. Aujourd'hui, celle-ci possède une forte industrie. Depuis la guerre, un grand nombre de fabriques et d'usines y ont été évacuées, de nouveaux charbonnages se sont ouverts, de nouvelles centrales hydroélectriques fonctionnent. Et à présent, on ne peut plus dire que l'Ouzbékistan n'est renommé que pour son raisin et pour son coton. Non. Maintenant, c'est une république possédant une grosse industrie. Autrefois, la classe ouvrière y faisait presque entièrement défaut ; aujourd'hui, on y compte des centaines de milliers d'ouvriers.

La guerre exige de toutes nos nationalités de grands sacri-

fices, matériels et humains. D'autre part, la volonté de tous nos peuples se trempe, leur sentiment civique se développe, leur horizon s'élargit ; ils grandissent de toute une tête, et on peut dire qu'ils entrent dans l'arène mondiale. En effet, songez à ce que vous serez en revenant dans vos foyers, après que nous aurons battu les Allemands. Vous serez alors d'autres hommes, je dirai même des hommes que le monde entier connaîtra, des hommes conscients d'avoir pris une part directe à la création de l'histoire du monde.

Les agitateurs qui ont pris la parole ont dit très justement qu'il faut savoir s'y prendre avec chaque nationalité en particulier, car les hommes de chaque nationalité ont vécu et vivent dans des conditions différentes, et cela met nécessairement son empreinte sur les peuples. Ainsi, les peuples du Caucase et de Transcaucasie ont un profond respect pour les armes, et ils accordent une très grande importance à la remise solennelle des armes. Les Ouzbeks, eux, ont beaucoup de respect pour les vieillards. L'agitateur doit absolument tenir compte des habitudes, des mœurs, des coutumes nationales.

Je crois néanmoins qu'il y a aussi une façon générale d'aborder tous nos peuples. Vous savez qu'un agitateur n'a pas grand'chose à dire à un soldat qui se bat bien et qui sait s'orienter dans les événements. Mais si un soldat se bat mal, s'il fait preuve de pusillanimité, — qu'il soit Géorgien, Kazakh ou Ouzbek — voici à peu près ce que, selon moi, un agitateur peut lui dire : « Tu veux donc que nous ne participions pas à la guerre quand toutes les autres nationalités se battent comme des lions ? Mais voyons, pouvons-nous rester en marge de la guerre ? Voudrais-tu qu'à cause de toi on pense que nous sommes un peuple pusillanime ? Songes-y : ce serait du beau si notre république passait pour un pays dont les gens ne savent pas se battre, sont incapables de faire la guerre et de se défendre ! Comment pourrions-nous, après cela, regarder les autres peuples en face ; comment pourrions-nous progresser, développer notre culture ? Tu n'es pas seul à faire la guerre. Aujourd'hui, tout le monde se bat. Et toi, tu ne veux pas te battre ? Tu veux donc qu'on fasse

de nous des esclaves ? Non ! Cela nous ne le permettrons jamais. Mieux vaut mourir en combattant que rentrer chez soi avec le stigmate de la lâcheté ou de la trahison. Maintenant nous faisons la guerre non pour une ville ou un territoire, non parce que les Allemands veulent s'emparer de quelque ville frontière que nous ne voulons pas leur céder. Mais parce que les Allemands veulent nous réduire en esclavage et édifier sur nos squelettes leur domination mondiale. Des territoires envahis par eux, ils ont envoyé dans les bagnes d'Allemagne une foule de citoyens soviétiques. Beaucoup sont morts, succombant à la faim et à un travail au-dessus de leurs forces. C'est contre tout cela que nous faisons la guerre. A présent, on ne peut plus dire que la guerre se déroule quelque part à l'ouest et qu'elle ne nous concerne pas. »

Quand on s'adresse à quelqu'un dans sa langue maternelle, on peut parler plus librement, car il comprend tout comme il faut. Un Ouzbek se sent à l'aise avec des Ouzbeks, et un Kazakh avec des Kazakhs. Si les soldats vous disent : « Pourquoi nous parles-tu ainsi et nous fais-tu de reproches ? », vous pourrez leur répondre : « Moi aussi, je suis un Ouzbek (ou un Kazakh), j'aime mon peuple tout autant que vous et c'est pourquoi je vous parle ainsi. »

Chacun est fier de sa nationalité, — le Russe comme les autres — et c'est tout naturel : n'est-il pas le fils de son peuple ? C'est là un fait très important, qui a une portée très grande et qu'il ne faut jamais perdre de vue quand on fait de l'agitation. Eduquez en nos hommes le patriotisme soviétique, la fierté nationale ; rappelez à chaque soldat les traditions héroïques de son peuple, ses magnifiques épopées, sa littérature, ses grands hommes de guerre, ceux qui ont lutté pour affranchir les masses. Mais ce n'est pas tout. La fierté nationale et le patriotisme de nos hommes doivent se manifester par des actes. Chaque peuple a ses héros nationaux. Qu'ils soient donc encore plus nombreux. C'est la guerre, et on sait que la guerre engendre des héros. Travaillez à former des combattants courageux et hardis ;

aidez les soldats de nationalité non russe, afin qu'ils puissent devenir des sous-officiers et des officiers de l'Armée rouge.

Les peuples de l'U.R.S.S. considèrent — et très justement — le peuple russe comme un frère aîné. Il faut que vous connaissiez bien aussi le glorieux passé du peuple russe, ses héros nationaux, ses grands hommes, et que vous en parliez aux soldats de nationalité non russe. Cela unira plus étroitement encore tous les peuples de notre pays ; cela renforcera leur amitié.

Mais pour renforcer cette amitié des peuples, il ne faut pas avoir recours uniquement aux faits et aux événements du passé. Le front nous fournit un grand nombre d'exemples magnifiques d'amitié au combat de soldats de nationalités différentes. Popularisez ces exemples, que chacun en soit informé. Les agitateurs peuvent faire beaucoup dans ce sens.

Maintenant, la guerre prend un tour qui nous est de plus en plus favorable. Et c'est grâce à nos soldats de toutes les nationalités. Tous nos peuples rivalisant d'héroïsme, se battent avec courage et abnégation.

Notre Armée rouge est une grande famille de combattants où tous les peuples sont unis par une amitié solide, inébranlable. Or, l'amitié des peuples, a dit le camarade Staline, est ce que la politique nationale bolchévique nous a donné de plus précieux. Elle est le sûr garant de notre victoire sur l'envahisseur fasciste allemand.

Du travail de masse du Parti, pp. 27-31,
Editions Gospolitizdat, 1943.

UN VAILLANT AUXILIAIRE DU PARTI BOLCHÉVIK

A L'OCCASION DU 25e ANNIVERSAIRE DE LA FÉDÉRATION DES JEUNESSES COMMUNISTES LÉNINISTES DE L'U.R.S.S.

OCTOBRE 1943

Le Komsomol, et avec lui toute la jeunesse soviétique, fête le 25e anniversaire de son existence. Glorieuse est la voie parcourue par notre Fédération des jeunesses. Le Komsomol a bien mérité de la Patrie. Né dans les combats pour le régime soviétique, à l'appel du Parti, côte à côte avec la génération aînée, il a héroïquement combattu les gardes blancs et l'intervention, il a défendu la jeune république des Soviets.

En vingt-cinq ans, la Fédération des jeunesses a passé par une bonne école. Les organisations du Komsomol jouissent aujourd'hui d'une autorité bien établie dans toutes les sphères de l'activité publique, économique, culturelle et éducative. Là où il fallait l'énergie, l'entrain, l'abnégation de la jeunesse, les komsomols ont toujours été en avant. Ce n'est pas pour rien que le camarade Staline a dit :

> « Le Komsomol a toujours été aux premiers rangs parmi nos combattants. Je ne sais pas un seul cas où il soit resté en arrière des événements de notre vie révolutionnaire.* »

---

* *Lénine et Staline sur les jeunes*, p. 297, éd. Molodaïa Gvardia, 1938.

Lénine et Staline enseignent que l'essentiel en toutes choses, c'est de savoir trouver le maillon principal grâce auquel on peut tirer toute la chaîne. Notre Komsomol a appris à le faire ; avec le Parti et sous sa direction, il s'est acquitté de tâches d'une importance extrême pour l'édification et le renforcement de l'État socialiste soviétique. Il me suffira de rappeler le rôle immense que le Komsomol et toute la jeunesse ont joué dans le relèvement de l'industrie après la guerre civile et, plus tard, dans l'industrialisation du pays, notamment dans l'Oural.

Des centaines de milliers de komsomols et d'autres jeunes ont travaillé avec abnégation à la construction du combinat métallurgique de Magnitogorsk, à la construction de mines et de centrales électriques. Ils ont bâti de leurs mains les usines de tracteurs de Stalingrad et de Kharkov, la centrale hydro-électrique du Dniepr. Et comme pour laisser leur souvenir à la postérité, ils ont élevé dans un désert lointain, parmi les forêts compactes, au bord de l'Amour majestueux, une ville portant leur nom : Komsomolsk, devenue un grand centre industriel d'Extrême-Orient et dont l'importance croît de jour en jour.

Non moins grands sont les services rendus par le Komsomol dans la collectivisation de l'agriculture. A la campagne, il a été le fidèle exécuteur de la ligne du Parti, le valeureux auxiliaire de ce dernier dans la lutte menée pour la création et le renforcement du régime kolkhozien.

L'appel adressé par le camarade Staline au Komsomol — étudier patiemment, avec ténacité, en serrant les dents afin de s'assimiler la science, forger de nouveaux cadres de spécialistes bolchéviks dans toutes les branches du savoir — a trouvé un terrain propice. Des centaines de milliers de komsomols et de jeunes se sont mis à l'étude avec zèle et ont acquis des connaissances spéciales, ce qui fait que dès le début de la guerre nous disposions de nombreux cadres de jeunes spécialistes. C'était en quelque sorte le couronnement du grand travail constructif effectué dans notre pays, et cela nous a permis,

dans les conditions difficiles de cette guerre, d'assurer le fonctionnement des entreprises évacuées, de développer progressivement des industries comme celles de l'aviation, des chars, etc. Aujourd'hui, éclairé par l'expérience quotidienne de la guerre, chaque soldat rouge peut se rendre compte de toute la valeur du mot d'ordre lancé par le camarade Staline : le Komsomol doit posséder la science.

Le rôle joué par le Komsomol dans le renforcement de la défense du pays est considérable. Le parrainage qu'il exerce sur la Marine et sur l'Aviation de guerre est une des plus belles pages de son histoire. Des milliers de komsomols, parmi les meilleurs, se sont engagés dans la Marine, sont entrés dans les écoles de la Marine de guerre, et au début des hostilités, celle-ci était devenue une grande force. Le monde entier admire les marins héroïques qui ont défendu Odessa, Sébastopol, Léningrad, et notre peuple conservera à jamais le souvenir de leurs exploits.

Notre Aviation de guerre, nous l'avons littéralement créée. Et ici le Komsomol a joué un rôle encore plus considérable peut-être que dans la Marine de guerre. Les efforts du peuple, et notamment du Komsomol, ont porté des fruits précieux dans cette guerre. Alexandre Molodtchi, Boris Safonov, Dmitri Glinka, Vassili Zaïtsev, Mikhaïl Bondarenko, Vassili Efremov, qui sont deux fois Héros de l'Union soviétique, Nikolaï Gastello, Victor Talalikhine, Piotr Kharitonov, Stépan Zdorovtsev, Mikhaïl Joukov et beaucoup d'autres Héros de l'Union soviétique, qui furent tous formés par le Komsomol, seront pour nos futurs pilotes autant d'exemples de dévouement sans bornes à la Patrie et de haute maîtrise dans l'aviation.

Ainsi donc, en l'espace de vingt-cinq ans, le Komsomol qui était né dans la lutte contre les gardes blancs et l'intervention a travaillé avec abnégation à relever et à développer l'industrie, à édifier le régime kolkhozien à la campagne ; il s'est assimilé la science avec succès dans les Universités, les Instituts, les laboratoires d'usine et sur les champs d'essai, et ce

faisant il a renforcé la capacité de défense du pays. Le travail constructif battait son plein. Devant le Komsomol et la jeunesse s'ouvraient des perspectives illimitées de travail paisible et de création scientifique.

* * *

La guerre que l'Allemagne hitlérienne nous a imposée a interrompu l'œuvre créatrice et pacifique des hommes au pays des Soviets. Des journées sévères se sont levées pour le Komsomol et pour toute notre jeunesse. Il fallait défendre la patrie, défendre tout ce qui avait été réalisé grâce à l'effort commun des peuples de l'U.R.S.S. pendant près d'un quart de siècle.

La guerre est une rude épreuve pour un peuple, pour son régime d'Etat, sa politique et ses dirigeants. Elle l'est aussi pour toute organisation sociale, et en particulier pour le Komsomol. Avant la guerre, en raison de l'édification qui allait toujours croissant et des succès remportés dans les domaines économique et culturel, les tendances pacifiques prédominaient chez les komsomols comme d'ailleurs chez beaucoup d'hommes soviétiques. Mais la guerre a brutalement interrompu tout cela et imposé au Komsomol de nouvelles obligations. Il n'est évidemment pas facile de changer la psychologie du temps de paix, surtout que le Komsomol est une organisation comptant des millions de membres. Pourtant on peut dire à son honneur qu'il s'est acquitté de cette tâche de façon satisfaisante.

Le mot d'ordre « tout pour la guerre » est simple et compréhensible, et il fut accueilli avec enthousiasme par les komsomols et par toute la jeunesse. Mais il fallait encore orienter, de façon organisée, l'énergie de la jeunesse vers les différents canaux de l'activité pratique immédiate. Les difficultés étaient énormes. Et elles existent encore aujourd'hui.

La jeunesse ne fait que commencer à vivre ; or la guerre exige de l'homme qu'il sacrifie tout, jusqu'à sa vie. Pour que

des millions d'êtres prissent conscience de cette nécessité, il fallait bien les pénétrer de l'idée que la guerre nous a été imposée, qu'elle est irrévocable, qu'y participer est chose juste, obligation sacrée. Le Komsomol a fait et continue de faire beaucoup pour cela.

Tout naturellement, devant le Komsomol comme devant chaque organisation soviétique et chaque citoyen soviétique, une question primordiale s'est posée : où et comment appliquer ses forces pour défendre au mieux la Patrie ? Et fidèles aux meilleures traditions du Komsomol, des milliers de jeunes gens et même de jeunes filles se sont engagés dans l'armée active, se sont joints aux détachements de partisans dans les régions occupées. Et ce désir d'aller au front, si caractéristique des komsomols, continue jusqu'à présent à se manifester.

Les difficultés et le danger, loin d'effrayer la jeunesse, l'attirent et l'incitent aux exploits. Notre jeunesse soviétique, qui combat héroïquement sur les fronts de la Guerre nationale, non seulement écrit une nouvelle page brillante de l'histoire du Komsomol, mais encore montre que le peuple est fermement résolu à défendre et à sauvegarder l'honneur, la liberté et l'indépendance de l'Etat soviétique.

Les guerres sont exigeantes, cruelles, implacables. Celle-ci a pris des formes particulièrement féroces, et ces formes ont été créées par les odieux fascistes allemands. Les outrages inouïs infligés à la population des régions occupées, aux sentiments qui lui sont chers, à sa morale, le massacre de vieillards et d'enfants, les tortures auxquelles furent soumis les blessés et les malades, les mères arrachées à leurs enfants en bas âge et jetées dans les bagnes fascistes, la fustigation, les fusillades et les potences — tout cela a été prévu dans les états-majors allemands comme autant de moyens d'assurer la victoire des armes allemandes. Les fascistes d'Allemagne croyaient pouvoir, par la terreur, démoraliser notre peuple, en faire un troupeau d'esclaves dociles.

Les hommes soviétiques, l'armée et surtout la jeunes-

se, éduqués dans un esprit de sollicitude pour l'homme et dans le respect de la dignité humaine, ne pouvaient d'emblée comprendre cette tactique de guerre des fascistes allemands.

Le camarade Staline a montré la nature criminelle de l'impérialisme allemand ; il a indiqué qu'un danger mortel menaçait notre Patrie et il a convié le peuple soviétique à se pénétrer de haine pour les brigands allemands, à exterminer tous les envahisseurs fascistes qui avaient envahi le territoire soviétique. Les komsomols et toute la jeunesse ont entendu l'appel de leur chef, ils ont fait de leur poitrine un rempart à la Patrie, et ils exterminent l'occupant allemand avec toute la fougue de la jeunesse, avec un courage prêt à tous les sacrifices.

La guerre moderne exige du soldat une très forte tension morale. Mais surtout, elle exige qu'il sache manier les armes, les utiliser de la façon la plus efficace dans la lutte contre l'ennemi ; elle exige une bravoure pleine d'abnégation jointe à la prudence du soldat expérimenté et, enfin, de l'endurance physique, de l'adresse. Nous voyons ainsi se forger, dans cette lutte cruelle contre les pillards allemands, les combattants de notre Armée et de notre Marine : fantassins, aviateurs, tankistes, artilleurs, cavaliers, servants de mortiers, marins, parachutistes, sapeurs. Le Komsomol peut à bon droit être fier que parmi ses membres on compte plus de 500 Héros de l'Union soviétique et des dizaines de milliers de titulaires d'ordres et de médailles.

On peut hardiment dire que l'héroïsme de la jeunesse au front est général. Un acte d'héroïsme en suscite des dizaines et des centaines d'autres. Les noms des komsomols Ivan Smoliakov, Lioudmila Pavlitchenko, Natalia Kovchova, Dmitri Ostapenko, Maria Polivanova, Kourban Dourda, Ivan Sivkov, Nina Onilova, ouvrière d'une fabrique de bonneterie d'Odessa devenue mitrailleur, et de beaucoup d'autres sont aujourd'hui des symboles d'héroïsme ; des milliers de soldats veulent leur ressembler. Combien ont renouvelé les exploits sans précédents

de l'aviateur Gastello, un komsomol, du fantassin Matrossov, un autre komsomol, de Moussabek Senguirbaïev de la division de la garde Panfilov, et de bien d'autres encore.

Aujourd'hui, un nouveau groupe de héros vient de forcer le Dniepr, et parmi eux, il y a encore une fois beaucoup de komsomols. Le passage du Dniepr ajoute une page brillante à l'histoire de la Grande Guerre nationale du peuple soviétique.

Les komsomols prennent une large part au mouvement des partisans. Le commandement allemand espérait pouvoir l'étouffer par la terreur. Mais plus l'ennemi forcené a sévi, plus ce mouvement a pris de force. Et aujourd'hui, les envahisseurs fascistes sont obligés de glapir de temps à autre : « Les Russes ne combattent pas suivant les règles de la guerre ! » Oui, le mouvement des partisans, c'est la vengeance du peuple pour nos villes et nos villages en ruines, les actes de pillage et de violence, les brimades exercées sur les Soviétiques, l'assassinat et l'exécution de femmes, de vieillards et d'enfants sans défense. Les brigands allemands se plaignent, mais « qui sème le vent, récolte la tempête ».

Il serait impossible d'exagérer l'importance de la lutte des partisans dans la guerre actuelle. On peut dire une chose, c'est que son extension dépasse toute attente. Grâce aux partisans soviétiques les Allemands ont perdu des centaines de milliers de soldats et d'officiers ; des milliers de locomotives, des dizaines de milliers de wagons pleins de soldats et chargés de matériel de guerre ont déraillé. Nos partisans détériorent le réseau téléphonique et télégraphique. ils anéantissent les points d'appui et les Kommandanturs. Tout cela rend les services de l'arrière allemand instables, dérange les communications de l'armée allemande. Mais l'essentiel, c'est qu'en opérant ainsi, les partisans incitent la population à résister à l'ennemi, lui inculquent la certitude que l'envahisseur fasciste sera nécessairement battu.

Si les partisans ont fait de grandes choses, la lutte qu'ils mènent est extraordinairement difficile. A chaque heure, le danger les guette. Et ils sont soumis à des exigences sévères,

dans leur vie quotidienne aussi bien qu'au combat. Dans ces conditions si dures, les partisans komsomols subissent avec honneur l'épreuve qui leur est imposée. Soldats intrépides, ils mènent infatigablement la lutte pour libérer la patrie, en chasser les pillards, les tortionnaires, les assassins allemands.

Dans les pénibles conditions de la clandestinité à l'arrière des Allemands, des milliers de komsomols accomplissant un travail plein d'abnégation, organisent la population locale pour lutter contre l'occupant. Au péril de leur vie, ils groupent les jeunes autour d'eux. Par des causeries ou des récits, par les « bruits » qu'ils font circuler, par des tracts, des journaux et bien d'autres moyens encore, ils font parvenir la vérité jusqu'au peuple, lui donnent la certitude que l'Armée rouge vaincra, dénoncent les mensonges de la propagande fasciste.

La Patrie, le peuple apprécient hautement les meilleurs de leurs fils, qui se battent à l'arrière de l'ennemi. On compte parmi les partisans Héros de l'Union soviétique 22 komsomols. Des milliers de jeunes partisans ont été décorés d'ordres et de médailles. Le peuple soviétique tout entier connaît et prononce avec amour le nom des komsomols Héros de l'Union soviétique : Lisa Tchaïkina, Sacha Tchékaline, Zoïa Kosmodémianskaïa, Antonina Pétrova, Philippe Stréletz, Vladimir Kourilenko, Mikhaïl Silnitski, Vladimir Riabok, les frères Ignatov et beaucoup d'autres. Héros immortels, ils entreront dans l'histoire de la lutte des partisans, et du même coup, dans l'histoire de la Grande Guerre nationale. Ils seront pour la jeune génération autant d'exemples de la manière dont il faut servir la Patrie, des modèles d'un dévouement indéfectible.

Les hitlériens ont attenté à ce que notre jeunesse avait de plus cher : à sa liberté, à ses idées, au trésor spirituel et matériel de la culture soviétique qui est son apanage. Et avec toute l'ardeur qui lui est propre, notre jeunesse livre à l'ennemi une lutte à mort pour défendre son avenir. Nul n'ignore cette chose admirable que fut la création par les komsomols de « la Jeune

Garde » à Krasnodon, dans la région de Vorochilovgrad. En dépit d'une terreur atroce, Oleg Kochévoï, Ivan Zemnoukhov, Serguéï Tioulénine, Ouliana Gromova, Lioubov Chevtsova et les autres membres de « la Jeune Garde », avaient trop de fierté pour courber la tête devant l'envahisseur. Avec toute la passion qui distingue l'homme soviétique épris de liberté, ils ont engagé une lutte à mort qui eût pu sembler au-dessus de leurs forces. La plupart des jeunes gens et des jeunes filles de « la Jeune Garde » sont morts en braves, mais la cause pour laquelle ils ont lutté, la cause de Lénine et de Staline, est vivante. Aucune force ne pourra détruire l'âme d'un peuple qui aime sa patrie, sa liberté et son indépendance. Des phalanges toujours nouvelles se lèvent pour prendre la place de ceux qui sont tombés et continuer leur œuvre glorieuse.

Les gangsters fascistes voulaient bafouer l'homme soviétique, le piétiner dans la boue, lui inspirer la crainte et l'horreur. Mais leurs efforts ont été vains. Nous avons vu autour de nous des exemples immortels d'un dévouement fait de loyauté et de grandeur, au peuple et au pays des Soviets. Je voudrais que ceux qui dirigent les organisations komsomoles se fassent un devoir de rassembler et de conserver avec un soin jaloux les notes où sont évoqués les exploits de la jeunesse au front et à l'arrière de l'ennemi, le patriotisme plein d'abnégation qu'elle déploie, et qui montrent les membres des Jeunesses tenant bien haut dans les combats le drapeau du Komsomol, le drapeau du Parti de Lénine et de Staline.

Le rôle du Komsomol est également grand à l'arrière, dans l'industrie, l'agriculture, et les autres branches desservant le front. Dans beaucoup d'entreprises industrielles, c'est la jeunesse qui prédomine, la jeunesse féminine y compris. Et notre industrie s'alimente sans cesse de nouveaux contingents ouvriers venus des écoles professionnelles et des écoles d'apprentissage de fabriques et d'usines, qui, tout en préparant des cadres qualifiés, exécutent d'importantes commandes militaires.

On peut dire avec certitude que la grande masse des komsomols et de la jeunesse met dans son travail pour le front

toutes ses forces et tout son savoir, fait preuve d'initiative, d'esprit de création. L'appel du camarade Staline nous conviant à réorganiser notre industrie sur le pied de guerre, à tout faire pour que le front ne manque ni d'armes, ni de munitions, a trouvé un vibrant écho parmi les komsomols et parmi la jeunesse.

On jugera de l'efficacité du travail dans notre industrie en le comparant au travail dans l'industrie allemande. L'Allemagne hitlérienne a mis toute l'Europe au pillage ; elle a envoyé de force dans ses bagnes des millions d'ouvriers des pays occupés. Et néanmoins, les fabricants allemands crient sans cesse à l'insuffisance de main-d'œuvre et surtout de main-d'œuvre qualifiée. Où sont donc les ouvriers ? En raison d'un travail épuisant, des mauvais traitements, de la faim et des maladies, la mortalité des ouvriers et surtout des ouvriers étrangers dans les entreprises allemandes a pris des proportions encore jamais vues. L'Allemagne fasciste qui extermine ainsi la main-d'œuvre est semblable au Minotaure, ce monstre à qui, selon la légende grecque, on donnait à dévorer des jeunes gens et des jeunes filles. Nouveau Minotaure, Hitler, exige de ses alliés et de ses vassaux sacrifice sur sacrifice.

Dans notre industrie, les ingénieurs et les techniciens, y compris les jeunes, travaillent sans relâche à perfectionner la technologie, à alléger le travail de l'ouvrier. Le résultat, c'est son niveau élevé; elle est aujourd'hui à même de répondre aux besoins du front, en quantité comme en qualité. Ce qui montre que la productivité du travail d'un peuple libre, d'un peuple qui aime et défend sa patrie est bien supérieure à la productivité du travail fourni par les forçats des entreprises allemandes. Mais les magnats allemands réalisent des profits fabuleux, et pour eux c'est l'essentiel.

Le rôle de la jeunesse, et surtout de la jeunesse féminine, est également grand dans l'agriculture. Il est de premier plan dans des milliers de kolkhoz. Là aussi, le Komsomol a beaucoup fait pour ne pas permettre un relâchement du rythme de la production. Dans toute une série de régions, notamment

dans les régions centrales, la récolte a même considérablement augmenté depuis le début de la guerre. En cela les femmes et les jeunes filles de chez nous ont bien mérité de la Patrie. Les hommes étant partis pour le front, il a fallu un grand effort pour préparer des cadres de tractoristes, de conducteurs de moissonneuses-batteuses, et d'ouvriers d'autres catégories. La jeunesse féminine s'assimile avec succès les professions agricoles les plus complexes, comme celles de tractoriste et de conducteur de moissonneuse-batteuse. Beaucoup de jeunes filles dépassent considérablement le plan de travail fixé par l'Etat pour les tracteurs.

Je pourrais montrer par de nombreux exemples comment le Komsomol et la jeunesse des campagnes ont réussi à faire monter la production agricole nécessaire au front et à l'industrie. Si je ne le fais pas, c'est uniquement parce que les journaux et la radio en parlent tous les jours. Je me bornerai à dire ceci : lorsque, soit sottise, soit piperie (ou plutôt l'une et l'autre à la fois) les hitlériens prédisent dans leur propagande la famine au pays des Soviets, ils oublient une chose : c'est que dans un pays où le travail libre règne sur une terre libre, où le peuple, où les kolkhoziens sont animés du désir d'exterminer les bandits hitlériens, la terre, le sol, sont efficients comme l'esprit du peuple, et rémunèrent au centuple les hommes de leur travail. Et j'ajouterai que le mérite en revient pour une bonne part au Komsomol et à la jeunesse des campagnes.

Parlant du grand travail effectué par les komsomols pendant la guerre au front, dans l'industrie et dans l'agriculture, je veux signaler encore une autre tâche où le Komsomol doit sans aucun doute jouer un rôle non moins important : c'est le relèvement des villes et des villages détruits, c'est l'organisation de l'aide aux victimes de l'occupation allemande, auxquels doivent participer le Komsomol et toute notre jeunesse.

On est en train de reconstruire Stalingrad. Chaque citoyen soviétique prononce ce nom avec orgueil et considère comme un devoir civique de prendre à cette œuvre une part quelconque.

La généreuse initiative du Komsomol de parrainer le rétablissement de l'usine de tracteurs, de l'usine Dzerjinski, de l'usine métallurgique *Krasny Oktiabr*, et de l'usine n° 264, a éveillé de larges échos parmi la jeunesse de l'U.R.S.S., et j'espère qu'elle sera reprise et s'étendra à toutes les régions libérées.

Le peuple soviétique aime notre jeunesse et est fier d'elle. Comme un ouragan, la guerre est venue bouleverser la vie du jeune Soviétique ; elle l'a placé devant la nécessité cruelle de défendre de son sang sa Patrie et son avenir, et d'affronter les plus dures épreuves. Voilà déjà plus de deux ans que dans une bataille acharnée contre l'ennemi, cette jeunesse défend avec courage et abnégation, aux côtés de ses pères et de ses frères, la liberté et le bonheur de notre peuple. La guerre a mis à rude épreuve les qualités morales et physiques de la jeunesse soviétique et de son avant-garde, le Komsomol. Notre Komsomol, notre jeunesse ont subi l'épreuve avec honneur. A l'arrière comme au front, pleinement conscients de leurs devoirs envers la Patrie ils travaillent infatigablement et emploient toutes leurs forces, tout leur savoir-faire à rapprocher l'heure de la victoire sur le plus odieux des ennemis.

A l'étranger, beaucoup se sont demandé, surtout au début de la guerre, d'où venait ce grand patriotisme des populations de l'U.R.S.S. et la ténacité de l'Armée rouge. Nous savons que la source du patriotisme soviétique c'est l'amour de l'homme soviétique pour sa Patrie, pour son peuple, sa culture et ses mœurs. C'est parce que dans la grande famille soviétique tous les peuples sont égaux et pénétrés d'un respect, d'une confiance et d'une amitié réciproques, que l'Union soviétique est forte et invincible.

Si notre jeunesse fait preuve d'un patriotisme élevé et d'un héroïsme sans exemple, c'est avant tout parce qu'entre le Komsomol et le Parti communiste, le lien est indissoluble. Inspiré par le Parti. le Komsomol accomplit ses exploits pour le bien commun. L'histoire de notre Parti, de sa lutte pour les idéaux du peuple a été et continue d'être pour la jeunesse une source

intarissable d'héroïsme dans la Guerre nationale. Les buts fixés par notre Parti sont grandioses : il s'agit d'assurer le bonheur du peuple, son union fraternelle ; c'est pour réaliser ces buts que notre Parti a lutté et continue de lutter, et qu'avec lui et dirigé par lui, notre Komsomol combat avec abnégation entraînant à sa suite toute la jeunesse soviétique.

De tout cœur, nous félicitons le Komsomol léniniste-stalinien à l'occasion de son vingt-cinquième anniversaire, et nous lui souhaitons de nouvelles victoires et une gloire nouvelle.

Pravda, 29 octobre 1943.

QUELQUES MOTS SUR LA PROPAGANDE ET L'AGITATION

DISCOURS PRONONCÉ A LA CONFÉRENCE DES SECRÉTAIRES DES ORGANISATIONS DU PARTI DE MOSCOU-VILLE

LE 12 JANVIER 1944

Camarades,

Nous avons entendu six orateurs, et je crois que tous les autres secrétaires d'organisations du Parti ici présents auraient parlé à peu près de la même manière.

Qu'est-ce qui distingue les secrétaires des organisations primaires du Parti ? Leur praticisme. Vous avez remarqué que tous les camarades qui ont pris la parole posent les problèmes sur le plan pratique. C'est un trait qui n'est pas à blâmer. Le bolchévisme ne perd jamais de vue le côté pratique. Etre pratique est une qualité positive chez un responsable. Cependant il me semble que c'est trop peu pour des secrétaires que de se borner au côté pratique ; ils devraient aussi voir les choses dans leur ensemble. Il faut apprendre à voir les choses dans leur ensemble.

Enumérer, dresser un bilan, c'est un travail nécessaire, certes, mais ce n'est là, malgré tout, qu'une partie du travail. Ce qui distingue les communistes c'est précisément qu'ils portent un regard d'ensemble sur les problèmes pratiques, sur les tâches pratiques, et les relient en un tout. Mais si l'on prend votre activité et si l'on essaye de la considérer dans son ensemble, il apparaît que vous séparez le travail de Parti, le travail social, du travail de production. Vous semblez croire qu'un homme, fût-il un excellent travailleur, un communiste dévoué, n'accomplit pas de travail social s'il ne participe pas à un cercle, s'il

ne prend pas la parole dans les réunions et ne fait pas d'agitation.

Et cette manière de séparer le travail social du travail de production, du travail accompli pour l'Etat, me semble, à moi personnellement (je souligne : personnellement), ne pas répondre tout à fait aux tâches de la production elle-même ni au caractère de notre Etat. Cette conception aurait plutôt été propre aux communistes d'autrefois. Pourquoi ? Mais parce qu'avant la révolution nous produisions pour les capitalistes, tandis que notre agitation était entièrement dirigée contre eux. Mais aujourd'hui, en produisant, nous remplissons une de nos tâches essentielles vis-à-vis de notre Etat et de la société. Aujourd'hui le travail le plus important est le travail de production.

Remarquez qu'autrefois, en travaillant à l'usine Poutilov, je renforçais les capitalistes, et qu'alors nous étions en droit de séparer nettement le travail de production du travail de Parti. Si j'avais en ce temps-là dépassé les normes de production, mes camarades auraient été en droit de me dire : « Tu gagnes bien, tu travailles le soir, tu soutiens les capitalistes, et tu ne viens pas aux réunions, tu négliges le travail de Parti. » Il eût été naturel qu'ils me le disent. Mais seulement alors. Et aujourd'hui ? Imaginons-nous un homme qui ne fait pas son travail de production, remet tout au lendemain pour réunir un cercle et empêche les autres de travailler pour les faire participer à l'activité de ce cercle. C'est ainsi qu'il entend son travail de Parti ! Certes, personne ne considérera cet homme comme un bon communiste. Et cela se comprend, car aujourd'hui nous ne travaillons plus pour un patron, nous sommes nous-mêmes devenus les maîtres de notre Etat socialiste. Et la production est devenue production sociale, production d'Etat.

C'est pourquoi, si j'étais secrétaire, j'estimerais que le premier devoir social et de Parti d'un homme, c'est de bien travailler à la production. Et si les résultats de son travail à la production n'étaient pas satisfaisants, il aurait beau travailler très bien dans tous les autres domaines, je dirais que c'est un mauvais communiste.

En vous écoutant, j'ai bien senti que pratiquement vous appliquez mon idée, mais vous craignez de le dire tout net, de peur qu'on ne vous accuse d'être devenus des administrateurs. Vos interventions montrent que vous êtes des hommes cultivés, des hommes instruits, et pourtant aucun de vous n'a dit qu'il considère le travail de production dans nos conditions socialistes, et surtout en temps de guerre, comme un travail social et de Parti très important, comme un travail qui renforce le régime soviétique.

Pourquoi ne pas poser la question du point de vue principe, ainsi que doit le faire un communiste : un travail qui renforce le régime soviétique, un travail qui permet de porter à nos ennemis les coups les plus vigoureux, un travail qui couvre de gloire dans le monde entier le nom du pays des Soviets, autrement dit le régime socialiste, n'est-il pas un travail communiste, un travail de Parti ? Obtenir des réalisations dans le domaine de la production, des succès sur le front culturel, n'est-ce pas accomplir son travail communiste, son travail de Parti ? Il y a la propagande par la parole et il y a la propagande par l'action. L'agitation et la propagande par l'action sont les plus efficaces. On le répète à peu près partout : l'agitation et la propagande par l'action sont celles qui portent le plus de fruits. Eh bien, nos succès dans la production, c'est de la propagande par l'action.

Je m'explique : à l'heure actuelle, qu'exigez-vous avant tout d'un candidat du Parti digne de ce nom qui se trouve au front ? (*Des voix dans la salle :* « L'héroïsme ! »)

L'héroïsme, c'est juste. Des actions remarquables. Pourtant, à première vue, ce n'est pas là un travail de Parti. Ainsi vous voyez bien que l'héroïsme, l'abnégation dans la lutte est l'élément essentiel permettant de juger des qualités d'un homme qui veut entrer au Parti.

Procédons maintenant par analogie. Si vous admettez qu'accomplir des actions d'éclat au front c'est travailler pour le Parti, agir en communiste, vous reconnaîtrez aussi que la fabrication des obus, des canons, des mitrailleuses a pour nous

un intérêt vital, qu'elle est une forme directe de la lutte pour les objectifs que nous nous proposons. Le côté production, c'est la base première, je dirais bien la chose la plus sacrée du travail de Parti à l'étape actuelle. Et vous ne devez jamais l'oublier quand vous faites de l'agitation et de la propagande, quand vous voulez éduquer les autres.

Vous avez appris dans les rapports du camarade Staline, dans les œuvres de Lénine, combien il importe, à chaque étape du développement, de savoir saisir le maillon essentiel. Quand on fait de l'agitation, de la propagande, quand on veut éduquer les autres dans l'esprit du Parti, il faut également saisir le maillon essentiel. Quel est aujourd'hui le devoir primordial du peuple soviétique tout entier, la tâche dont l'accomplissement sera décisif ? C'est de lutter contre l'occupant allemand. Aussi, quels que soient le lieu où vous faites de l'agitation, le travail que vous effectuez, la personne à qui vous vous adressez, il faut toujours, à l'heure actuelle, que notre agitation et notre propagande se ramènent à l'essentiel : faire en sorte que chacun aide dans toute la mesure de ses forces à réaliser la principale tâche qui s'impose à tout notre peuple et qui est d'écraser l'envahisseur allemand.

Si vous préparez votre travail d'agitation au cabinet de lecture du Parti et si vous y faites provision de sagesse communiste, vous choisirez les matériaux, vous chercherez les analogies historiques qui vous enrichiront, vous permettront de mieux expliquer, de mieux faire comprendre aux masses l'état actuel de notre pays et les tâches de chacun dans la lutte contre le fascisme. Notre vie est aujourd'hui si riche en faits remarquables que chaque agitateur, du plus petit au plus grand, peut y puiser une foule de matériaux, une documentation vivante, saisissante, qui a un rapport direct avec les événements en cours.

Prenez ne serait-ce que le journal d'hier. Vous y trouverez une déclaration de notre gouvernement, faite par l'intermédiaire de TASS, et relative à la question polonaise. Voilà d'abondants matériaux tout trouvés. Ce communiqué est bril-

lamment composé, et accessible à tous. Il peut servir de base à une magnifique causerie. Attirez l'attention de vos auditeurs sur ce fait, signalé bien des fois, que notre guerre est une guerre juste. Dans son premier discours, tout au début des hostilités, le camarade Staline a souligné que nous menions une guerre défensive, une guerre juste. Aujourd'hui, notre armée se trouve en meilleure posture qu'à tout autre moment de cette guerre, et jamais encore, depuis cinq ans, les Allemands ne se sont trouvés dans une situation aussi mauvaise. Voyez en ces circonstances comment notre gouvernement répond aux vœux de la Pologne, du peuple polonais. Vous pourrez, bien entendu, retracer l'histoire des rapports soviéto-polonais, rassembler et citer les faits historiques correspondants, que vous trouverez au cabinet de lecture du Parti.

C'est ainsi qu'on apprend à aborder en marxiste les problèmes internationaux, et qu'on acquiert peu à peu de l'expérience pour son travail quotidien de Parti.

Qu'appelle-t-on travail de Parti ? Au point de vue de leur organisation, nous délimitons naturellement les différents domaines du travail, et nous les appelons : travail de Parti, syndical, administratif, etc. Chacune de ces branches d'activité a des particularités qui lui sont propres.

Qu'est-ce qui distingue le travail de Parti de tous les autres ? Ce serait, me semble-t-il, s'en faire une idée trop étroite que de répondre : c'est qu'il embrasse uniquement l'agitation, la propagande, l'éducation communiste au sens restreint du mot. Le travail de Parti consiste, si je puis ainsi dire, à faire en sorte que tout travail, même le plus technique et le plus mécanique, soit compris et abordé comme l'exige le Parti.

Ainsi un tourneur accomplit un simple travail mécanique. Mais pour nous, il n'est pas indifférent de savoir comment il l'accomplit : de la manière dont il le ferait dans une entreprise privée, contre salaire et sans avoir conscience de toute l'importance sociale de ce travail ; ou bien pénétré de l'idée qu'en fabriquant telle ou telle pièce détachée il accomplit une grande chose pour l'Etat, qu'il travaille à la défense du pays,

que ce qu'il produit va au front et est utilisé pour lutter contre l'ennemi, et que plus la qualité en est bonne, plus la part qu'il prend à la lutte contre les Allemands est effective ; autrement dit : se considérant non pas comme étranger aux tâches politiques générales, mais comme un élément de la lutte commune et des mesures générales prises par l'Etat.

A ce propos, je veux encore vous faire part des réflexions que voici : Il arrive souvent qu'on dise, en parlant de tel ou tel communiste, que c'est par excellence un homme du Parti. Mais ce terme est-il uniquement appliqué aux agitateurs et aux propagandistes ? Pour être par excellence un homme du Parti, il n'est pas obligatoire d'être un agitateur ou un propagandiste, il faut quelque chose de plus : il faut se conduire en communiste dans la vie politique, sociale et même privée. Prenez encore ce même tourneur. S'il considère son travail comme un fragment de l'œuvre commune, s'il y met toute son énergie, tout son effort, toute son intelligence, comprenant bien qu'agir ainsi c'est également défendre le pays des Soviets, et si pour cette raison il ne compte pas son temps et ne se laisse rebuter ni par les difficultés, ni par les petits ennuis de la production, cet homme se comporte vis-à-vis de son travail en communiste, et je dirais bien que ce camarade est par excellence un homme du Parti, qu'en accomplissant son travail de production il accomplit du même coup son travail de Parti puisqu'il le rattache à tout l'ensemble.

Je vous citerai un exemple pris dans le passé. Parmi ceux qui adhéraient alors au Parti il s'en trouvait qui, lorsqu'on les hargeait d'un simple travail technique, comme de transporter es tracts, de tenir une permanence clandestine ou de quelque utre travail du même genre, ne s'en montraient pas satisfaits c'étaient ceux qui, par la suite, devaient bientôt se détacher lu Parti) ; ils auraient voulu être agitateurs, propagandistes, autrement dit briller en politique, et au lieu de cela le travail dont on les chargeait était monotone et devait passer inaperçu. Or, à l'époque c'était précisément le travail le plus nécessaire au Parti.

Que les camarades se rappellent enfin l'histoire du Parti, où il est dit que le camarade Staline organisa à Bakou une imprimerie clandestine. Croyez-vous que le camarade Staline ait organisé cette imprimerie en faisant de l'agitation et de la propagande, en écrivant des appels ? Non, dans les conditions du régime autocratique et de la surveillance exercée par la police, c'était un énorme travail d'organisation, mais en même temps c'était un travail technique, et des plus prosaïques ; il fallait régler un grand nombre de problèmes techniques : trouver un local pour l'imprimerie, se procurer des caractères, organiser le transport de la presse, etc. Etait-ce ou non un travail de Parti ? Vous voyez donc que le travail de Parti ne revêt pas nécessairement telle ou telle forme déterminée ; tout dépend des buts qu'il poursuit. S'il ne sert pas la cause de la classe ouvrière, il est inutile ; ce n'est pas un travail de Parti.

Et maintenant dites-moi s'il est, dans notre pays des Soviets, un seul travail productif, notamment dans les entreprises, les kolkhoz et les bureaux, qui ne renforce pas le régime soviétique ? Comme vous le voyez, ce n'est pas la répartition du travail au point de vue organisation (et à ce point de vue elle est absolument justifiée) qui confère au travail politique l'esprit du Parti ; cet esprit, il faut l'apporter dans tout travail que l'on accomplit : travail social, à la production ou au bureau.

Je ne veux nullement amoindrir par là la nécessité d'étudier le marxisme-léninisme, car en somme, c'est grâce à cette étude que l'on peut aborder pratiquement toutes choses du point de vue du Parti.

Un des camarades qui ont pris la parole a déclaré qu'il lui est difficile de charger tous les communistes de son usine d'un travail social ou de Parti, vu qu'ils sont très nombreux. J'estime que c'est un malentendu.

On a raconté ici qu'un ingénieur, un inventeur entré au Parti s'était adressé au bureau du Parti pour demander un travail social et qu'on l'avait chargé de diriger un cercle en qualité

de propagandiste. Puis qu'un autre était venu, un ingénieur qualifié lui aussi, mais qu'il n'y avait plus de cercle à lui confier et que l'organisation du Parti ne savait quelle charge sociale imaginer pour lui. J'aurais agi autrement ; je lui aurais dit : « Organise un groupe d'inventeurs et dirige-le. Vous n'inventerez peut-être rien, mais il se peut aussi que vous fassiez quelque chose. » Certains d'entre vous n'y voient peut-être pas un travail du Parti ; moi, j'estime au contraire que c'en est un. Car s'il s'agit d'un véritable inventeur, toutes ses pensées sont dirigées d'un seul côté, il est possédé par une seule idée. Alors, pourquoi l'en distraire ? Donnez-lui le travail qui lui convient le mieux : qu'il organise un groupe où l'on s'occupera d'inventions. Et que cela lui soit compté comme travail de Parti. S'il s'agit d'un autre ingénieur qui est bon agitateur, faites-lui faire de l'agitation et de la propagande ; sinon choisissez pour lui le travail où il sera le plus utile.

Donc, n'ayez pas peur que le travail vienne à manquer ; faites que l'on puisse manifester son initiative, déployer son intelligence, et vous verrez vous-mêmes que ce sont au contraire les gens qui manquent pour faire tout le travail.

On a parlé ici de l'éducation des communistes. Comment développer l'esprit du Parti chez un homme qui vient d'entrer au Parti ? Cela dépend de vous, de l'orientation que vous adopterez.

Un camarade a déclaré ici qu'à une réunion on avait reproché à de jeunes communistes de ne pas payer régulièrement leurs cotisations au Parti. C'est une question qui peut sembler foncièrement pratique. Bien entendu, on pouvait se borner à les gronder, à leur reprocher leur manque de discipline, à leur dire qu'ils sont de mauvais communistes, etc. Mais on pouvait aussi poser la question sur le terrain des principes. Dire aux gens : « Vous comprenez bien vous-mêmes que si l'on est en retard d'un mois ou deux pour payer ses cotisations, cela n'a pas grande importance pour le Parti, et que sa caisse n'en souffrira pas. Aujourd'hui notre Parti n'est pas un parti pauvre. Et si nous vous en parlons, ce n'est nullement parce que

votre retard à payer vos cotisations pourrait nous empêcher d'envoyer à temps notre compte rendu financier. Là n'est pas la question. Mais si vous ne payez pas vos cotisations en temps voulu, c'est que vous ne pensez pas au Parti, et que vous traitez vos obligations de membre du Parti par-dessous la jambe. Qui néglige ainsi ses obligations de membre du Parti, d'autant plus des obligations élémentaires et d'un caractère purement organisationnel, tel le payement de ses cotisations, n'est guère attaché à son Parti. Pour qui songe au Parti, payer ses cotisations est un plaisir, car c'est établir un contact matériel avec lui, c'est en quelque sorte le toucher. »

Vous voyez, camarades, que nous envisageons, vous et moi, cette question de la même manière, que notre pensée se rejoint ; ce que je voulais vous montrer, c'est comme on peut donner un sens politique à l'acte le plus simple. Si l'on envisage les choses sous cet angle, la simple question des cotisations du Parti devient une question politique.

Si vous la posez ainsi en réunion, il se trouvera aussitôt des orateurs pour citer toutes sortes d'exemples, et peut-être même pour objecter que cela n'a pas tant d'importance, qu'on peut mourir pour le Parti et oublier de payer ses cotisations, etc. Et la discussion de principe sera ainsi engagée.

Vous le voyez, quand une question est traitée sur un plan strictement pratique, quand on parle uniquement le langage des faits, cela porte moins que lorsqu'on tire une conclusion générale et qu'on donne une appréciation politique ; dans ce cas, on éduque.

J'ai remarqué que vous ne considérez le travail du Parti avec les jeunes communistes, l'éducation des communistes qu'en liaison avec l'étude. Certes, il n'est pas mauvais d'étudier. Je ne suis pas contre l'étude. Il faut étudier. Mais l'éducation et l'étude ne sont pas une seule et même chose au sens strict du mot.

On peut obtenir qu'un homme apprenne par cœur le programme du Parti, qu'il en connaisse les statuts, qu'il accomplisse toutes les formalités voulues, sans qu'il soit pour cela

un communiste. Ce sera un bout de bois et non un communiste. Vous avez sûrement entendu dire de certains hommes que c'étaient des bouts de bois. (*Une voix :* « Une bûche ».) Non, ce n'est pas la même chose. Bûche est une injure ; un bout de bois c'est un homme qui voit les choses de façon trop rectiligne, qui manque de souplesse, d'émotion, qui ne comprend ni ne sent l'humour ou l'ironie. On dit alors : c'est un bout de bois.

Eduquer est beaucoup plus difficile qu'enseigner, qu'instruire ; car l'éducateur influe sur ceux qu'il éduque non seulement en leur donnant certaines connaissances, mais encore et surtout par son comportement vis-à-vis des faits les plus ordinaires.

La camarade Bodrova a parlé d'une ouvrière placée dans des conditions difficiles et à laquelle on est venu en aide, ce qui a aussitôt relevé son moral. Je tiens à dire que c'est plus qu'un excellent fait de Parti. Non seulement on a aidé un être accablé par les circonstances difficiles, mais ce faisant, on a éduqué les communistes, et on les a éduqués concrètement. C'est sur des faits de ce genre que vous devez baser l'éducation des membres du Parti.

Il faut aussi édifier cette éducation à partir d'actions mauvaises, en les discutant au point de vue principe. Supposons que quelqu'un travaille mal. Il faut alors montrer que ce mauvais travail a des répercussions sur tout le monde. C'est à l'aide de faits concrets de ce genre, à l'aide de questions vitales aussi bien que de problèmes de politique générale, qu'on fait l'éducation des hommes.

Un exemple. Supposons que je sois secrétaire d'une organisation du Parti. Je reçois beaucoup de monde, et parmi ceux qui viennent me trouver il en est qui me chuchotent que X travaille mal, que Y n'agit pas comme il le devrait. Or, ce qu'ils reprochent aux autres, ils le font eux-mêmes. Il y a des gens comme cela. Les démasquer, c'est aussi faire un travail d'éducation.

Je dois le dire nettement : le travail éducatif est l'un des

plus difficiles à accomplir, car il dépend aussi de votre conduite personnelle. Admettons que vous partiez en guerre contre la vodka tout en l'aimant trop vous-même ; naturellement, vous échouerez. De même si vous exhortez à la discipline tout en l'enfreignant sans cesse, vos exhortations n'auront guère d'effet.

L'éducation est un des domaines les plus difficiles de la pédagogie. Enseigner les premiers éléments de la politique, le programme et les statuts du Parti, c'est tout autre chose : c'est communiquer certaines connaissances bien déterminées. On ne peut évidemment tracer une ligne de démarcation bien nette entre l'enseignement et le travail éducatif, car l'enseignement sert aussi à éduquer l'homme. Mais l'essentiel, c'est de ne pas perdre de vue que le travail éducatif parmi les membres du Parti doit s'effectuer jour après jour, de façon imperceptible, que souvent il repose sur des riens, et parfois sur des cas graves, des questions importantes.

On a dit ici qu'on avait organisé la lecture des journaux. La lecture des journaux, si elle n'est pas suivie de discussions, est insuffisante. Il peut se faire que certains aient déjà lu le journal et ne vous écoutent pas, et qu'à d'autres, qui ne l'ont pas lu, sa lecture, à elle seule, ne donne pas grand'chose. Si vous analysez, si vous rattachez ce qui vient d'être lu à l'ensemble des événements, vous intéresserez tout le monde. Discutez ! Pourquoi ne pas discuter ? Vous restez trop des praticiens. Vous craignez de commettre une erreur. Et si même vous en commettiez ? Chez nous, on n'est pas puni pour avoir commis une erreur. On est réprimandé, on peut être critiqué dans le journal, et c'est tout. On est puni quand on s'obstine dans son erreur, quand on la défend et qu'on s'écarte de la ligne du Parti. Si un homme nous est vraiment acquis, s'il est dévoué au pouvoir des Soviets, à son Parti, et s'il a, dans son exposé, employé une formule qui n'est pas tout à fait exacte, on le lui signalera, évidemment, et ce sera tout.

Vous croyez que pour inculquer l'esprit du Parti, il suffit de faire étudier des statuts et le programme du Parti ? Evidem-

ment, il faut bien que celui qui vient d'être admis au Parti en connaisse les statuts. Les statuts donnent à un communiste des règles de conduite, des règles générales de conduite. Mais si les causeries avec les communistes s'arrêtaient là, elles seraient bien ennuyeuses. Il ne faut pas être formaliste.

Pour les études aussi, il faut savoir aborder différemment les différentes gens. Prenez un homme d'une soixantaine d'années : allez-vous exiger de lui qu'il connaisse parfaitement le programme et les statuts du Parti ? C'est un excellent artisan de la production, un travailleur honnête, un homme dévoué au pouvoir soviétique ; un communiste pas mauvais. Il est évident que sur ce point il faut se montrer plus indulgent pour un tel membre du Parti.

Nous organisons des cercles, nous étudions le marxisme, mais nous étudions très peu l'histoire de Russie, nous considérons en quelque sorte qu'elle n'a rien à voir avec le Parti. C'est faux, absolument faux. L'étude de l'histoire russe est intéressante, passionnante, et si elle est enseignée par un marxiste, si chaque événement du passé est considéré d'un point de vue marxiste, le cercle d'histoire sera très fréquenté et on y apprendra beaucoup. Voilà encore un travail de Parti.

Ceux qui sont mieux préparés pourraient s'occuper de l'histoire de la philosophie. D'une façon générale, chaque groupe s'intéressant à telle ou telle matière, disons à la littérature ou à une certaine période de l'histoire mondiale, ou encore à un problème social ou même technique, peut créer des cercles pour l'étude de la matière qui l'intéresse. Et l'esprit du Parti se manifestera dans ces cercles, si les questions y sont traitées suivant la méthode marxiste-léniniste. Là, on pourra philosopher.

Peut-on être un vrai communiste si on ne philosophe pas un peu ? Nous portons nos regards en avant, vers des perspectives lointaines. Et il me semble que vous êtes tous devenus des gens trop pratiques, que vous regarder tous par terre, de peur de buter.

Le marxisme est la seule méthode juste qui conduit à la connaissance non seulement des faits sociaux, mais aussi des phénomènes naturels. Aussi tout travail en vue de connaître les phénomènes de l'univers, s'il est mené du point de vue marxiste-léniniste, renforcera en nous notre esprit de Parti bolchévik. Ce travail est infini. Il faut seulement jeter sur le monde un regard plus vaste, pour bien comprendre son activité pratique et en tirer des conclusions.

Revue *Propagandist*, n° 2, 1944.

EXTRAIT DE L'ARTICLE « PUISSANCE DE L'ÉTAT SOVIÉTIQUE »

AVRIL 1944

La jeunesse soviétique et le glorieux Komsomol léniniste-stalinien, organisateur de la jeunesse, jouent un rôle immense dans la vie de notre pays, dans le renforcement de la puissance de l'Etat soviétique.

Je ne m'arrêterai pas sur l'héroïsme des komsomols, de la jeunesse au front et dans les détachements de partisans, ou sur leur travail plein d'abnégation à l'arrière : à la fabrique, à l'usine et dans l'agriculture. Chacun sait leur patriotisme et leur dévouement à la patrie soviétique. Je veux seulement dire que le Komsomol est comme une fournaise gigantesque où l'homme se refond, où se forme l'homme nouveau, soviétique. Le Komsomol est pour la jeunesse le premier échelon, l'échelon qui la conduit à une large vie sociale et politique, l'échelon qui la mène au Parti. Le Komsomol est un facteur d'organisation des plus importants pour la jeunesse ouvrière et surtout pour la jeunesse rurale. C'est en quelque sorte pour cette jeunesse le début du travail collectif et d'une vaste activité sociale. Il joue un rôle exceptionnel dans la formation de l'homme soviétique, dans l'élargissement de son horizon politique et social.

Revue *Bolchévik*, n° 7-8, 1944.

QUELQUES REMARQUES SUR L'ÉDUCATION DU SOLDAT KOMSOMOL

DISCOURS PRONONCÉ A LA RÉCEPTION DES MILITANTS DU KOMSOMOL DANS L'ARMÉE ROUGE

LE 15 MAI 1944

Je veux, camarades, dire quelques mots au sujet de l'éducation de la jeunesse à l'armée.

Il est clair pour chacun que la principale tâche du Komsomol est partout, donc aussi à l'armée, d'éduquer la jeunesse. Or, c'est là une chose compliquée et délicate, surtout lorsqu'il s'agit des militaires. Et l'on ne peut en l'occurrence se reposer sur des formes d'organisation constantes, non plus qu'imaginer pour tous les cas de nouvelles formes de travail en se disant qu'alors l'éducation se fera d'elle-même. Une forme toute prête, fût-elle excellente, ne permet pas de résoudre tous les problèmes de l'éducation.

Prenons, par exemple, l'influence quotidienne d'un officier komsomol sur la masse des soldats komsomols. Peut-on imaginer ici rien d'obligatoire, rien qui soit fixé d'avance par le Comité central du Komsomol ? Je crois que non. Le mode d'existence, les rapports qui se constituent dans une unité en épousant des formes déterminées deviennent une habitude, sont un facteur d'éducation.

Chez nous, les soldats komsomols sont des hommes sachant lire et écrire, qui ont pour la plupart terminé au moins l'école de sept ans. Mais ils sont jeunes et bouillants. Les officiers doivent les accoutumer à la discipline. Cependant il faut distinguer entre les rapports pendant le service et hors du service. Quand un soldat est à son poste, quand il est au combat, on exige de lui qu'il exécute sans discussion les ordres donnés,

Discuter pendant le combat, c'est la mort ; car l'ennemi n'attend pas que la discussion ait pris fin. Mais après le combat, à la réunion du Komsomol par exemple, les soldats peuvent critiquer franchement leurs défauts et ceux de leurs camarades.

Parmi les jeunes communistes, l'autorité d'un officier komsomol ne dépend pas uniquement de son grade ; elle est d'un autre ordre. Il faut qu'on respecte un officier komsomol non seulement parce qu'il est lieutenant ou capitaine, mais encore parce qu'il connaît bien son affaire, qu'il est un homme de bon sens, et aussi en tant que dirigeant politique. En d'autres termes, son autorité, il doit l'acquérir, et l'acquérir avant tout par ses connaissances, son expérience.

La conduite même de l'officier komsomol doit éduquer les soldats par la force de l'exemple, car ce sont avant tout les rapports qui s'instituent entre les individus — dans le cas présent à l'armée — et plus particulièrement les rapports du corps officier avec la masse des combattants qui éduquent à tous les points de vue le jeune soldat rouge.

Dans notre armée, l'officier ne fait pas que commander et le soldat ne fait pas qu'obéir. Quand un chef de groupe ou de section est mis hors de combat, de simples soldats assument le commandement, faisant ainsi preuve d'initiative. Chez les Allemands, cela arrive aussi, mais ce sont des cas isolés, alors que chez nous ces cas sont extrêmement nombreux. Chez nous, le corps officiers et la grande masse des soldats rouges ont le même esprit, la même éducation, la même origine. Non seulement le soldat rouge komsomol qui a terminé l'école de dix ans et le jeune officier komsomol sont apparentés par l'esprit, non seulement ils ont la même façon de penser, mais leur niveau intellectuel les rapproche encore l'un de l'autre.

Nous exigeons une discipline sévère. Cela se conçoit, car toute armée n'est une armée qu'aussi longtemps que la discipline y règne et que ses rangs sont solidement soudés. C'est pourquoi il faut bien souligner que la discipline est une nécessité absolue. Mais en même temps, les officiers du service politique, surtout au moment des combats, accordent une grande

attention au travail éducatif, sans quoi cette discipline consciente, qui est un trait distinctif de notre armée, n'existerait pas. Ils apprennent aux soldats rouges à être braves, loyaux, à ne pas ruser avec leurs camarades, car si l'on peut et si l'on doit user d'astuce avec l'ennemi, il est inadmissible qu'on fasse de même avec ses frères d'armes.

Voilà où l'autorité personnelle d'un officier joue un rôle fort important. Cette autorité doit toujours être très haute. Si un officier connu pour sa bravoure, son esprit d'organisation, ses connaissances militaires, commet quelque erreur, au cours d'une réunion ou d'une causerie, dans les formules qu'il emploie, les soldats rouges ne s'en formaliseront pas. Ils diront qu'en l'occurrence il s'est trompé, mais qu'au front, c'est un brave. Cette autorité-là, l'officier l'acquiert sur le champ de bataille, en dirigeant son unité, et par son activité politique, et elle se révèle lorsqu'il faut trancher les questions qui se posent devant l'organisation du Komsomol.

Certes, il est désirable que l'officier komsomol soit politiquement plus instruit et plus cultivé que l'officier non komsomol. Il peut y avoir égalité dans l'instruction militaire, mais il faut faire en sorte que le niveau culturel soit plus élevé chez le premier. Cela, et cela seulement, peut lui assurer aussi plus d'influence. Pour accroître ses connaissances, il faut sans cesse travailler à son perfectionnement. Vous pouvez me répondre que depuis trois ans déjà nous nous battons sans cesse et que dans ces conditions il est très difficile d'étudier, de compléter ses connaissances, surtout ses connaissances théoriques. C'est juste, bien sûr. Je comprends que ce soit difficile. Mais il faut que je vous dise que celui qui ne complète pas ses connaissances aux moments difficiles, dira sûrement quand les temps auront changé et qu'il y aura moins à faire, qu'il doit se reposer et qu'après tout les connaissances ne sont plus tellement nécessaires. *(Rires.)*

Je reconnais que la situation est difficile. Mais cela même nous pousse à élever notre savoir et notre niveau de culture. Quand il n'y a pas pression quotidienne du dehors, il est en-

core plus difficile d'acquérir des connaissances. J'en juge par moi-même : je n'ai jamais écrit un seul article sans qu'on m'eût pressé de le faire. On vient à la charge, on insiste, et je n'ai plus qu'à m'exécuter. *(Rires.)* Une pression du dehors nous aide à ne pas nous figer, à ne pas piétiner sur place.

J'aurai bientôt 70 ans et pourtant je dois absolument suivre chaque jour ce qui se fait sur le front littéraire, je dois chaque jour apprendre. Impossible de faire autrement. Et pourtant, je suis plus expérimenté que vous politiquement, je me tirerais mieux d'une situation compliquée. Vous êtes plus jeunes, vous éprouvez donc plus de difficultés, et le savoir seul peut vous aider. Vous devez étudier sans cesse. La vie elle-même l'exige impérieusement.

Il est clair que ce qui préoccupe chaque officier, chaque soldat, c'est avant tout et plus que tout l'honneur de son unité ou de sa formation.

Nous avons de magnifiques unités qui sont vraiment à la hauteur. Vous demandez : comment communiquer leur expérience aux autres afin de les rendre semblables à elles ? Je répondrai par un exemple. On a peint un excellent tableau. Et on en a fait des copies, de très bonnes copies qui malgré tout sont et resteront toujours des copies et coûtent beaucoup moins cher que l'original. De même l'éducation ne souffre pas les clichés, même s'ils sont bons. Bien entendu, il faut utiliser l'expérience des autres, mais non pas la transplanter telle qu'elle, sans tenir compte des particularités de la situation, des individus et des tâches. Toute expérience doit être vécue, acquise dans la lutte pour qu'elle entre dans notre chair et notre sang.

Prenons une unité qui a participé à des opérations de débarquement et a passé par une longue école de lutte. Il est évident que les marins, les fantassins et les artilleurs de cette unité sont étroitement unis, et que leur amitié née dans les combats est très développée. Pourquoi ? En marchant au feu les marins savaient que toute l'armée avait les yeux fixés sur eux, que beaucoup de choses dépendaient d'eux. Le danger les guettait à chaque pas. Chacun s'efforçait d'exécuter l'ordre reçu, de

faire son devoir et ainsi de se sauver soi-même et de sauver ses camarades. Le succès a été obtenu grâce à une énorme tension des forces. Il est clair que placé dans ces conditions, un soldat se forme beaucoup plus rapidement que dans les unités qui, par exemple, tiennent des secteurs plus calmes du front, où la tension est moindre, et où l'uniformité de la situation exerce sur lui une action négative. Il semblerait que dans ces unités où l'on a plus de temps à soi, le travail d'éducation doive être plus facile. Mais en réalité il est beaucoup plus compliqué. Il est bien plus simple d'éduquer les gens là où la vie elle-même contribue à leur éducation. Ainsi donc, quand les hommes restent longtemps au même endroit dans les tranchées, il est beaucoup plus difficile de prendre des mesures d'organisation, d'agitation et de propagande, ainsi que des mesures politiques. J'estime que cela étant, il faut accorder beaucoup plus d'attention au travail des organisations du Komsomol.

Cet exemple montre qu'on ne peut donner une formule passe-partout au moyen de laquelle le Komsomol pourrait effectuer au mieux son travail éducatif dans les conditions de l'armée.

Comment se fait-il, par exemple, que certaines unités soient meilleures que d'autres ? C'est qu'elles ont de bons dirigeants. Il faut vous dire qu'un homme a beau être très instruit, très cultivé, s'il dirige la jeunesse avec indifférence, sans prendre à cœur son travail d'éducation et d'enseignement, la jeunesse le sentira aussitôt. Et elle ne l'aimera pas. Mais s'il se donne entièrement à son travail, s'il fait tout pour que son organisation soit parmi les premières, s'il y consacre son effort, son ardeur, il méritera sans aucun doute l'amour de la jeunesse. Non seulement on le respectera, mais on l'aimera, et l'amour, c'est plus que le respect.

C'est pourquoi je pense que quand une organisation est bonne, c'est en grande partie parce qu'elle a à sa tête un bon dirigeant. Et si un chef s'efforce réellement de faire marcher les choses, s'il est un homme tant soit peu intelligent et non un parfait imbécile, le succès lui est assuré. La vie elle-même lui suggérera les moyens d'y arriver. Il faut comprendre que les

relations quotidiennes loin d'être fixées par des règles écrites seront déterminées par la vie elle-même, à la différence des formes d'organisation qui se sont constituées historiquement et qui sont inscrites dans les statuts. Il dépend de vous que ces rapports entre nos officiers et nos simples soldats komsomols servent toujours et invariablement à l'éducation de la jeunesse et au renforcement de la puissance de notre armée.

Vous demandez : que faire ? Il y a dans les unités de bons komsomols, et il y en a des mauvais. Qu'y pouvez-vous ? Les komsomols ne sont pas tombés du ciel, ils sont sortis du peuple. Il y a dans le peuple de bons, de très bons éléments, mais il y en a aussi de mauvais : les lâches, les fainéants, les hypocrites. Cela fait 26 ans en tout et pour tout que notre peuple n'est plus soumis au régime capitaliste, et les traces de ce régime n'ont pas encore disparu. Il serait étrange qu'une armée issue du peuple se composât entièrement de saints. *(Rires.)* Cela ne peut pas être. De même, dans une organisation de komsomols, il y en a de bons et il y en a de mauvais. D'ailleurs, si tous les hommes étaient honnêtes, vaillants, disciplinés, cultivés, à même de bien remplir leur tâche, vous n'auriez plus rien à faire ! *(Rires.)*

Je crois cependant ne pas me tromper en affirmant que dans sa masse, le Komsomol se compose des meilleurs représentants de la jeunesse. Mais, bien entendu, il y a dans cette masse une couche insignifiante d'éléments arriérés. Il ne faut pas qu'ils échappent à notre influence. C'est à nous d'y veiller.

Quelqu'un a dit ici que dans le Komsomol de l'armée on compte beaucoup d'excellents camarades, mais que malheureusement tous ne sont pas des chefs. Que répondre à cela ? Si le peuple ne se composait que de chefs, il n'y aurait pas de peuple. *(Rires.)* Les chefs sont toujours en nombre limité, sinon ils ne seraient pas des chefs, ils n'auraient personne à diriger. S'il y a dans votre formation un ou deux camarades capables de diriger, tant mieux. Si l'un d'eux tombe, l'autre le remplacera. Je craindrais qu'une unité exclusivement composée de chefs fût incapable de combattre, chacun s'offensant

d'être dirigé par les autres. *(Rires).* L'important, c'est qu'il y ait des gens qui veulent suivre leur chef et se rapprocher de lui, des cadres qui exécutent tous les ordres. Et c'est sur ces cadres qu'il faut toujours s'appuyer.

Vous avez encore demandé : que faire avec les komsomols que l'organisation n'a chargés d'aucune obligation particulière ?

C'est une question qu'on ne peut aborder d'un point de vue formel. S'il en est qui n'ont aucune charge particulière en tant que komsomols, mais qui s'acquittent bien d'autres obligations, très importantes et nécessaires, s'ils aident ainsi à conquérir la victoire, on peut considérer qu'ils remplissent avec honneur leurs devoirs de komsomols. Et si l'organisation reconnaissant que leurs occupations militaires sont suffisamment absorbantes et leur prennent tout leur temps, ne leur donne pas de « charge » supplémentaire, ce sera très bien. Un exemple : un officier komsomol s'acquitte d'un important travail à l'état-major. Remplit-il des obligations de komsomol, oui ou non ? S'il occupe un poste responsable à l'état-major, s'il est entièrement absorbé par ses occupations militaires, peut-on lui faire un grief de n'être pas chargé, en outre, de quelque tâche par le Komsomol ? Il arrive que l'organisation du Komsomol, tout en voyant bien qu'un homme est plongé jusqu'au cou dans son travail, s'ingénie pourtant à lui trouver n'importe quelle activité supplémentaire. C'est une faute. Vous, organisateurs et dirigeants de l'activité politique des komsomols, devez savoir comment chaque komsomol travaille. Et s'il est entièrement pris par ses occupations essentielles, militaires, bien qu'au sens large du mot celles-ci ne soient pas considérées comme un travail de komsomol, vous ne devez pas en déduire qu'il se dérobe à l'accomplissement de ses devoirs de komsomol. Il y a une différence essentielle entre un homme surchargé et un homme qui fuit le travail.

Le travail du Komsomol n'a jamais été pour nous un but en soi. La jeunesse entre dans le Komsomol afin d'aider le Parti dans la lutte qu'il mène pour le bien et le bonheur du peuple qui travaille. Ce qui fait la valeur d'un komsomol, ce

n'est pas qu'il parle bien aux réunions, qu'il se montre actif dans son organisation, qu'il s'acquitte de certaines fonctions au sein du Komsomol. Sa valeur est déterminée avant tout par la façon dont il s'acquitte du travail fondamental — administratif, militaire ou économique — dont il est chargé.

De même, les succès du Komsomol dans son ensemble sont le résultat du travail socialement utile de tous les komsomols et de toutes les komsomoles. N'êtes-vous pas vous-mêmes légitimement fiers qu'il y ait parmi les komsomols tant de décorés, tant de héros ? Mais leurs décorations ils les ont méritées moins par leur travail de komsomol que par leur conduite au feu.

Aux différentes étapes de notre histoire, le Parti s'est fixé différentes tâches. Il a rallié autour de lui les forces du peuple pour renverser le tsarisme, pour organiser une société socialiste, pour affermir le régime soviétique. A l'heure actuelle, tout son effort est orienté vers la défense du pays des Soviets ; son but n'est pas de faire de tous ses membres des êtres bien lavés, tout blancs, tout propres. Il est absorbé par une tâche d'une importance historique mondiale, celle d'organiser la défense de l'Etat soviétique, de son indépendance et de son avenir ; il mène la lutte pour que le monde entier compte avec l'Union soviétique comme avec une grande force. Telle est la tâche d'aujourd'hui. Il va sans dire qu'au cours de cette lutte grandiose, les hommes se transforment, que leurs idées se précisent, que leur caractère se trempe. Nous éduquons ainsi une génération d'hommes nouveaux qui placent par-dessus tout le bien de la société, la lutte pour les idéaux de la société nouvelle et de toute l'humanité. C'est pour cela que le Parti vit, et non afin d'être « le Parti pour le Parti ». De même, le Komsomol ne peut être un but en soi.

Il faut, pour apprécier chaque komsomol, non seulement voir s'il s'acquitte des obligations dont on l'a chargé en tant que Komsomol ; il faut aussi considérer son apport à l'œuvre commune. S'il lutte, s'il défend l'Etat soviétique de toutes ses forces, avec ses dents, avec ses poings, avec son sang et repousse

les attaques de l'ennemi, cela ne doit-il pas lui être compté comme travail de komsomol ? Il est évident qu'il remplit en komsomol son obligation première, essentielle, où se révèlent son patriotisme, son héroïsme, son savoir-faire.

A l'heure actuelle, certaines de nos unités se battent au delà des frontières de l'Etat soviétique, en territoire étranger, en territoire roumain. Là-bas, c'est un autre monde. L'Armée rouge a des rapports corrects avec la population locale. Mais nous ne devons pas intervenir dans la vie même des Roumains. Il faut bien se dire qu'on a répandu parmi la population roumaine beaucoup de mensonges sur l'Union soviétique. Certains d'entre eux prennent la fuite devant nous ; ils craignent que ces affreux bolchéviks ne les dépouillent de tout. Il faut leur montrer qu'on les a trompés. A cet égard, nos soldats rouges et nos officiers sont à la hauteur de la situation. Les Roumains se rendent compte qu'ils ont affaire à l'armée cultivée d'un peuple cultivé. Il faut seulement se mettre à l'abri de l'espionnage, des actes de diversion, prendre des mesures préventives d'ordre purement militaire.

Pour conclure, je vous souhaite de tout cœur bon succès dans votre travail. Cet été il y aura sans doute de grandes batailles, et votre principale tâche est d'y préparer les hommes, de les préparer techniquement, politiquement et psychologiquement. Vous devez subordonner tout votre travail à l'accomplissement de cette tâche. Je vous souhaite un plein succès. (*Tempête d'applaudissements. On crie :* « Vive Mikhaïl Ivanovitch Kalinine ! », « Hourra ! »)

Komsomolskaïa Pravda, 31 mai 1944.

DE LA PHYSIONOMIE MORALE DE NOTRE PEUPLE

ARTICLE PARU DANS LA REVUE *BOLCHÉVIK*
JANVIER 1945

La morale, ou éthique, existe depuis le début de la formation des sociétés humaines, et elle est déterminée par leur développement économique ; pas automatiquement, bien entendu, mais avec un certain décalage, comme toute superstructure idéologique tels le droit, la religion, etc. A l'aube de la société humaine, la morale est née des conditions de vie et s'est constituée pratiquement en normes de conduite. Certes, ces normes n'étaient pas inscrites dans des codes juridiques — à cette époque l'écriture n'existait pas encore — mais pour les hommes de ce temps-là, elles n'étaient sans doute pas moins obligatoires que pour nous les articles juridiques des lois écrites d'à présent. Le comportement envers la communauté, la gens, la famille, de l'homme envers la femme et vice versa, les rapports de la vie quotidienne prenaient des formes stables, devenaient des règles psychologiques reconnues de tous, devenaient la morale sociale.

Avec la division de la société humaine en classes, avec l'apparition de l'Etat, la morale devint naturellement une morale de classe, un instrument puissant aux mains des classes dominantes pour asservir les masses subordonnées. Engels a écrit que dans la société capitaliste il existe au moins trois morales : « celle de l'aristocratie féodale, celle de la bourgeoisie et celle du prolétariat ».

« Et comme la société s'est toujours mue jusqu'ici dans des antagonismes de classes, la morale a toujours été une

morale de classe ; ou bien elle a justifié la domination et les intérêts de la classe dominante, ou bien elle a exprimé, dès que la classe opprimée devenait assez puissante, la révolte contre cette domination, et les intérêts d'avenir des opprimés. » (*Anti-Dühring*, S. 114, Moskau 1946.)

A chaque époque — celle de l'esclavage, de la féodalité ou du capitalisme — les classes dominantes se sont efforcé de camoufler leur domination et de faire passer leurs intérêts égoïstes de classe pour les intérêts du peuple tout entier. Elles ont présenté leur morale d'exploiteurs comme celle de toute l'humanité, elles l'ont élevée au rang de vérité éternelle fondée sur des principes situés en dehors de la société humaine, indépendants de l'homme et du régime social et économique existant, et émanant en quelque sorte de Dieu.

Le temps passait, les formations sociales et économiques anciennes disparaissaient, d'autres surgissaient à leur place. Les différents problèmes de la morale constituèrent une branche de la philosophie. Les philosophes métaphysiciens et scolastiques, s'attachant à résoudre ces questions épineuses, justifiaient l'état de choses existant en invoquant des lois morales qu'ils faisaient dériver de notions transcendantales, c'est-à-dire inaccessibles à l'entendement humain. Cela ne veut pas dire que l'œuvre accomplie au cours des siècles par les métaphysiciens et les scolastiques a été stérile pour le développement des connaissances humaines et de la logique. Mais dans l'ensemble, ils poursuivaient tous un même but, qui était de mettre la morale au service des intérêts des classes dominantes, de justifier l'oppression d'une majorité d'exploités par une minorité d'exploiteurs, d'obliger la morale à sanctionner cet état de choses.

La littérature de l'Europe occidentale, tout en servant dans l'ensemble les intérêts de la société capitaliste, a néanmoins produit des œuvres remarquables qui stigmatisent le capitalisme. Ainsi, dans *Le père Goriot*, Balzac, un des meilleurs connaisseurs de la société bourgeoise, met dans la bouche

de la vicomtesse de Beauséant ces conseils à l'étudiant Rastignac :

> « Plus froidement vous calculerez, plus avant vous irez. Frappez sans pitié, vous serez craint. N'acceptez les hommes et les femmes que comme des chevaux de poste que vous laisserez crever à chaque relais... Mais si vous avez un sentiment vrai, cachez-le comme un trésor ; ne le laissez jamais soupçonner, vous seriez perdu. Vous ne seriez plus le bourreau, vous deviendriez la victime. »

En Russie comme partout, les notions morales ont changé avec le développement de la société. Dans la Russie tsariste, la morale de la classe dominante reposait sur ces trois piliers du régime tsariste : « l'autocratie, l'orthodoxie, l'ordre ». Ces trois principes étaient ceux des couches les plus réactionnaires de la population : les propriétaires fonciers, la noblesse, la caste militaire, les hauts fonctionnaires et la famille du tsar avec toute sa valetaille, — bref de ce qu'on appelait le « grand monde », — qui groupaient et dirigeaient toutes les forces de réaction. Tous les efforts de cette classe dominante n'avaient qu'un but : sauvegarder ses privilèges et tenir le peuple dans l'obéissance. Du reste l'aristocratie n'attachait pas une grande importance morale à la personnalité même du tsar, mais cela ne l'empêchait pas de mener parmi le peuple une large propagande, d'affirmer que le tsar était l'oint du Seigneur, que son pouvoir émanait de Dieu, et que par conséquent il était juste et infaillible dans toutes ses décisions.

En face de la morale étroite et égoïste des milieux aristocratiques et monarchiques naissaient la haine des exploiteurs, l'amour pour le peuple et pour la patrie, bases d'une morale nouvelle. De toute leur énergie, au prix même de leur vie, les meilleurs hommes de la Russie venaient en aide aux paysans luttant pour s'affranchir du servage. Les soulèvements de Stépan Razine, d'Emélian Pougatchov donnaient à réfléchir aux esprits les plus éclairés de la noblesse, les incitaient à s'élever

contre la situation faite aux paysans et contre l'arbitraire des propriétaires fonciers.

La littérature du XVIIIe siècle en Russie donna les premières pousses d'une morale révolutionnaire, et ce fut en partie sous l'influence des Encyclopédistes français. Dans son *Voyage de Pétersbourg à Moscou*, Radistchev, le représentant le plus remarquable de cette littérature, soumettait le servage à une critique impitoyable. Il en retraçait avec vigueur les tableaux honteux (ventes de familles paysannes en gros et en détail, envoi de paysans à l'armée, brimades et violences exercées par les seigneurs sur leurs esclaves), il le flétrissait avec indignation, en condamnait la cruauté, affirmait la légitimité de toute action des paysans pour conserver le droit de s'appeler des hommes. Il faisait appel à la raison de ses contemporains :

« Jusqu'à présent, les agriculteurs sont parmi nous des esclaves ; nous ne reconnaissons pas en eux des concitoyens, des égaux, nous avons oublié qu'ils sont des hommes. O mes bien-aimés concitoyens ! O vrais enfants de la Patrie ! portez vos regards autour de vous, et reconnaissez votre erreur...

Qui donc chez nous porte des fers, qui donc subit le poids de l'esclavage ? L'agriculteur, notre nourricier, qui rassasie notre faim, à qui nous devons la santé, qui prolonge notre existence sans avoir le droit de disposer ni de la terre qu'il cultive, ni de ce qu'il produit...

Peut-on appeler heureux un Etat où les deux tiers des citoyens sont privés des droits civiques et souvent même n'existent pas aux yeux de la loi ? Peut-on appeler heureuse la condition sociale du paysan en Russie ? Qui se repaît de sang dira seul qu'il est heureux, car il n'a pas l'idée d'un état meilleur...

Appellerons-nous heureux le pays où cent citoyens orgueilleux baignent dans le luxe, alors que des milliers d'autres n'ont pas leur nourriture assurée, ni un toit pour

se mettre à l'abri des chaleurs et du gel ? O, qu'ils deviennent pareils à des déserts, ces pays d'abondance !... » (A. Radistchev, *Œuvres complètes*, t. I, pp. 313, 314, 315. 317, éd. russe, 1938.)

Les idées de Radistchev sur l'éducation peuvent, à présent encore, être considérées comme progressives.

La morale embrasse une très large gamme de sentiments, et pour les faire connaître à la société, il faut une langue riche. Le grand savant russe Lomonossov a beaucoup travaillé à créer cette langue qui a permis de répandre les idées nouvelles de son temps dans la société russe.

« La langue dans laquelle l'Etat russe commande à une grande partie du monde, a dit Lomonossov, possède en vertu de sa puissance même une abondance naturelle, une beauté et une force qui ne le cèdent à aucune des autres langues européennes. » Il trouvait au russe « la magnificence de l'espagnol, la vivacité du français, la vigueur de l'allemand, la douceur de l'italien, et de plus la richesse et la concision imagée du grec et du latin ».

La littérature de la première moitié du XIXe siècle a fortement contribué au développement de la pensée politique de la société russe, l'a aidée à mieux connaître son peuple.

Biélinski, Tchernychevski, Dobrolioubov, Nékrassov donnèrent une grande impulsion au développement en largeur et en profondeur de la morale révolutionnaire qui déjà avait pénétré des masses plus considérables de la société. Ils éveillaient la conscience humaine, ils obligeaient à méditer sur la vie, sur les moyens de se rendre utile. Dans l'histoire de la littérature et du journalisme russes, personne, sans doute, n'a exercé sur les esprits des hommes un empire aussi puissant ni contribué autant à éveiller leur conscience civique en les poussant à la lutte contre l'autocratie, pour la révolution démocratique, que Biélinski, Tchernychevski et Dobrolioubov, dont l'existence, toute consacrée au développement de la démocratie russe,

s'auréolait aux yeux de la société progressiste d'une morale élevée.

Biélinski écrivait :

« Il est impossible de ne pas aimer sa patrie... Mais cet amour ne doit pas se contenter passivement de ce qui est, il faut qu'il soit un vivant désir de perfectionnement ; en un mot, l'amour de la patrie doit être aussi l'amour de l'humanité... Aimer sa patrie, c'est désirer passionnément y voir réalisé l'idéal de l'humanité, et c'est y contribuer dans la mesure de ses forces. »

Par ses ouvrages, Nékrassov éveillait en chaque homme honnête la haine des asservisseurs et l'amour pour le peuple ; il appelait à la lutte :

Va dans les flammes pour l'honneur de la patrie,
Pour tes convictions, pour ce que tu aimes...
Va er meurs sans reproches.
Tu ne périras pas en vain... Une cause est forte
Quand le sang la cimente.

Ce cri de son âme : « Tu peux ne pas être un poète, mais tu dois être un citoyen », éveillait tout naturellement dans les milieux les plus larges de la société russe les sentiments civiques les plus élevés, la conscience de leur responsabilité morale devant le pays, devant son peuple.

* * *

Avant la Révolution d'Octobre, la morale marxiste consistait essentiellement à « critiquer la bourgeoisie, à développer dans les masses un sentiment de haine à son égard, à développer la conscience de classe, à savoir grouper ses forces ». (Lénine, *Œuvres*, t. XXX, p. 409, éd. russe.) La nouvelle morale pénétrait dans la classe ouvrière et parmi les travailleurs en quelque sorte par deux voies convergentes : d'un côté, par

la propagande que menaient les intellectuels marxistes ; de l'autre, le capitalisme qui se développait, en exploitant férocement le travail, poussait les ouvriers à la résistance. C'est pourquoi les ouvriers prenaient facilement conscience de la communauté des intérêts des hommes du travail, et les appels à la solidarité internationale trouvaient parmi eux un écho favorable. C'est dans les milieux ouvriers : à l'usine, à la fabrique, à l'atelier, que se constituait la morale prolétarienne ; la propagande marxiste ne faisait qu'élargir son horizon.

Les ouvriers considéraient, par exemple, comme une juste vengeance de rosser les briseurs de grèves, les espions, les mouchards, les contremaîtres féroces qui faisaient baisser les tarifs. Et sinon tous, du moins l'énorme majorité d'entre eux, comprenaient la force de la solidarité, surtout pendant les conflits avec les patrons. Cela ne veut évidemment pas dire qu'ils agissaient toujours solidairement. En dehors des espions aux gages de l'administration et de ses agents, il y avait des ouvriers désireux de monter, de devenir contremaîtres, d'occuper un poste dans l'administration, et qui pour cette raison se tenaient à l'écart.

Chaque grève, chaque conflit plus ou moins important à l'entreprise entraînait des répressions : renvoi des « meneurs », inscription sur la liste noire, arrestations. Les ouvriers organisaient des collectes en faveur des victimes, les assistaient dans toute la mesure de leurs moyens. Certains contremaîtres participaient aux collectes, et parfois même ils aidaient les congédiés à trouver du travail ailleurs. C'était pour les ouvriers une sorte d'obligation morale.

Mais au début, tout cela ne revêtait pas un caractère organisé. C'est seulement avec le développement du mouvement révolutionnaire, avec l'éveil de la conscience de classe du prolétariat et sa transformation de classe en soi en classe pour soi, que se sont formées des qualités morales comme l'honnêteté de classe, la discipline, l'entr'aide, l'abnégation dans la lutte et l'esprit d'organisation. Ces qualités du prolétariat étaient à

la base de la morale socialiste en train de naître ; dans les conditions du capitalisme, celle-ci s'opposait à la morale bourgeoise, à ses principes cruels et implacables : « L'homme est un loup pour l'homme », « Chacun pour soi et Dieu pour tous », « Tâche d'arriver », etc.

La propagande de notre Parti a apporté dans le milieu des ouvriers un élément qui l'a singulièrement ennobli. On peut affirmer que c'est grâce au développement de la propagande et de l'agitation marxistes, à l'organisation de cercles clandestins, qu'une intelligentsia ouvrière a commencé à se former en Russie. Propagandistes et organisateurs groupaient les ouvriers en une force compacte, organisée ; ils leur inculquaient la morale prolétarienne révolutionnaire, qui pénétrait les masses ouvrières beaucoup plus profondément qu'il eût pu sembler au premier abord. Elle embrassait non seulement le domaine des rapports sociaux, mais aussi la vie même de la classe ouvrière.

Disons à l'honneur de notre intelligentsia d'avant la Révolution qu'elle a produit pendant longtemps des penseurs, des artistes, des écrivains de talent, des défenseurs passionnés du peuple. Après la brillante pléiade des populistes révolutionnaires, vinrent les marxistes qui, de plein droit, occupèrent leur place. Qui donc ignore la lutte passionnée que le populisme et le marxisme se sont livrée dans la littérature politique entre 1890 et 1900, leurs débats au sujet des voies du développement de l'économie et de la pensée révolutionnaire russes ? Le fait que cette lutte se déroulait autour de questions de principes était déterminé par l'approche de la Révolution : les grèves et les manifestations dans les villes rivalisaient en quelque sorte avec les soulèvements paysans et les incendies des domaines appartenant aux gros propriétaires fonciers dans les provinces de Kharkov, de Poltava et ailleurs.

C'est au cours de cette lutte contre l'autocratie et le régime mi-bourgeois mi-féodal, que la pensée révolutionnaire marxiste s'est formée, que les cercles ouvriers dispersés ont donné naissance au Parti social-démocrate qui, en 1903, après la

scission d'avec les menchéviks au IIe congrès, a pris le nom de Parti ouvrier social-démocrate (bolchévik). Guidés par Lénine et Staline, le Parti bolchévik, et avec lui la classe ouvrière, se sont engagés d'un pas ferme dans la voie révolutionnaire marxiste de la lutte pour les intérêts de la classe ouvrière. Les conceptions du marxisme révolutionnaire se répandaient et se consolidaient ; l'idée léniniste de la communauté d'intérêts des ouvriers et des masses paysannes dans la lutte contre le tsarisme, de la nécessité de l'insurrection armée poussait des racines toujours plus profondes parmi les ouvriers.

Malgré ses résultats limités et la défaite temporaire de la classe ouvrière, la Révolution de 1905 éleva considérablement la conscience de classe non seulement des ouvriers, mais aussi des paysans ; elle leur donna l'expérience révolutionnaire d'une lutte conduite par notre Parti. Le peuple s'était convaincu, pratiquement, qu'il pouvait défendre ses intérêts les armes à la main ; bien entendu, cela ne pouvait manquer de laisser des traces dans la mentalité des hommes, d'influencer leurs sentiments et leur état d'esprit sur le plan moral et politique.

Parmi les intellectuels bourgeois, la petite bourgeoisie et l'aristocratie ouvrière qui adhérait au menchévisme, la défaite de la révolution provoqua un profond déclin de l'esprit révolutionnaire ; là, on enterrait la révolution, on prêchait l'égoïsme « légitime » de l'individu. Notre Parti fut alors le seul qui, contrairement à l'élément petit-bourgeois, loin d'abaisser le drapeau de la lutte révolutionnaire, consolida ses rangs, mena une lutte implacable contre toutes les manifestations d'opportunisme et élimina de son sein les compagnons de route. Ce travail, dont la plus grosse part incomba à Lénine et à Staline, devait bientôt porter ses fruits.

Grâce à notre Parti, la révolution démocratique bourgeoise de Février se transforma en la Grande Révolution socialiste d'Octobre, couronnée par la victoire complète du prolétariat et de la paysannerie pauvre sur l'ancien régime de la Russie tsariste, sur le capitalisme. Le Rubicon était franchi ; une vie

nouvelle commençait. Le peuple s'engagea dans des voies que nul n'avait encore explorées. Il s'était fixé un grand but : édifier son existence sur des bases nouvelles, socialistes, sans exploitation de l'homme par l'homme. Pour cela, il fallait briser entièrement les vieux rapports sociaux ; donc, la physionomie morale de l'homme devait changer, elle aussi.

Cela est tout naturel, car la réorganisation sur des bases sociales et économiques nouvelles de la Russie, pays où différentes formations économiques et sociales se combinaient de façon si paradoxale, exigeait de notre Parti, de sa direction, une tension extrême de ses forces intellectuelles, des années d'agitation et de propagande pour cultiver dans les masses une morale communiste. Marx et Engels écrivaient :

> « Pour que cette conscience communiste devienne générale, aussi bien que pour atteindre le but lui-même, il faut une transformation générale des hommes, qui n'est possible que dans un mouvement pratique, dans une *révolution* ; la révolution est donc nécessaire non seulement parce qu'il est impossible de renverser autrement la classe *dominante*, mais aussi parce que c'est uniquement dans la révolution que la classe *qui en renverse* une autre peut se débarrasser de toutes les vilenies anciennes et devenir capable de créer une société nouvelle. » (Marx-Engels, Gesamtausgabe, *Deutsche Ideologie*, Berlin 1932, B. 5. S. 60).

La Grande Révolution socialiste d'Octobre a élevé à un degré nouveau, supérieur, la morale de tous les peuples de Russie ; elle en a fait la plus haute des morales qu'ait connues la société humaine. Je le dis sans exagération ; ce n'est qu'une conclusion objective qui découle de la réalité même. Cela ne veut évidemment pas dire qu'un beau matin les gens se sont réveillés illuminés par une grâce soudaine : une morale nouvelle, socialiste. Marx signalait déjà que la conscience des hommes est en retard sur le développement économique, et que pour cette raison on ne peut anéantir d'emblée, rien

que par un coup de force révolutionnaire, toutes les survivances du capitalisme.

Ce qui fait la grandeur de la doctrine marxiste, c'est précisément que Marx a découvert que, dans la société bourgeoise, la classe ouvrière était la seule force capable de transformer la vie.

Lénine disait que le marxisme se distingue

> « du vieux socialisme utopique en ceci que ce dernier voulait édifier une société nouvelle non pas avec la masse de matériel humain créé par un capitalisme sanguinaire, sordide, pillard, mercantile, mais avec des êtres parfaitement vertueux, élevés en couches ou en serres chaudes. Aujourd'hui, tous se sont convaincus du ridicule de cette idée et l'ont abandonnée ; mais tous ne veulent pas ou ne savent pas réfléchir à l'enseignement contraire du marxisme, à la façon dont on peut (et dont on doit) construire le communisme avec un matériel humain gâté par des siècles et des millénaires d'esclavage, de servage, de capitalisme, de petite exploitation parcellaire, par la guerre de tous contre tous pour une petite place sur le marché, pour faire monter les prix des produits ou du travail. » (*Œuvres*, t. XXIII, p. 458, éd. russe.)

En effet, il n'était pas facile aux masses de se pénétrer de la morale nouvelle, socialiste. Sans parler des classes renversées, la victoire du prolétariat et de la paysannerie pauvre fut d'abord accueillie avec hostilité par la plupart des intellectuels. Et puis, la classe ouvrière elle-même, et surtout la paysannerie, ne pouvaient d'emblée se débarrasser des habitudes, des mœurs et des coutumes que leur avait inculquées pendant des siècles la domination des propriétaires fonciers et de la bourgeoisie. Les ouvriers ne comprenaient pas tous qu'en société capitaliste, ils étaient des prolétaires sans feu ni lieu, qu'au fond ils n'avaient pas de patrie, que celle-ci était une marâtre pour eux et qu'après la Révolution d'Octobre seulement, le prolétaire déshérité était devenu le citoyen d'un grand pays,

qu'il faisait partie de la collectivité des millions de bâtisseurs de l'Etat socialiste, tous égaux en droits, qu'il était devenu copropriétaire de toutes les richesses du pays, existant déjà ou à venir.

L'amour du travail est un des principaux éléments de la morale communiste. Mais ce n'est qu'après la victoire de la classe ouvrière que le travail, condition imprescriptible de la vie humaine, cesse d'être un fardeau lourd et déshonorant pour devenir une affaire de dignité et d'héroïsme.

Avant la Révolution, il m'est arrivé de participer à une réunion ouvrière où l'on discutait pour savoir comment il fallait se comporter vis-à-vis du travail à l'atelier. Les uns estimaient que, travaillant pour des capitalistes, nous n'avions pas à faire du zèle, et qu'il suffisait de satisfaire au minimum les exigences du patron ou du contremaître. D'autres protestaient : leur honneur professionnel n'admettait pas même l'idée que des articles médiocres pussent sortir de leurs mains, car un travail d'une qualité parfaite procure une satisfaction morale.

Certes, ce débat avait un caractère purement théorique. Chacun comprenait que le contremaître ou le patron exigeraient un travail de haute qualité et veilleraient à l'obtenir. Mais après la victoire de la Révolution socialiste, pareille question pouvait-elle se poser, même en théorie ? Non, bien sûr, car la morale prolétarienne exigeait absolument qu'on ne fabriquât que des articles d'excellente qualité.

Il va sans dire qu'à la campagne il était beaucoup plus difficile de faire pénétrer la morale socialiste. Et cela est tout naturel. La tradition de la petite propriété y était plus profondément enracinée ; il existait des différences marquées dans le mode de jouissance de la terre, dans la façon de la travailler. Là prédominait la possession communale de la terre ; ailleurs, c'était l'exploitation familiale, la métairie. Les manifestations locales de la vie sociale et familière mettaient des différences profondes dans la physionomie morale de ces couches de la paysannerie.

Et quand le problème paysan fondamental, celui de la collectivisation, se posa à l'ordre du jour, les difficultés semblèrent à beaucoup insurmontables. Ce n'était pas chose facile pour le paysan de s'engager dans la voie, encore inconnue, de l'exploitation kolkhozienne ; de commencer par la socialisation des instruments de production. Le paysan moyen, pour ne rien dire du paysan pauvre, en avait très peu : un cheval et son harnais, des instruments aratoires primitifs — une charrue, une herse. Mais à cette époque plus d'un avait l'impression qu'il donnait au kolkhoz plus que les autres, qu'il travaillait pour le kolkhoz plus que son voisin. N'oublions pas non plus que dans chaque village, même le plus petit, il y avait un koulak ou un homme à mentalité de koulak, et que ces gens-là menaient parfois ouvertement, mais le plus souvent de façon sournoise, une lutte acharnée contre la collectivisation ; qu'ils s'attachaient par tous les moyens à démoraliser la paysannerie kolkhozienne ; qu'ils calomniaient les kolkhoziens les plus actifs, les plus avancés.

Le régime kolkhozien a triomphé dans notre pays grâce au prestige du pouvoir soviétique, au prestige du Parti et du camarade Staline. La paysannerie s'était convaincue que le gouvernement soviétique, que le Parti visaient à améliorer réellement la vie du paysan. Les kolkhoziens se rallièrent au régime socialiste dont ils devinrent des bâtisseurs actifs. En même temps que la base économique de l'exploitation paysanne se transformait, dans le sens du socialisme, la psychologie de la paysannerie, son attitude envers l'Etat, envers la propriété collective, socialiste, envers le travail, ainsi que les rapports entre les paysans se transformaient peu à peu, eux aussi. Bref, la morale socialiste avait trouvé dans la paysannerie un terrain favorable à son développement.

En U.R.S.S., le travail à la ville et à la campagne — du plus simple au plus qualifié — a acquis un sens profond ; il s'est pénétré de la grande idée du socialisme ; il est devenu le principe créateur qui renouvelle les hommes, les éduque dans l'esprit de la morale communiste.

« Le communisme commence là où se manifeste la volonté, — volonté pleine d'abnégation et susceptible de venir à bout d'un rude labeur, — qu'ont les *simples ouvriers* d'augmenter le rendement, d'assurer la garde *de chaque poud de blé, de charbon, de fer* et autres produits, qui ne vont pas à ceux qui travaillent eux-mêmes, ni à leurs « proches », mais à leur « parenté éloignée », c'est-à-dire à l'ensemble de la société, à des dizaines et des centaines de millions d'hommes réunis d'abord en un seul Etat socialiste, et puis en l'Union des Républiques soviétiques. » (Lénine, *Œuvres choisies*, t. II, p. 595, éd. française.)

Ces paroles bien connues de Lénine disent mieux que tout la révolution profonde qui s'est opérée dans les idées des hommes sur le travail après la victoire du prolétariat. Et nous sommes aujourd'hui parfaitement en droit d'affirmer que dans notre pays le travail socialiste, l'émulation socialiste, le mouvement stakhanoviste sont devenus des principes intangibles de la morale communiste, des règles de conduite pour l'homme soviétique.

* * *

Le 22 juin 1941, sans déclaration de guerre, l'armée allemande envahissait le territoire de l'U.R.S.S.

Pendant vingt-quatre ans notre peuple tout entier avait travaillé inlassablement. En même temps, de toutes ses forces et de toutes ses facultés, il avait, sans arrêt, étudié, étudié et étudié encore. Tous les peuples de l'U.R.S.S. s'étaient rapprochés, avaient communié dans une même lutte pour développer l'industrie et l'agriculture, dans une même aspiration tenace à faire progresser la culture générale, la science, la technique et les arts.

C'est ce qu'on trouve magnifiquement exprimé dans cet appel du peuple ouzbek aux soldats ouzbeks :

« Ton peuple est l'enfant de l'Union soviétique. Jour et nuit, pendant vingt-cinq ans, le Russe, l'Ukrainien, le Bié-

lorusse, l'Azerbaïdjanais, le Géorgien, l'Arménien, le Tadjik, le Turkmène, le Kazakh et le Kirghiz ont bâti avec toi notre grande maison, notre pays, notre culture...

Et voici qu'aujourd'hui la brute allemande a fait irruption dans la maison du Russe, ton frère aîné, dans la maison de tes frères, le Biélorusse et l'Ukrainien. Il apporte la peste brune, la potence et le fouet, la famine et la mort. Mais la maison du Russe est aussi ta maison !... Car l'Union soviétique est une grande famille : chacun vit dans sa maison, mais l'exploitation même est commune et indivisible. »

On dit : pour combattre un ennemi avec succès, il faut le connaître. Les fascistes allemands ne faisaient pas mystère de leurs principes, de leurs buts et de la physionomie « morale » de l'homme dont ils faisaient leur idéal.

Hitler a dit : « Nous ne devons obéir qu'à nos instincts. Redevenons des enfants, soyons de nouveau naïfs... On nous maudit... comme ennemis de la pensée. Nous le sommes en effet... Je bénis le sort qui m'a privé d'une instruction scientifique. Je peux être libre d'une foule de préjugés. Je me sens parfaitement bien... Nous formerons une jeunesse qui fera trembler le monde : une jeunesse brutale, exigeante et cruelle... Je veux qu'elle soit pareille à de jeunes fauves. »

Dans un entretien avec Rauschning, Hitler n'a plus gardé aucune retenue : « Nous nous verrons obligés de réduire la population étrangère... Il nous faut mettre au point les méthodes pratiques à employer pour diminuer la population étrangère. Qui peut me contester le droit d'anéantir des millions d'hommes de race inférieure qui se multiplient comme des insectes... il faut avant tout diminuer la population slave. La prodigieuse fécondité des peuples slaves et orientaux constitue un grave danger pour la race blanche nordique. La hiérarchie des maîtres doit tenir asservie la masse des esclaves. »

Sûrs de triompher du monde entier, les Allemands croyaient pouvoir impunément se moquer de l'humanité et anéantir des

millions d'êtres pour la plus grande gloire de la « brute germaine blonde ».

S'inspirant de ces « principes », le commandement allemand applique des méthodes appropriées dans la conduite de la guerre. Dans un de ses appels à ses soldats, imprimé sous forme de « mémento », nous lisons :

« Retiens et exécute !

1) Le matin, le jour, la nuit, toujours pense au Führer ; que rien d'autre ne te préoccupe. Sache une chose : il pense et décide pour toi. Tu n'as qu'à agir sans avoir peur de rien. Tu es un soldat allemand, donc tu es invulnérable. Aucune balle, aucune baïonnette ne pourra rien contre toi. Tu n'as ni nerfs, ni cœur, ni pitié : tu es fais d'acier allemand. Après la guerre, tu auras une âme nouvelle, un cœur serein — pour tes enfants, pour la grande Allemagne. Mais aujourd'hui, agis résolument, sans hésitation.

2) Tu n'as ni cœur ni nerfs ; à la guerre, ils sont inutiles. Etouffe en toi la pitié et la compassion : tue chaque Russe, chaque Soviétique, vieillard ou femme, fillette ou garçon ; tue : de la sorte tu assureras ton salut, l'avenir de ta famille, et tu te couvriras de gloire à jamais.

3) Aucune force au monde ne tiendra devant la poussée allemande. Nous mettrons à genoux le monde entier. Le Germain est le maître absolu du monde. Tu décideras du sort de l'Angleterre, de la Russie, de l'Amérique. Tu es un Germain, et comme il sied à un Germain, détruis tout ce qui vit et résiste sur ta route ; pense toujours aux choses élevées, pense au Führer, et tu vaincras. Ni balles ni baïonnettes ne te feront rien. Demain, le monde entier sera à genoux devant toi. »

On pourrait citer des milliers de lettres de soldats et d'officiers allemands, leurs journaux de route. Ils se ressemblent tous, dans tous on retrouve l'Allemand, cupide et mesquin à la fois, exécuteur aveugle des ordres les plus sanguinaires, ignare

bouffi de suffisance qui s'imagine appartenir à une « race supérieure ».

Et cette armée, imbue des idées fascistes délirantes de l'« exclusivité raciale », de la « géo-politique», incompatibles avec toute morale humaine, s'est ruée vers l'Est, espérant une victoire facile.

Si le commandement allemand estimait sa victoire sur l'U.R.S.S. pleinement assurée, ce n'était pas uniquement par suffisance. Sa conviction était alimentée jusqu'à un certain point par les calomnies que répandait depuis des années la presse étrangère hostile à l'U.R.S.S. qui dénigrait toutes nos réalisations et insistait plus particulièrement sur le bas niveau moral et politique de notre peuple. C'est pourquoi, au début des hostilités, les spécialistes militaires étrangers supputaient à qui mieux mieux le temps qu'il faudrait pour que l'Union soviétique soit mise hors de combat. Le monde entier sait à présent que tous ces « spécialistes » ont été cruellement déçus.

Même aux heures les plus critiques, notre peuple était sûr de sa victoire finale sur l'Allemagne. Cette conviction reposait sur nos possibilités matérielles, sur le fait qu'un peuple qui a travaillé vingt-quatre ans à créer un Etat socialiste ne peut être vaincu tant qu'il a des armes.

La guerre, en effet, a soumis à l'épreuve la plus sévère la solidité de notre Etat, sa puissance économique, la politique de ses dirigeants, la fermeté morale et politique de notre peuple. La supériorité morale de notre armée sur l'armée fasciste allemande a été un des principaux facteurs de notre victoire. On le voit très nettement aujourd'hui que les hordes fascistes allemandes, complètement battues et chassées de notre patrie, sont au bord du désastre.

En prenant le pouvoir les fascistes avaient déclaré : « Peu importe qu'on nous appelle barbares, nous ne voulons pas de culture ! » Et d'un coup ils livrèrent aux flammes vingt millions de livres.

Chez nous, le Parti n'a cessé d'accorder une importance énorme à la révolution culturelle.

Il serait bien difficile d'établir le compte de tout ce que le Parti et le pouvoir des Soviets ont fait, afin de développer la culture, l'instruction des masses populaires, sans parler de leur sollicitude constante pour l'industrie, l'agriculture, l'organisation et l'armement d'une armée moderne. A de rares exceptions près, les observateurs étrangers, quand ils parlent du niveau de la culture et des connaissances en Union soviétique, partent de l'état de choses qui existait avant la Révolution ; si même ils tiennent compte de l'élévation de ce niveau sous le pouvoir des Soviets, c'est pour le comparer à l'essor de la culture dans les pays bourgeois. Or, il suffit de citer certains chiffres illustrant le développement des institutions culturelles dans notre pays pour se convaincre de son ampleur extraordinaire.

Dès 1938-1939, l'U.R.S.S. occupait la première place au monde pour le nombre des élèves fréquentant les établissements d'instruction générale ; elle avait dans ces écoles 1,2 fois plus d'élèves que la Grande-Bretagne, l'Allemagne, la France et l'Italie réunies, et 1,4 fois plus d'étudiants que ces mêmes pays, plus le Japon. Rien qu'à Léningrad, il y avait avant la guerre plus d'étudiants que dans toute l'Allemagne fasciste.

Au début de 1939, on comptait en U.R.S.S. 240.765 bibliothèques avec 442.203.800 livres. Par rapport à 1914, le nombre des bibliothèques publiques avait augmenté en U.R.S.S. de 6,2 fois. La seule Bibliothèque *Saltykov-Stchédrine* possède 3,2 fois plus de livres que la Bibliothèque nationale prussienne de Berlin.

Notre culture socialiste repose sur ce principe qu'a formulé Lénine :

> « Autrefois, toute l'intelligence de l'homme, tout son génie ne créaient que pour procurer aux uns tous les bienfaits de la technique et de la culture, et pour priver les autres de choses strictement nécessaires : l'instruction et la possibilité de développer leurs facultés. Désormais, toutes les merveilles de la technique, toutes les conquêtes de la

culture deviendront le patrimoine du peuple entier, et jamais plus l'intelligence et le génie humains ne seront des instruments de violence, des instruments d'exploitation. »

Le pouvoir des Soviets n'a rien épargné pour mettre à la portée du peuple tout ce que la raison humaine avait créé de meilleur. C'est à des dizaines, à des centaines de milliers d'exemplaires que sont éditées les œuvres d'Aristote, de Voltaire, de Diderot, d'Helvétius, d'Holbach, de Spinoza, de Descartes, de Démocrite, de Feuerbach, de Darwin, de Newton, d'Einstein, de Mendéléev, de Metchnikov, de Pavlov, de Timiriazev. Les livres des grands écrivains de la littérature mondiale comme Byron, Balzac, Heine, Gœthe, Hugo, Dickens, Zola, Maupassant, Romain Rolland, Cervantes, Anatole France, Shakespeare et Schiller paraissent à des millions d'exemplaires.

Les ouvrages des classiques russes — Pouchkine, Gogol, Griboïédov, Lermontov, Herzen, Nékrassov, Saltykov-Stchédrine, Tolstoï, Tchékhov, Gorki, Maïakovski — sont édités à des dizaines de millions d'exemplaires. Le peuple russe s'est familiarisé avec les classiques de la littérature des autres peuples de l'U.R.S.S. — Chevtchenko, Akhoundov, Roustavéli, Ovanes Toumanian, Cholom Aleïkhem. Et à leur tour les autres peuples de l'U.R.S.S. ont pris connaissance des trésors de la littérature russe et universelle. Voici à cet égard quelques chiffres significatifs concernant les œuvres parues avant et après la Révolution.

	Avant	Après
Pouchkine	en 9 langues	en 66 langues
Lermontov	5 "	26 "
L. Tolstoï	10 "	54 "
Nékrassov	1 "	21 "
Saltykov-Stchédrine	1 "	24 "
Tchékhov	5 "	53 "
Gœthe	1 "	6 "
Romain Rolland	1 "	13 "

C'est sous le régime soviétique que les œuvres de poètes, de chanteurs ou de conteurs populaires comme Djamboul, Toktogoul Satylganov, Souléïman Stalski, Gamzat Tsadassy, Fékla Bezzoubova, Marfa Krioukova, ont eu enfin l'audience du grand public.

Notre théâtre occupe à juste titre une des premières places dans la culture mondiale, et non seulement soviétique. Comme l'U.R.S.S. elle-même, il est multinational. Si avant la Révolution l'art théâtral n'existait qu'à l'état embryonnaire chez un grand nombre de nos nationalités, il a connu sous le régime soviétique un développement harmonieux et complet et il occupe une place d'honneur dans la culture nationale. En Arménie, au Turkménistan, au Tadjikistan, en Kirghizie, il n'existait pas autrefois de théâtres professionnels ; aujourd'hui, on compte 27 théâtres en Arménie, 23 au Tadjikistan, 21 en Kirghizie, 11 en Turkménie. Avant la Révolution, il existait 35 théâtres en Ukraine. Il y en avait déjà 125 en 1940 ; il y avait 3 théâtres en Géorgie ; aujourd'hui ils sont 49 ; il y avait un seul théâtre en Ouzbékistan ; il y en a aujourd'hui 49.

Même les nationalités les plus petites, qui sous le tsarisme ignoraient l'écriture, possèdent chacune à présent plusieurs théâtres sur la base desquels se développe un art national.

Clubs, cinémas et musées ont pris en Union soviétique un développement extraordinaire. Au début de 1939 on comptait déjà plus de 100.000 clubs, dont 41.000 dans les kolkhoz. Par rapport à 1915, le nombre des installations cinématographiques avait augmenté en U.R.S.S. de 21,9 fois en 1939. Et l'on peut dire que le cinéma, une des formes d'art les plus populaires, ne s'est développé que sous le régime soviétique.

Avant la guerre, on comptait chez nous 794 musées, alors qu'avant la Révolution ils étaient à peine quelques dizaines ; encore n'existaient-ils que dans les capitales (Pétersbourg et Moscou). Seules quelques villes — les plus importantes —

comme Kiev, Kharkov, Tiflis possédaient de petits musées. Aujourd'hui, toutes les capitales de nos républiques, ou presque, ont leurs galeries des beaux-arts, et il n'est pas, à la lettre, un seul chef-lieu régional qui n'ait son musée où sont réunis des échantillons des richesses de la contrée, des productions des artistes de l'endroit.

De plus, chaque ville où est né ou bien a vécu un écrivain, un musicien, un peintre célèbre, recueille avec amour tout ce qui se rapporte à sa vie et à son œuvre, et organise un musée portant son nom que fréquentent assidûment la population locale et les touristes. C'est ainsi qu'un musée consacré à la mémoire de Tchékhov a été créé non seulement à Taganrog, ville natale du grand écrivain russe, mais aussi à Yalta où il a passé ses dernières années. Ce besoin de musées est si fort qu'on ne cesse d'en créer, même en cette période de guerre si dure pour notre peuple. Il n'est pas rare que la presse relate l'inauguration de tels ou tels musées sur différents points de notre pays. Tout récemment encore, une filiale littéraire du musée d'Etat était organisée à Kazan. A Khiva, le musée régional du Khorezm a ouvert au palais des Maures une exposition consacrée à l'histoire du Khorezm ancien.

* * *

La guerre dure depuis plus de trois ans. Elle a été reportée sur le territoire allemand. Aujourd'hui les Allemands ressentent de façon plus sensible, plus concrète, à leurs dépens, les effets de la guerre, bien que l'arrivée des armées alliées, il va sans dire, ne s'accompagne pas, pour le peuple allemand, des brigandages et des violences dont les hitlériens se sont souillés dans les pays occupés par eux, et notamment en U.R.S.S. Dans nos villes et nos villages, la population civile était férocement traitée. Toute l'armée allemande, depuis le commandant en chef jusqu'au simple soldat, se livrait au pillage ; tous les Allemands, Hitler en tête, torturaient et assassinaient.

Au début de la guerre les hommes soviétiques ont fait

preuve d'une certaine irrésolution ; ils ne savaient comment tenir tête à la bande de pillards et d'assassins qui avait fait irruption sur leur sol. Beaucoup restaient confondus devant cette invasion barbare venue de l'Europe « cultivée » et qui cadrait si mal avec l'idée qu'ils se faisaient de l'Europe.

Dans son discours radiodiffusé du 3 juillet 1941, le camarade Staline a signalé qu'on ne pouvait considérer la guerre contre l'Allemagne fasciste comme une guerre entre deux armées, et il a exhorté le peuple tout entier à se dresser contre l'envahisseur fasciste. Dans cet appel, il indiquait la forme concrète que devait revêtir la lutte d'un peuple qui aime mieux mourir les armes à la main que d'être à jamais l'esclave des brutes fascistes. Alors seulement l'étranger a vu et a dû reconnaître — mais aurait-il pu ne pas voir et ne pas reconnaître ? — la force d'âme des hommes soviétiques, leur morale élevée et leur haute conscience politique.

Comment ne pas s'incliner en effet devant l'héroïsme de notre armée, devant l'effort gigantesque et le dévouement sans bornes à la patrie soviétique déployés par notre peuple tout entier aux heures les plus critiques que traversait le pays !

Nos ouvriers ont fait preuve d'une telle abnégation pour triompher des difficultés du temps de guerre, d'une si grande ténacité pour acquérir des connaissances professionnelles, de tant de conscience et de discipline au travail, qu'on ne trouverait sans doute rien d'analogue dans aucun autre pays. Le camarade Staline a rendu hautement hommage à cet héroïsme au travail en déclarant :

> « De même que l'Armée rouge a remporté, dans une longue et âpre lutte qu'elle fut seule à mener, la victoire militaire sur les troupes fascistes, de même les travailleurs de l'arrière soviétique ont remporté, en ce combat singulier avec l'Allemagne hitlérienne et ses complices, la victoire économique sur l'ennemi. »

Chacun sait les conditions difficiles dans lesquelles il fallut organiser le travail des usines évacuées. Sur des emplacements nouveaux, dans des circonstances tout à fait exceptionnelles, les ouvriers devaient construire les bâtiments des usines et les habitations et, parallèlement, organiser la production. Et ils le faisaient. Ils ne quittaient pas leurs entreprises plusieurs jours de suite quand il fallait exécuter d'urgence une commande pour le front.

Et en dépit de difficultés incroyables, on construisait, on construit toujours.

Nos ouvriers font aussi preuve d'héroïsme dans les régions libérées, où ils relèvent l'industrie ruinée par les Allemands.

Dans une lettre au camarade Staline, les mineurs de la région de Stalino ont dit les conditions difficiles dans lesquelles ils doivent organiser l'extraction de la houille :

« Après la libération, nous nous sommes mis aussitôt à l'œuvre pour rétablir les mines détruites. Nous allions au travail comme à un combat. Souvent le danger nous guettait. Les Allemands avaient fait sauter le puits n° 1-2 « Smolianka », du trust « Kouibychevougol », et l'explosion l'avait complètement bouché. Risquant sans cesse d'être enseveli par un éboulement, on travaillait du matin au soir et du soir au matin, se frayant un passage mètre après mètre. Les vieux boiseurs dirigeaient ce travail plein d'abnégation et encourageaient les autres par leur vaillance et leur intrépidité. Au troisième jour, nous entrions enfin dans la mine. Une nouvelle étape de la lutte commençait. Au mépris du danger, les boutefeux retirèrent plus de 300 kilos de dynamite que les Allemands avaient déposés dans les galeries. Entrant dans l'eau glacée jusqu'à la ceinture, des volontaires allèrent chercher les machines inondées.

Au puits Kaganovitch, du trust «Makéievougol », les Allemands avaient mis le feu à la veine. D'intrépides mineurs descendirent au fond pour lutter contre l'incendie. Trois jours et trois nuits, ces héros affrontèrent le feu. L'incendie fut éteint. Et la mine rétablie donne déjà du charbon.

Au puits Kalinine, du trust « Artemougol », de jeunes ajusteurs démontèrent une pompe dans l'eau glacée et la ramenèrent au jour.

Au puits Dimitrov n° 5-6, du trust « Boudionnovougol », les mineurs transportèrent par leurs propres moyens d'énormes chaudières qu'ils étaient allés chercher à 15 kilomètres. »

Et les travaux de rétablissement se poursuivent, aussi bien pour l'industrie que pour l'agriculture, dans toutes les régions libérées.

Notre paysannerie kolkhozienne a fait preuve, elle aussi, d'une haute conscience civique. Il est resté dans les campagnes beaucoup moins d'hommes valides qu'avant la guerre. C'est sur les kolkhoziennes que retombe avant tout le poids des travaux agricoles. Et elles accomplissent une grande œuvre. Depuis bientôt quatre ans les kolkhoz fournissent en quantité suffisante des vivres à l'Armée rouge et aux villes, et des matières premières à l'industrie. Il n'est pour ainsi dire pas un kolkhoz qui ne considère comme un devoir moral de verser, en sus des fournitures obligatoires à l'Etat, une partie de sa production au fonds de l'Armée rouge.

On me dira : pourquoi parler ici de conscience civique, de devoir moral, etc. ? Il ne faut pas oublier qu'à l'heure actuelle les kolkhoz manquent souvent non seulement de moyens de traction mécaniques, mais aussi de bêtes de trait, et que pour terminer à temps les travaux agricoles, pour que la récolte soit bonne, il faut tout l'effort des kolkhoziens, leur volonté de vaincre l'ennemi coûte que coûte. Les exemples où se manifeste cette haute conscience dans le travail se comptent par milliers.

Au kolkhoz « Le plan quinquennal en quatre ans », arrondissement de Kolomna, région de Moscou, le groupe de Tamara Kroutova avait cultivé avec soin ses deux hectares de pommes de terre et exécuté tous les travaux à temps, mais les chaleurs de juillet mettaient la récolte en péril. Les jeunes filles trouvèrent dans la cour du kolkhoz une vieille pompe à incendie, la réparèrent et en firent usage. Aussi le groupe

de Kroutova récolta-t-il 83 tonnes de pommes de terre à l'hectare.

Il fallait d'urgence augmenter sur un point la capacité de trafic de la voie ferrée de Tachkent ; des dizaines de milliers de kolkhoziens se mirent à l'œuvre, et en 12-15 jours, construisirent de nouvelles voies d'évitement et de garage.

L'initiative féconde et l'activité patriotique de nos intellectuels se sont aussi déployées, au cours de cette guerre, avec une ampleur sans précédents. Depuis l'Académie des Sciences, avec ses instituts de recherches scientifiques, jusqu'au simple ingénieur à l'atelier, dans la mine ou en prospection, c'est partout un travail créateur ininterrompu. Instituteurs, médecins, agronomes, acteurs, peintres et écrivains soviétiques font tout pour la victoire, et le camarade Staline a rendu en ces termes hommage à leur effort :

> « Nos intellectuels marchent hardiment dans la voie des innovations en matière de technique et de culture ; ils font progresser constamment la science moderne ; ils font preuve d'esprit d'invention en appliquant ses réalisations à la fabrication des armes pour l'Armée rouge. Par leur travail créateur, les intellectuels soviétiques ont apporté une contribution inappréciable à la défaite de l'ennemi. »

La jeunesse, et surtout la jeunesse féminine, joue un grand rôle dans l'industrie, l'agriculture, les transports, les différentes institutions. C'est sur elle que repose le principal fardeau du travail en ces journées de guerre. Et notre jeunesse, éduquée par le Komsomol léniniste, a justifié la confiance que le Parti avait mise en elle. Pas une industrie où nos jeunes gens et nos jeunes filles, organisés en brigades, n'aient accompli leur devoir de patriotes en élevant la productivité du travail, en donnant la possibilité de transférer des ouvriers qualifiés dans d'autres industries, en rationalisant la production. Je citerai quelques exemples.

A l'usine 45 du CPIA, l'ouvrière Orlova proposa de remplacer au fraisage quatre instruments par un seul permettant de

combiner quatre opérations à la fois. En conséquence, le temps de fabrication diminua de trois fois. Le tourneur Tiourine fit la proposition d'étirer certaines pièces non pas sur une étireuse mais sur un tour ordinaire. Ce qui permit de réduire de quatre fois le temps de fabrication.

La jeunesse des campagnes ne reste pas en arrière de ses camarades de la ville. En octobre 1944 20.000 équipes, soit plus de 200.000 jeunes tractoristes, prenaient part au concours d'émulation organisé entre équipes de tracteurs, et dans les groupes de haut rendement on comptait environ 400.000 jeunes kolkhoziens.

Prenons un exemple caractéristique : le groupe de Zoïa Chéguéda, de l'arrondissement de Boutourlinovka, région de Voronèje. Avant la guerre, Zoïa étudiait à l'école. Quand la guerre éclata, et que son père partit au front, elle décida de travailler au kolkhoz. Elle était bientôt à la tête d'un groupe qui reçut 15 hectares de terre à cultiver. Durant tout l'hiver, le printemps et l'été 1943, Zoïa Chéguéda et ses compagnes travaillèrent avec ténacité, étudiant et appliquant les méthodes agronomiques les plus avancées afin d'obtenir de hauts rendements. En automne 1943, leur labeur persévérant fut récompensé : elles récoltèrent 180 pouds de millet à l'hectare, chiffre inouï en ces contrées.

L'effort gigantesque de la jeunesse soviétique, que nous observons partout et à chaque instant, atteste que chez nous la jeune génération s'est prodigieusement développée sous le rapport politique et moral à la rude école de la guerre. Le mérite en revient pour une grande part au Komsomol léniniste qui a su inculquer à la jeunesse les idées du Parti bolchévik, ses traditions, son amour sans bornes de la patrie et du peuple.

* * *

Tout ce que j'ai dit des ouvriers, des kolkhoziens, des intellectuels et des jeunes s'applique aussi bien aux femmes qu'aux hommes. Je tiens néanmoins à souligner tout particuliè-

rement le rôle éminent que la femme joue dans cette guerre. Dans aucune autre littérature, sans doute, la femme n'occupe une place aussi honorable que dans la littérature russe classique. Dans notre littérature et dans l'histoire de notre pays, que de noms de femmes qui ont donné l'exemple d'une incomparable élévation morale ! Mais il va sans dire que tout cela pâlit devant la grande épopée de la guerre actuelle, devant l'héroïsme et l'esprit de sacrifice de la femme soviétique, dont la vaillance civique, la fermeté devant la perte d'êtres chers et l'enthousiasme dans la lutte se sont manifestées avec une force, une noblesse encore sans exemple.

Zoïa Kosmodémianskaïa, komsomole et partisane, a atteint le plus haut degré de patriotisme et de grandeur morale. Elle a incarné en quelque sorte les sentiments les meilleurs éclos parmi notre peuple au cours de son histoire. C'est la fille du peuple russe, mais aussi du peuple soviétique, la fille du Komsomol léniniste. Par sa barbarie, le fascisme voulait humilier la femme soviétique, la briser moralement. Mais son échec a été complet. La fermeté morale de Zoïa et des autres femmes soviétiques a triomphé de la férocité fasciste.

Certes, Zoïa Kosmodémianskaïa, Héros de l'Union soviétique, a été admirable. Mais elle est représentative des jeunes filles de notre pays, car la plupart des femmes soviétiques étaient et sont prêtes à tous les exploits. La vie, la vie telle qu'elle est, nous offre des milliers d'exemples de la vaillance, du dévouement et du patriotisme dont nos femmes ont donné tant de preuves pendant la Guerre nationale. En voici quelques-uns :

Olga Tikhomirova était éclaireur et infirmière dans un détachement de partisans de la région de Vitebsk. L'intrépide jeune fille avait maintes fois risqué sa vie pour sauver ses camarades. Au cours d'un combat livré dans la forêt de Chalbovo, le chef de son groupe fut blessé. Après l'avoir pansé, Olga conduisit elle-même les partisans à l'attaque des retranchements ennemis. Un éclat d'obus lui sectionna la main droite.

On lui fit un pansement ; de nouveau, elle se porta en avant. Un obus lui fracassa les deux jambes. Elle expira bientôt ; mais jusqu'à son dernier souffle, elle n'avait cessé d'encourager ses camarades.

Véra Lessovaïa, partisane et dynamiteuse, causa aux Allemands un tort considérable. Elle avait à son actif trois convois allemands déraillés et de nombreux camions détruits. Blessée à la jambe, Véra tomba aux mains des Allemands. Afin de tirer d'elle des renseignements sur le groupe dont elle faisait partie, ils lui brûlèrent les seins. Mais ces tortures atroces ne purent lui arracher une parole. Elle mourut sans avoir rien révélé à l'ennemi.

Le sous-lieutenant Maria Batrakova, Héros de l'Union soviétique, a défendu Léningrad et Stalingrad. En août 1943, elle s'était engagée avec toute une compagnie de mitraillettes dans un groupe d'accompagnement de chars. Son chef ayant été mis hors de combat, elle mena elle-même les soldats à l'assaut des tranchées allemandes, qui furent prises. En septembre 1943, au passage de la Molotchnaïa, Batrakova conduisit les soldats, qui avaient perdu leur chef, à l'attaque contre les chars ennemis. Sous les ordres de la vaillante jeune fille, les soldats soviétiques soutinrent un combat de 120 heures et repoussèrent 53 contre-attaques de l'adversaire.

A bord de son avion de chasse, l'aviatrice Iékatérina Boudanova, lieutenant de la Garde, aperçut un jour 12 bombardiers allemands qui se disposaient à bombarder un de nos convois. La courageuse aviatrice fonça sur eux. Les Allemands désemparés jetèrent leurs bombes dans la steppe ; mais voyant qu'ils avaient affaire à un seul chasseur, ils passèrent à la contre-attaque. Boudanova accepta le combat, abattit un bombardier et obligea les autres à regagner leurs bases au plus vite. Iékatérina Boudanova compte à son actif 20 appareils allemands abattus.

Le pays tout entier sait qu'Eléna Kochévaïa, mère d'Oleg Kochévoï, donnait asile aux héroïques komsomols de Krasnodon et les aidait dans la mesure de ses moyens, tout en compre-

nant parfaitement ce qui attendait son fils et ses camarades, si leur activité clandestine était découverte.

C'est la vie au pays des Soviets qui a haussé les femmes de chez nous à ce degré de sublimité morale. Je ne doute pas que leurs actions glorieuses, leur patriotisme dans la Guerre nationale n'inspirent les plus grands artistes de la plume, du ciseau et du pinceau, et que l'art et la littérature n'éternisent comme il le mérite le souvenir de ces héroïnes.

* * *

La lutte des partisans est une des manifestations de la prodigieuse initiative que le peuple a déployée pour défendre sa patrie, pour défendre sa liberté contre ceux qui voulaient l'asservir.

Le 3 juillet 1941 retentissait l'appel du camarade Staline à organiser la guerre de partisans. Rien ne montre mieux les liens solides qui unissent entre eux le pouvoir des Soviets et le peuple. Comme chef du peuple et Commandant suprême des forces armées de l'U.R.S.S., comme politique, le camarade Staline comprenait mieux que quiconque la nécessité et la portée de cet appel. Car le peuple, si on le représente comme un seul homme, piétinait nerveusement sur place, restait dans l'indécision, hésitait : que devaient faire concrètement, pratiquement, ceux qui n'étaient pas appelés sous les drapeaux pour défendre la patrie ? L'appel du camarade Staline a donné une issue, a ouvert les écluses aux passions qui animaient le peuple ; il a montré tout le parti que l'on pouvait tirer des énergies populaires dans la lutte des partisans.

Chef du peuple — titre prestigieux ! Il ne signifie pas seulement que celui qui le porte assure la direction du peuple et de l'armée : il indique que le chef et le peuple ne font qu'un, il traduit la communauté de leurs sentiments et de leur but. C'est pourquoi les appels et les directives du camarade Staline sont si efficients. Le mouvement des partisans est devenu, chez nous, une lutte du peuple tout entier, lutte qui de mois en mois

a pris toujours plus d'ampleur. Notre Parti a joué dans ce mouvement un rôle exceptionnel. Les communistes ont été les initiateurs et les organisateurs des premiers groupes de partisans. Une grande part des succès est due au fait que le mouvement des partisans possédait une direction centralisée et consciente de ses buts.

Ce n'est pas la première fois que notre peuple a recours aux méthodes de la guérilla pour défendre sa patrie. Le célèbre partisan Dénis Davydov écrivait en se fondant sur l'expérience de 1812 :

> « Notre mère la Russie est immense ! La multiplicité des ressources dont elle dispose a déjà coûté à bien des nations qui s'étaient attaqué à son honneur et à son existence ; mais elles ne connaissent pas encore toutes les couches de lave qui reposent en son fond... La Russie ne s'est pas encore dressée de toute sa taille de géant, et malheur à ses ennemis le jour où elle le fera ! »

En effet, jamais encore durant son histoire plusieurs fois séculaire, le mouvement des partisans n'a été aussi général, aussi véritablement populaire, et c'est pourquoi jamais encore la lutte des partisans n'a été aussi bien organisée et aussi totale que dans la guerre actuelle. La participation d'un grand nombre d'intellectuels soviétiques à cette lutte est au plus haut point symptomatique. L'exemple, entre tant d'autres, du détachement des frères Ignatov, de Krasnodar, dans le Kouban, montre combien elle a été effective.

Dans ses *Notes d'un partisan*, P. Ignatov (Batia), qui commandait le détachement, raconte que celui-ci se composait surtout de techniciens : ingénieurs, directeurs, économistes, travailleurs de la science, tous gens de la ville, et même, comme on dit « hommes de cabinet ». Mais entraînés par leur patriotisme, ils avaient abandonné l'existence confortable à laquelle ils étaient habitués pour mener la vie difficile, pleine de privations et de dangers, des partisans dans la montagne, vie à laquelle

ils n'étaient nullement préparés. Tous, ils auraient pu évacuer et travailler utilement à la défense dans les usines de l'arrière. Mais vu les circonstances, ils avaient préféré mener directement la lutte contre l'ennemi odieux.

Le bilan de six mois de lutte a de quoi confondre : ce petit détachement a fait dérailler 155 wagons chargés de munitions, de soldats, de matériel de guerre (chars, artillerie, etc.) ; il a fait sauter 8 ponts, détruit des dizaines de chars, de tankettes, de canons lourds, plus de 100 pièces légères et mortiers, tué près de 2.000 et blessé grièvement plus de 2.500 soldats et officiers ennemis. Durant cette même période les pertes des partisans d'Ignatov ont été de 5 tués et de 2 blessés graves.

Les résultats de cette lutte ont été en réalité plus considérables encore, si l'on tient compte du fait que ce détachement avait organisé une sorte d'« école de dynamitage et de diversion », qui préparait des sapeurs pour les détachements de partisans voisins, lesquels de leur côté infligeaient à l'ennemi des pertes sévères.

L'efficacité de l'action entreprise par le détachement d'Ignatov s'explique en grande partie par la présence d'ingénieurs, de techniciens et d'ouvriers de valeur, qui a permis non seulement de bien organiser le groupe des partisans, mais encore de porter méthodiquement, je dirais même scientifiquement, des coups à l'ennemi. Les partisans d'Ignatov avaient mis avec abnégation au service de la patrie non seulement leurs sentiments, mais aussi leurs connaissances techniques, leur savoir, leur culture, leur intelligence, tout enfin.

Toutes les nationalités de l'U.R.S.S., et plus particulièrement (pour des raisons bien compréhensibles) les Ukrainiens et les Biélorusses, ont pris part au mouvement des partisans. On a écrit, on écrit et on écrira encore des livres et des livres sur les exploits des partisans. Nous nous bornerons, quant à nous, à citer ici quelques exemples à titre d'illustration.

Les partisans biélorusses avaient reconquis, à l'arrière profond de l'ennemi, des régions entières qu'on appelait le

« territoire des partisans » et où les Allemands n'osaient s'aventurer. Les partisans contrôlaient aussi d'autres régions d'où l'envahisseur ne pouvait tirer ni céréales ni autres produits. C'était le cas pour la région de Baranovitchi, où les vengeurs du peuple ont exterminé plus de 30.000 canailles hitlériennes en faisant dérailler des trains, en embuscade ou dans les combats.

En automne 1943, les Allemands décidèrent d'en finir avec la brigade de partisans qui opérait dans l'arrondissement de Liouban, région de Minsk. Plusieurs divisions allemandes pourvues d'un important matériel de guerre et appuyées par les chars et l'aviation, cernèrent le bois où se cachait la brigade. Celle-ci déploya des efforts surhumains pour s'arracher à l'encerclement. Chachoura, son chef, la conduisit sous un bombardement ininterrompu à travers des marais gluants, où elle ne pouvait s'arrêter un seul instant pour ramasser les blessés. Quand Chachoura, grièvement blessé, tomba à son tour, les partisans le déposèrent sur un brancard improvisé qu'on ne pouvait porter qu'en se dressant de toute sa hauteur ; les porteurs tombaient l'un après l'autre (six furent tués), mais d'autres prenaient aussitôt leur place ; et le chef blessé sortit de l'encerclement avec sa brigade.

Les formes qu'a prises le mouvement des partisans sont des plus variées. P. Bouïko, professeur à l'Institut de médecine de Kiev, s'était engagé dès les premiers jours de la guerre ; fait prisonnier, il réussit à s'évader. Brûlant de haine pour l'envahisseur, il travailla dans la clandestinité. Entré comme médecin à l'hôpital de Fastov, Bouïko soignait les soldats et les officiers blessés de l'Armée rouge. Il sauva de la déportation en Allemagne un millier de jeunes gens de l'endroit ; il entra en contact avec les partisans et fit passer chez eux une foule de personnes. Quand son activité fut découverte, en juin 1943, il rejoignit lui-même les partisans. Les Allemands réussirent enfin à le capturer ; l'ayant enduit de pétrole, ils en firent une torche vivante. Le nom de ce vaillant patriote soviétique, de ce meilleur représentant de notre intelliguentsia, vivra à jamais.

La lutte des partisans, à laquelle ont participé toutes les nationalités de l'U.R.S.S. peuplant les territoires où les Allemands avaient pénétré, a démontré brillamment aux yeux de l'étranger le caractère populaire du pouvoir soviétique, l'amour que lui porte le peuple, fermement décidé à en assurer le maintien, à assurer l'indépendance du pays des Soviets. Quelle meilleure démonstration faut-il de l'unité morale et politique des peuples de l'U.R.S.S. ?

* * *

Si toute guerre met à l'épreuve les ressources matérielles d'un Etat et ses forces morales, la guerre actuelle a exigé du peuple une dépense vraiment inouïe de forces matérielles et la plus grande fermeté morale. Les autorités en la matière estiment, eux aussi, que la fermeté morale est un élément essentiel de la victoire.

Très intéressante à cet égard l'opinion du général M. Dragomirov :

« Le succès au combat exige du militaire beaucoup d'énergie, de ténacité et de souplesse d'esprit : une énergie qui ne met jamais le succès en doute même s'il n'existe, semble-t-il, aucune chance de salut ; une ténacité qui donne la force de ne pas renoncer au but poursuivi ; une souplesse qui, en un instant, est capable de modifier selon les circonstances les moyens à employer pour atteindre le but. » (*Manuel de tactique*, 1re partie, p. 3.)

« La victoire sera à l'armée dont les soldats sont animés de la volonté de triompher même au prix de leur vie, car seul est capable de vaincre, c'est-à-dire de tuer l'adversaire, celui qui est prêt lui-même à marcher à la mort. » (*Manuel de tactique*, 2e partie, pp. 10-11, 1906.)

Cette même idée, telle que nous la comprenons aujourd'hui, est formulée dans le mot d'ordre : « méprisons la mort ! » Mais nous n'y mettons aucun mysticisme romantique, aucu-

ne exaltation individuelle, aucun désir de mourir en beauté. Nous ne considérons pas la mort comme un but en soi, comme une chose sublime, surhumaine. Pour nous, la mort est le coup le plus dur qui puisse frapper un homme.

Nulle part, sans doute, on n'aime autant la vie qu'au pays des Soviets. Et c'est précisément cet amour de la vie au pays des Soviets, parmi le peuple soviétique qui, lorsque cette vie est en danger et qu'elle devient l'enjeu d'une lutte à mort, triomphe chez les citoyens soviétiques de la peur de mourir ; celle-ci est vaincue par le désir de conserver la vie au peuple soviétique, et par là même de vivre soi-même à jamais. C'est pourquoi un communiste marche à l'échafaud la tête haute, et qu'il lance à l'ennemi ces paroles animées d'une foi profonde : « Je meurs, mais notre cause vit, et elle vivra. » En ces instants-là, l'homme ne fait plus qu'un avec la collectivité dont les intérêts passent pour lui avant tout, sont plus puissants que la mort. Voilà pourquoi l'homme soviétique est un combattant intrépide. Rappelons-nous l'exploit des 28 soldats de la Garde de la division Panfilov tenant tête à des dizaines de chars fascistes ; du soldat Matrossov fermant de son corps l'embrasure d'un blockhaus allemand ; de Kamal Poulatov qui, défendant les abords de Stalingrad, se jeta avec un chapelet de grenades sous un char allemand ; de Touïtcha Erdjiguitov bouchant de son corps le canon d'une mitrailleuse allemande. Mais l'important, c'est que ces exploits ne sont pas isolés, et qu'au cours de la guerre nos soldats et nos officiers les ont répétés et continuent de les répéter.

Même aux moments les plus durs, quand notre armée devait se replier, l'entière certitude que nous serions vainqueurs régnait dans ses rangs. Soldats rouges et officiers répétaient avec assurance à la population : « Nous reviendrons ! » Et cette certitude reposait non seulement sur des prémisses matérielles, mais encore sur la fermeté morale de nos hommes, sur leur foi en notre juste cause. Nul ne pouvait admettre qu'il existât au monde une force capable d'arracher à notre peuple le pouvoir des Soviets. Et ce sentiment qui s'est emparé des masses

est devenu une force matérielle que l'on considère en Occident comme miraculeuse. Mais nous voyons, quant à nous, dans cette confiance le critère le plus sûr de la force du pouvoir soviétique.

L'amour de la patrie est inhérent à tous les peuples. Mais on ne saurait en dire autant de toutes les armées. La fameuse armée brandebourgeoise de Frédéric II n'aimait pas son peuple, et le peuple ne l'aimait pas. L'armée et le peuple étaient étrangers l'un à l'autre. Cette armée n'était que l'instrument de conquête du roi de Prusse, servait à affermir son pouvoir sur ses sujets.

Les principes et les méthodes d'organisation et d'éducation militaires mis en honneur par Frédéric II remontent à un passé déjà lointain. Mais jusqu'à ces derniers temps, tous les gouvernements d'Europe en faisaient leur idéal militaire et s'appliquaient à rendre leurs armées semblables à celle de Frédéric. Il va sans dire que le temps, les changements survenus apportaient leurs correctifs et limitaient fortement ces aspirations. Néanmoins, la discipline du bâton, l'esprit de caserne, l'isolement du monde extérieur, l'apolitisme, l'interdiction de lire la presse progressiste, bref toutes les mesures en vue d'isoler l'armée du peuple et le peuple de l'armée, continuent d'être en vigueur. A cet égard, l'Allemagne vient en tête ; là, le culte de la discipline féroce du bâton est toujours florissant et il existe même, à l'insu de son propre peuple, un territoire spécial (la Prusse), où l'on s'attache à créer une race spéciale d'hommes n'ayant dans la vie d'autre but que la guerre.

Les tsars de Russie ont eu beau vouloir transplanter le régime militaire prussien dans l'armée russe, ils n'ont pu y réussir complètement. Les Russes sont faits d'une autre pâte que les Allemands. Ce n'est pas pour rien que le proverbe dit : « Bon pour le Russe, mortel pour l'Allemand. » Mais le gouvernement tsariste s'attachait, lui aussi, à tenir l'armée russe éloignée du peuple, et elle n'était pas patriote au sens que nous donnons aujourd'hui à ce mot. Pourtant, il y avait toujours chez elle une couche d'où sortaient des patriotes sincères

et des capitaines de talent qui servaient loyalement la patrie et, malgré la pression d'en haut, amélioraient les qualités combatives réelles de l'armée, rehaussaient son prestige sur les champs de bataille.

L'armée soviétique est une armée à part ; elle ne ressemble ni à l'ancienne armée russe, ni à aucune armée européenne. Les hommes qui la composent sont réellement issus du peuple. Soldats et officiers de l'Armée rouge appartiennent à une même classe sociale, ce qui n'est le cas pour aucune autre armée moderne. Chez nous, d'innombrables liens unissent l'armée au peuple, aussi bien dans la vie qu'au point de vue social.

Les attaches sociales du peuple avec l'armée se manifestent chez nous dans le parrainage, dans les cercles d'artistes amateurs, sous les formes les plus diverses. Le Parti et ses hautes idées soudent moralement l'armée et le peuple. Nos soldats rouges et nos officiers ne s'intéressent pas seulement à la vie des lieux où ils sont nés ; ils ne réagissent pas rien qu'en pensée à tout ce qui s'y passe, mais dans la mesure du possible ils prennent part aux affaires locales et, le plus souvent, avec fruit. L'armée aime fortement sa Patrie, et elle ne peut pas ne pas l'aimer, car elle la touche pour ainsi dire constamment de ses propres mains.

L'amitié des peuples repose, chez nous, sur le fondement solide de la communauté de leurs intérêts. Il est tout naturel qu'elle se fasse aussi fortement sentir à l'armée. Cette amitié, il va sans dire, ne ressemble nullement au lien qui unit soldats et officiers allemands ; car l'« amitié », là-bas, a pour fondement le brigandage : le chef d'une bande fameuse, qui va entreprendre un coup risqué, prend à son service les chefs de troupes plus petites ; mais il considère avec mépris le menu fretin des bandits. Ce sont des rapports de ce genre qui unissaient à l'armée allemande les armées des satellites de l'Allemagne au moment de l'agression scélérate contre l'U.R.S.S. Cette « amitié » est immorale et, par conséquent, instable : on le voit bien par la désagrégation du bloc fasciste. Et à cela

rien d'étonnant, car la théorie raciste du fascisme nie complètement l'amitié des peuples ; or, c'est la théorie raciste qui inspire toute la politique de l'Allemagne.

L'amitié vraie des peuples de l'U.R.S.S., cultivée pendant la paix, s'est déployée, telle une flamme ardente, aux années de guerre et a étonné à l'étranger non seulement nos adversaires, mais aussi nos amis. Cette amitié s'est trempée au cours des dures épreuves de la guerre. Il est tout naturel qu'on la ressente plus particulièrement au front, où le danger guette à tout moment le soldat et où pour cette raison la confiance dans le camarade qui se bat à vos côtés doit être entière. Le front est la pierre de touche, entre autres, de la fidélité et de l'amitié. Les peuples de l'U.R.S.S. ont subi l'épreuve avec honneur : témoin leur travail unanime à l'arrière, et aussi la conduite de leurs fils en première ligne. Et comment aurait-il pu en être autrement ? Notre armée est une grande famille où l'on ne manque jamais de venir en aide à un camarade. On peut trouver des exemples d'assistance fraternelle presque dans chaque correspondance de guerre que publie notre presse.

Aux heures d'accalmie, l'amitié embellit la vie au front. Un jeune Kazakh lit à haute voix la lettre où sa femme lui annonce la naissance d'un fils et il discute très sérieusement avec ses camarades le nom qu'il donnera à l'enfant. Une lettre arrive de Sibérie, qui parle de la vie au kolkhoz, de la récolte, etc. Ces questions intéressent tous les soldats, même ceux qui vivaient autrefois à la ville, et la conversation ne manque pas de devenir générale. Bref, il y a toujours quantité de sujets à discuter et qui créent un contact.

Chez nous, la promotion, l'avancement se fait non pas d'après la couleur de la peau ou la nationalité, mais uniquement en tenant compte des capacités et des services rendus à la guerre. Et pas seulement officiellement, pour ainsi dire, parce que telle est la loi : l'opinion des soldats rouges et des officiers y contribue, elle aussi. D'où un moral très élevé. Et les amitiés personnelles nées sur ce terrain subsistent longtemps, même si l'on vit très loin l'un de l'autre.

La haine de l'ennemi a pénétré profondément dans notre armée. Les Allemands eux-mêmes ont tout fait pour cela. Il n'est sans doute pas un seul groupe de combat où quelqu'un n'ait eu à souffrir des brigands allemands : c'est une femme, des enfants, de vieux parents tués ; une sœur déportée dans les bagnes allemands, sans parler des biens volés, des maisons brûlées.

Aujourd'hui que l'Allemagne voit se resserrer autour d'elle le cercle des armées alliées, et que la guerre est reportée sur son territoire, la propagande allemande verse des larmes de crocodile : la guerre, dit-elle, devient de plus en plus acharnée ; rien ne subsiste dans les armées du vieil esprit chevaleresque. De toute évidence, cette propagande est faite à l'intention de certains nigauds des pays alliés. Les misérables qui ont fait périr, directement ou non, des dizaines de millions de personnes, se mettent à parler d'esprit chevaleresque au moment où va sonner l'heure de la vengeance.

La haine pour les brutes fascistes est à nos yeux un sentiment sacré. Or, certain journaliste américain, qui porte sur le livre d'Ehrenbourg *La guerre* un jugement favorable dans son ensemble, déclare qu'une haine exagérée des Allemands lui enlève de sa valeur. Et ce n'est pas là une opinion isolée. En Amérique comme en Europe occidentale, toute une catégorie de gens évitent d'user d'expressions tranchantes et ne mettent guère d'ardeur à combattre le fascisme. A les en croire, la modération est plus efficace, et la haine n'est pas un sentiment noble. Il va sans dire que rien n'est plus faux.

Des critiques étrangers ont considéré, et à très juste titre, la littérature russe comme une grande littérature, comme la plus humaine de toutes. Le critique polonais Alexandre Brückner, écrit dans la préface à son *Histoire de la littérature russe* :

> « La littérature russe est la plus jeune du monde... Elle rachète sa jeunesse par l'abondance et l'originalité de ses œuvres, par sa haute portée morale, par sa prédication de l'humanisme et de l'altruisme, par l'acuité et la péné-

tration de ses analyses de l'âme humaine et de ses observations de la vie, par sa franchise et son amour de la vérité, par son esprit démocratique. Elle impose en raison de l'importance qu'elle a prise dans son propre pays, et par là elle surpasse de beaucoup les autres littératures... Elle est devenue une chaire du haut de laquelle le Verbe a résonné pour la défense du bien, du beau, de la liberté, de l'humanisme ; elle est devenue le seul truchement de la conscience sociale... »

Mais dans notre littérature, chez nos plus grands maîtres du verbe, la haine du mal, exprimée en traits vigoureux, apparaît comme le sentiment le plus noble, comme l'un des moyens de lutte les plus efficaces contre les ennemis de l'humanité.

Dans sa nouvelle *Les indomptés*, Gorbatov a très bien dépeint la haine pour les Allemands. Le vieux Tarass ne peut concevoir que les Allemands, qui ont commis tant de crimes, resteront impunis. Il fait tout ce qui est en son pouvoir pour se venger d'eux. Quand l'ennemi abandonne la ville, il s'élance par les rues, tambourinant sur les volets avec sa canne et criant :

« — Hé, là dedans, sortez tous ! Hé, les Allemands qui s'en vont ! Ne les laissons pas partir ! Hé, là dedans, sortez, les hommes !

La foule s'amassait autour de lui.

— Qu'ils s'en aillent donc, tiens ! cria une voix dans la cohue. Ce n'est pas nous qui les avons fait venir ! Qu'ils s'en aillent au diable, à la bonne heure !

— Que veux-tu, Tarass ?

— Empêchons-les de partir, les Allemands ! Massacrons-les ici !

— On se débrouillera sans nous, Tarass ! Nous ne sommes tout de même pas des militaires. Cela ne nous regarde pas.

— Si, ça nous regarde ! hurla Tarass. Pourquoi ça ne nous regarde pas ? Qui donc alors ça regarde ? Si on les

laisse en vie, ils reviendront nous piétiner, pendre nos enfants. Empêchons-les de partir. Terrassons-les ! Enfonçons-les sous terre !

Et il s'en fut en courant vers la ville, brandissant sa canne. Lenka était à ses côtés. De partout les ouvriers accouraient, beaucoup avec les armes qu'ils avaient dénichées, Dieu sait comment...

— Quel dommage que je n'aie pas de fusil ! cria Tarass en courant. Ah ! quel dommage que je n'aie pas de fusil, Lenka ! ...

Il levait bien haut son bâton noueux de vieillard. Il était terrible avec ce bâton à la main, la tête nue et toute blanche, illuminée de la flamme de la cité en feu... »

Nous nous sommes bornés à signaler les sources de la morale soviétique. Elles plongent profondément dans notre histoire ; c'est à ceux qui étudient le développement spirituel du peuple russe et des autres peuples de l'U.R.S.S., qu'il appartient de mieux les mettre en évidence. Nous ne nous sommes arrêtés que sur certaines personnalités qui ont contribué à développer ou à introduire dans la société russe les plus belles qualités morales. Il va sans dire que les sentiments moraux des hommes sont beaucoup plus complets et variés. Nous n'avons pas dit, par exemple, combien ont grandi, à notre époque soviétique, l'amour des parents pour leurs enfants, l'initiative et l'indépendance de la femme, etc., etc. Nous nous sommes surtout attachés à illustrer les qualités politiques et morales de notre peuple en faisant ressortir les sentiments qui nous aident dans la lutte contre l'ennemi.

Notre morale, je l'ai déjà dit, a été cultivée et prêchée par les meilleurs représentants de notre peuple. Rendons-en hommage à l'intelliguentsia progressiste russe, à la littérature et l'art russes qui, pendant des siècles, ont combattu avec abnégation les forces ténébreuses du tsarisme, la barbarie des exploiteurs, l'ignorance populaire. La littérature russe a ennobli l'homme ; elle a obligé le monde à reconnaître en lui une grandeur morale qui s'est particulièrement développée et a pé-

nétré toute la masse du peuple sous le régime soviétique. C'est sur la base du régime socialiste, soviétique, que s'est développée notre morale communiste. Et comment pouvait-il en être autrement ? Le gouvernement soviétique, le Parti de Lénine et de Staline n'ont d'autre but que le bien du peuple ; et toute leur activité vise à réaliser ce but véritablement moral, véritablement élevé.

Le camarade Staline a dit qu'il était prêt à donner son sang goutte à goutte pour la cause du peuple, et il le prouve par chacun de ses actes. N'est-ce pas là le degré le plus élevé auquel puisse atteindre la morale humaine ? La morale de notre Parti, du Parti de Lénine et de Staline, est aussi la morale de notre peuple. Elle donne à l'Etat soviétique une force de résistance prodigieuse en face de l'agression ; elle exalte les travailleurs des usines et des champs ; elle rend au front l'héroïsme général ; elle est un des principaux éléments de la victoire.

Revue *Bolchévik*, n° 1, 1945.

ALLOCUTION PRONONCÉE A L'OCCASION DE LA REMISE DE DÉCORATIONS DE L'UNION SOVIÉTIQUE AUX JOURNAUX *KOMSOMOLSKAÏA PRAVDA* ET *PIONERSKAÏA PRAVDA*

LE 11 JUILLET 1945

Camarades,

Je tiens à féliciter la rédaction de la *Komsomolskaïa Pravda* et avec elle tout le Komsomol, ainsi que la rédaction de la *Pionerskaïa Pravda,* les pionniers et les petits lecteurs de la *Pionerskaïa Pravda,* de la haute récompense qui leur est décernée. La première se voit attribuer un ordre militaire, la seconde un ordre du travail, et j'estime que ces décorations, toutes deux les ont amplement méritées.

Durant toute la guerre, la *Komsomolskaïa Pravda* a tenu bien haut le drapeau du patriotisme soviétique ; elle a stimulé l'enthousiasme et le patriotisme, l'esprit combatif, l'énergie au travail de notre jeunesse, et l'activité qu'elle a déployée n'a pas été vaine.

Au cours de ces quatre années, nos komsomols, nos jeunes ont passé par une dure école ; beaucoup d'entre eux ont payé de leur vie. En cette période d'efforts exceptionnels la *Komsomolskaïa Pravda,* incontestablement, aidait à la lutte ; elle montrait à la jeunesse la voie à suivre, la conduite à tenir. Aujourd'hui elle peut être fière des résultats de son activité, des résultats de ses appels. Son travail de propagande, d'agitation et d'organisation a été couronné de succès importants. Le Komsomol de l'U.R.S.S., toute la jeunesse soviétique, ont sans doute fait alors plus que toute la jeunesse du reste du monde.

Qu'il me soit donc permis de féliciter la *Komsomolskaïa Pravda,* tout d'abord d'avoir vu, pratiquement, sur les champs

de bataille, dans les fabriques et les usines, dans les kolkhoz et les sovkhoz, les fruits de son travail : le patriotisme prodigieux, le dévouement sans bornes de notre jeunesse à sa Patrie, à l'Etat socialiste, à son gouvernement et au chef du peuple, le camarade Staline, qui toujours, et notamment dans les circonstances critiques, ont soutenu l'ardeur de la jeunesse soviétique ; et ensuite, d'avoir apporté un concours précieux au Komsomol, à son action sur l'ensemble de la jeunesse soviétique, et d'avoir acquis un formidable prestige non seulement parmi la jeunesse, mais encore parmi toute la population de l'U.R.S.S.

La *Pionerskaïa Pravda* a, elle aussi, accompli un très grand travail. L'importance de ce travail c'est, tout d'abord, qu'il accoutume pour ainsi dire dès les premiers pas dans la vie, dès l'enfance, imperceptiblement, à la lecture des journaux, à la vie sociale, afin que la conscience ne se développe point par à-coups, comme c'était le cas autrefois, quand un homme pouvait rester inconscient jusqu'à 40 ans, et dont à 40 ans les yeux se dessillaient brusquement grâce à l'action des militants du Parti ou pour des raisons fortuites, et afin que chez nos pionniers cette conscience grandisse progressivement et sans relâche. Ensuite, la *Pionerskaïa Pravda* s'applique à élargir leur horizon intellectuel et aussi à leur inculquer un désir toujours croissant de participer à la vie active, pour que nous n'ayons pas de ces gens qui, dès leurs jeunes années, sont en quelque sorte blasés sur l'existence, et ne voient devant eux aucun avenir, mais pour qu'au contraire leur activité, leur soif de vivre et d'agir augmentent sans cesse. Telle est en effet la tâche de la *Pionerskaïa Pravda.*

Eduquer la jeunesse est une chose extrêmement difficile, et ceux qui travaillent dans ce domaine accomplissent une tâche très honorable, mais aussi très lourde de responsabilité. Si le responsable de l'organisation des pionniers aime son travail et lui est tout dévoué ; s'il aime son détachement de tout son cœur, si toute sa pensée va à ses pionniers, à leurs

préoccupations et à leur éducation, alors seulement il rendra de grands services, alors seulement le succès sera assuré.

Je vous souhaite donc de réussir dans cette tâche difficile mais — je tiens à le répéter encore et encore — combien honorable et combien nécessaire !

Nous parlons de l'homme nouveau. Nous constatons aujourd'hui de façon réellement saisissante que l'homme, comme tous les êtres organisés, subit les influences qui s'exercent sur lui. Vous voyez vous-mêmes les effets d'une influence pernicieuse sur les hommes à l'heure actuelle où des Etats entiers sont contaminés par des idées de haine. Mais aujourd'hui toute l'humanité a aussi devant les yeux le magnifique exemple d'une bonne influence exercée sur les hommes, l'exemple d'une action véritablement humaine, exemple qui montre comment on développe les sentiments les plus nobles et l'amour de la Patrie.

Et je voudrais que ceux qui s'occupent des organisations de pionniers, aiment nos enfants comme des mères raisonnables, vraiment désireuses d'assurer le bonheur de leurs petits. Il s'agit de former la jeunesse à des sentiments nobles, humains — véritablement humains, — de lui inculquer des sentiments élevés qui, par la suite, lui seront inhérents. C'est là une de vos tâches essentielles. Eh bien, permettez-moi de vous adresser tous mes vœux de réussite !

(Les travailleurs de la presse juvénile répondent par de vifs applaudissements aux vœux paternels et cordiaux de Mikhaïl Kalinine ; ils lui donnent l'assurance que la *Komsomolskaïa Pravda* et la *Pionerskaïa Pravda* feront tout pour éduquer mieux encore la jeunesse dans l'esprit d'un noble patriotisme.)

Komsomolskaïa Pravda, 13 juillet 1945.

L'ESPRIT D'ORGANISATION ET LA CULTURE DOIVENT ETRE A LA BASE DU TRAVAIL DU KOMSOMOL

DISCOURS PRONONCÉ A LA CONFÉRENCE DES SECRÉTAIRES DES ORGANISATIONS DU KOMSOMOL DES KOLKHOZ DE LA RÉGION DE MOSCOU

LE 12 JUILLET 1945

Camarades,

Je m'arrêterai sur une seule question. Vous êtes l'organisation du Komsomol de la région de Moscou, où se trouve la capitale ; d'une région qui est parmi les premières pour l'instruction, pour le savoir. Les komsomols de la région de Moscou doivent être, il va sans dire, un des détachements les plus cultivés du Komsomol de l'U.R.S.S. Quant à l'abnégation, à la ténacité dans le travail, à l'ardeur dans l'émulation, au patriotisme — bref, à toutes les belles qualités de notre Komsomol que vous déployez tous les jours, elles sont aussi inhérentes à ses autres détachements.

Mais l'organisation de la capitale doit se distinguer en quelque chose, elle doit se signaler par une particularité qui n'est qu'à elle, qu'à la capitale. On a coutume de dire qu'un habitant de la capitale possède un certain vernis, qu'il se distingue d'un provincial par la vivacité de ses impressions, de ses réactions, etc. Il est vrai que vous vivez non pas à Moscou, mais dans sa région, et que vous travaillez dans l'agriculture. Vous n'en devez pas moins vous distinguer aussi en quelque chose, vous, l'organisation d'une région où se trouve la capitale.

Quelles sont les exigences qu'on présente à l'heure actuelle à votre organisation régionale du Komsomol, une des plus cultivées de notre Union soviétique ? C'est, me semble-t-il, l'es-

prit d'organisation. Le camarade Popov* a parfaitement raison lorsqu'il dit que nous mettons beaucoup trop de travail dans l'agriculture. Ce qu'il faudrait, c'est obtenir avec moins de travail des résultats non pas identiques à ceux d'à présent, mais encore meilleurs. Telle est la tâche qui se pose devant le Komsomol !

Car parmi les paysans aussi, vous êtes les plus cultivés : vous avez terminé l'école de sept ou de dix ans. Dans l'ancienne province de Moscou, bien peu de jeunes gens possédaient une instruction moyenne. Et jamais autrefois on n'a dépensé, pour instruire la jeunesse, autant que sous le pouvoir des Soviets.

Mais qu'est-ce que l'instruction ? L'instruction tend à discipliner l'homme, elle lui permet d'aborder toute chose d'une façon particulière, méthodique. Un homme sans instruction accomplit son travail de façon mécanique, par routine ; il ne se trace guère de plans mûrement réfléchis : il travaille comme travaillaient ses ancêtres. Or, il ne faut plus travailler comme travaillaient nos ancêtres, il faut apporter l'esprit d'organisation.

Qu'est-ce que l'esprit d'organisation ? C'est, par exemple, ne pas effectuer les semailles avec une précipitation telle que chacun doive se lever au chant du coq pour ne se coucher qu'avec le soleil, et, la langue pendante, se démener sans arrêt toute la journée. On obtient de la sorte certains résultats, je n'en disconviens pas. Et j'admets parfaitement qu'il est des moments où il faut s'y résigner. Mais votre tâche, celle de la partie cultivée, intellectuelle de la paysannerie, est d'apporter la méthode dans le travail, pour que celui-ci s'accomplisse sans vaine agitation, en quelque sorte automatiquement — vite et bien. Vous avez dans ce domaine un grand travail à réaliser. Et dans ce champ d'activité vous devez donner l'exemple, apporter la culture.

* Popov G. — premier secrétaire des Comités de la région de Moscou et de Moscou-ville du P. C. (b) de l'U.R.S.S., secrétaire du Comité central du P.C. (b) de l'U.R.S.S.

Que signifie apporter la culture jusque dans la vie courante, jusque dans le travail ? Cela signifie ne rien faire de superflu, cela signifie que chaque mouvement doit donner des résultats. Savez-vous comment on travaille à l'usine ? Plus on se démène devant sa machine, et moins on obtient de résultats. Et vice versa. Voyez cet homme qui remue à peine ; pourtant son ouvrage avance de façon incroyable ; il ne fait pas un geste de trop ; tous ses instruments, toutes ses affaires sont en bon ordre ; il les prend à leur place sans se retourner, et son travail donne d'excellents résultats.

Dans l'agriculture, à la campagne, on peut travailler l'écume aux lèvres du matin au soir, mais sans grand effet. C'est vrai ou non ce que je dis là ? Vous avez beau travailler, il reste toujours énormément à faire. Cela est dû certainement à un manque d'organisation. Eh bien, nous devons introduire l'esprit d'organisation dans le travail, je dirais même dans la vie courante.

Mais qu'est-ce que cela signifie : l'esprit d'organisation dans le travail du Komsomol ? C'est ne rien dire de superflu aux réunions ; si une question est posée, c'est en parler non pas en général, mais de façon concrète ; c'est la régler pratiquement et mener les choses jusqu'au bout. N'oubliez pas que partout, et dans la propagande, et à une réunion, et devant une tasse de thé, on voit si un homme est ordonné ou non.

Eh bien, j'estime que le Komsomol de Moscou, de tous le plus cultivé, est de taille à mener cette tâche à bien. S'il ne vient pas à bout de cette tâche, qui donc en viendra à bout ? L'esprit d'organisation est chez vous d'autant plus indispensable que vous avez affaire, dans les campagnes, à des cultures différentes qui exigent un travail énorme, telles les cultures potagères, les légumes. Elles demandent beaucoup de travail. Et, naturellement, si l'organisation fait défaut, les résultats peuvent être nuls.

Cette question, je l'ai déjà posée devant le Komsomol, mais il ne semble pas qu'elle vous préoccupe à vos réunions et quand vous prenez la parole. Or, le Komsomol forme des hommes. Le

Komsomol, si l'on peut s'exprimer ainsi, jette les bases de toute l'activité future de l'homme. Cadres dirigeants du Komsomol, vous aurez donc à assumer une lourde responsabilité si, disons, votre organisation de kolkhoz ou d'arrondissement forme des hommes actifs et énergiques, des patriotes soviétiques, bref des hommes excellents, mais désordonnés, ne sachant organiser ni leur travail, ni leur vie.

Aussi permettez-moi d'espérer que l'organisation du Komsomol de la région de Moscou portera son attention sur cette branche d'activité. Et c'est de tout cœur que je vous souhaite de réussir.

(*Toute la salle debout applaudit vivement. On crie :* « Vive Mikhaïl Ivanovitch Kalinine ! Hourra ! »)

Komsomolskaïa Pravda, 14 juillet 1945.

FILLES GLORIEUSES DU PEUPLE SOVIÉTIQUE

ALLOCUTION AUX JEUNES FILLES DÉMOBILISÉES DE L'ARMÉE ROUGE ET DE LA MARINE DE GUERRE, PRONONCÉE AU COMITÉ CENTRAL DE LA FÉDÉRATION DES JEUNESSES COMMUNISTES LÉNINISTES DE L'U.R.S.S.

LE 26 JUILLET 1945

Camarades,

Je tiens avant tout à vous féliciter à l'occasion de la fin victorieuse de la Grande Guerre populaire : l'ennemi est battu, notre juste cause a triomphé. Dans cette guerre sans exemple, les femmes n'ont pas seulement aidé l'armée en travaillant à l'arrière ; elles ont participé à la lutte directement, les armes à la main.

La jeunesse féminine qui a pris une part directe à la guerre, ce sont celles qui, choisies parmi des millions d'autres, ont été appelées sous les drapeaux en raison de leur niveau d'instruction et de culture, de leur bonne santé, de leur endurance physique, de leur inclination pour telle ou telle spécialité militaire. Bref, c'est selon moi la partie la meilleure de notre jeunesse féminine qui a été au front ; il est donc tout naturel qu'elle s'y soit comportée de façon plus qu'honorable.

La guerre est terminée ; à présent, on vous démobilise. Participer à la guerre n'était pas chose facile ; mais pour vous la démobilisation est aussi tout un problème. Un kolkhozien démobilisé, par exemple, a un but dans la vie : il rentre à son kolkhoz où l'attendent sa famille, sa femme, ses enfants. Mais il n'en est pas de même pour une jeune fille de 20 à 23 ans qui, au front, a accompli en somme le premier travail sérieux de sa vie. Elle s'est habituée à ce travail tout militaire malgré ses difficultés et ses dangers. Avant la guerre, la plupart des jeunes filles-soldats ne menaient pas une existence indépendante :

elles étudiaient et à quelques exceptions près, elles venaient à peine de quitter l'aile d'une mère, d'une grand'mère ou d'un père ; au front, elles sont devenues indépendantes. Cette vie d'indépendance a duré trois ou quatre années ; elle prend fin à présent, et c'est pourquoi il est tout naturel que 90% d'entre vous se demandent avec émoi ce que sera leur nouvelle vie et ce qu'elle leur réserve. Mais dans cette vie nouvelle, vous aurez du moins un avantage.

Quel est cet avantage ? C'est que vous irez travailler pleines de vigueur, jouissant d'une excellente santé physique et morale. Et c'est énorme : quiconque est physiquement fort s'en trouvera mieux dans la vie. Tel est l'avantage immédiat dont vous êtes redevables à l'Armée rouge.

La plupart d'entre vous ignorent la nervosité ; vous n'êtes pas nerveuses, et les émotions d'une âpre vie du combattant n'ont fait que vous tremper. C'est encore là un avantage que vous a donné l'armée, et il a lui aussi son importance pour l'avenir.

Que vous demande-t-on, à présent ? Et l'expérience du travail à l'armée vous servira-t-elle à quelque chose ? Mais sans aucun doute ! Vous éprouvez une satisfaction morale profonde d'avoir participé à l'œuvre immense accomplie par tout votre peuple. Vous avez défendu la Patrie en péril, accomplissant ainsi une action réellement grande. C'est là pour vous un appui moral qui, toujours et partout, vous rendra fortes.

On a dit ici que vous n'aviez rien fait d'héroïque. L'héroïsme qui, tel un éclair, illumine l'homme, n'échoit qu'à certains. Cet héroïsme dépend souvent d'un hasard. Telle ou telle action d'éclat, le concours de circonstances grâce auxquelles l'héroïsme se manifeste, sont souvent fortuits. Mais ceux qui ont accompli des actes d'héroïsme n'ont pu mettre à profit ces circonstances fortuites, que parce que physiquement, psychologiquement, moralement et politiquement ils y étaient préparés. Je suis convaincu que parmi notre jeunesse féminine, beaucoup seraient capables d'exploits héroïques si les circonstances s'y prêtaient. Mais ces héroïnes sont malgré tout des isolées.

On demandait à un capitaine de vaisseau anglais : qu'est-ce

qué l'héroïsme ? Il répondit : l'héroïsme, c'est faire son devoir ponctuellement en toute circonstance. Oui, faire ponctuellement son devoir en toute circonstance, c'est aussi de l'héroïsme. Et c'est pour commémorer cet héroïsme, l'héroïsme de centaines de milliers, de millions de jeunes filles et de jeunes gens, que le gouvernement a décerné au Komsomol l'Ordre de Lénine, la plus haute récompense qui soit dans notre pays. Chacune de vous, je crois, peut être fière d'être décorée en même temps que tout le Komsomol.

J'ai la conviction que 99 % d'entre vous se feront rapidement à leur nouvelle situation et ne se débrouilleront pas plus mal dans la vie civile que bien des personnes d'expérience qui s'y sont parfaitement adaptées depuis longtemps.

Je suis sûr que vous trouverez rapidement un emploi. Le travail ne manque pas en U.R.S.S. : usines, fabriques, kolkhoz, institutions sont là, qui vous en proposeront ; partout, vous serez accueillies à bras ouverts. Bien mieux, on vous fera progresser rapidement dans tous les domaines du travail : social, politique et administratif. Rien n'est plus naturel. Une jeune fille qui, trois années durant, a travaillé dans des conditions qui la disciplinaient, est un collaborateur très précieux.

C'est pourquoi je pense que vous trouverez très vite un emploi. Bien entendu, le Comité central du Komsomol doit venir en aide à celles qui, pour telle ou telle raison fortuite, peuvent se trouver dans des conditions difficiles ; mais celles-là seront très peu nombreuses — quelques-unes seulement — et il faudra leur prêter assistance de toutes les manières.

Je suis persuadé que les organisations du Komsomol, dans la capitale et en province, feront tout pour que vous trouviez un emploi ; et certes, vous l'aurez bien mérité, car vous avez accompli une œuvre grande et noble.

Vous avez fait autre chose encore. L'égalité en droits de la femme existe dans notre pays depuis les premiers jours de la Révolution d'Octobre. Mais vous avez conquis l'égalité pour la femme dans un nouveau domaine : le droit lui a été reconnu de défendre la Patrie les armes à la main. Vous avez conquis

l'égalité pour la femme dans une sphère où, jusqu'à présent, elle n'avait pas encore fait aussi directement ses preuves.

Mais comme les années m'ont donné quelque expérience, je voudrais ajouter : ne vous montrez pas fières dans votre travail futur. Ne faites pas sonner vos mérites ; que d'autres en parlent ; cela vaudra mieux.

Je suis plein d'optimisme pour vous et pour votre avenir. Je suis convaincu que vous jouerez un rôle considérable dans la paix également ; un rôle moins éclatant peut-être que dans l'armée, mais vous n'en apporterez pas moins votre pierre à notre œuvre d'édification pacifique.

Une guerre a beau se dérouler favorablement, unir les masses, exalter les sentiments les meilleurs de l'homme, tel le patriotisme, elle n'est pourtant qu'un épisode dans l'histoire d'une nation ; la paix est l'état normal d'un pays, celui dans lequel vous aurez désormais à travailler.

Je souhaite de tout cœur que dans cette vie pacifique vous apportiez aussi une parcelle des forces créatrices qui se sont amassées en vous. *(Vifs applaudissements prolongés. Toute la salle debout acclame chaleureusement le camarade Kalinine.)*

Komsomolskaïa Pravda, 31 juillet 1945.

DE L'ENSEIGNEMENT DES PRINCIPES DU MARXISME-LÉNINISME DANS LES ÉCOLES SUPÉRIEURES

DISCOURS PRONONCÉ DEVANT LES ÉLÈVES ET LES PROFESSEURS DE L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DU PARTI PRÈS LE COMITÉ CENTRAL DU PARTI COMMUNISTE (BOLCHÉVIK) DE L'U.R.S.S.

LE 31 AOÛT 1945

Camarades,

Le rôle décisif joué par l'Union soviétique dans la victoire remportée sur le fascisme, sa puissance économique et militaire, qu'elle a révélée au cours de la deuxième guerre mondiale, ont étonné bien des gens à l'étranger. Ils en ont été surpris au delà de toute expression, certains même désagréablement. Mais les faits sont les faits, ils sont aujourd'hui reconnus non seulement par nos alliés, mais aussi par nos ennemis, — reconnus par toute l'humanité.

Nous pouvons dire que le monde entier s'incline également devant le génie du chef du peuple soviétique, ainsi que devant le talent de ses collaborateurs dans les domaines politique, diplomatique, militaire, économique, culturel et d'organisation.

Les grandes victoires remportées par le peuple soviétique dans la Guerre nationale ont produit une impression profonde sur les hommes de l'étranger et déterminé un véritable revirement dans leur attitude envers l'U.R.S.S. Il n'est pas sur tout le globe un autre pays envers lequel on manifeste un intérêt aussi profond et aussi persistant. Beaucoup qui, là-bas, avaient ajouté foi aux calomnies lancées contre l'Union soviétique, ont cessé de voir en elle une variété d'Etat « totalitaire », c'est-à-dire d'Etat où toute pensée et toute activité humaine libre sont enchaînées.

Le monde entier a pu constater qu'aux heures les plus critiques pour notre Etat, les forces créatrices, l'initiative et l'esprit inventif de notre peuple si richement doué se sont déployés avec un envol, une ampleur et une efficacité extraordinaires. Et cela non seulement dans la conduite même de la guerre, mais, littéralement, dans tous les domaines de la vie du pays. Existe-t-il, au delà des frontières de l'U.R.S.S., un autre Etat — aussi démocratique soit-il — qui ait connu rien de semblable ? Tout cela a semé le désarroi chez certains, à l'étranger, et provoqué chez d'autres un vif intérêt, le désir de connaître de plus près le système soviétique, ses institutions, ses hommes.

Et l'héroïsme de notre armée, sa lutte pleine d'abnégation, la bravoure extraordinaire dont elle a fait preuve en défendant l'Union soviétique ? Et l'héroïsme au travail de l'arrière, l'effort intense et plein d'abnégation des femmes, des adolescents, des vieillards dont beaucoup avaient déjà pris leur retraite, mais qui se sont remis de leur plein gré au travail pendant la guerre ? Trouverait-on rien de pareil dans un autre pays, fût-il même le plus démocratique ? Et cela serait-il concevable dans un Etat n'étant pas l'incarnation d'une démocratie véritablement populaire ? Tout cela atteste que notre peuple est dévoué sans réserve au pouvoir des Soviets, qu'il a lutté et qu'il est prêt à lutter jusqu'au bout, jusqu'à la dernière goutte de son sang, pour le régime soviétique. Tout cela, enfin, n'a pu manquer d'attirer sur l'Union soviétique l'attention de l'étranger.

Et qu'avons-nous à l'intérieur du pays ?

Une guerre cruelle où se jouaient notre liberté, notre indépendance, notre existence en tant qu'Etat a montré à notre peuple, même aux gens les plus arriérés et dans les trous les plus perdus, que sans le pouvoir des Soviets et sans l'édification du socialisme en U.R.S.S., sans la direction du Parti communiste et du camarade Staline, nous n'aurions pas échappé à une affreuse catastrophe. Jamais encore notre peuple n'avait eu aussi nettement et aussi totalement conscience de tous les avantages et de tous les bienfaits de la nouvelle démocratie qu'il a créée de ses propres mains.

Jamais encore peut-être au cours de l'histoire, grâce à un concours de circonstances exceptionnelles, les larges masses de travailleurs n'ont été mieux à même de comprendre la doctrine marxiste. En effet : si aux jours d'épreuve, le peuple a montré un dévouement aussi profond pour l'U.R.S.S., s'est groupé aussi étroitement autour du régime soviétique (qui repose, au point de vue idéologique, sur la doctrine de Marx, d'Engels, de Lénine et de Staline), on conçoit parfaitement que le moment actuel soit, historiquement parlant, le plus favorable à la propagande du marxisme-léninisme.

Telles sont, en gros, les conditions dans lesquelles, propagandistes du marxisme, nous aurons à travailler.

Comme j'ai devant moi des hommes qui, par leur spécialité même, par leur genre de travail, sont appelés précisément à faire pénétrer dans les masses les idées communistes, je voudrais poser devant eux cette question : quelles sont les formes et les meilleures méthodes à employer pour propager avec le maximum de succès des idées communistes parmi les ouvriers, les paysans, les intellectuels, et surtout parmi la jeunesse ?

Enseigner le marxisme-léninisme et les sciences connexes est une tâche difficile mais qui porte ses fruits. Lénine disait que ce qui fait surtout l'attrait de la doctrine marxiste, c'est que d'une part, elle est la plus scientifique de toutes, et que d'autre part, elle est révolutionnaire. Il y a deux méthodes d'enseigner le marxisme-léninisme : la méthode créatrice et ce que j'appellerai la méthode abstraite.

Par quoi la méthode créatrice, particulièrement difficile, se distingue-t-elle de la méthode abstraite ? Enseigner abstraitement, c'est prendre un livre, noter de l'ongle un passage « d'ici à là », le faire lire, puis interroger ses élèves sur ce qui vient d'être lu. Cette méthode est celle qui donne le moins de résultats, aussi bien dans l'enseignement que lorsqu'il s'agit de propagande et d'agitation. Plus un propagandiste ou un agitateur parle dans l'abstrait, plus il tient sa pensée loin des choses concrètes, et moins il fait d'impression.

L'assimilation du marxisme peut être toute mécanique, mais elle peut être aussi consciente, je dirai même organique. Nous, marxistes, nous devons faire en sorte que ceux qui s'assimilent la doctrine marxiste de toute leur conscience, qui la comprennent et s'en pénètrent profondément, soient aussi nombreux que possible.

Pourquoi me suis-je arrêté ici sur l'enseignement de cette science ? Mais pour la simple raison qu'à l'heure actuelle le marxisme-léninisme passe, dans les hautes écoles, pour être d'une étude extrêmement difficile.

M'entretenant un jour à ce sujet avec un camarade qui occupe un grand poste, je lui ai demandé : « Et si nous rendions cette matière non plus obligatoire mais facultative ? Le marxisme-léninisme n'est-il pas la matière la plus intéressante, la plus indispensable à tout homme cultivé ? Il peut faire l'objet des cours les plus passionnants. Les auditoires où ces cours se donnent doivent être bondés. » Mon interlocuteur a réfléchi un instant, puis il m'a répondu : « D'accord, mais il faudra attendre que nous ayons plus de professeurs vraiment capables de faire aimer cette matière aux étudiants. *(Rires.)* D'ici là, nous n'avons guère de chance de réussir, et il faut avouer que sous ce rapport il reste beaucoup à faire. »

Il ressort de cette conversation qu'à l'heure actuelle une tâche immense incombe à ceux qui enseignent les principes du marxisme-léninisme : améliorer cet enseignement, s'assimiler la méthode créatrice d'exposer cette matière, une des plus passionnantes qui soient.

Le marxisme-léninisme, c'est la vraie science de la société et des lois de son développement. Certes, superficiellement, formellement, on peut l'apprendre très vite. Mais comment l'apprendre ? Toute la question est là.

L'étude du marxisme-léninisme ressemble jusqu'à un certain point à celle des mathématiques. Les mathématiques sont une science abstraite, sinon la plus abstraite. Mais comment leur enseignement est-il organisé ? D'abord on étudie les règles ; puis on résout des problèmes concrets, purement pratiques. Eh

bien, l'étude du marxisme-léninisme doit, elle aussi, s'étayer de faits concrets, d'exemples empruntés à la vie réelle.

Vous savez, camarades, que certains professeurs d'histoire par exemple, lorsqu'ils font leur cours, se contentent de répéter toujours les mêmes faits et les mêmes dates, alors que d'autres introduisent dans chacune de leurs leçons des données nouvelles, des faits nouveaux, comparent le passé au présent et font ressortir la différence. Eh bien, ce n'est qu'en étudiant l'histoire de cette façon qu'on peut se passionner pour elle et s'y appliquer.

Le marxisme-léninisme exige surtout que ses thèses fondamentales soient constamment, si je puis ainsi dire, étayées de faits concrets, de problèmes concrets. Car c'est trop peu d'étudier la doctrine marxiste comme une matière : il faut encore s'en assimiler la méthode, apprendre à l'appliquer pour juger les faits sociaux. C'est là l'essentiel. On peut connaître la doctrine elle-même, s'être jusqu'à un certain point assimilé le marxisme, mais ne pas savoir l'appliquer à l'appréciation des faits sociaux. Car c'est bien plus compliqué. Or, en somme, un marxiste ne vaut que pour autant qu'il sait appliquer la méthode marxiste au règlement de problèmes concrets.

Deux étudiants se présentent à l'examen. L'un donne textuellement la définition qu'il a trouvée dans son manuel ; le second en donne une autre, qui se rapproche beaucoup de celle du livre sans être identique à elle, et qui est parfaitement juste. Quelle note mettrai-je à l'un et à l'autre ? J'aurai plus de confiance dans les connaissances du deuxième et en aucun cas je ne lui donnerai moins de points qu'au premier, qui a cité le livre de mémoire. *(Animation dans la salle.)* Et pourquoi ?

Nous devons faire tout notre possible pour que nos étudiants sachent formuler leurs idées par eux-mêmes, qu'ils se servent en toute indépendance de leur bagage spirituel au lieu de se borner à reproduire textuellement ce qu'ils trouvent dans leurs livres et qu'ils ne soient pas, comme disait Plékhanov, des « bibliothèques renversées ».

L'expérience m'a appris que les étudiants médiocres usent

d'ordinaire de formules plus livresques que les étudiants mieux doués. Et je considère que c'est tout naturel, car ces derniers s'attachent à comprendre et à créer. Le seul fait qu'ils cherchent à créer, à exprimer des idées marxistes en un langage qui leur est propre, est déjà un grand mérite, et il faut les encourager dans cette voie. *(Applaudissements.)*

Pourquoi ? Quel est le motif qui nous pousse à tant insister là-dessus ? Ce motif est bien simple, c'est qu'il nous faut non pas des hommes qui ne savent que la lettre du marxisme et en ont appris les formules par cœur en vue de l'examen, mais des hommes qui possèdent à fond la méthode marxiste et savent l'appliquer dans la vie pratique.

Le marxisme est une méthode qui permet d'aborder scientifiquement l'étude des faits sociaux. La connaissance du marxisme-léninisme est indispensable aux travailleurs de toutes les branches de l'activité publique, économique et culturelle. N'est-il pas important pour un ingénieur non seulement de bien connaître sa spécialité technique, mais aussi d'être armé de la théorie du socialisme scientifique ? Car alors, il saura considérer chaque fait en homme conscient, de façon juste. La science marxiste permet de comprendre non seulement certains faits isolés, mais des formations entières de la société humaine.

Sur la base de sa doctrine, Marx a donné une brillante analyse de la société capitaliste. S'il n'avait exposé que l'essence de sa doctrine, sans analyser la société capitaliste, croyez-vous que sa théorie occuperait dans la science sociale la place éminente qu'elle y a prise ? Donc, si Marx ne s'est pas confiné dans la doctrine ; s'il a, en s'appuyant sur elle, montré l'essence de toute une formation sociale, chaque professeur doit également, lorsqu'il expose les principes du marxisme-léninisme, donner une analyse des faits sociaux, des processus qui se produisent actuellement dans notre société. Alors son cours sera passionnant. Si un professeur analyse les faits sociaux, nous pouvons dire de son enseignement qu'il est créateur.

Moi aussi j'ai enseigné... J'ai enseigné le marxisme dans un cercle clandestin. Parfois je me rendais compte que mes

auditeurs ne comprenaient pas très bien ce que je leur disais. C'est ce qui m'amena à recourir à la méthode que voici : pendant 15 minutes environ, nous nous occupions de théorie ; puis, une causerie familière s'engageait, nous analysions certains faits de la réalité concrète. Et figurez-vous que mes élèves s'assimilaient sans peine ce que je leur avais dit. Mais si au lieu de cela je ne leur avais exposé que des formules pendant toute une heure, je n'aurais obtenu aucun résultat. Vous voyez par là combien il importe aux propagandistes — et d'autant plus aux professeurs de nos hautes écoles — de prendre telles ou telles mesures pour animer leur cours et se faire mieux comprendre des élèves.

C'est cela, l'enseignement créateur.

Mais, bien entendu, enseigner ainsi est très difficile, car il faut pour cela préparer chaque leçon, choisir les matériaux nécessaires et beaucoup y réfléchir. Par contre cet enseignement permettra à vos auditeurs de s'assimiler à fond les principes du marxisme-léninisme, et cette assimilation sera facilitée par l'analyse d'événements, de faits concrets. Tandis qu'un enseignement abstrait ne permet pas d'obtenir de tels résultats, dessèche la matière et ôte toute envie de s'en occuper car il n'est pas illustré de faits concrets.

Il faudrait exiger des étudiants non seulement qu'ils connaissent les thèses fondamentales du marxisme, mais aussi qu'ils sachent envisager et juger tels ou tels faits concrets du point de vue marxiste-léniniste. Sinon au cours, où c'est peut-être impossible, du moins dans les séminaires où cela peut être largement pratiqué.

Lénine nous conviait sans cesse à aller de l'avant dans le domaine de la théorie marxiste. Le camarade Staline nous rappelle constamment que la théorie et la réalité concrète sont inséparables, que le marxisme ne souffre pas l'abstraction, l'abstraction nue, mais que toujours il s'enrichit, se renforce, et prend les couleurs les plus vives grâce à une étude approfondie des faits de la vie réelle.

Ainsi donc, camarades, il me semble que nous aussi (car je

me range sinon parmi les professeurs et les conférenciers, du moins parmi les propagandistes de la théorie du communisme) *(applaudissements)*, nous devons tout faire pour que les leçons de marxisme-léninisme soient d'une haute teneur révolutionnaire et scientifique (rappelez-vous bien ces deux exigences : révolutionnaire et scientifique !), et qu'elles soient rehaussées des plus belles couleurs qu'on puisse leur donner, car il ne faut pas oublier que la jeunesse aime ce qui est beau. Et quand on y réfléchit bien, que peut-il y avoir de plus beau que les idées du marxisme-léninisme, qui sont aussi celles d'une création infinie ! Elles ouvrent devant vous les plus vastes perspectives. Mais ces perspectives vous obligent à un travail sérieux, créateur. Evitez autant que possible le système qui consiste à faire étudier « à partir d'ici, et jusque-là ».

Je crois qu'en conjuguant nos efforts, nous saurons profiter de l'état d'esprit si favorable de notre peuple, que je signalais tout à l'heure, pour faire pénétrer aussi largement et aussi profondément que possible les idées du marxisme-léninisme dans l'esprit des ouvriers, des paysans et des intellectuels.

Je vous souhaite, camarades, de bien posséder la méthode d'enseignement créatrice, et je vous garantis que vous ferez alors des principes du marxisme-léninisme la matière la plus intéressante, la plus passionnante des programmes de toutes nos hautes écoles.

Dans notre pays, ouvriers et paysans sont prêts à tous les sacrifices pour le pouvoir des Soviets. *(Applaudissements.)* Redoublons donc d'efforts pour enrichir plus encore les travailleurs de notre pays des idées du marxisme-léninisme, pour les éclairer plus vivement encore de leur lumière. *(Applaudissements.)*

Revue *Propagandist*, n° 17, 1945.

DISCOURS PRONONCÉ EN SÉANCE SOLENNELLE DE LA XIVe ASSEMBLÉE PLÉNIÈRE DU COMITÉ CENTRAL DE LA FÉDÉRATION DES JEUNESSES COMMUNISTES LÉNINISTES DE L'U.R.S.S.

LE 28 NOVEMBRE 1945

Camarades membres du Comité central du Komsomol léniniste, représentants des organisations régionales du Komsomol, militants de l'organisation de Moscou !

Le Komsomol léniniste se voit remettre aujourd'hui la plus haute des récompenses, *l'Ordre de Lénine*. Son drapeau portera désormais l'ordre à l'effigie de Vladimir Ilitch Lénine, grand combattant pour le bien du peuple.

Comme vous je suis heureux que vous ayez été honorés de cette grande récompense. Je suis sûr que cet ordre, vous le garderez pieusement, que vous lutterez avec encore plus d'enthousiasme, encore mieux et plus activement pour la grande cause de Lénine, pour les grands idéaux du Parti de Lénine et de Staline.

Camarades, c'est pour la troisième fois que le Gouvernement soviétique décerne une récompense à la Fédération des Jeunesses communistes. C'est pour la troisième fois que notre chef génial, le camarade Staline, rend un magnifique hommage aux services que le Komsomol a rendus au peuple.

Sa première récompense, le Komsomol l'a reçue pour la part active qu'il avait prise à la guerre civile, alors que notre peuple combattait pour le pouvoir des Soviets. En ces années, le Komsomol a su mobiliser des dizaines de milliers de jeunes révolutionnaires à la lutte contre Koltchak, Dénikine, Ioudénitch, les Polonais blancs et Wrangel. Sous le drapeau du Parti

bolchévik, cette jeunesse a prouvé par d'héroïques exploits son dévouement au pouvoir des Soviets. Conduite par le Komsomol, elle a combattu avec succès pour l'affermissement du pouvoir soviétique, pour notre victoire.

En 1931, à la fin du premier quinquennat, le gouvernement a de nouveau récompensé le Komsomol, cette fois de l'immense travail qu'il avait effectué ; de l'enthousiasme dont il avait fait preuve ; du développement qu'il avait donné à l'émulation socialiste ; parce qu'il avait lutté avec abnégation sous la direction du Parti pour l'accomplissement du premier plan quinquennal ; de son activité enfin, de cette activité qui entraîne, qui oblige les autres à participer au travail avec ferveur. Le Komsomol a reçu à l'époque *l'Ordre du Drapeau Rouge du Travail.*

Je viens de vous remettre un troisième ordre. Cet ordre, l'ordre de Lénine, le Komsomol le reçoit pour les services éminents qu'il a rendus au pays pendant la Grande Guerre nationale de l'Union soviétique contre l'Allemagne hitlérienne, et pour l'important travail accompli par lui en vue d'éduquer la jeunesse soviétique dans un esprit de dévouement sans bornes à la Patrie. En honorant le Komsomol de cette récompense la plus haute, le gouvernement a voulu souligner les services immenses rendus par le Komsomol au cours de la grande lutte pour la Patrie aussi bien sur les fronts de la Guerre nationale qu'à l'arrière, dans les fabriques et les usines, sur les champs des kolkhoz.

En un mot, les récompenses décernées au Komsomol pour les services rendus à la Patrie montrent qu'il n'est pas d'activités auxquelles n'ait participé ce fidèle auxiliaire de notre Parti.

Camarades, quand notre gouvernement récompense soit une organisation, soit quelqu'un, il tient compte toujours non seulement de ce qui a été fait, mais encore du travail à accomplir. Quelles sont donc les tâches qui se posent aujourd'hui devant le Komsomol ? Quel est le domaine où vous aurez à travailler à présent avec le plus d'ardeur pour inscrire de nouvelles victoires au drapeau du Komsomol ?

Je crois que je ne dirai rien de nouveau, rien que chacun de vous ne sache déjà ; et pourtant, il faut en parler. La tâche première, principale, essentielle, camarades, c'est à l'heure actuelle de lutter pour l'accomplissement des plans d'édification de l'après-guerre, que notre gouvernement assigne à la nouvelle période quinquennale. Réaliser nos plans de production d'après guerre, cela représente une grande tâche, et point n'est besoin de s'attacher à vous en démontrer toute l'importance. Elle est évidente pour quiconque a vu les destructions opérées par les fascistes dans notre pays ; pour quiconque s'est bien pénétré de la nécessité de renforcer notre pays encore et encore.

Je suis sûr qu'en mobilisant la jeunesse pour l'accomplissement des nouvelles tâches à la production, le Komsomol saura éduquer de nouveaux millions de jeunes patriotes, dévoués sans réserve à la Patrie, au Parti, au camarade Staline.

Je voudrais encore attirer votre attention sur une autre tâche pratique. Vous savez qu'à l'heure actuelle les relations internationales prennent un très grand développement. Elles se développent aussi entre les jeunes des différents pays. Eh bien, je voudrais que notre jeunesse, que les komsomols apprennent à mieux connaître les mœurs, la culture, le caractère des peuples étrangers. Il serait désirable notamment qu'il y eût davantage de komsomols possédant les langues étrangères.

Camarades, le Komsomol doit la haute récompense qui lui est décernée à l'effort héroïque de millions de ses membres, de jeunes gens qui, comme je l'ai dit déjà, ont lutté avec abnégation pour notre juste cause au front et à l'arrière. Le mérite en revient en partie à la magnifique pléiade des fils du Komsomol qui ont donné leur vie pour la Patrie soviétique. Ils ont donné la preuve de leur maturité politique, de leur expérience en matière d'organisation, de leur habileté dans la lutte, de leur patriotisme élevé, de leur dévouement sans borne au peuple soviétique ; ils ont montré au monde entier ce qu'est la haute morale des hommes soviétiques. Chacun n'aperçoit-il pas à présent les fruits splendides qu'a portés la sollicitude constante du camarade Staline pour le Komsomol, pour la jeunesse !

Eh bien, je pense, camarades, que les komsomols conserveront pieusement le souvenir des belles traditions des années de la Guerre nationale, et qu'ils auront à cœur de les continuer. C'est dans ces traditions que seront éduqués jeunes gens et jeunes filles, et tous les komsomols.

Les récompenses décernées au Komsomol se sont toujours rattachées à des étapes historiques importantes dans la vie de notre pays. La dernière de ces récompenses se rattache à l'épopée de la Guerre nationale, à notre victoire. A chacune de ces étapes historiques, le Komsomol s'est acquitté avec honneur des tâches qui lui étaient assignées. Qu'il me soit donc permis de vous souhaiter dans le travail qui vous attend les mêmes succès que durant les périodes précédentes du développement de notre Etat. *(Toute la salle debout applaudit longuement.)*

Komsomolskaïa Pravda, 2 décembre, 1945.

TABLE DES MATIÈRES

EXTRAIT D'UN DISCOURS PRONONCÉ AU VIIe CONGRÈS DE LA FÉDÉRATION DES JEUNESSES COMMUNISTES LÉNINISTES DE L'U.R.S.S., *le 11 mars 1926* 7

LES ÉTUDES ET LA VIE. Tiré d'un discours prononcé à l'occasion de la promotion des étudiants de l'Université *Sverdlov, le 30 mai 1926* 13

SOYEZ DES HOMMES AMPLEMENT DÉVELOPPÉS. Tiré d'un discours prononcé à la conférence des cadres de l'organisation du Komsomol de Dniépropétrovsk. *Mai 1934* 19

EXTRAIT DE L'ARTICLE « LA VOIE GLORIEUSE DU KOMSOMOL ». A l'occasion du XXe anniversaire de la Fédération des Jeunesses communistes léninistes de l'U.R.S.S. *Octobre 1938* . 28

DISCOURS PRONONCÉ A LA CONFÉRENCE DES MEILLEURS INSTITUTEURS DES ÉCOLES URBAINES ET RURALES, CONVOQUÉE PAR LA RÉDACTION DU JOURNAL *OUTCHITELSKAÏA GAZÉTA* [LE JOURNAL DE L'INSTITUTEUR], *le 28 décembre 1938* 40

DISCOURS PRONONCÉ A LA SOIRÉE DONNÉE EN L'HONNEUR DES INSTITUTEURS DÉCORÉS DES ÉCOLES RURALES, *le 8 juillet 1939* 60

DISCOURS PRONONCÉ A LA CONFÉRENCE DES ÉLÈVES DE HUITIÈME, DE NEUVIÈME ET DE DIXIÈME DES ÉCOLES MOYENNES DE L'ARRONDISSEMENT BAUMANN A MOSCOU, *le 7 avril 1940* 65

DISCOURS PRONONCÉ A LA CONFÉRENCE DU COMITÉ CENTRAL DE LA FÉDÉRATION DES JEUNESSES COMMUNISTES LÉNINISTES DE L'U.R.S.S., ÉLARGIE AUX SECRÉTAIRES DES COMITÉS RÉGIONAUX DE LA F.J.C.L. DE L'U.R.S.S. CHARGÉS DU TRAVAIL PARMI LA JEUNESSE SCOLAIRE ET LES PIONNIERS, *le 8 mai 1940* 74

DE L'ÉDUCATION COMMUNISTE. Rapport prononcé devant les cadres de l'organisation du Parti de Moscou-ville, *le 2 octobre 1940*. 83

DISCOURS PRONONCÉ DEVANT LES ÉLÈVES DE HUITIÈME, NEUVIÈME ET DIXIÈME DES ÉCOLES MOYENNES DE L'ARRONDISSEMENT LÉNINE A MOSCOU, *le 17 avril 1941.* 110

TOUT POUR LA VICTOIRE ! Tiré du discours prononcé devant les cadres du Komsomol de Kouibychev-ville, *le 12 novembre 1941.* 127

EXTRAIT D'UN DISCOURS PRONONCÉ A LA CONFÉRENCE DES SECRÉTAIRES DES ORGANISATIONS RURALES DU KOMSOMOL DE LA RÉGION DE MOSCOU, *le 26 février 1942.* 135

QUELQUES QUESTIONS RELATIVES AU TRAVAIL DE MASSE DU PARTI. Discours prononcé à la conférence des dirigeants des organisations du Parti dans les entreprises de Moscou, *le 21 avril 1942* 142

QUELQUES QUESTIONS D'AGITATION ET DE PROPAGANDE. Discours prononcé à la conférence des secrétaires à la propagande des comités régionaux du Komsomol, *le 28 septembre 1942.* 158

LES TACHES IMMÉDIATES DES KOMSOMOLS AU KOLKHOZ. Discours prononcé à la réception des komsomols-kolkhoziens d'avant-garde, *le 8 octobre 1942* 174

ENTRETIEN DE M. KALININE AVEC LES TRAVAILLEURS RESPONSABLES DES RÉSERVES DU TRAVAIL DE L'ÉTAT ET DES ORGANISATIONS DU KOMSOMOL DES ÉCOLES PROFESSIONNELLES, DES ÉCOLES DES CHEMINS DE FER, ET DES ÉCOLES D'APPRENTISSAGE DE FABRIQUES ET D'USINES, *le 23 octobre 1942* 182

DISCOURS PRONONCÉ A LA RÉUNION SOLENNELLE DES ÉLÈVES ET DES TRAVAILLEURS RESPONSABLES DES ÉCOLES PROFESSIONNELLES, DES ÉCOLES DES CHEMINS DE FER ET DES ÉCOLES D'APPRENTISSAGE DE FABRIQUES ET D'USINES DE LA VILLE DE MOSCOU, CONSACRÉE AU 25e ANNIVERSAIRE DE LA GRANDE RÉVOLUTION SOCIALISTE D'OCTOBRE, *le 2 novembre 1942* . . 198

INTRODUCTION AU LIVRE *LE KOMSOMOL DANS LES COMBATS POUR LA PATRIE* 204

LA PAROLE DE L'AGITATEUR AU FRONT. Allocution faite au cours d'un entretien avec les agitateurs aux armées, *le 28 avril 1943* 209

UNE GRANDE FAMILLE DE COMBATTANTS. Allocution prononcée devant les agitateurs travaillant au front parmi les soldats de nationalité non russe, *le 4 août 1943* 217

UN VAILLANT AUXILIAIRE DU PARTI BOLCHÉVIK. A l'occasion du 25e anniversaire de la Fédération des Jeunesses communistes léninistes de l'U.R.S.S. *Octobre 1943* 224

QUELQUES MOTS SUR LA PROPAGANDE ET L'AGITATION. Discours prononcé à la conférence des secrétaires des organisations du Parti de Moscou-ville, *le 12 janvier 1944* 237

EXTRAIT DE L'ARTICLE « PUISSANCE DE L'ÉTAT SOVIÉTIQUE ». *Avril 1944* 250

QUELQUES REMARQUES SUR L'ÉDUCATION DU SOLDAT-KOMSOMOL. Discours prononcé à la réception des militants du Komsomol dans l'Armée rouge, *le 15 mai 1944* 251

DE LA PHYSIONOMIE MORALE DE NOTRE PEUPLE. Article paru dans la revue *Bolchévik. Janvier 1945* 260

ALLOCUTION PRONONCÉE A L'OCCASION DE LA REMISE DE DÉCORATIONS DE L'UNION SOVIÉTIQUE AUX JOURNAUX *KOMSOMOLSKAIA PRAVDA* ET *PIONERSKAIA PRAVDA, le 11 juillet 1945* 301

L'ESPRIT D'ORGANISATION ET LA CULTURE DOIVENT ÊTRE A LA BASE DU TRAVAIL DU KOMSOMOL. Discours prononcé à la conférence des secrétaires des organisations du Komsomol des kolkhoz de la région de Moscou, *le 12 juillet 1945* . 304

FILLES GLORIEUSES DU PEUPLE SOVIÉTIQUE. Allocution aux jeunes filles démobilisées de l'Armée rouge et de la Marine de guerre, prononcée au Comité central de la Fédération des Jeunesses communistes léninistes de l'U.R.S.S., *le 26 juillet 1945* . . 308

DE L'ENSEIGNEMENT DES PRINCIPES DU MARXISME-LÉNINISME DANS LES ÉCOLES SUPÉRIEURES. Discours prononcé devant les élèves et les professeurs de l'Ecole supérieure du Parti près le Comité central du Parti communiste (bolchévik) de l'U.R.S.S., *le 31 août 1945* 312

DISCOURS PRONONCÉ EN SÉANCE SOLENNELLE DE LA XIVe ASSEMBLÉE PLÉNIÈRE DU COMITÉ CENTRAL DE LA FÉDÉRATION DES JEUNESSES COMMUNISTES LÉNINISTES DE L'U.R.S.S., *le 28 novembre 1945* 320

М. КАЛИНИН

О КОММУНИСТИЧЕСКОМ ВОСПИТАНИИ

на французском языке

*

А-11891.
Подписано к печати 4/X-1949 г.
Объем 20½ п. л. Тираж 5000.
Уч.-изд. л. 16,61. Формат 84×108¹/₃₂.
Заказ № 970.
Цена 10 руб. 50 коп.

*

15-я типография „Искра революции"
Главполиграфиздата
при Совете Министров СССР.
Москва